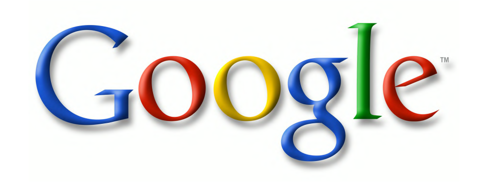
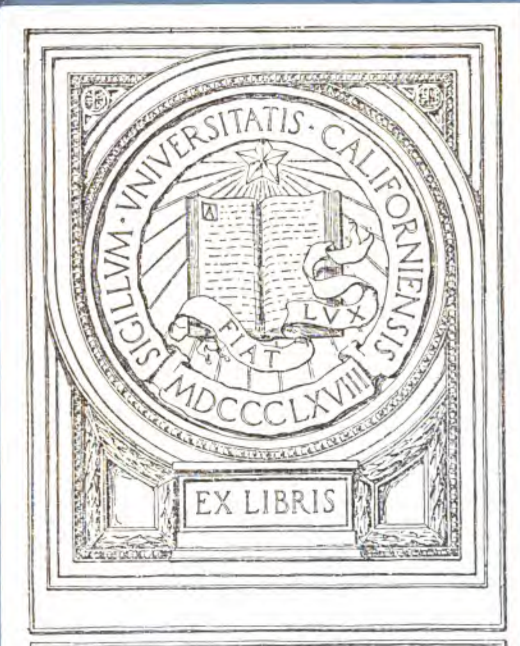
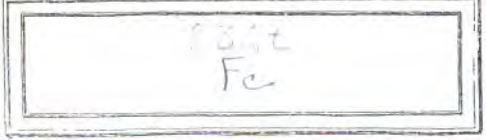


PAGES CHOISIES DES AUTEURS CONTEMPORAINS

TOLSTOÏ

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
PARIS


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS


Fc





Pages choisies

des

Auteurs contemporains

Tolstoï

Avec une Introduction par R. CANDIANI



Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1914

(5e Édition.)

INTRODUCTION

Le comte Léon Nikolaïévitch Tolstoï n'est pas seulement le plus haut penseur et le plus puissant écrivain de la Russie — qui a produit cependant maints cerveaux admirables et dont le nombre et la valeur sont d'autant plus dignes de considération que sa littérature en réalité date d'un siècle à peine.

Il compte aussi parmi les souverains maîtres universels du roman. On ne saurait guère l'égaler, à ce point de vue, qu'à Honoré de Balzac et à George Eliot. Un auteur a même pu voir en lui « le plus grand évocateur de la vie qui ait peut-être paru depuis Gœthe »[1]. Du moins il est certain que ses récits de guerre confinent à l'épopée. Pour ce qui est des tableaux de la paix, on peut citer l'exclamation de Gustave Flaubert, à qui Ivan Tourguéniev traduisait verbalement l' « Agonie du comte Bésoukhov ».

« Mais c'est du Shakespeare, ça, rugissait le géant normand, c'est du Shakespeare! »

Cet homme, qui a remué toutes les questions les plus graves et les plus pressantes de notre âge, est encore lui-même l'un des problèmes les plus troublants qui aient surgi devant ses contemporains.

1. E.-M. de Vogüé, *le Roman Russe*. C'est surtout aux livres de M. de Vogüé, ainsi qu'à ceux de MM. Alfred Rambaud et Anatole Leroy-Beaulieu, qu'il faut se reporter si l'on veut pénétrer l'âme russe, et par conséquent celle de Tolstoï.

Après avoir publié deux œuvres qui, transposées dans toutes les langues du globe, lui ont acquis d'emblée une gloire incontestée et du plus pur aloi, il s'est jeté dans un mysticisme éperdu, dont l'un des dogmes les moins terribles à ses yeux, mais les plus exaspérants pour quiconque a savouré ses chefs-d'œuvre, prohibe toute préoccupation esthétique. Comme un pareil « état d'âme » est à peine concevable en Occident, plus d'un parmi nous se laisse volontiers aller à lui demander si sa raison n'a pas subi quelque crise. Les plus réservés estiment qu'il existe une étrange contradiction entre les deux moitiés de la vie psychique de Tolstoï.

Pourtant, si l'on lit attentivement les œuvres complètes du prophète de Toula selon l'ordre de leur date d'apparition, on sera obligé de conclure à une évolution pleinement logique, parfaitement normale. Cette âme a abouti là où elle devait parvenir, là où il fallait de toute évidence qu'elle en arrivât, et ses deux aspects successifs, loin d'être incompatibles comme ils le semblent d'abord, sont en réalité exactement complémentaires.

Il importe en premier lieu de ne pas oublier que Tolstoï incarne en lui toute l'âme russe. Mais comment ne refléterait-il pas aussi un peu de l'âme collective du monde présent? On ne naît pas seulement sur un certain sol et sous un certain ciel, on naît aussi à une certaine époque. Il serait donc scabreux de se prononcer sur la crise traversée par Tolstoï avant d'avoir scruté si chacun de nous n'en détient pas en soi les germes plus ou moins stérilisés. Il y a un dicton japonais bien suggestif : — Quand tu empoignes un voleur, prends garde d'avoir l'instant d'après à reconnaître en lui ton fils.

Puis, le comte Tolstoï est né parmi les heureux et les puissants, et la première période de sa vie a été banale. Il n'a pas été contraint, comme par exemple son rival d'un moment, Fédor Dostoïevsky, de peiner pour sa subsistance quotidienne, et, sur la route droite, large et unie où il cheminait, il n'a couru nul péril extraordinaire ni fait nulle rencontre émouvante. Sa pensée a pu se résorber avec la même continue sécurité que celle d'un moine bouddhiste végétant dans quelque ville tibétaine à sept mille pieds au-dessus de la plaine où la multitude grouille

et gémit. Et cette comparaison n'est pas choisie au petit bonheur, nous verrons qu'elle s'impose.

Or, chaque fois qu'il est donné à une âme religieuse — et l'on a pu qualifier l'âme russe de « cloche du temple qui sonne toujours les choses divines, alors même qu'on l'affecte à des usages profanes » — d'atteindre sans accident ni contretemps à l'ermitage confusément rêvé et de s'y installer, elle ne tarde pas à tomber en proie à un mysticisme que rien n'empêche de se développer sous les formes les plus imprévues.

*
* *

La biographie de Léon Nikolaïévitch Tolstoï tient en effet en peu de lignes.

Il est né le 28 août (vieux style) : 9 septembre 1828, à Iasnaïa-Poliana, propriété de sa famille dans le gouvernement de Toula, district de Kravsivna. Cette famille, l'une des plus opulentes de la Russie, appartient à la meilleure noblesse et s'est alliée à tout ce que l'empire compte d'illustre. L'aïeul paternel de Léon Nikolaïévitch, Pierre, fut grand maréchal de la cour, puis ambassadeur à Paris auprès de Napoléon Ier.

Il fit ses études à l'université de Kazan, s'y montrant particulièrement assidu aux cours de la faculté des langues orientales vivantes. Lorsqu'en 1851 il prit du service dans l'artillerie, la connaissance qu'il avait de ces idiomes et la séduction qu'exerçait sur lui l'Asie, lui firent choisir l'armée du Caucase.

Il écrivit là sa première œuvre, *les Cosaques*. Le héros adopte l'existence de ces soldats si peu militaires — comme l'auteur en agira plus tard pour celle de ses moujiks, — partage leurs chasses et leurs expéditions, leurs jeux et leurs fêtes, s'énamoure enfin d'une jeune fille du clan, et n'arrive qu'à cette conclusion : l'âme européenne et l'âme orientale ne sauraient se comprendre ni se pénétrer, encore moins fusionner. Il est criminel, et surtout c'est peine ridiculement perdue, d'attenter à leur intégrité respective. Toute âme est parfaite en soi, et l'on doit tenir pour sacrés ses plis héréditaires et ses marques

climatériques. — N'est-ce pas en vertu de la même théorie qu'actuellement Tolstoï, après avoir posé que le Russe est imperméable à la civilisation telle que l'entend l'Occident, en tire la conclusion qu'il faut se hâter de le replonger au milieu des conditions où il vivait il y a deux siècles?

Heureusement, on trouve dans ce fragment de roman autre chose que le germe d'un pareil raisonnement. On y constate, entre autres manifestations premières d'un talent appelé à s'élever plus tard si haut, un sentiment intense de la nature, des descriptions saisissantes par leur effet d'ensemble comme par le fini du détail, une misanthropie qui ne peut déjà plus passer pour de la mauvaise humeur, un pessimisme sur le point de démêler la formule rationnelle du désespoir, enfin, vis-à-vis de l'effort, une méfiance bien près de se transmuer en mépris.

Détaché en Crimée pendant la guerre qui y sévit, il y puisa l'inspiration de trois récits : *Sébastopol en décembre*, — *en mai*, — *en août*, que le public accueillit avec faveur. *Les Cosaques* avaient attiré l'attention, la nouvelle œuvre la retint.

Aussitôt la paix conclue, Tolstoï démissionna, et durant quelques années il vécut à la cour et dans la haute société des deux capitales, s'intéressa à diverses questions administratives, voyagea à l'étranger.

Enfin il revint à Iasnaïa-Poliana, et depuis lors il n'a quitté ce domaine que très rarement, et pour très peu de temps chaque fois.

L'unique événement, qui n'offre rien de mystique, dans cette seconde portion de son existence, est son élection, en 1883, au maréchalat de la noblesse du district de Kravsivna. Ce furent du reste les seules fonctions publiques qu'il consentit jamais à remplir, et encore ne s'y résigna-t-il qu'après une longue résistance et sans doute surtout pour se délivrer des instances dont on l'accablait.

Il s'est en effet toujours soigneusement tenu à une égale distance en dehors, ou au-dessus, comme on voudra, de l'un et de l'autre des deux partis qui divisent la classe cultivée de son pays. Tourguéniev a servi ardemment la cause du libéralisme, et Dostoïevsky n'était pas le moins fougueux des Slavophiles. Plusieurs points de la doctrine politique de Tolstoï ne paraissent, en définitive, que

l'extrême exagération des théories émancipatrices les plus radicales de l'Occident, et en même temps il n'a fait dans beaucoup d'autres que pousser jusqu'à l'intransigeance absolue le chauvinisme moscovite d'Aksakov. Mais il enveloppe les deux camps du même ironique dédain. L'âme russe a de ces illogismes, — d'autant moins condamnables qu'il n'est pas prouvé qu'elle en détienne le monopole.

L'œuvre littéraire de Tolstoï est relativement peu considérable, au point de vue quantité, s'entend. Postérieurement aux *Cosaques* et à *Sébastopol*, parurent le livre intitulé : *Trois morts*, triptyque où s'accentuaient surtout les tendances philosophiques de l'auteur, puis trois productions de plus longue haleine : le *Roman d'un Propriétaire russe*, *Polïkouchka*, et le *Bonheur de la Famille*, où le grand penseur étreignait pour la première fois le problème de l'alliance de deux âmes et de la coordination de deux existences dans le mariage. Un certain nombre de nouvelles, comme le *Récit du Volontaire*, souvenir de la campagne du Caucase, et le *Récit du Marqueur*, virent ensuite le jour. En 1872 enfin le public put lire *Guerre et Paix* et en 1877 *Anna Karénine*.

Les contes et fables *Pour les Enfants*, intentionnellement aussi peu littéraires que possible, doivent être rattachés à l'ensemble des écrits pédagogiques de Tolstoï. De même *Marchez pendant que vous avez la Lumière*, récit du temps des premiers chrétiens, ne peut être compté que parmi ses innombrables dissertations philosophiques et sociologiques. Ses trois fragments d'autobiographie : *Enfance*, *Adolescence*, *Jeunesse*, rédigés de 1851 à 1857, n'intéressent guère que par les documents qu'ils nous fournissent sur les premières phases de son évolution psychique. La représentation à Paris de la *Puissance des Ténèbres*, son unique œuvre dramatique, a été entourée d'un fracas dont il serait assez difficile de démêler les causes, et que, en tout cas, étant donnée la valeur réelle de la pièce, les meilleurs esprits estimèrent au moins disproportionné.

Depuis le jour où il s'est trouvé en face de ce sectaire de Tver qui lui doit le plus clair de sa célébrité nationale, le moujik Soutaïev, une espèce d'innocent à qui, par un joli raffinement d'humilité, il se déclare redevable de sa foi — comme si cette rencontre n'avait pas été purement la

goutte d'eau qui fait déborder le vase, — il a renoncé à ce qui avait, non seulement valu à lui-même la gloire, chose méprisable à ses yeux, mais aussi contribué puissamment à élever la littérature de sa patrie jusqu'aux premiers rangs, et même à attirer vers cette patrie l'intérêt et la sympathie.

Il s'est désormais voué tout entier au fervent apostolat pour lequel il s'estime élu. Les périodiques et les librairies ont été et sont inondés des productions de toutes dimensions où il développe sous toutes les formes et sur tous les modes ses idées sur la vie et la mort, sur l'église, la science et le libre arbitre, sur l'histoire, le travail et le bonheur.

L'essence de sa doctrine est cependant condensée dans *En quoi j'ai Foi*, et dans le *Commentaire sur l'Évangile*. Dans *Confession*, il raconte comment la lumière l'a peu à peu conquis. Dans *Que faut-il donc faire?* il expose les voies et moyens par lesquels chacun de nous lui semble capable de réaliser la paix de l'âme dans une société parfaite. Enfin dans *Quelle est ma Vie?* il s'efforce de prouver par la production de son propre exemple que ses théories sont susceptibles d'une application immédiate et entière.

On le sait de reste, le proverbe qui veut que nul ne soit prophète en son pays n'est pas vrai sur les bords de la Volga. L'histoire du Raskol suffit à le démontrer. Aussi les adhérents du communisme mystique de Tolstoï sont-ils là-bas plus nombreux de jour en jour. Toutes les personnes qui lisent — et en Russie comme aux États-Unis quiconque a reçu quelque instruction lit — méditent à perte de... conscience sur les moindres feuillets qui leur apportent la parole du Sage de Iasnaïa-Poliana et en discutent passionnément le contenu même le plus vague. Un certain nombre d'entre elles vont jusqu'à modeler leur existence sur celle du Maître — non sans, naturellement, renchérir à l'envi sur les préceptes de celui-ci et partant les fausser, ce dont il se plaint dans son œuvre la plus récente : *Trois Paraboles*.

Le public occidental n'a encore éprouvé vis-à-vis de la nouvelle doctrine qu'un étonnement et une curiosité tournant rarement à l'inquiétude. En Italie pourtant, M. Fazzari a pu trouver les éléments d'une petite colonie

tolstoïenne, qu'il vient de fonder à Squilaccia. Il est vrai que la patrie de François d'Assise, de Savonarole et de Campanella en a vu bien d'autres.

Au cours des quinze dernières années, Tolstoï ne s'est occupé de littérature qu'à trois ou quatre reprises, séparées par de très longs intervalles. C'est ainsi qu'il a publié les trois premiers chapitres des *Décembristes*, roman où il avait dessein d'étudier dans ses causes, ses phases et ses effets le mouvement qui tendit un jour à l'instauration en Russie d'un gouvernement constitutionnel, et qui fut si terriblement réprimé en 1825. Tourmenté peut-être par le remords de n'avoir pas accompli les suprêmes volontés de Tourguéniev lui écrivant de son lit d'agonie pour le supplier de revenir à la littérature, il donna encore en 1894 *Maître et Serviteur*. Il est impossible que la première de ces œuvres demeure inachevée, et que la seconde ne soit pas suivie de plusieurs autres. Quoi qu'il advienne, celle-ci et le peu que nous possédons de celle-là sont pleinement dignes de l'auteur de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*.

*
* *

Les deux productions capitales de Tolstoï, celles qui ont pris rang désormais dans la bibliothèque des chefs-d'œuvre de la pensée et de l'art universels, débordent tous les cadres où l'on tente de les circonscrire, de même que leur auteur — et n'est-ce pas là la marque sûre à laquelle on distingue les maîtres incontestables? — ne relève d'aucune école définie, sinon de celle qu'il a créée, et dont il est et demeurera l'unique représentant.

Il faut bien les qualifier de romans, puisque la trame générale en est maintenue par une fiction. Mais celle-ci est-elle sujet plus que prétexte, ou inversement, ou encore combinaison des deux? Et d'abord, dans quel genre pourrait-on classer ces romans? N'y trouve-t-on pas à la fois et selon d'égales proportions tout ce qui constitue le roman d'intrigues, le roman de caractère, le roman de mœurs, le roman à thèse, et en outre, dans *Guerre et Paix*, le roman historique?

Puis, ne sont-ils pas bourrés de politique et d'économie

sociale? Et enfin, la philosophie ne les enveloppe-t-elle pas d'une atmosphère pressante, et qui s'infiltre en chaque page? L'inconnaissable est là, toujours — le plus souvent sous les espèces de la mort. Les leaders-personnages, à travers toutes péripéties, sont en constante peine des causes premières et des suprêmes finalités, et lorsqu'ils n'analysent pas leur propre agonie ou n'observent pas celle d'autrui, le moindre incident les rappelle à l'obsession de l'angoissant problème où échoueront un jour tous leurs désirs, tous leurs espoirs, tous leurs rêves.

Pour tâcher de déterminer dans la nomenclature littéraire la place d'œuvres si touffues, on ne peut que leur appliquer l'heureuse désignation proposée par M. E.-M. de Vogüé : *Guerre et Paix* est une polygraphie, et c'est la somme de la société russe à l'époque des grandes guerres qui inaugurèrent le XIX[e] siècle, comme *Anna Karénine* est la somme de la société russe au lendemain de l'abolition du servage et à la veille des grandes réformes poursuivies actuellement, c'est-à-dire à l'heure de l'apogée du Slavophilisme. Si l'on veut être complet, il importe d'ajouter que la première est dominée par la physiologie de la guerre, et la seconde par celle du mariage.

L'opinion professée par Tolstoï à l'égard du phénomène de la destruction de la vie humaine par l'homme même, est aussi simple que le sens où il entend l'institution par laquelle celle-ci est conservée et perpétuée.

La guerre est encore plus absurde qu'horrible. Et les documents qu'il accumule pour faire sentir le bien fondé de ce point de vue, forment un ensemble infiniment plus saisissant que les meilleures argumentations que tel ou tel théoricien pur ait jamais élaborées en vue d'aboutir à la même conclusion.

Quant au mariage, il n'y admet pour exclusive base que l'amour mutuel des deux contractants, et pour but unique la fondation d'une famille. Si toutefois l'un des deux époux a été amené par les aberrations du monde actuel à nouer des liens où l'amour ne soit pour rien et où la fondation d'une famille soit reléguée parmi les préoccupations secondaires, si même elle n'est considérée comme un inévitable inconvénient, qu'il se garde de jamais sacrifier le devoir à la passion. Il va de soi qu'il ne s'agit pas ici

seulement du devoir légal, variable d'âge en âge et d'une latitude à l'autre, et d'ailleurs fréquemment en grave contradiction avec l'immuable conscience qui veille, estime Tolstoï, au cœur de l'homme de tous les siècles et de toutes les races.

Restreint à la société contemporaine, ce précepte n'était pas à coup sûr susceptible d'une plus poignante illustration que celle qu'il a reçue dans *Anna Karénine*, par l'opposition entre l'alliance de Lévine et de Kitty d'une part, et de l'autre le mariage d'argent d'Oblonsky et de Dolly, le mariage d'ambition de Karénine et d'Anna, et enfin l'union de celle-ci et de Vronsky, union maudite, car Tolstoï tient pour monstrueuse, sinon impossible, l'existence de l'amour en dehors du mariage.

L'une des manifestations les plus admirables du talent de l'auteur éclate en ceci, que le souci du développement de ses thèses ne l'a nulle part induit à forcer le caractère d'aucun de ses personnages, ni à altérer les mœurs du milieu où ils évoluent. Bien plus, ses postulats ne semblent que des conclusions inéluctables mais indifférentes, du jeu normal de ces caractères et de ces mœurs. Ses bonshommes, pour emprunter une expression à l'argot des ateliers, restent toujours eux-mêmes, c'est-à-dire campés d'une façon qui égale la maîtrise d'un La Bruyère. Et leur monde, cour, chancelleries, camps, salons, bureaux, prétoires, est croqué avec la fidélité d'un Saint-Simon — et d'après nature d'ailleurs, tout comme dans les mémoires de celui-ci.

S'il s'attache de préférence aux représentants de la haute société, ce n'est certes pas que son érudition ni sa sympathie se trouvent en défaut à l'égard de la vie matérielle et psychique des humbles. Bien avant d'embrasser son actuel genre d'existence, il avait fraternisé avec les moujiks, et chaque fois qu'il les produit en scène, il le fait avec une exactitude de mise au point, que l'on ne rencontre jusqu'à ce jour chez aucun — sans exception — des romanciers français qui ont tenté l'étude des populations rurales.

Mais les puissants de la terre lui paraissent, à tort ou à raison, ceux de nos congénères dont les passions offrent le plus d'intérêt pour le penseur, parce que le champ qui

leur est permis est le plus vaste, et que les formes et les couleurs qu'elles affectent sont les plus variées, les plus complexes et les plus nuancées.

Qu'il scrute une âme de cet ordre ou celle d'un simple, c'est toujours avec une pénétration dont l'acuité ne recule pas même devant la crainte que, de loin en loin, le lecteur n'éprouve soudain que c'est en lui-même que l'on vient de plonger le scalpel.

Dans le langage que tiennent les personnages, dans leurs attitudes et dans leurs gestes, dans leurs actions et dans leur extérieur, dans les décors artificiels ou naturels qui les conditionnent plus ou moins, c'est la même scrupuleuse vérité. La fixation en est généralement achevée par la mise en lumière d'un détail, qui devient le motif conducteur, parfois cruel, du personnage, ou dégage du décor une impression ineffaçable.

Ce sont de telles qualités qui justifient une des définitions que l'on a données de Tolstoï, à savoir, qu'il y a dans cette âme de bouddhiste hindou l'esprit d'un chimiste anglais.

Ce sont elles aussi qui ont maintes fois valu à leur possesseur d'être classé parmi les féaux du réalisme.

Si l'on désigne par ce mot la recherche constante du naturel, il est incontestable que Tolstoï est un réaliste au premier chef, et même qu'il a en cela poussé la manière de l'école jusqu'à la perfection. Dès qu'il a eu pris la plume, il a délibérément réagi contre le romantisme, et la protestation était d'autant plus éclatante, que le sujet choisi, le Caucase, venait précisément d'être comme le trépied sur lequel avaient vaticiné Pouchkine et surtout Lermontov. Bien plus, son désir de traduire ses sensations ou celles de ses personnages avec le plus d'exactitude et en même temps le plus de simplicité possible est si vif, que — pareil en cela aux frères de Goncourt — il lui sacrifie tout souci de style. Subtilités de rhétorique, grandiloquence, culte de la période bien conduite et bien équilibrée, il méprise tout cela. On peut même regretter qu'il se soit laissé aller dans ce sens à multiplier les redondances inutiles, les hardiesses inopportunes, les négligences injustifiées.

Mais des écrivains récents nous ont aussi habitués à

entendre par réalisme — ou par un autre terme d'ailleurs assez impropre — l'impassibilité dans l'énonciation. A ce point de vue encore Tolstoï relève de la secte. Pourtant, il y a en lui quelque chose qui sent déjà un tantinet le fagot, à savoir une certaine ironie narquoise dont tressaillent parfois ses descriptions ou ses récits. Et lorsqu'il est sérieux, il tombe en franche hérésie. Pour restreindre aux lettres russes la comparaison entre son œuvre et celles des réalistes authentiques, il est évident que Gogol, Tourguéniev et Dostoïevsky se sont souvent, eux aussi, départis quelque peu du « marmoréisme » orthodoxe, mais ces oublis, chez eux, ne naissaient jamais que sur les incitations d'un pessimisme misanthropique, égoïste, et dont la seule conclusion logique est tout bonnement l'épicurisme.

En face du monde tel qu'il est, c'est-à-dire en face du mal universel et de l'éternelle iniquité, Tolstoï ne ressent ni le découragement de Tourguéniev, ni l'amertume de Gogol, ni les farouches rancœurs de Dostoïevsky. Sa douleur est l'intense répercussion de toutes les souffrances humaines qu'il a vues ou conçues, c'est la compassion évangélique en son entière pureté, et ses révoltes généreuses impliquent la nécessité de l'espérance et aussi sa possibilité.

« Impotent, crient à l'homme Gogol, Tourguéniev, Dostoïevsky, et avec eux bien d'autres pessimistes, ne vois-tu pas que tous tes efforts vers le mieux sont condamnés à demeurer vains?

— Paresseux, lui dit Tolstoï, ne comprends-tu pas qu'il te suffirait d'un peu d'énergie pour arriver enfin à assouvir tes aspirations? »

Le programme officiel du réalisme compte un troisième article, qui affirme que, pour dépeindre fidèlement le genre humain, il importe d'insister sur ses monstruosités. Une pareille façon d'envisager l'étude du naturel est étrangère à Tolstoï. S'il est réaliste, ce n'est donc pas le moins du monde à la façon dont le public français entend aujourd'hui cette qualification. Malheureusement toutes les surprises qu'il nous ménage ne sont pas aussi agréables.

Nos écrivains, à la suite de leurs initiateurs antiques, nous ont gâtés sous le rapport de la composition. Aussi éprouvons-nous une impression pénible chaque fois qu'il

nous faut constater, dans une production de l'esprit, quelque insuffisance de la méthode ou quelque erreur de goût. Or, il semble précisément que les lettres grecques et latines et les nôtres soient vouées à conserver le monopole de la bonne ordonnance de l'ensemble et du judicieux choix des détails, de même que les trois langues correspondantes à maintenir leur privilège de clarté. La méthode et le goût, déjà rares dans les œuvres les plus géniales que puissent alléguer les littératures anglaise et allemande, sont presque inconnues des auteurs russes.

L'unité et la continuité de l'action ne se rencontrent guère là-bas que dans un livre de Dostoïevsky : *Crime et Châtiment.* Chez Tolstoï on n'en découvre point de trace.

Anna Karénine roule sur deux actions, celle qui englobe Anna, son mari et Vronsky, et celle qui se poursuit entre Lévine et Kitty. Toutes deux appellent une égale attention, elles sont rattachées l'une à l'autre par des liens qui ne sont en somme que des « ficelles ». On a voulu voir dans *Guerre et Paix* un sujet prédominant : la lutte de la Russie contre l'étranger. N'y a-t-il pas là excès d'ingéniosité? En réalité, on peut isoler dans cette œuvre une bonne demi-douzaine d'intrigues parallèles.

Non content d'enchevêtrer à l'infini ces diverses trames, l'auteur s'est encore imaginé de consacrer une place parfois énorme à des digressions qui n'ont pas le moindre rapport avec n'importe laquelle des actions développées ni avec les thèses plaidées. Ainsi, dans *Anna Karénine*, telle chasse en marais, qu'a-t-elle à faire avec, d'une part, la tragédie vécue par Anna, son mari et Vronsky ou l'idylle où s'emparadisent Lévine et Kitty, et d'autre part la question du mariage? Et dans *Guerre et Paix*, en quoi cette interminable chasse à courre, et la périlleuse gageure tenue par un officier ivre, et la perte de jeu infligée par ce même militaire à un de ses camarades, influent-elles, soit sur la marche des cinq ou six intrigues, si ce n'est pour les interrompre, — soit sur la solution du problème de la guerre? Elles n'ont même pas l'excuse de nous renseigner sur des nuances spéciales aux mœurs de l'époque analysée, car le « petit oncle » ne peut courir le renard qu'exactement de la manière qu'on le court aujourd'hui, et Dologhov ne sau-

rait s'imbiber de spiritueux et tailler une banque autrement que le premier officier venu de notre temps.

Il y a également lieu de remarquer que la plupart des acteurs principaux d'une œuvre font double emploi avec ceux de l'autre, et non seulement par le rôle dont ils sont chargés, mais aussi par les péripéties qu'ils traversent. Ainsi le Pierre Bésoutchov, l'André Boltkonsky, la Natacha, le vieux ménage Rostov, la princesse Droubetskoï de *Guerre et Paix*, ont leurs pendants rigoureux, comme leurs prolongements, respectivement dans le Constantin Lévine, l'Alexis Vronsky, la Kitty, le vieux ménage Cherbatsky, la comtesse Lydia d'*Anna Karénine*. Oblonsky n'est que le développement d'une moitié de la personnalité du vieux Rostov, et Varinka a été créée d'une côte de Marie Bolkronsky.

Il est vrai que l'auteur a su nous rendre si intime tout le petit monde qui s'agite dans le premier des deux livres, que l'unique sentiment éprouvé par nous en le reconnaissant dans le second est presque le soulagement de retrouver de vieux amis dont on n'avait pas depuis longtemps reçu de nouvelles.

Une autre particularité qui, par contre, choque franchement, est celle-ci, qu'après avoir ouvert ses deux romans par une exposition très habile, et merveilleuse de clarté et de logique, Tolstoï n'a pas craint de leur infliger à chacun la fin la plus fâcheuse qui se puisse imaginer. Lorsque, dans *Guerre et Paix*, le sang a cessé de couler, que les morts sont enterrés et les blessures déjà à demi cicatrisées, et que les âmes sœurs qui s'étaient cherchées d'instinct plusieurs années durant viennent de se rejoindre, lorsque dans *Anna Karénine* l'héroïne s'est suicidée, il semble que l'auteur n'ait plus rien à nous dire. Hélas! il se croit obligé d'accumuler encore des pages et des pages — si elles n'étaient qu'inutiles! mais c'est qu'elles dégagent un profond ennui, — pour nous apprendre comment Pierre ou Lévine sont parvenus à calmer leur tourment d'absolu.

*
* *

Si ces épilogues nuisent incontestablement à l'œuvre en soi, ils offrent cependant l'intérêt de nous renseigner sur

les phases par lesquelles l'auteur a passé pour aboutir à son actuel état psychique.

Comme Pierre et comme Lévine, il a très jeune perdu toute foi en les dogmes de l'Église, et considéré les rites et la masse qui les observe, non avec mépris, mais avec pitié. Comme eux, à travers toutes les circonstances de la vie, avidement il a cherché la croyance indéfectible où il pût s'établir enfin, quémandant des indications à tous les systèmes de métaphysique et des guides jusque dans les franc-maçonneries martiniste, swedenborgienne, etc., consultant la science, et souffrant si cruellement de ne découvrir nulle part le sentier certain, que durant quelque temps il a été, au milieu même d'une existence très active et de tout ce qui constitue le bonheur individuel, obsédé de l'idée du suicide.

Il estime qu'à présent la lumière lui est venue.

Sa doctrine philosophique et morale tient en peu de mots.

Les causes premières et les suprêmes finalités sont absolument inconnaissables. Le mieux que nous puissions faire pour la paix de notre âme à leur endroit consiste donc à les supprimer résolument de nos préoccupations. Nous venons de ce qui pour notre intelligence doit rester le néant, et nous y allons.

Nous y sommes aussi, car la vie n'a de réalité que par rapport à nous. La seule chose qui importe, c'est de tirer de cette triste apparence le meilleur parti possible, autrement dit, de nous rendre les uns aux autres l'existence aussi tolérable que possible. Surtout travaillons, c'est l'unique moyen efficace de tuer le temps. Et ne nous tuons pas nous-mêmes, car nous risquerions de supprimer une existence utile en quelque chose à l'amélioration de celle d'autrui.

Tolstoï affirme professer dans tout cela le pur christianisme, dégagé des altérations qu'avec les siècles y ont apportées les Églises.

L'histoire nous a appris qu'il n'est pas très malaisé de faire rendre à la doctrine chrétienne, en la pressurant bien, d'abord le panthéisme, puis le rationalisme, et enfin le quiétisme. Par contre il n'est pas besoin du moindre effort pour reconnaître dans les croyances de Tolstoï tout

bonnement l'orthodoxie bouddhique. D'autant plus que la morale de Sakya-Mouni repose, de même que celle de l'Évangile, sur l'humilité que doit nous inspirer cette évidence que nous ne sommes qu'une parcelle de néant, sur la compassion que nous devons éprouver pour tout ce qui partage avec nous la misérable condition de vivre, et sur l'abnégation que nous devons pratiquer à l'égard de nos frères en humanité pour que le poids de l'existence leur semble un peu moins lourd.

Ce n'est du reste pas la première fois qu'est signalée la parfaite conformité du « tolstoïsme » avec la grande théorie hindoue. M. E.-M. de Vogüé, notamment, y a beaucoup insisté. On peut ajouter que le prophète de Toula n'est pas seul en Russie à relever, plus ou moins inconsciemment, du bouddhisme. Tout le mouvement *nihiliste* — c'est le sens philosophiqne du mot qui est en cause ici, et non l'acception détournée à laquelle l'usage a habitué l'Occident — a sa source dans la doctrine du *Nirvana*.

D'autre part, on ne voit en principe guère de différence entre les croyances de Tolstoï, telles que nous les avons résumées d'après lui-même, et celles où ont abouti tous les esprits qui, à l'heure présente, restreignent rigoureusement leur confiance à la science positive. Mais ceux-ci, de la nécessité de nous atténuer mutuellement l'ennui de vivre, déduisent la conclusion logique du progrès, tandis que Tolstoï, par une inconséquence qu'il faut renoncer à comprendre, nie la perfectibilité de l'être par l'amélioration des conditions de son existence.

A peine a-t-il établi que le pourquoi de toutes choses nous demeurera caché à jamais, il reproche amèrement à la science de ne l'avoir pas découvert, et pour la punir il la supprime. Après avoir affirmé que tous nos efforts doivent tendre à l'extrême réduction des servitudes imposées par la nature à l'individu et à l'extrême développement des rapports entre tous les membres de la collectivité, il condamne précisément l'unique instrument que nous y puissions employer.

Platon interdisait sa république aux poètes. Tolstoï la ferme à quiconque pense. Si par là il se sépare du bouddhisme, c'est pour se rapprocher étroitement de l'idée hindoue qui a donné naissance au fakirisme : — Penser fait

mal, donc retournons à la vie végétative. C'est le même sophisme que celui qui conclut la *Tentation de saint Antoine* de Gustave Flaubert.

La thèse a été depuis longtemps si victorieusement réfutée, que l'on peut s'étonner qu'elle ait gardé la force de resurgir à nouveau. Quoi qu'il en soit, voici comment elle est plaidée dans *Confession*, dans *En quoi j'ai foi* dans le *Commentaire de l'Évangile*, dans *Que faut-il donc faire?* dans *Quelle est ma vie*, et ailleurs parmi cette multitude des écrits didactiques de Tolstoï qui menace de surpasser la masse des productions de Swedenborg.

Et d'abord la science.

« Vous dites, par exemple, que l'homme a le droit de ne se soumettre qu'aux lois par lui consenties : la science vous répondra que les lois ne sont pas l'œuvre de l'homme, mais l'expression d'un moment historique. Vous dites que vous croyez en Dieu : la science vous répondra que les idées métaphysiques varient avec les phases de l'évolution humaine. Vous dites que l'*Iliade* est la plus belle des épopées : la science vous répondra qu'une épopée est le résumé de la mentalité d'une société primitive. La science ne s'inquiétera pas de savoir si la liberté est ou non nécessaire à l'homme, si Dieu existe ou non, si l'*Iliade* est belle ou non. Elle se contentera de localiser dans l'histoire les sujets que vous venez de lui soumettre et la façon dont vous les envisagez. Dites-lui que vous souhaitez quelque chose, ou que vous y avez foi, ou que vous l'aimez. Elle vous répondra que vos vœux, votre culte, vos passions, ne sont que les vœux, le culte, les passions, d'un homme de tempérament et d'âge donnés, vivant dans un milieu et à une date donnés, et que par conséquent le juste, le vrai et le beau sont purement relatifs. »

Et Tolstoï oublie qu'il a posé en principe le néant des conceptions humaines, pour taxer d'erreur et d'inutilité ce qui précisément démontre ce néant.

Voyons maintenant comment est dressé le réquisitoire contre le progrès.

« Pourquoi le peuple — c'est-à-dire les neuf dixièmes de l'humanité — demeure-t-il indifférent à la civilisation, pourquoi même souvent s'y montre-t-il hostile? Parce que la plupart des avantages du progrès passent hors de sa

portée, et que ceux qui l'effleurent lui causent plus de mal que de bien.

« Les forces de terre et de mer sont de jour en jour plus importantes, mieux disciplinées et mieux outillées ; il y aura plus de veuves et d'orphelins la prochaine fois que l'on se battra.

« La propriété s'accroît peu à peu ; — le nombre des propriétaires diminue proportionnellement.

« Les villes s'agrandissent de plus en plus ; — il y a moins de travailleurs dans les campagnes.

« Les voies ferrées vont se multipliant ; — les forêts vont se réduisant [1].

« Les salaires sont plus élevés que jadis ; — le coût de la vie aussi.

« Les routes sont de mieux en mieux entretenues, les rues de mieux en mieux éclairées, la sécurité de mieux en mieux assurée ; — les impôts sont de plus en plus lourds.

« Il y a maintenant des journaux, des tramways, le télégraphe, le téléphone, c'est à peine si l'on bat encore les femmes et les enfants, et déjà quelques dames ne font presque plus de fautes d'orthographe ; — nous ne sommes pas meilleurs que nos ancêtres. »

De ces constatations banales on déduit généralement qu'il faut travailler à ce qu'un nombre d'humains de plus en plus considérable soit mis à même de participer aux bénéfices de la civilisation.

De quel droit, s'écrie Tolstoï, si un moujik estime que, tout ignorant qu'il est à notre sens, il en sait quand même assez pour contenter ses besoins, lui imposons-nous d'apprendre quoi que ce soit !

Du reste l'éducation est la grande pervertisseuse. Quiconque instruit son prochain ne cherche en réalité qu'à assouvir sur lui l'une des formes du despotisme. Enseigner un enfant, c'est vouloir l'asservir à nos idées, le façonner à notre image. Et l'enfant, de son côté, pour quels motifs apprend-il ? Pour éviter d'être puni, ou pour recevoir des récompenses, ou pour surpasser ses condisciples, ou pour conquérir ce que l'on appelle une situation. La

1. Dans les immenses plaines russes les locomotives sont chauffées au bois.

crainte et la dissimulation, la vanité, la jalousie et l'envie, les appétits matériels, c'est là tout ce que les pédagogues développent en lui.

L'application sociale d'un tel système est tout indiquée. « Sur quel critérium vous fondez-vous, demande le sage de Iasnaïa-Poliana, pour avancer que le moujik est inférieur au boïar ou au prélat, à l'officier ou au magistrat, au banquier ou au professeur? Si le bârine raille sa grossièreté, ne trouve-t-il pas en retour parfaitement ridicule que le bârine confonde le seigle avec l'orge, et une vache pleine avec une vache laitière? Les Anglais tiennent les Hindous pour des sauvages; aux yeux des Hindous les Anglais sont de purs barbares. Les Européens sourient en parlant des Japonais; les Japonais ont-ils les Européens en si grande estime? Les Français trouvent aux Allemands l'esprit trop lourd; les Allemands estiment trop léger l'esprit des Français. De même les progressistes professent que le peuple a tout à faire pour s'élever à un état social bien ordonné, et moi j'affirme que c'est lui qui a raison contre eux lorsqu'il préfère son inertie, et que moins il se souciera de droits civiques, plus il jouira de ses droits humains. »

En un mot, cessons de penser à donner de la force aux faibles, pour devenir faibles nous-mêmes.

Dans la société tolstoïenne nous avons déjà vu qu'il n'y aurait plus d'effusion de sang, et que toute éducation serait abolie. Il va de soi que nul être humain ne saurait prétendre à juger son semblable ni encore moins à le châtier; partant les tribunaux et les prisons auront vécu. On abandonnera les villes, on renoncera à tout commerce, à toute industrie. La propriété individuelle n'aura plus de raison d'être, puisque tout sera à tous. Le partage remplacera le salaire et l'aumône, et chacun produira de ses mains ce dont il pourra avoir besoin.

Si la suppression du gouvernement, impliquée par chacun des articles de ce programme, n'est cependant nulle part nettement spécifiée, c'est que la censure est encore assez sévère en Russie. Quant à la dissolution de la famille, elle devait manquer également à cette nomenclature, d'ailleurs classique, car Tolstoï ne va pas jusqu'au communisme absolu. La famille, au contraire, est la base

de la société patriarcale vers laquelle il voudrait nous voir régresser.

Non content de formuler son rêve, il l'a réalisé pour lui-même. Avec un large esprit de conciliation, il est vrai. Il porte l'eau, laboure, sème et fauche, soigne son cheval, trait ses vaches et tond ses brebis, se tricote des bas, lave son linge, confectionne ses bottes. Seulement il n'a pas partagé ses terres avec ses paysans, et on le sert encore à table en gants blancs et chaussures à semelle de feutre.

Lorsque dans la conversation un de ses hôtes fait allusion à *Guerre et Paix* et à *Anna Karénine*, Tolstoï entre en rouge colère.

« J'ai écrit ces livres et d'autres, dit-il quelque part, à une époque où je m'imaginais que les conteurs comme les poètes ont mission de profiter de l'énorme influence qu'ils exercent pour enseigner la vérité. Mais je me suis vite aperçu que, loin d'être en mesure d'indiquer à autrui le chemin de la vérité, je ne savais pas moi-même où le trouver. »

Tous ceux qui ont lu les deux chefs-d'œuvre de la littérature russe les considéreront volontiers comme deux erreurs, à condition que l'auteur retombe le plus tôt et le plus souvent possible dans son péché. L'humanité n'a pas soif seulement de vérité. Ses aspirations vers la beauté ne sont ni moins ardentes ni moins sacrées. C'est peut-être parce que tout ce qui est réellement beau est vrai, et réciproquement.

R. C.

PAGES CHOISIES
DE TOLSTOÏ

ANNA KARÉNINE

Un bon garçon.

Il s'agit du frère d'Anna Karénine. Le type est bien connu ailleurs qu'à Moscou, mais il doit ici, à son milieu, des nuances particulières, et au talent de l'auteur qui le présente, un relief saisissant.

Le journal que recevait le prince Stépane Arkadiévitch Oblonsky, ou plutôt Stiva, comme un peu tout le monde l'appelait amicalement, était libéral, sans être trop avancé pourtant, enfin, de tendances fidèlement conformes à celles de la majorité du public intelligent. Stépane Arkadiévitch ne s'intéressait guère à la politique, ni à la science, ni aux arts. Il s'en rapportait, pour toutes ces questions et bien d'autres, aux opinions exprimées par son journal. Celles-ci venaient-elles à se modifier, c'est-à-dire la majorité du public intelligent venait-elle à changer d'avis sur quoi que ce soit, Stépane Arkadiévitch s'empressait de suivre le

mouvement. Ses opinions le quittaient d'elles-mêmes tout naturellement, et leurs remplaçantes se présentaient tout aussi naturellement, sans qu'il eût eu à se soucier de les choisir; il les adoptait comme les formes successives de ses chapeaux et de ses redingotes, parce que durant une certaine période elles étaient de mise dans son milieu; du reste, un tantinet d'activité intellectuelle devenant pour ainsi dire obligatoire dans ce milieu dès que l'on atteint l'âge mûr, les opinions ne lui étaient pas moins nécessaires que les chapeaux et les redingotes.

Si ses tendances étaient libérales en somme plutôt que conservatrices, ce n'était pas que les libéraux fussent à ses yeux plus logiques pour telle ou telle raison; c'était purement parce que les opinions de ce parti cadraient mieux avec son genre de vie. Les libéraux affirmaient que tout allait mal en Russie; comment Stépane Arkadiévitch eût-il été d'un avis différent, lui qui avait beaucoup plus de passif que d'actif? Les libéraux professaient que le mariage est une institution décrépite, ou tout au moins urgente à réformer à plusieurs points de vue; Stépane Arkadiévitch n'estimait-il pas n'avoir plus guère d'agrément à attendre de son mariage, et celui-ci ne le contraignait-il pas à une dissimulation continue, attitude qui répugnait fort à sa nature? Les libéraux insinuaient que la religion est bonne seulement pour la portion inculte de la population; Stépane Arkadiévitch ne constatait-il pas chaque dimanche que l'office le plus court lui donnait des fourmillements dans les jambes? Et puis, pourquoi s'efforcer toujours d'épouvanter les gens, en termes menaçants et solennels, au sujet de l'autre monde, alors qu'il faisait si bon vivre dans celui-ci?

Sans compter qu'il ne détestait pas une bonne plaisanterie, et qu'il prenait plaisir de loin en loin à scandaliser les personnes tranquilles en soutenant que, du moment que l'on se glorifiait de ses ancêtres, il ne comprenait pas pourquoi l'on s'arrêtait à Rurik sans remonter jusqu'à l'aïeul primitif, — eh bien, mais, le singe.

Les tendances libérales étaient ainsi devenues pour lui une habitude; son journal après le dîner, il l'aimait, comme son cigare, pour le léger brouillard qui lui en montait au cerveau.

Grâce à d'heureux dons naturels, il avait fait des études passables, mais sa paresse et sa légèreté ne l'en avaient pas moins fait sortir de l'école parmi les derniers. Avec une existence dissolue et peu d'années de service — et d'un service peu brillant, — il était tout de même arrivé à occuper une situation aussi honorable que lucrative, la présidence de l'un des tribunaux de Moscou. Il la devait à la protection du mari de sa sœur Anna, le ministre Alexis Alexandrovitch Karénine. D'ailleurs, à défaut de celui-ci, quantité d'autres personnes, frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, oncles et tantes, cousins et cousines, auraient remué ciel et terre jusqu'à ce qu'ils lui eussent obtenu ce poste, ou n'importe quel autre susceptible de prétexter l'annuité de six mille roubles dont il avait besoin, et qui était loin pourtant de lui suffire, ses affaires n'étant guère brillantes, malgré la fortune assez considérable de sa femme. Il comptait dans sa parenté de sang ou par alliance et ses relations d'amitié la moitié de Moscou et de Pétersbourg. Il était né au milieu des puissants de ce monde. Un tiers des personnages attachés à la cour et aux grandes

administrations avaient été des amis de son père et l'avaient connu, lui Stiva, au berceau; le second tiers le tutoyait; le troisième était composé de bons amis à lui. Il avait pour alliés, dans la lutte pour l'existence, tous ceux qui dispensent les biens de la terre sous les espèces d'emplois et de concessions. Il était des leurs, pouvait-on le négliger? Il n'avait donc pas eu la moindre peine à se donner pour être casé avantageusement. Son rôle avait consisté simplement à ne pas convoiter l'impossible, à ménager les susceptibilités, à désarmer les jalousies, à éviter les conflits, et sa bonté naturelle lui rendait tout cela fort aisé... Il eût été plaisant, en vérité, qu'on lui refusât la place et le traitement dont il avait besoin!... Qu'exigeait-il de si extraordinaire? il ne demandait que ce qu'avait obtenu ou obtenait tout le monde autour de lui, et il se sentait aussi capable que quiconque de remplir telle ou telle fonction.

On n'aimait pas seulement Stépane Arkadiévitch à cause de son caractère affable et toujours égal et de sa loyauté incontestable. Il émanait encore de la vivacité de ses yeux, de la fraîcheur de son teint, de l'aisance de ses manières, enfin de tout son extérieur brillant et attirant, une influence physique qui agissait dès l'abord et définitivement sur quiconque le voyait.

« Tiens, Stiva! ce cher Oblonsky! » s'écriait-on en lui souriant de bon cœur du plus loin qu'on l'apercevait.

Et bien que l'on sût parfaitement que nul bonheur spécial ne dût résulter de cette rencontre, on ne s'en réjouissait pas moins d'avoir à la renouveler le lendemain et le surlendemain.

En charge depuis trois ans, Stépane Arkadiévitch avait conquis d'emblée l'amitié et l'estime de tous ses supérieurs, de tous ses pairs, de tous ses inférieurs, et par-dessus le marché de toutes les personnes qui avaient eu ou avaient avec lui les rapports impliqués par sa situation. Une si rare unanimité avait plusieurs causes. D'abord l'extrême indulgence qu'il témoignait à chacun, et qui était fondée sur la conscience très nette de ses propres erreurs. Ensuite un libéralisme presque illimité, et qui n'avait pas besoin d'être prôné par son journal pour lui couler en quelque sorte dans les veines, faire corps avec lui, et le rendre également aimable pour les fonctionnaires de tout grade et de tout ordre et en général les personnes de toute condition. Enfin et surtout, une sereine indifférence pour les choses dont il avait à s'occuper, ce qui lui permettait de ne jamais se passionner, et par conséquent de se tromper aussi rarement que possible.

Dans le service, nul comme lui ne savait atténuer le ton officiel par une simplicité et une bonhomie qui rendaient l'expédition des affaires presque agréable à ses subordonnés. Ceux-ci, sans excéder les bornes du respect, étaient tout à leur aise en lui parlant, et c'était avec un sourire de sympathie que les huissiers se levaient sur son passage lorsqu'il traversait le vestibule pour gagner son cabinet.

En dehors du service, Stépane Arkadiévitch tutoyait la plupart de ses connaissances — des sexagénaires et des adolescents, des acteurs et des ministres, des marchands et des généraux, tous ceux enfin avec qui il prenait du champagne, — et avec qui n'en prenait-il pas? Dans le nombre des personnes ainsi tutoyées à tous les degrés de la hiérarchie sociale, il y en aurait

eu de bien étonnées d'apprendre que grâce à Oblonsky elles avaient toutes quelque chose de commun entre elles.

Le Présage.

Première rencontre des deux principaux héros du roman. Le comte Alexis Kyrilovitch Vronsky, capitaine de cavalerie, officier d'état-major, riche, hautement apparenté et bien en cour, est en congé à Moscou. Il vient à la gare au-devant de sa mère, qui arrive de Pétersbourg; Stépane Arkadiévitch, son ami, attend sa sœur Anna par le même train.

« Le train tardera-t-il encore beaucoup à arriver? demanda Vronsky à un employé.

— Il vient de quitter la dernière station », répondit l'homme.

Tout s'animait dans la gare. Les employés couraient affairés de droite et de gauche, les gendarmes venaient prendre leur service, les employés supérieurs se montraient, et d'un peu partout surgissaient des familles autorisées à attendre sur le quai les voyageurs qui les intéressaient. Le temps était froid et brumeux. Des hommes d'équipe, emmitouflés et encapuchonnés de leur touloupe, allaient et venaient parmi les rails enchevêtrés.

Enfin un coup de sifflet retentit, et l'on aperçut dans le brouillard comme un monstre énorme qui approchait pesamment, tandis que le quai et la gare entière semblaient trépider. La locomotive devint distincte tout à coup. Un épais panache de vapeur, dont le froid alourdissait les volutes, s'échappait rythmiquement de la cheminée, et rythmiquement aussi la bielle glissait en avant, puis reculait, puis se détendait

de nouveau. Le mécanicien, tout emmailloté dans ses peaux de mouton couvertes de givre, salua le chef de gare. Le tender passa à son tour, puis la masse sombre du fourgon de tête. Un chien hurlait lamentablement dans sa cage. Enfin les wagons avaient à peine commencé à défiler, qu'ils s'arrêtèrent avec une brève secousse, comme hésitants.

Le conducteur, à l'allure dégagée, voire avec une certaine prétention à l'élégance, sauta lestement sur le quai, et à sa suite descendirent les voyageurs les plus pressés ou les plus impatients, à savoir, un officier de la garde, à la tenue et à la démarche triomphantes, un petit marchand affairé et souriant, et qui portait une sacoche en bandoulière, un paysan morose, sa besace sur l'épaule.

Le conducteur, après avoir cherché du regard, dans la foule des personnes qui attendaient, aborda Vronsky.

« La comtesse Vronsky est dans ce compartiment », dit-il en indiquant du geste une portière.

Au moment de monter dans le wagon, Vronsky dut s'effacer pour en laisser descendre une dame que son tact d'homme du monde lui fit reconnaître, au premier coup d'œil, pour appartenir à la meilleure société. Après un mot d'excuse il allait passer outre lorsque, involontairement, il se retourna, pour la regarder de nouveau, non pas tant à cause de sa beauté, de sa grâce et de son élégance, que parce que l'expression de sa physionomie lui avait semblé particulièrement douce.

Au même moment, elle aussi tourna la tête. Ses yeux gris, que des cils longs et drus faisaient paraître plus foncés qu'ils n'étaient en réalité, lui jetèrent un regard bienveillant presque jusqu'à la cordialité. On

eût dit qu'elle le reconnaissait. Mais aussitôt après elle se mit à scruter la foule, tâchant évidemment d'y découvrir quelqu'un dont elle se savait attendu. Si rapide qu'eût été le regard, il suffit à trahir à l'attention de Vronsky comme un résumé de la vivacité, à grand'peine contenue, qui émanait de cette attirante physionomie, et qui perçait jusque dans l'ébauche de sourire fleurie sur les deux fraîches lèvres. Il sentait dans toute cette belle personne un trop-plein de jeunesse et de gaîté impossible à refréner complètement, et la bouche comme le port de tête, la tenue et la démarche, traduisaient à leur façon l'éclair voilé des yeux.

Vronsky pénétra dans le compartiment. Sa mère, une vieille femme au chignon tout papilloté et aux petits yeux noirs clignotants, l'accueillit avec un léger sourire de ses lèvres minces. Elle se leva, remit à sa femme de chambre un sac de tapisserie qu'elle avait jusque-là tenu ferme sur ses genoux, et, tendant à son fils une main sèche et plissée qu'il baisa respectueusement, elle l'embrassa sur le front.

« Je vois que tu as reçu ma dépêche à temps, et que tu vas bien, Dieu soit loué.

— Avez-vous fait un bon voyage? » fit-il en s'asseyant auprès d'elle, mais en prêtant l'oreille à la voix d'une femme qui parlait devant la portière, et qui ne pouvait appartenir qu'à la dame qu'il venait de croiser.

« Je ne partage cependant pas votre opinion, disait-elle.

— Vous avez, madame, votre point de vue pétersbourgeois, répondait une voix d'homme.

— Pas le moins du monde mettons tout au plus un point de vue féminin.

— Comme il vous plaira. Et à présent, souffrez que je baise votre main.

— Au revoir, Ivan Pétrovitch. Voyez donc où peut être mon frère et envoyez-le-moi. »

Et la jeune femme rentra dans le compartiment.

« Vous n'avez pas encore trouvé le prince Oblonsky? » lui demanda la vieille comtesse.

Vronsky reconnut alors Mme Karénine.

« Votre frère est ici, madame, dit-il en se levant précipitamment. Veuillez m'excuser de ne pas vous avoir reconnue d'abord. Au reste, j'ai eu si rarement l'honneur de vous rencontrer, que vous ne vous souvenez certainement pas de moi.

— Oh! répondit-elle, je ne pouvais pas ne pas vous reconnaître; madame votre mère et moi n'avons guère parlé, je crois, que de vous durant tout le voyage. »

Et son visage s'éclaira d'un gai sourire.

« Mais comment se fait-il que mon frère ne vienne pas? reprit-elle en se détournant vers le quai.

— Appelle-le donc, Alexis », dit la vieille comtesse.

Vronsky ressortit du wagon, et, apercevant Stépane Arkadiévitch à quelques pas de là, l'appela.

Mme Karénine n'attendit pas que son frère l'eût abordée. Elle descendit vivement, et d'un geste plein tout à la fois de grâce et d'énergie, lui jeta un bras autour du cou, attira sa tête vers elle, et lui planta sur les joues deux gros baisers.

Vronsky ne la quittait pas des yeux; il la contemplait en souriant inconsciemment. Enfin il se rappela que sa mère l'attendait et la rejoignit.

« N'est-ce pas qu'elle est charmante? fit celle-ci. Son mari l'a placée auprès de moi, et m'en voilà ravie. Nous avons bavardé tout le temps. Ah çà, et toi, que

deviens-tu? Il paraît que tu t'es épris sérieusement et que c'est réciproque[1]? Tant mieux, mon cher, tant mieux.

— Je ne sais, maman, à quoi vous faites allusion, répondit-il avec une froideur qui le surprit lui-même. Sortons-nous? »

A ce moment, Mme Karénine rentra pour prendre congé de sa vieille compagne de voyage.

« Voilà que vous avez retrouvé votre fils, et que moi je tiens enfin mon frère. Aussi bien, j'avais épuisé ma provision d'histoires, et si le voyage avait duré davantage, je n'aurais pu que rester coite.

— Avec vous, répliqua la comtesse en lui serrant la main, j'aurais fait le tour du monde sans m'ennuyer. Vous êtes une de ces aimables femmes avec lesquelles il est aussi agréable de causer que de se taire. Quant à votre fils, ne vous en inquiétez pas trop; dites-vous qu'il est bien impossible de ne jamais se quitter. »

Mme Karénine souriait des yeux, tandis qu'elle écoutait immobile.

« Anna Arkadievna a un petit garçon de huit ans, expliqua la comtesse à son fils. Comme c'est la première fois qu'elle s'en sépare pour plus de quelques heures, elle se tourmente à son sujet.

— Oui, nous avons pendant le voyage entier parlé de nos fils. Et, ma foi, la comtesse n'a pas plus tari sur le compte du sien que moi sur le compte du mien, dit Mme Karénine en regardant Vronsky, qui se sentit comme enveloppé d'une suave caresse.

1. Vronsky avait fait venir sa mère dans le dessein de lui faire demander pour lui la main de Mlle Cherbastky, autrement dit Kitty, que nous verrons plus loin.

— Je vois, riposta-t-il galamment, que ma mère ne s'est guère mise en frais pour vous égayer. »

Elle changea de ton et, s'adressant à la comtesse :

« La journée d'hier a passé trop rapide pour moi. Au revoir, comtesse.

— Adieu, ma chère. Mais laissez-moi embrasser votre joli minois et vous dire, comme une vieille femme peut se le permettre, que vous avez tout bonnement fait ma conquête. »

Si banale que fût la phrase, Mme Karénine en parut touchée. Elle rougit, et s'inclina pour offrir son visage à la vieille comtesse. Puis elle tendit la main à Vronsky avec ce sourire qui semblait émaner de ses yeux autant que de ses lèvres. Il serra cette petite main, et en sentir la pression franche et décidée lui sembla un bonheur inouï.

Elle sortit.

« Charmante », dit encore la comtesse.

Le fils était certes du même avis. Il suivit des yeux la jeune femme tant qu'il put apercevoir sa taille svelte. Elle rejoignit son frère, lui prit le bras et se mit à lui parler avec animation. Il était évident que ce qui l'occupait en ce moment n'avait pas le moindre rapport avec lui, Vronsky, et il en fut dépité.

« Eh bien, maman, demanda-t-il en se tournant enfin vers la comtesse, j'espère que votre santé est tout à fait bonne.

— Excellente. Nous avons baptisé ton neveu. Je te raconterai cela. Ta belle-sœur embellit tous les jours. Tu sais que l'empereur ne perd pas une occasion de témoigner sa bienveillance à ton frère.

— Ah! voilà Laurent, s'écria-t-il en apercevant le vieux majordome de sa mère. Je crois que nous

pouvons partir à présent, il n'y a presque plus de foule. »

Il lui offrit le bras. Laurent, la femme de chambre et un facteur se partageaient les bagages. Comme la mère et le fils prenaient pied sur le quai, plusieurs employés, suivis du chef de gare, passèrent devant eux, courant vers l'arrière du train. Un accident était survenu.

« Qu'y a-t-il? — Où est-ce? — Est-il tombé? Est-il écrasé? » criait-on.

Stépane Arkadiévitch et sa sœur étaient revenus sur leurs pas comme tout le monde. Les quatre personnes se rangèrent près du wagon pour éviter la cohue, qui de tous les points de la gare, convergeait vers l'endroit fatal. Les dames émues se renfermèrent dans un compartiment, tandis que ces messieurs allaient s'enquérir.

Un homme d'équipe avait été surpris par le train comme il traversait la voie. A cause du froid, il s'était encapuchonné au point qu'il n'avait ni vu ni entendu qu'il n'avait plus le temps de passer. La locomotive l'avait broyé sur les rails.

Les dames apprirent ces détails de la bouche de Laurent avant que leurs deux cavaliers fussent de retour.

« Nous avons vu le cadavre, c'était quelque chose d'affreux! » balbutia Stépane Arkadiévitch, bouleversé et prêt à pleurer.

Vronsky se taisait. Son mâle visage était sérieux, mais absolument calme.

« Ah! comtesse, si vous l'aviez vu! poursuivait l'autre. Sa femme est là, elle s'est jetée sur le corps de son mari avec un cri terrible. Il paraît qu'il était le seul soutien d'une nombreuse famille.

— Ne pourrait-on faire quelque chose? » murmura Mme Karénine, qui était pâle et avait les larmes aux yeux.

Vronsky la regarda.

« Je reviens tout de suite », dit-il à sa mère. Et il se hâta de nouveau du côté du lieu de l'accident.

Lorsqu'il revint quelques minutes après, Stépane Arkadiévitch entretenait déjà la comtesse d'une cantatrice étonnante qui venait de débuter.

« Partons maintenant », dit Vronsky, en reprenant le bras de sa mère.

Mme Karénine et son frère marchaient immédiatement derrière eux.

Le petit groupe fut rejoint par le chef de gare, qui courait après Vronsky.

« Monsieur, vous venez de remettre deux cents roubles au sous-chef. Veuillez indiquer l'usage auquel vous les destinez.

— Hé, c'est pour la veuve, répondit Vronsky en fronçant le sourcil.

— Je vous reconnais là, dit Oblonsky, et, serrant le bras de sa sœur, il ajouta à mi-voix : — Très bien, n'est-ce pas? Tu vois quel charmant garçon c'est. »

Puis il reprit plus haut : — « Mes hommages, comtesse. »

Et il s'arrêta avec sa sœur pour chercher la femme de chambre de celle-ci.

Lorsqu'ils sortirent dans la cour, l'équipage des Vronsky partait.

Tout le monde autour d'eux parlait de l'accident.

« Quelle mort affreuse! s'écriait un monsieur en les dépassant. Il a été coupé en deux, net.

— Quelle belle mort! au contraire, observa un autre, il n'a pas eu le temps de souffrir.

— Comment se fait-il que l'on prenne si peu de précautions? » dit un troisième.

Comme Mme Karénine s'installait dans la voiture de son frère, celui-ci remarqua non sans étonnement que ses lèvres tremblaient, et qu'elle avait peine à retenir ses larmes.

« Qu'as-tu, Anna? lui demanda-t-il tendrement.

— C'est un présage funeste, répondit-elle.

— Quelle folie! Te voici, c'est l'essentiel. Tu ne saurais t'imaginer combien je me réjouis de ta venue.

— Y a-t-il longtemps que tu connais ce Vronsky? demanda-t-elle en regardant par la portière.

— Je crois bien. Tu sais qu'il va sans doute épouser Kitty.

— Ah! fit-elle doucement. A présent, parlons de tes affaires; que signifie cette lettre désespérée que tu m'as écrite et qui me fait venir? »

Et elle changea de place brusquement, comme si elle eût eu un effort à faire pour se débarrasser d'une idée pénible.

Course d'officiers au camp de Krasnoïé-Siélo.

Tous les ans, à la fin des grandes manœuvres, des courses ont lieu, en présence de la cour, près du camp de Krasnoïé-Siélo, faubourg de Péterhof. Vronsky court cette année-là, monté sur la jument Frou-Frou; son seul concurrent sérieux est un nommé Makhotine, monté sur l'étalon Gladiator.

Des palefreniers emmenaient les chevaux qui venaient de prendre part à la deuxième course, et d'autres apparaissaient un à un, tenant par la bride les bêtes qui allaient figurer dans la prochaine. Celles-ci, pour la plupart des pur-sang, étaient soigneusement enve-

loppées et encapuchonnées, et cet attirail leur donnait un peu l'air d'énormes oiseaux.

Cord, l'entraîneur, s'approchait avec Frou-Frou. Vronsky regarda non sans satisfaction la nerveuse sveltesse de sa jument, et avec quelle élasticité et en même temps quelle assurance elle posait ses pieds l'un après l'autre. Mais il ne put contenir un sentiment d'admiration lorsqu'il eut jeté les yeux sur Gladiator, que l'on débarrassait de sa couverture à quelques pas de là. L'étalon présentait en effet des formes d'une robustesse rare, une croupe superbe et des pieds sculpturaux.

Vronsky avait à peine eu le temps de faire rectifier un détail du sellage, que l'on appela les dix-sept officiers qui devaient courir pour leur signifier leurs numéros d'inscription. Il eut le numéro 7.

« En selle! » cria-t-on dès que la formalité eut été accomplie.

Les jockeys improvisés se montraient tous sérieux, presque solennels, et plusieurs d'entre eux étaient pâles. Vronsky aborda son cheval. Comme ses camarades, il se sentait le point de mire de tous les regards, et il en éprouvait un malaise qui ralentissait un peu ses mouvements.

Cord n'aurait eu garde de ne pas mettre en un tel jour son costume de gala. Il était serré dans une redingote noire boutonnée jusqu'au cou, engoncé dans un col haut et rigide qui rebroussait le coin de ses joues, et coiffé d'un haute-forme étincelant. Grave et important plus encore qu'à son ordinaire, il était debout à la tête du cheval. Frou-Frou tremblait, comme prise d'un soudain accès de fièvre, et ses yeux pleins de feu regardaient Vronsky de côté. Celui-ci

insinua un doigt sous la sangle, ce dont la bête tressaillit, dressant les oreilles, et ce qui fit grimacer à l'Anglais un sourire dédaigneux : était-il possible de concevoir le moindre doute sur un sellage par lui fixé!

« Montez tout de suite, fit-il du bout des lèvres, cela vous calmera. »

Vronsky jeta un coup d'œil rapide sur ses concurrents, — le dernier, car il savait que d'ici la fin de l'épreuve il ne serait plus à même de voir réellement aucun d'entre eux. Deux étaient en selle et se dirigeaient déjà vers la ligne de départ. Un autre, un ami de Vronsky nommé Goltzen, excellent cavalier, allait et venait autour de son étalon bai sans pouvoir parvenir à le monter, tant la bête s'agitait affolée. Un petit hussard de la garde, en pantalon d'ordonnance, poussait un temps de galop, penché sur l'encolure, à la mode anglaise. Le prince Kouzlov, droit en selle, mais blanc comme un linge, laissait mener par la bride sa jument de pur sang. L'amour-propre chez celui-là n'avait d'égal que la nervosité. Tout lui causait une peur inouïe, et il passait son temps à imaginer les plus terribles casse-cou pour tâcher d'arriver à dompter cette maladive impressionnabilité. S'il s'était inscrit un des premiers pour cette course, c'était parce qu'il savait que chaque obstacle y était si chanceux, que l'on avait placé auprès un chirurgien et des brancardiers. Vronsky lui adressa un sourire d'approbation.

Mais comment se faisait-il que le rival véritable, Makhotine sur Gladiator, ne se montrât pas encore?

« Ne vous pressez pas, prononçait Cord. Et surtout n'oubliez pas un point capital : devant un obstacle, il ne faut ni retenir ni lancer son cheval, — il n'y a qu'à le laisser à lui-même.

— C'est bon, fit Vronsky en prenant les guides qu'il lui tendait.

— Menez la course si vous pouvez, ajouta doctoralement l'Anglais: sinon, ne vous découragez point, fussiez-vous un moment le dernier. »

Vronsky, saisissant un instant favorable, s'élança sur l'étrier et se trouva en selle avant que la bête surprise eût eu le temps de faire le moindre mouvement. Tandis qu'il égalisait entre ses doigts les doubles guides, Cord lâcha Frou-Frou et s'écarta vivement. La jument allonga le cou pour tirer sur les guides, s'ébroua, et piétina quelque peu sur place, comme si elle se fût demandé de quel pied il valait mieux partir. Enfin elle se décida pour le pied gauche, mais elle secouait fortement son cavalier et s'ingéniait à le tromper, tirant tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. Tout à coup, elle fit un bond, suivi aussitôt d'un second, et, dépitée de se sentir solidement tenue, prit un trot désordonné. Vronsky s'efforçait vainement de la calmer de la voix et du geste. Cord, très mécontent, courait auprès d'elle à si longues enjambées, qu'il se laissait à peine distancer.

On arrivait à la ligne de départ. Vronsky, précédé des uns, suivi des autres, entendit derrière lui un galop et fut bientôt dépassé par Gladiator. Makhotine sourit de ses longues dents jaunes. Vronsky répondit par un regard irrité. Était-ce bien loyal d'échauffer ainsi son cheval au dernier moment? Et puis cette bravade de galoper auprès de lui n'était-elle pas de très mauvais goût? Du reste, cet homme lui avait toujours été antipathique.

Le champ de courses avait quatre verstes de tour; les tribunes se trouvaient à l'une des extrémités du

petit diamètre de l'ellipse. Il y avait neuf obstacles : la rivière, — en face des tribunes une barrière haute de deux archines, — un fossé sec, — un fossé plein d'eau, — une rampe rapide, — une banquette irlandaise, c'est-à-dire un remblai couvert de fascines et derrière lequel se trouvait, invisible, un fossé, — enfin trois fossés encore, dont deux pleins d'eau. Le plus dangereux était naturellement la banquette irlandaise. La course ne commençait pas sur la circonférence, mais sur une piste d'accès, longue d'une centaine de sagènes, et traversée par le premier obstacle, la rivière, que l'on pouvait à volonté sauter ou passer à gué.

Les cavaliers ne se rangèrent pas sans peine pour le signal, trois fois de suite il y eut faux départ. Le colonel qui dirigeait la course s'impatientait. Enfin, au quatrième commandement, tout le peloton s'élança d'un seul bond.

Tous les yeux, toutes les lorgnettes, étaient braqués sur les coureurs.

« Ils sont partis! cria-t-on de tous côtés, les voilà! »

Et les spectateurs se précipitaient et se bousculaient vers les points où ils pensaient devoir être le mieux à même de ne rien perdre des péripéties de la course.

Frou-Frou, trop nerveuse, perdit du terrain au début. Mais Vronsky, sans la lancer à fond, put aisément distancer deux ou trois chevaux, et bientôt il n'eut plus devant lui que Gladiator, qui dépassait Frou-Frou de toute sa longueur, et la jolie Diane, qui mena d'abord la course, portant Kouzlov déjà à demi mort d'émotion.

Peu à peu Gladiator se rapprocha de Diane, et ce fut presque d'un même bond que tous deux franchirent la rivière. Frou-Frou s'élança derrière eux comme un

oiseau qui s'envole. Au moment où Vronsky se sentait dans les airs, il aperçut sous les pieds de son cheval Kouzlov se débattant avec Diane sur le sol. Le malheureux, lorsqu'il avait vu son cheval retomber sur la berge opposée, avait été pris de l'angoisse de lâcher les guides, et naturellement les avait, en effet, lâchées; sa monture aussitôt s'était abattue sur lui. Ce ne fut que plus tard que Vronsky apprit ces détails, car à ce moment il ne vit qu'une chose, à savoir que Frou-Frou allait reprendre pied sur le corps de Diane et par suite le culbuter lui-même sur Kouzlov. Mais Frou-Frou, ni plus ni moins qu'un chat, fit, tout en achevant son saut, un effort de l'échine et des jambes, qui la porta au delà du cheval abattu.

« Ah! ah! ma belle! » pensa Vronsky.

Jusque-là il n'avait pas été plus maître de lui que de sa monture. La conscience du péril couru et les qualités dont Frou-Frou venait de témoigner en évitant d'elle-même ce péril, lui rendirent son sang-froid. Il prit pleine possession de son cheval, et même le retint un peu, dans le dessein de ne sauter la barrière qu'immédiatement après Makhotine, et de conserver pareille distance derrière celui-ci jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'espace de deux cents sagènes qui séparait le dernier obstacle du but.

La barrière se dressait juste en face de la tribune impériale. Le tsar, la cour, une foule immense étaient là, les regardant approcher. Vronsky sentait des milliers de paires d'yeux braqués sur lui, mais il ne voyait que les oreilles de son cheval, la terre qui fuyait, et la croupe de Gladiator et ses pieds blancs, qui battaient le sol en cadence constamment à la même distance de la tête de Frou-Frou.

Gladiator prit son élan, agita sa queue écourtée au-dessus de la barrière, et disparut sans avoir heurté l'obstacle.

« Bravo ! » cria une voix.

Au même instant, les planches passèrent comme un éclair, Frou-Frou avait sauté. Mais Vronsky entendit derrière lui un craquement : sa monture, excitée par le bond de Gladiator, avait pris trop tôt son élan, et ses fers de derrière venaient de heurter la barrière. Elle ne changea cependant point d'allure, et Vronsky constata non sans satisfaction que la distance n'avait pas diminué entre lui et son rival, puisqu'il retrouvait devant lui la croupe de Gladiator et ses rapides pieds blancs, qui lui éclaboussaient de boue le visage.

Frou-Frou avait sans doute fait la même observation que son maître, avec déplaisir toutefois, car, spontanément, elle accéléra sa vitesse et se rapprocha de Gladiator en obliquant vers la corde. Vronsky se dit que l'adversaire était trop près de celle-ci pour qu'il fût possible de le distancer de ce côté de la piste. Au même moment Frou-Frou changea de pied et prit la direction du milieu de la piste. Son épaule, brunie par la sueur, parvint à la hauteur de la croupe de Gladiator. Vronsky l'excita un peu, et en quelques secondes elle dépassa Gladiator et prit la corde devant lui. Vronsky avait eu le temps d'entrevoir le visage de Makhotine, couvert de boue comme le sien, mais souriant, lui avait-il semblé ! L'adversaire avait perdu du terrain, mais il était là, tout près derrière Vronsky, et celui-ci entendait toujours la même allure régulière, ni accélérée ni ralentie, et la respiration de l'étalon, précipitée, mais point fatiguée.

Le fossé sec, le fossé plein d'eau, la rampe rapide,

furent franchis comme en rêve, mais soudain le galop et le souffle de Gladiator se rapprochèrent. Vronsky força le train de Frou-Frou, et sentit avec plaisir qu'elle n'avait nulle peine à accroître sa vitesse. Le son des sabots de Gladiator allait s'éloignant.

Comme il l'avait souhaité, comme le lui avait recommandé Cord au moment du départ, c'était lui maintenant qui menait la course. Il était sûr du succès. A sa joyeuse émotion se mêlait un sentiment de profonde tendresse pour Frou-Frou. Il aurait voulu se retourner pour voir où en était désormais ce pauvre Makhotine, mais il n'osait. Il songea au seul obstacle sérieux, la banquette irlandaise. Il allait l'affronter. Aussi se maîtrisa-t-il fortement et prit-il garde de ne point surmener sa monture. Si, après avoir franchi ce double casse-cou, il tenait toujours la tête, son triomphe était certain. Lui et Frou-Frou aperçurent l'obstacle en même temps, et tous deux eurent un imperceptible tressaillement d'hésitation. Les oreilles de la jument s'effarèrent. Il levait déjà sa cravache, lorsqu'il se rappela à temps la première recommandation de Cord. Frou-Frou ne savait-elle pas mieux que lui ce qu'elle avait à faire! La bonne bête prit son élan et, s'abandonnant simplement à la vitesse acquise, retomba bien au-delà du fossé; puis, sans effort, sans avoir changé de pied, elle reprit sa course cadencée.

« Bravo, Vronsky! » crièrent des voix.

Ses camarades le guettaient près du dangereux obstacle, et il distingua parmi leurs voix celle, si puissante, de son ami Yavchine.

« Oh! chère mignonne! » pensait-il, s'adressant mentalement à Frou-Frou, tout en prêtant l'oreille à ce qui se passait derrière lui.

« Lui aussi a sauté », se dit-il en entendant se rap procher le galop de Gladiator.

Il franchit encore deux fossés presque sans s'en apercevoir. Il n'en restait plus qu'un, et naturellement il ne s'en inquiétait guère. Il avait sur son adervsaire une avance très difficile à regagner pour celui-ci. Pourtant il voulut l'augmenter encore et se mit à rouler son cheval.

La jument s'épuisait. Son encolure et ses épaules étaient mouillées d'une sueur qui commençait à perler aussi sur son garrot, sa tête et ses oreilles: sa respiration devenait courte et haletante. Il la savait cependant de force à fournir encore les deux cents et quelques sagènes qui la séparaient du but. Du reste le fait que ses pieds à présent effleuraient presque le sol lui prouvait qu'elle avait pu accélérer son allure.

Le fossé disparut. Au même instant, Vronsky sentit avec épouvante que le poids de son corps, au lieu de suivre l'allure du cheval, avait porté à faux en retombant en selle après le saut. Comment cela avait-il pu se faire? Il ne pouvait le concevoir, et il était désespéré, car le mouvement était aussi inexplicable qu'impardonnable à un cavalier comme lui.

Et Gladiator passa devant lui comme un éclair.

Vronsky touchait la terre d'un pied. La jument s'affaissa sur ce pied, et il eut à peine le temps de se dégager, qu'elle tomba sur le flanc de tout son poids. Elle soufflait péniblement et tendait son cou délicat et trempé de sueur, faisant de vains efforts pour se relever et se débattant ainsi qu'un grand oiseau blessé. Vronsky lui avait brisé les reins. Mais il ne comprit pas d'abord le malheur qu'il avait causé. Il ne voyait qu'une chose à ce moment : Gladiator était loin

déjà, et lui était là devant Frou-Frou abattue, qui tendait vers lui sa fine tête et le regardait de ses beaux yeux. Il tira sur lui la bride. La pauvre bête s'agita, s'étaya à demi sur ses jambes de devant, mais, impuissante à redresser celles de derrière, retomba tremblante sur la piste. Vronsky, blême de fureur, lui donna un coup de talon dans le ventre. Elle ne bougea pas. Elle jeta à son maître un regard parlant et enfonça son museau dans la boue.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait là! hurla-t-il, comprenant enfin. Qu'ai-je fait là ! »

La cloche salua là-bas l'arrivée de Makhotine.

Vronsky se prit la tête à deux mains. Le désespoir d'avoir échoué au dernier obstacle, et à un obstacle si insignifiant, et si près du but, l'humiliation d'avoir commis une si lourde faute d'équitation, la douleur d'avoir tué une bête si accomplie à tous les points de vue, tout l'accablait à la fois.

On accourait, le chirurgien et son aide, les brancardiers, ses camarades, tout le monde. Et se sentir sain et sauf, à part une légère foulure de la cheville!

Il fallut abattre Frou-Frou séance tenante. Longtemps cette course fut pour Vronsky un des souvenirs les plus pénibles de son existence. Il vendit son écurie de courses et jamais plus ne courut.

Un peu de la biographie de Tolstoï.

Le Lévine d'*Anna Karénine* est le même que le Bézoukhov de *Guerre et Paix* [1], et les deux sont un peu l'auteur en personne. Lévine du moins offre bien des traits du caractère de

1. C'est de même que le Vronsky d'*Anna Karénine* correspond au Volkhonsky de *Guerre et Paix*.

Tolstoï, et quelques-uns de ses faits et gestes ne sont que la « mise en littérature » des principes que Tolstoï « met en action » dans son existence quotidienne. Les quatre morceaux qui suivent, extraits de la première moitié du roman, sont caractéristiques à cet égard. L'un nous montre Lévine arraché à ses tourments, — Kitty, qui n'a pas encore conscience de l'amour qu'elle éprouve pour lui, vient de refuser sa main, qu'elle réserve à Vronsky, qui l'a fascinée, — par les occupations hivernales de son domaine; dans un autre le printemps allège ses peines. Dans le troisième et le quatrième nous le voyons tout à la fenaison.

I

Le lendemain matin, Lévine quitta Moscou. En wagon, il lia conversation avec ses voisins, causa de réformes agraires et de voies ferrées. Mais il retrouva là le chaos d'opinions diverses qui l'avait tant désespéré dans les salons de la vieille métropole, et quand à la tombée de la nuit il approcha de la station qui desservait sa propriété, il se sentait une fois de plus tout désorienté et découragé, et en fin de compte mécontent de lui-même, sans trop savoir pourquoi.

Mais lorsqu'à la lueur clignotante des lampes de la gare il aperçut son cocher borgne, Ignace, avec le collet de son caftan relevé jusqu'au-dessus des oreilles, et son traîneau couvert du tapis familier, et ses chevaux qui s'ébrouaient en agitant leur queue soigneusement ficelée et secouant les grelots de leur collier; et lorsque Ignace, tout en l'installant, se mit à lui raconter les nouvelles, à savoir que Siémen, l'entrepreneur, était venu, et que Pava, la plus belle de ses vaches, avait vêlé, — alors il lui sembla que sa tête était délivrée du chaos qui l'avait troublée naguère, et son

mécontentement s'évanouit, ainsi que le sentiment qu'il avait éprouvé un instant d'être un intrus parmi les gens de son temps et de son pays.

La seule vue d'Ignace et de ses chevaux l'avait comme soulagé. Et une fois qu'il eut endossé le touloupe que sa vieille bonne, Agathe Mikhaïlovna, lui avait fait apporter, et qu'il se fut assis bien enveloppé dans son traîneau, ce fut d'un esprit presque libre qu'il réfléchit aux occupations les plus urgentes à liquider en rentrant.

Puis, tout en examinant le cheval de volée, son ancien cheval de selle, une bête rapide, mais qu'il avait un peu surmenée, il songea aux quelques semaines qui venaient de s'écouler. Ce passé lui apparaissait maintenant sous un jour tout nouveau. Il ne souhaitait plus de devenir autre qu'il avait été jusqu'alors; il sentit se formuler en lui simplement le désir de s'améliorer. Et d'abord, il n'espérerait plus de bonheurs extraordinaires, et saurait se contenter des réalités présentes. Puis il résisterait ferme aux passions comme celle qui le possédait le jour où il fit sa demande en mariage. Enfin, il se promit de travailler désormais assidûment et sérieusement, et de réduire dans la mesure du possible le luxe où il avait vécu jusqu'alors, car il était douloureusement frappé du contraste inique offert par la misère du peuple en regard du superflu dont il joussait, lui Lévine.

Telles étaient les pensées où il s'absorbait lorsque le traîneau s'arrêta devant le perron blanc de neige.

Une faible lueur veillait à une fenêtre, celle de la chambre d'Agathe Mikhaïlovna. Kousma, le vieux majordome, surpris dans son premier sommeil, se précipita ébouriffé et pieds nus pour ouvrir la porte.

Laska, la bonne chienne de chasse, surgit, effarée elle aussi, renversa presque Kousma sur son passage, et, se dressant sur ses pattes de derrière, planta celles de devant sur la poitrine de son maître.

« Ah çà, dis donc, toi, Laska! grommelait Kousma en se remettant d'aplomb.

— Comme vous voilà revenu vite, petit père! fit Agathe Mikhaïlovna.

— C'est que je m'ennuyais à Moscou, Agathe Mikhaïlovna.

— On est bien chez autrui; on est mieux chez soi », observa gravement la bonne femme.

Lévine, entré dans son cabinet, où l'on s'était hâté d'allumer des bougies, jeta autour de lui un coup d'œil machinal. Les détails de la pièce favorite s'offrirent l'un après l'autre : les grands bois de cerf, les rayons chargés de livres, la glace, le poêle avec ses deux bouches de chaleur qui ne tenaient plus qu'à peine, — comment se faisait-il qu'il n'eût pas encore avisé à leur réparation, depuis le temps qu'il se le disait! — le vieux divan où son père avait tant aimé à s'étendre, la grande table avec un livre ouvert, un cendrier ébréché, des feuilles volantes couvertes de son écriture... Et il se prit à douter de la possibilité des modifications que, chemin faisant, il venait de songer à apporter à son existence. Tous ces témoins de son passé — un passé ne remontant pas plus loin, du reste, qu'une quinzaine de jours — semblaient lui dire :

« Non, nous ne cesserons pas de t'être familiers; tu auras beau chercher à te dégager des chaînes mystérieuses qui nous lient à toi et qui te lient à nous, tu ne changeras pas. Tu demeureras tel que tu as été jusqu'à ce jour, torturé de doutes lancinants, jamais satisfait

de toi-même, t'épuisant en vaines tentatives d'amélioration et te meurtrissant plus douloureusement à chaque rechute, enfin te consumant dans la perpétuelle attente d'un bonheur qui ne t'échoira point. »

Mais aussitôt une autre voix s'éleva dans son âme.

« Il est aisé, murmurait-elle, de se dérober à l'obsession de son cadre, et pour peu qu'on le désire bien, la tyrannie du passé abdique graduellement, laissant le champ libre à un avenir tel qu'on l'a voulu. »

Il s'approcha d'un coin où se trouvaient deux haltères pesant un poud chacune, et se mit à soulever celles-ci méthodiquement. Mais il dut les déposer l'instant d'après; un bruit de pas s'était arrêté devant la porte, et l'on frappait.

C'était l'intendant qui venait faire son rapport. Dieu soit loué, tout allait bien, — sauf que le sarrasin avait brûlé, et Vasili Fedorovitch annonçait la chose avec un certain air de modestie dans le triomphe. Il faut savoir que le sarrasin avait été mis dans un séchoir récemment construit sur les plans de Lévine, et que l'intendant avait hautement désapprouvé les innovations imaginées là par son maître. Lévine fronça les sourcils et commença à gourmander Vasili Fedorovitch; mais celui-ci lui rappela à propos que Pava avait vêlé.

« Il faut que j'aille voir cela, déclara Lévine sans toutefois se dérider encore. Kousma, passe-moi mon touloupe. Et vous, procurez-vous une lanterne. »

Le bétail de prix, celui que Lévine achetait aux expositions et qu'il élevait surtout pour la reproduction, était installé dans une étable tout proche de la maison. Lévine traversa la cour entre les deux remblais de neige accumulés le long des buissons de lilas,

et ouvrit la porte, non sans peine, car les gonds en étaient encastrés de glace. La chaude exhalaison du fumier l'enveloppa. Les bêtes, vautrées sur une litière de paille fraîche, tournaient toutes vers les visiteurs de gros yeux écarquillés de surprise; Berkout, le taureau, qui avait le mufle percé d'un anneau, fit mine de se lever, puis, se ravisant, se contenta de souffler bruyamment lorsqu'on passa près de lui.

La belle Pava, une hollandaise noire mouchetée de blanc, flairait son veau, auquel elle formait comme un rempart de son corps, presque aussi gros que celui d'un hippopotame. Lévine pénétra dans sa stalle, considéra le nouveau-né, qui était blanc avec des taches rouges, et le souleva sur ses longues pattes frêles. Pava eut un doux meuglement d'inquiétude, mais on la rassura vite en lui rendant son rejeton. Elle soupira lourdement et se mit à le lécher, tandis qu'il se blottissait sous les flancs de sa mère en remuant la queue comme un chien.

« Éclaire-moi un peu que je l'examine, dit Lévine au vacher. Il a la robe de son père, et cependant il ressemblera à sa mère pour tout le reste. N'est-ce pas, Vasili Fedorovitch, que ce sera une jolie bête?

— Comment serait-il laid avec une mère pareille! » s'écria avec enthousiasme l'intendant, radieux de voir que son maître en avait oublié un moment le sarrasin brûlé. — « A propos, Constantin Dmitriévitch, Siémen, l'entrepreneur, est venu le lendemain de votre départ; je pense que l'on pourra s'arranger avec lui. »

Lévine, ainsi rappelé aux détails de son exploitation, qui était aussi considérable que complexe, quitta l'étable pour passer dans le bureau où Siémen l'attendait. Après avoir donné là de longues explications à

l'entrepreneur et à l'intendant, il rentra à la maison et monta au salon.

L'habitation de Lévine était bien grande pour un célibataire; pourtant il la faisait chauffer en entier durant tout l'hiver. Ce soir-là, pour la première fois il se rendit compte que c'était au moins excessif. Le nouveau genre de vie qu'il avait résolu d'adopter ne pouvait s'accommoder d'une telle superfluité. Mais cette vieille demeure lui était tout un monde; son père et sa mère y étaient morts après y avoir vécu l'existence qu'il tenait pour l'idéal de la perfection, et que malgré ses récents projets il rêvait d'y vivre à son tour.

Ayant perdu sa mère lorsqu'il était encore tout petit, il se souvenait à peine d'elle, mais son image lui était sacrée, et s'il se mariait un jour, ce ne pourrait être qu'avec une femme qui renouvelât trait pour trait cette image. Il estimait que l'amour ne saurait exister en dehors du mariage, et même la femme qui devait lui donner une famille ne tenait dans ses rêves que la seconde place après cette famille. Ses idées sur le mariage différaient donc singulièrement de celles qu'il voyait professées par la plupart de ses amis, pour lesquels se marier constituait simplement l'accomplissement d'une des innombrables formalités imposées par la vie en société. Lévine, lui, le considérait comme l'acte capital de l'existence, celui dont dépendait tout le bonheur ou tout le malheur de notre passage sur terre. Et à présent il fallait y renoncer!

Il se mit dans son fauteuil et prit un livre, qui se trouva être celui de Tyndall sur la chaleur. Agathe Mikhaïlovna lui apporta sa tasse de thé, puis alla s'installer près de la fenêtre, non sans avoir prononcé son sacramentel :

« Permettez que je m'asseye ici, petit père.

— Y renoncer! poursuivait mentalement Lévine. Mais pourrais-je vivre maintenant sans ce rêve! Avec Kitty ou avec une autre, je me marierai, je le sens. »

Et tout en prêtant l'oreille aux bavardages de la vieille bonne, il s'abandonnait au songe d'avenir qui le hantait, et qui peu à peu se précisait.

« Oui, j'aurai une famille, il faut que j'aie une famille! »

Agathe Mikhaïlovna racontait que Prokhor avait oublié Dieu; au lieu de s'acheter un cheval avec l'argent que Lévine lui avait donné dans cette intention, ne s'était-il pas mis à boire comme le sable! Puis, comme de juste, il avait battu sa femme au point que la pauvre en avait pensé décéder.

Lévine s'efforça de s'absorber dans l'exposé que Tyndall faisait de ses expériences, mais tout à coup il sourit gaiement :

« Dans deux ans j'aurai deux hollandaises en outre de Pava, qui sera encore de ce monde, espérons-le. Il y aura ainsi douze filles de Berkout dans mon troupeau! A la bonne heure! »

Et reprenant sa lecture :

« Soit, mettons que l'électricité et la chaleur ne soient qu'une seule et même chose. Cependant... — Et quel troupeau! Quand le présent rejeton de Pava sera devenu une belle vache blanche et rouge, nous sortirons, ma femme et moi, sur le perron avec nos invités pour voir rentrer le bétail; et ma femme dira : Kostia [1] et moi avons élevé cette génisse avec autant de sollicitude que nous en aurions eu pour un enfant. —

1. Diminutif de Constantin.

Comment, fera un invité, cela peut-il vous intéresser, vous, madame? — Tout ce qui intéresse mon mari m'intéresse également, répondra ma femme. »

Mais qui serait-elle, sa femme? Pas Kitty, hélas! Et se rappelant avec douleur ce qui s'était passé à Moscou, quelques jours auparavant, entre la jeune fille et lui, il ferma le livre brusquement.

La bonne Laska, qui n'avait pas encore digéré à fond la satisfaction d'avoir retrouvé son maître, était allée exécuter dans la cour quelques gambades en aboyant de tout cœur. Puis elle était rentrée, s'était fait ouvrir la porte du salon, et à présent, toute imprégnée de l'odeur de l'air frais du dehors, elle accourait vers Lévine. Elle insinua sa tête entre la main et le genou de son maître, et elle le regardait en agitant la queue et geignant doucement.

« Oui, fit Agathe Mikhaïlovna, tu veux une caresse? Il ne lui manque que la parole. Ce n'est qu'un chien, eh bien! il a compris que le maître nous est revenu triste.

— Pourquoi triste?

— Comment ne m'en apercevrais-je pas, petit père? On connaît ses maîtres, allez. N'a-t-on pas grandi avec eux? Mais voyez-vous, pourvu que la santé soit bonne et la conscience pure, le reste ne vaut pas le tourment qu'on s'en donne. »

Lévine la regarda attentivement. Devinerait-elle donc à ce point le cours de ses pensées?

« Si je remplissais une seconde tasse? » fit-elle en souriant de toutes ses bonnes rides.

Et elle sortit pour aller chercher du thé.

Laska continuait à fourrager du museau dans la main de son maître. Il la caressa. Et aussitôt, ayant

reçu son content, elle se coucha en rond à ses pieds. Elle installa sa tête sur ses pattes de derrière, entr'ouvrit la gueule, et glissa un bout de langue entre ses vieilles dents jaunes, avec un léger claquement des babines, puis eut un profond soupir qui traduisait évidemment sa satisfaction que tout fût rentré dans l'ordre. Enfin elle s'abîma dans un repos plein de béatitude.

Lévine avait suivi tous ses mouvements.

« Je n'ai qu'à faire comme elle », pensa-t-il.

II

Dans les premiers temps qui suivirent son retour de Moscou, chaque fois que Lévine se surprenait à tressaillir et à rougir au souvenir du refus que lui avait opposé Kitty, il se disait :

« Eh quoi ! ne me croyais-je pas de même un homme perdu lorsqu'à l'Université j'ai échoué à mon examen de physique, et plus tard lorsque j'ai réglé tout de travers cette affaire dont ma sœur m'avait chargé ! Pourtant, à peine quelques mois avaient-ils passé là-dessus, et ce n'était plus qu'avec étonnement que je me rappelais ces désespoirs si disproportionnés à leur objet. Il en ira pareillement de ma souffrance présente. »

Trois mois avaient passé maintenant, et la souffrance n'était pas moins aiguë qu'au premier jour.

Avoir tant rêvé la vie en famille, s'y être estimé si bien préparé, et non seulement n'être pas marié, mais encore se trouver plus loin que jamais du mariage ! C'était avec une douleur presque physique qu'il sentait toute la profonde vérité de la grande parole, qu'il

n'est pas bon pour l'homme de vivre seul. Et cette douleur s'augmentait de ce fait qu'il constatait dans son entourage l'étonnement qu'il pût prolonger ainsi son célibat. Avant son départ pour Moscou, comme il avait dit à Nikita, celui de ses vachers avec lequel il causait le plus volontiers :

« Sais-tu, Nikita, voilà que l'envie me prend de me marier? »

L'autre lui répondit gravement :

« Il y a longtemps que vous auriez dû le faire, Constantin Dmitriévitch. »

Dès qu'il lui arrivait de porter sa pensée sur quelque jeune fille de sa connaissance, il était obligé de s'avouer l'impossibilité de remplacer Kitty dans son cœur. Et il avait beau se répéter qu'il n'y avait pas eu crime de sa part à faire une demande en mariage et encore moins à en être repoussé, il rougissait en se rappelant cette démarche et ce refus comme il n'eût pu le faire que d'un souvenir honteux entre tous. Il y avait là une blessure qui ne voulait pas se cicatriser.

Le temps pourtant et la succession des travaux qu'il amenait, poursuivaient leur œuvre occulte. Chaque semaine emportait son infime parcelle de l'image de Kitty, du moins de l'aspect de cette image, dont l'évocation torturait Lévine. Il vint même un instant où celui-ci commença à attendre avec impatience la nouvelle du mariage de la jeune fille avec Vronsky : il espérait qu'alors il serait immédiatement guéri, comme on l'est des lancinements d'un mal de dents dès que la molaire endommagée a été arrachée.

Le printemps arriva, radieux, cordial, sans traîtrise ni fausses promesses, un de ces printemps qui versent la même allégresse dans la vie des plantes et des bêtes

que dans l'âme humaine. Lévine se sentit animé d'une ardeur nouvelle. Il se confirma dans sa résolution d'anéantir peu à peu en lui tout le passé et de s'organiser une existence d'une scrupuleuse régularité et en même temps d'une indépendance absolue à l'égard des gens et des événements, des idées et des sentiments, extérieurs à cette existence.

Les plans qu'il s'était dressés en rentrant de Moscou n'avaient pas été tous exécutés, mais il avait bien rempli sa solitude au cours de l'hiver. En dehors des soins apportés à son exploitation, il avait beaucoup lu, puis il avait entrepris un ouvrage sur l'économie rurale. Il avait basé sa théorie sur cette donnée, que le tempérament ethnique du travailleur ne constitue pas, pour la solution du problème, un élément moins considérable que le climat et la nature du sol.

La seule chose qui lui manquât était la possibilité de développer son système devant des personnes autres que sa vieille bonne. Mais il en était arrivé à raisonner avec celle-ci de toutes les hautes questions qui le passionnaient, et particulièrement de philosophie, sujet favori d'Agathe Mikhaïlovna.

Durant les dernières semaines du carême, le temps fut clair, mais froid encore. Le soleil déterminait peu de dégel dans l'après-midi, et la nuit, la température ne s'élevait pas au-dessus de sept degrés [1]. La croûte formée par la congélation de la neige était si dure et si unie, qu'on ne voyait nulle part trace de chemin.

Le jour de Pâques, il neigea un peu. Et puis, tout à coup, le lendemain matin, un vent chaud survint, les nuages s'amoncelèrent, et pendant trois jours et trois

1. Au-dessous de zéro, bien entendu.

nuits il tomba une pluie tiède, orageuse autant qu'averses d'été. Le jeudi, le vent s'apaisa, et sur la terre il s'étendit un brouillard dense, comme destiné à voiler les mystères qui s'accomplissaient dans la nature. La glace craquait de toutes parts, la débâcle prenait tous les cours d'eau, d'éphémères torrents roulaient en tous sens leurs eaux troubles et bouillonnantes. Au crépuscule, la brume se déchira sur la colline là-bas, les nuées se dissipèrent en lents remous : le printemps, le vrai printemps, surgissait triomphant.

Le lendemain, tandis que par le ciel s'enfuyaient les derniers flocons blancs, amincis à mesure de leur vol, un soleil étincelant fondit la légère couche de glace qui avait jusque-là persisté sur les eaux les moins rapides, et dans l'atmosphère attiédie s'élevaient les ultimes vapeurs du dégel. Aussitôt l'herbe ancienne prit des nuances vertes, et la nouvelle pointa partout, telle une multitude de fines aiguilles d'émeraude. Les bourgeons des bouleaux, des buissons de groseillers, des fourrés d'aubépines, se gonflèrent de sève, et sur les branches ainsi parsemées de bulbes rougissants des essaims d'abeilles s'abattirent en bourdonnant. D'invisibles alouettes entonnaient leur chant de victoire à la vue de la campagne enfin débarrassée de neige, tandis que les vanneaux se lamentaient au bord de leurs marais bouleversées par les eaux torrentielles. Les cigognes et les oies sauvages planaient haut dans l'espace en se renvoyant leur cri printanier.

Les vaches, dont le pelage montrait encore çà et là des plaques rases, meuglaient longuement en quittant les étables. Les agneaux sautillaient gauchement

autour des brebis alourdies par leur épaisse toison d'hiver. Les enfants couraient pieds nus par les sentiers humides où demeurait empreinte la trace de leurs pas. Les paysannes jasaient allègrement au bord de la rivière, où elles s'affairaient déjà à blanchir leur linge. De tous côtés retentissaient les coups de hache[1] des paysans occupés à réparer charrues et herses. Décidément le printemps était revenu pour tout de bon.

III

Lévine, l'année précédente, un jour qu'on fauchait, s'était emporté contre son intendant — ce dont il n'avait lieu que trop souvent du reste, — et pour se calmer avait pris la faux d'un paysan et s'était mis au dur labeur. Il y avait pris tant de plaisir, qu'il avait recommencé à différentes reprises, fauchant à lui seul la grande pelouse qui s'étendait devant la maison, et se promettant de faucher l'année suivante des journées entières avec ses paysans.

Il se disposa en effet à réaliser son projet dès le premier jour de la fenaison.

Quoiqu'il se fût levé bien plus tôt qu'à son ordinaire, lorsqu'il arriva à la prairie, tout le monde était à l'ouvrage.

La prairie s'étalait au pied de la colline, entre la route et la rivière. Sur l'espace déjà fauché, les vêtements de dessus des travailleurs étaient rassemblés en

1. Le moujik n'a guère d'autre outil que sa hache, dont le tranchant lui sert à faire sauter les clous et l'emmanchure à les enfoncer.

petits monticules noirs. Les faucheurs, échelonnés sur une longue ligne, marchaient lents et rythmiques sur le sol inégal. Il compta quarante-deux hommes et distingua dans le nombre des connaissances à lui : le vieil Ermil, le dos voûté sous sa chemise blanche, le jeune Vasia, qui lui avait précédemment servi de cocher. Tite, son professeur de l'année passée, un petit vieillard sec, était là aussi, faisant de larges fauchées sans se baisser ni trahir le moindre effort.

Lévine mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre au bord de la route, et s'approcha de Tite. Celui-ci alla chercher une faux qu'il avait cachée dans un buisson, et, la lui présentant en ôtant son bonnet :

« Voilà, bârine, c'est un vrai rasoir, elle fauche toute seule. »

Les travailleurs, ayant terminé leur rangée, revenaient sur leurs pas, la faux sur l'épaule, et allaient se ranger plus haut, parallèlement à la route et le dos tourné à celle-ci, pour entreprendre une nouvelle rangée. Ils ruisselaient de sueur, mais leur physionomie respirait la bonne humeur, et tous saluaient le maître en souriant. Personne n'osa ouvrir la bouche avant qu'un grand vieillard imberbe, vêtu d'un surcot en peau de mouton, lui eût adressé le premier la parole.

« Attention, bârine, s'écria-t-il, quand on se met à une besogne, il faut la mener jusqu'au bout. »

Et Lévine entendit quelques rires mal étouffés.

« Je tâcherai de ne pas me laisser dépasser, répondit-il en riant.

— Eh! eh! attention! » répéta le vieux.

Tite lui ayant ménagé une place derrière lui, il lui emboîta résolument le pas L'herbe était courte et

dure; Lévine n'avait pas fauché depuis un an, et il ne pouvait se défendre d'un certain trouble en sentant tous les regards fixés sur lui. Bien qu'il maniât l'outil vigoureusement, il débuta mal.

« Il tient sa faux trop haut, dit quelqu'un derrière lui; regarde comme cela le force à se courber.

— Appuie davantage sur le talon, cria un autre.

— Allons, fit le vieux, ce n'est pas trop mal, il s'y fera. Seulement tes fauchées sont trop grandes, tu te fatigueras vite. Dans le temps on nous aurait passés aux verges pour de l'ouvrage traité comme ça. »

A mesure qu'on avançait, l'herbe devenait plus douce. Lévine écoutait sans broncher toutes les observations qu'on lui adressait, et en faisait son profit. Il fit ainsi derrière Tite une centaine de pas. Le moujik ne laissait pas paraître le moindre indice de fatigue, mais le maître s'épuisait et commençait à se demander s'il serait capable d'atteindre seulement au bout de la rangée. Il allait prier Tite de s'interrompre un instant, lorsque celui-ci fit halte de lui-même, et se baissa pour ramasser une poignée d'herbe, avec laquelle il se mit à essuyer soigneusement sa faux. Lévine se redressa avec un soupir de soulagement et, s'appuyant sur le manche de son outil, jeta un regard autour de lui. Il se rassura en voyant l'homme qui marchait derrière lui saisir avec une évidente satisfaction cette occasion de souffler un peu.

Un moment après, Tite reprit la besogne, et Lévine s'empressa de l'imiter. Il avait beaucoup de peine à ne pas se laisser dépasser par le faucheur qui le suivait, mais, au moment où l'incertitude de ses mouvements trahissait qu'il était à bout de forces, Tite s'arrêta de nouveau et affûta tranquillement sa faux.

Le plus pénible, à savoir le fait de se mettre bien en train, était terminé. Aussi Lévine n'eut-il plus d'autre désir, ni d'autre pensée, quand le travail reprit, que d'abattre un ouvrage non moins réussi que celui des autres, et d'arriver à l'extrémité de la rangée juste en même temps qu'eux. Il n'entendait que le sifflement des faux devant et derrière lui, ne voyait que Tite marchant à un pas de lui, et le demi-cercle décrit par sa propre faux sur l'herbe qu'elle couchait net en tranchant au passage les petites têtes de quelques fleurettes éparses.

Soudain il sentit sur les épaules une agréable impression de fraîcheur, et en même temps remarqua que le jour s'était un peu assombri. Durant un troisième répit que lui donna Tite, il regarda le ciel. Un gros nuage noir était au-dessus d'eux, et il pleuvait. Quelques-uns des moujiks étaient allés chercher leurs vêtements; les autres restèrent, comme Lévine, tels qu'ils étaient, recevant avec plaisir la fine averse.

L'ouvrage était fort avancé. Lévine avait perdu toute notion du temps et eût été bien embarrassé de dire l'heure qu'il était, lorsqu'il vit Tite mettre sa faux sur l'épaule et s'en aller vers le vieux, puis les deux hommes échanger quelques mots en examinant le soleil.

« Qu'est-ce qu'il y a? se demanda-t-il, pourquoi s'arrête-t-on ainsi? »

Voué corps et âme à la tâche qu'il s'était fixée, il en était arrivé à un très doux état d'inconscience, où il œuvrait, non seulement avec pleine aisance, mais pour ainsi dire automatiquement, ce qui ne nuisait point à la qualité de la besogne, puisqu'à ce moment ses fauchées valaient parfaitement celles de son professeur.

Il ne songeait pas que ses compagnons travaillaient sans relâche depuis quatre bonnes heures.

« Il est temps de manger, bârine, déclara le vieux.

— Comment, il est déjà si tard? Eh bien, déjeunons. »

Il rendit sa faux à Tite, et, traversant avec son monde la grande étendue d'herbe fauchée que la pluie venait de mouiller légèrement, il alla détacher son cheval, tandis que les paysans prenaient leurs pains, déposés sous leurs vêtements.

« J'aurais dû prévoir qu'il y aurait de l'eau, dit-il au vieux; le vent soufflait à la pluie ce matin. Le foin sera gâté.

— Bah! fit l'autre, ce n'est rien, bârine; tu connais bien le dicton : qui fauche à la pluie fane au soleil. »

Lévine rentra chez lui prendre du café et manger quelques kalatchis, puis se hâta de regagner la prairie.

Il prit place, cette fois, sur l'invitation du vieux, entre celui-ci et le jeune Mikhaïl, qui s'était marié l'automne d'avant et fauchait cette année pour la première fois.

Le vieux marchait à grandes enjambées régulières, maniant sa faux, bien affûtée, avec la même aisance que s'il eût simplement balancé les bras en se promenant. Mikhaïl avait attaché ses cheveux avec une cordelette faite d'herbes tressées; tout son visage peinait avec le reste de son corps, mais dès qu'on jetait les yeux sur lui, il souriait; il aurait préféré mourir plutôt que d'avouer que la tâche lui était rude.

Lévine trouva le travail moins pénible à la chaleur du jour qu'il ne lui avait semblé dans la matinée. La sueur qui le baignait, loin de l'incommoder, le rafraîchissait; quant au soleil qui lui dardait ses rayons brûlants sur le dos, la tête et les bras nus jusqu'au

coude, il ne faisait qu'activer son énergie et doubler ses forces. De plus en plus il lui paraissait que la faux travaillait toute seule. Il était dans un oubli de tout qui lui causait un sentiment de béatitude inouïe.

Lorsque la rangée fut achevée, le vieux essuya sa faux avec une poignée d'herbe et la lava dans la rivière, où il puisa ensuite de l'eau qu'il offrit à boire au maître.

« Que dis-tu de mon kvas, bârine? N'est-ce pas qu'il est bon? »

Et en effet Lévine n'avait jamais rien bu de meilleur que cette eau tiède où nageaient des brins d'herbe, et à laquelle le gobelet de fer du moujik donnait un petit goût de rouille.

Puis on s'en retourna vers la route, sans se presser, la faux sur l'épaule. Et Lévine, en s'essuyant le front, aspirait avidement l'air tout imprégné de la bonne senteur de l'herbe fraîche coupée, et portait ses yeux ravis tantôt sur les champs qui bordaient l'autre côté de la route, tantôt sur le bois qui couronnait la colline.

Ce qui l'enchantait le plus dans sa tâche, c'était qu'elle pût s'accomplir sans le secours de la pensée, et aussi qu'elle accaparât si complètement l'activité du corps entier, que la pensée eût tout loisir de se reposer. Cette impression était si vive, que lorsqu'il lui fallait s'interrompre pour écarter une motte de terre ou arracher une touffe d'oseille sauvage, c'était pour lui comme un pénible réveil en sursaut. Le vieux, lui, extirpait la touffe en un tour de main, et quant à la motte, il appuyait le pied sur un de ses côtés, et de l'autre, il la soulevait à petits coups à l'aide de sa faux. Rien n'échappait à ses yeux aigus. Tantôt c'était quelque baie qu'il mangeait ou offrait au maître,

tantôt un nid de cailles d'où un oiseau s'envolait effaré, ou bien une couleuvre, qu'il piquait de la pointe de sa faux comme avec une fourchette, puis jetait au loin, non sans les avoir montrés en riant à ses compagnons. Pour Lévine au contraire et pour Mikhaïl, il était malaisé, une fois qu'ils étaient entraînés, de changer de mouvements, et à peu près impossible d'examiner le terrain.

« Tiens, voilà les petits, s'écria tout à coup le vieux; on sait ce que cela veut dire. »

Sans que l'on y prît garde, l'heure du dîner était venue. Des enfants accouraient par le haut de la prairie, apportant des pains et des cruches de kvas lourdes à leurs petits bras. Ils gambadaient tout de même, radieux de se voir à demi enfoncés dans les herbes. Le vieux, s'abritant les yeux de la main, regarda où en était le soleil, puis déclara :

« Il est temps de manger la soupe, bârine. »

On gagna l'endroit où étaient déposés les vêtements et où les enfants attendaient avec les provisions. Les uns se groupèrent dans l'ombre portée par les télègues, les autres sous un bouquet de cytises. Lévine n'avait guère envie de les quitter, et comme d'autre part il voyait que sa présence ne les gênait plus, il s'assit au milieu d'eux. Chacun se lava les mains, puis celui-ci entama un pain, pendant que celui-là débouchait une cruche. Les enfants coururent à la rivière, et bientôt l'on entendit comme ils riaient et criaient à l'envi en se baignant.

Le vieux s'était installé sur une jonchée d'herbe coupée. Il émietta du pain dans son écuelle, le saupoudra de sel, versa du kvas dessus, remua le tout avec le manche de sa cuiller. se coupa un chanteau,

puis se tourna vers l'Orient pour murmurer une prière.

« Dis donc, bârine, veux-tu goûter à ma soupe? »

Lévine ne se fit pas répéter l'invitation, et dîna de si bon cœur avec le vieux, que certainement il ne se serait ni mieux régalé, ni plus rassasié, s'il était rentré chez lui. Le moujik raconta ses affaires de ménage, et le maître y prit autant d'intérêt que s'il avait entendu un ministre lui parler d'affaires d'État. A son tour, Lévine exposa de ses projets ce qui pouvait intéresser son compagnon, et l'autre, bien que sceptique, écouta attentivement, puis développa quelques objections très justes. Lévine se sentait bien plus proche de cet homme simple que de son frère le célèbre écrivain, et il souriait à part soi de la mine qu'eût montrée celui-ci en le voyant en si grave conversation avec un vieux moujik.

Lorsqu'il eut terminé son repas, le bonhomme fit une seconde prière, s'arrangea un oreiller d'herbe, et se coucha. Lévine l'imita, et en dépit des mouches qui chatouillaient son visage trempé de sueur, il s'endormit immédiatement.

Il fut réveillé par le soleil, qui avait tourné les cytises. Le vieux affûtait déjà les outils. La portion de prairie que l'on avait fauchée depuis l'aube était considérable; quelques coins seulement étaient encore intacts. Lévine évalua d'un coup d'œil le travail accompli par ses quarante-deux compagnons. Il se rappela que du temps du servage, il fallait à trente-deux hommes deux pleines journées pour venir à bout de la même prairie. Puis il observa comme l'aspect du terrain avait changé avec le début du déclin du jour. Les rangées d'herbe couchée étaient éclairées d'une

façon toute nouvelle par les rayons du soleil, obliques maintenant. La rivière, qui le matin était cachée par les hautes herbes, coulait étincelante comme de l'acier entre ses berges découvertes. Au-dessus de la prairie deux éperviers planaient circulairement.

« Penses-tu que nous aurons le temps de faucher aujourd'hui le penchant de la colline? » demanda Lévine au vieux.

Il ne se sentait nullement fatigué et aurait souhaité presque que la besogne ne fût pas aussi avancée et que le soleil fût moins bas.

« Si Dieu le permet, je crois que cela pourra se faire.

« Alors peut-être y aura-t-il un petit verre pour les enfants, hein, bârine?

— Parbleu! fit Lévine.

— Hé, vous autres! on aura la goutte si le penchant de la colline est fauché avant la nuit.

— Ça va, s'écria Tite, on soupera un peu plus tard, voilà tout. »

Et il ouvrit la marche au pas accéléré, suivi de tout le monde, l'un fumant sa pipe, l'autre achevant un chanteau de pain.

« Attention! dit le vieux en les rejoignant, si j'arrive le premier, je fauche tout. »

Chacun se remit bravement à l'ouvrage. Le rythme était plus précipité qu'il n'avait été jusque-là, mais les rangées d'herbe se couchaient aussi nettes et régulières. On avait pris le versant dans le sens de la montée. A peine les derniers faucheurs avaient-ils achevé, que les premiers gravissaient déjà vers le bois.

Le soleil descendait derrière la futaie lorsqu'on atteignit un ravin, seul point demeuré indemne, et où

l'herbe, épaisse, tendre et semée de fleurs des bois, venait jusqu'à la ceinture. On tint un court conciliabule sur la question de savoir si l'on prendrait le ravin en long ou en large. L'avis de Piotre Ermilitch, un grand diable à barbe noire, faucheur renommé à cinquante verstes à la ronde, ayant prévalu, on attaqua en long, en remontant de la prairie vers les bois, puis redescendant, en spirale.

Le jour baissait; la rosée perlait déjà. Lorsque l'on parvenait à la lisière du bois, on apercevait encore le globe rougeoyant entre les troncs des bouleaux, mais au fond de la tranchée on marchait dans une ombre fraîche et vaporeuse. Les paysans, un peu à l'étroit, heurtaient parfois leurs faux entre voisins; les ustensiles pendus à leur ceinture s'entrechoquaient avec un cliquetis rendu plus sonore par la proximité des deux versants. Mais, tout en sifflotant ou s'interpellant gaiement, ils peinaient ferme, et les hautes rangées d'herbe s'abattaient sur une cadence de plus en plus pressée.

Le vieux avait remis son surcot de peau de mouton. Il montrait le même entrain et la même aisance de mouvements que le matin. Au bord du bois, les champignons foisonnaient. Au lieu de les trancher de sa faux comme les autres, il se baissait vivement dès qu'il en apercevait un, le ramassait, et, le fourrant dans sa poche :

« Encore un petit cadeau pour la vieille », disait-il en souriant.

L'herbe était très douce, mais ces perpétuelles montées et descentes étaient pénibles. Le vieux devait être las ni plus ni moins que ses compagnons, car de loin en loin un tremblement le prenait tout entier, mais la

faux était quand même légère entre ses mains, et il ne cessait de plaisanter, et ne négligeait pas un champignon, pas une motte, pas une touffe sur son passage. Lévine n'en pouvait plus. A chaque montée il se disait que jamais il ne gravirait en maniant une faux cette pente difficile à escalader en se promenant les mains libres. Il n'en gravissait pas moins, comme les autres, et sans perdre une fauchée.

La tâche terminée, les paysans remirent leurs vêtements, saluèrent le maître, et s'en allèrent presque gaillards encore. Lévine se séparait d'eux à regret. Il se remit en selle et reprit la direction de la maison. Mais à une faible distance de la prairie il ne put s'empêcher de faire halte et de se retourner pour jeter un coup d'œil sur les moujiks. La brume du soir l'empêcha de les voir. Il ne put que les entendre. Et en rentrant au petit pas il écoutait rêveusement s'éloigner le cliquetis des faux entrechoquées et la rumeur de la causerie, des rires et des appels.

IV

Lévine s'est rendu dans le domaine de sa sœur, où un différend avait surgi au sujet du partage des meules de foin entre la propriétaire et ses paysans. Ce domaine n'est pas trop éloigné de celui de Lévine, non plus que de celui du père de Kitty.

Le partage enfin réglé, Lévine alla s'asseoir au pied d'une des meules où l'on avait planté une branche de cytise pour marquer qu'elles revenaient à la propriétaire. Et il contempla l'animation qui régnait sur la vaste prairie.

A sa gauche, des femmes s'agitaient autour du foin,

le soulevant, avec leurs râteaux, en longues traînées ondoyantes, pour le tendre aux hommes, qui le prenaient du bout de leurs fourches et l'amoncelaient méthodiquement en meules plus hautes d'instant en instant. A droite débouchait une file de bruyantes télègues destinées à emporter immédiatement la part des paysans. Bientôt il y eut plusieurs charrettes autour de chacune des meules de ce côté-là, que l'on avait achevées la veille, et les odorants monticules allaient s'abaissant, à mesure que le fourrage s'entassait dans les télègues, derrière les chevaux saupoudrés de brindilles.

« Quel beau temps! dit un vieux moujik en s'installant auprès de Lévine. Le foin est sec ni plus ni moins que du grain à répandre devant la volaille. Et la besogne marche rondement, comme tu vois.

— C'est la dernière meule? » demanda-t-il à un jeune homme qui passait à leur portée, debout sur l'avant d'une télègue, et secouant les rênes pour hâter l'attelage.

« La dernière, père! répondit l'autre.

— C'est ton fils? interrogea Lévine.

— Mon cadet.

— Un beau gars!

— N'est-ce pas, bârine?

— Et déjà marié? Car je suppose que c'est sa femme qui est assise derrière lui dans la télègue.

— Marié depuis deux ans. »

Lévine considéra le jeune couple, qui avait fait halte près de la dernière meule, déjà entamée. Le mari, debout au milieu de la charrette, recevait au bout de sa fourche d'énormes brassées de foin qu'il rangeait et tassait à mesure; sa femme les lui passait à l'aide

d'un râteau qu'elle maniait gaillardement. La télègue pleine, il lui jeta de chaque côté une extrémité d'une longue corde, en lui faisant une recommandation sur la manière de nouer ces deux extrémités par-dessous la voiture. La charge solidement cordée, il sauta à terre, prit le cheval par la bride, et rejoignit la file des voitures qui regagnaient le village. La jeune femme alla se mêler au groupe de ses compagnes.

Animées et joyeuses, vêtues de jupes aux couleurs éclatantes, ces femmes s'acheminaient, le râteau sur l'épaule, à la suite des télègues. L'une d'elles entonna, d'une voix rude mais juste, une chanson un peu sauvage, dont toutes les autres, parmi lesquelles il y avait des voix très fraîches, reprirent en chœur le second couplet.

Lévine, couché dans le foin, regardait et écoutait, et il lui semblait voir s'avancer un nuage gros d'une allégresse turbulente, et qui allait l'envelopper et l'emporter avec les meules et les charrettes. La prairie, les champs avoisinants, les bois lointains, tout lui paraissait s'animer au rythme très marqué de ce chant primitif qu'accompagnaient par instants des cris aigus et des sifflements. Il eût voulu prendre sa part de cette gaîté, mais il sentait non sans amertume qu'il manquait de pareils moyens d'exprimer la joie de vivre.

La mélancolie où l'avait plongé cette constatation s'exacerba davantage lorsque la foule fut passée et que le bruit s'atténua en s'éloignant dans la direction du village. Rarement encore il avait eu une impression aussi aiguë de l'isolement où se traînait son existence, et aussi de sa paresse corporelle et de la sourde hostilité régnant entre lui et le petit monde.

Ces hommes avec lesquels il s'était querellé deux

heures auparavant, que peut-être même il avait gratuitement injuriés — car il était très admissible, après tout, qu'ils se fussent trompés dans leur calcul, et qu'ils n'eussent pas eu la moindre arrière-pensée de frustrer sa sœur, — voilà qu'à présent ils le saluaient gaiement au passage, sans rancune — ou sans remords. Le travail avait anéanti tout mauvais sentiment.

Très souvent, la vie des paysans, qu'il trouvait simple et pure, et par conséquent belle, lui avait fait envie. Ce jour-là plus que jamais il souhaita d'échanger pour elle son existence oisive, toute artificielle, et en somme profondément égoïste.

Tandis que les derniers retardataires, parmi les faneurs habitant le voisinage, s'en allaient par petits groupes, ceux qui étaient venus de loin s'installaient pour la nuit dans la prairie. On prépara le souper, puis on le mangea en bavardant, et ensuite on chanta et on conta des histoires. La longue journée de dur labeur n'avait laissé dans l'âme de ces êtres frustes que du contentement.

Enfin, vers l'aurore, un grand silence tomba, troublé seulement, de loin en loin, par l'ébrouement d'un cheval dans la prairie ou le coassement d'une grenouille dans le marais prochain.

« D'abord, songeait Lévine, je renoncerai à toute culture intellectuelle. Ce me sera aisé, et je n'en éprouverai nul regret, puisque c'est par elle que j'ai perdu le calme qu'à présent j'ai tant de peine même à concevoir. Mais comment opérer la transition de ma vie actuelle à l'existence toute de simplicité et de pureté à laquelle j'aspire? Rien de plus aisé : épouser une paysanne, adopter un métier, me débarrasser de ma propriété, acheter un lopin, me faire incorporer dans

un mir... oui, cette soirée et cette nuit auront décidé de mon sort. Quelles folies que mes rêves d'antan ! »

Il leva les yeux. De petits nuages rosés voguaient au-dessus de sa tête. On eût dit de frêles coquilles de nacre.

« Comment ces coquilles ont-elles eu le temps de se former? Lorsque j'ai regardé le ciel il n'y a qu'un instant, je n'y ai vu que deux longues bandes blanches... Ainsi se sont modifiées, sans que j'en eusse conscience, les idées que j'avais sur l'existence. »

Il quitta la prairie et prit la grand'route dans la direction du village. Un vent frais commençait à souffler, et tout se revêtait de maussades tons gris, destinés sans doute, par le contraste avec l'éblouissement qui allait éclater bientôt, à mieux accuser le triomphe de la lumière sur les ténèbres.

Lévine marchait vite, car cette aube le glaçait. Des grelots carillonnèrent loin devant lui.

« Tiens, fit-il, une voiture de poste. »

Un moment après il vit déboucher du tournant, à une quarantaine de pas, un équipage à quatre chevaux qui venait à sa rencontre, cheminant lentement, car la chaussée était labourée d'ornières profondes.

Lévine jeta sur la voiture un regard distrait. Une vieille femme y somnolait. A la portière, une jeune fille tortillait entre ses doigts le ruban de sa coiffure de voyage. Elle considérait, bien au-dessus de la tête de Lévine, les lueurs de l'aurore. Au moment où cette vision allait disparaître, deux yeux limpides s'arrêtèrent un instant sur lui.

Lévine sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Ces yeux étaient uniques au monde, il ne pouvait s'être trompé. C'était elle. C'était Kitty, la seule créature

humaine qui incarnât pour lui la lumière de la vie et sa propre raison d'être à lui, Lévine.

« Elles se rendent de la station du chemin de fer à leur propriété. »

Les résolutions prises tout à l'heure, les agitations qui avaient rempli cette nuit, sans sommeil comme tant d'autres nuits, et tant de jours, tout s'évanouit du coup. Là, dans cette voiture qui s'éloignait, là et nulle part ailleurs dans l'univers, était la réponse à l'énigme qui l'avait tourmenté si affreusement.

Kitty avait quitté la portière. Le bruit des roues se tut, mais le carillonnement des grelots demeura perceptible un peu plus longtemps. En entendant tout à coup aboyer des chiens dans la même direction, il comprit que la voiture passait à ce moment devant l'habitation de sa sœur.

Et il se trouva de nouveau seul, étranger à tous et à tout, seul sur la grand'route maintenant déserte, au milieu des prés et des champs encore silencieux.

Il leva les yeux vers le ciel, espérant y retrouver les jolies coquilles nacrées qui lui avaient représenté la métamorphose déterminée dans ses idées et ses sentiments par cette nuit de méditation. Rien ne rappelait plus ce qu'il cherchait. Là-haut, à des hauteurs incommensurables, une mystérieuse transmutation s'était de nouveau accomplie. Aux coquilles de nacre avait succédé une immense jonchée de flocons laiteux, entre lesquels l'azur peu à peu s'accentuait, et que baignait une lumière de plus en plus intense. Et il sembla à Lévine que le ciel lui était plus doux, et qu'il répondait plus clairement à son regard interrogateur.

Demande en mariage.

Constantin Dimitriévitch [1] Lévine vient d'être autorisé par Catherine [2] Alexandrovna Cherbatsky à aller le lendemain matin demander sa main.

Lévine redoutait comme la mort les quatorze heures qui allaient s'écouler avant qu'il atteignît à ce lendemain où il devait revoir sa fiancée. Pour éviter la solitude, il se hâta de rejoindre son frère.

« Où vas-tu? lui demanda-t-il.

— A une séance de commission.

— Puis-je t'accompagner?

— Certes », répondit Serge Ivanitch [3]. Et il ajouta en souriant : « Tu es bizarre, aujourd'hui; que t'arrive-t-il donc?

— Ce qu'il m'arrive? simplement le bonheur. » Et, abaissant la glace de la portière : « Tu permets? J'étouffe... Tiens, toi aussi, tu aurais dû te marier. »

Serge Ivanitch éclata de rire.

« Je te félicite, commença-t-il, car c'est une jeune fille charmante, et...

— Non, tais-toi, je t'en prie », interrompit l'autre en prenant son frère par le collet de sa pelisse.

« Une jeune fille charmante! » Était-il possible de profaner Kitty par des paroles aussi banales?

« M'autorises-tu au moins à te dire que je suis bien content? » fit Serge Ivanitch, qui riait de bon cœur, chose peu ordinaire pour lui.

1. Entre intimes il est d'usage d'abréger *Dimitriévitch* en *Dmitritch*, *Ivanovitch* en *Ivanitch*, etc.

2. Ce prénom est d'ordinaire remplacé par le diminutif familier *Katia*, mais ici c'est *Kitty* qui est employé.

3. Ils ne sont frères que de mère.

« Tu m'en parleras demain. Oui, demain. Mais d'ici là pas un mot, vois-tu. Sache seulement que je t'aime beaucoup... De quelles affaires ta commission doit-elle s'occuper aujourd'hui? »

La séance s'ouvrit dès leur arrivée. Le secrétaire bégaya un procès-verbal. Lévine, bien qu'il écoutât respectueusement, ne comprit pas un mot; mais il lisait sur la physionomie de ce secrétaire que ce ne pouvait être qu'un excellent garçon, en tous points digne d'estime et de sympathie; cela se voyait de reste rien qu'à ses bredouillements et à la façon dont il se troublait à chaque phrase.

Puis on prononça des discours. Il s'agissait de la réduction de certaines dépenses et de la pose de nouvelles conduites d'eau. Serge Ivanitch, en une harangue virulente, prit à partie deux de ses collègues, et l'un des membres ainsi mis en cause se décida, après un moment d'hésitation, à répliquer brièvement, avec une exquise amabilité qui ne laissait pas toutefois d'envelopper une certaine amertume. Enfin Sviajesky trouva un beau mouvement oratoire pour ramener la conciliation.

Lévine était tout yeux, tout oreilles. Évidemment, pensait-il, les réductions de dépenses, les nouvelles conduites d'eau, tout cela n'avait rien de sérieux; ce n'était pour ces gens aimables que des prétextes à se retrouver ensemble périodiquement, et au fond tous s'entendaient à souhait. Du reste tous étaient des natures exquises, lui Lévine s'en serait porté garant, car il lisait dans l'âme de chacun des assistants, et le plus léger indice, tel infime détail qui jadis lui aurait échappé — il s'étonnait même de cette perspicacité soudaine, — lui révélait maintenent jusqu'à leurs pen-

5.

sées les plus secrètes. En tout cas il était bien clair qu'il était lui-même l'unique objet de leur attention; ceux qui ne le connaissaient pas étaient les plus empressés à lui exprimer par leurs regards leur sympathie et la part qu'ils prenaient à son bonheur, et en somme c'était à lui que chaque orateur s'adressait, bien qu'avec une discrétion de bon goût, en parlant des réductions de dépenses et des nouvelles conduites d'eau.

« Eh bien, es-tu satisfait? lui demanda Serge Ivanitch lorsque la séance fut levée.

— Ma foi, répartit Lévine, je n'aurais pas cru que cela pût m'intéresser à ce point. »

Sviajesky les ayant abordés et ayant invité Lévine à venir prendre le thé chez lui :

« Avec plaisir », dit Lévine, oubliant aussitôt une ancienne antipathie.

Et il s'informa le plus aimablement possible de la santé de ces dames. Et comme la sœur de Mme Sviajesky n'était pas mariée, il lui vint à l'esprit, par une singulière filiation d'idées, que personne qu'elle n'était mieux à même de comprendre sa joie. Aussi fut-il ravi d'aller l'instruire de la grande nouvelle.

Chemin faisant, son compagnon le questionna sur ses récents voyages. Sviajesky soutenait comme toujours qu'il était impossible de découvrir aucune réforme qui n'eût été déjà pratiquée en Occident et depuis longtemps. Mais cette fois Lévine ne se sentit point choqué de pareille thèse; il confessait au contraire à part lui que son interlocuteur était dans le vrai sur la plupart des points, et il lui savait gré du tact avec lequel il évitait de le prouver trop péremptoirement.

Ces dames furent charmantes. Il était clair qu'elles savaient tout, et qu'elles s'en réjouissaient sincèrement Aussi jugea-t-il superflu de les mettre au courant, d'autant plus que par discrétion elles évitaient de parler de l'événement autrement que par vagues allusions. Il pérora trois heures durant, rappelant à tout propos « les délices où se fondait désormais son âme », et ne remarquant pas que ses hôtes s'ennuyaient énormément et tombaient de sommeil. Enfin Sviajesky le reconduisit en étouffant un bâillement et cachant mal la surprise que lui causaient les façons de son ami ce soir.

Il était deux heures lorsque Lévine rentra à l'hôtel. Il s'épouvanta à la pensée de passer dix longues heures seul, en proie à son impatience.

Le garçon de service qui veillait dans le vestibule allait se retirer après avoir allumé des bougies.

« Comment t'appelles-tu? » demanda Lévine avec intérêt.

L'homme s'appelait Iégor. Jusque-là Lévine n'avait naturellement guère fait attention à lui, mais il s'aperçut soudain que Iégor avait toute la mine d'un garçon très intelligent et surtout plein de cœur.

Il se trouva que l'autre était père de trois gamins et d'une fille, leur aînée, qui devait épouser sous peu un ouvrier bourrelier du voisinage. Belle occasion pour Lévine de communiquer à Iégor ses idées sur l'amour dans le mariage.

« Vois-tu, lui déclara-t-il, lorsqu'on aime on est forcément heureux, parce que l'on porte le bonheur en soi-même. »

L'homme avait écouté attentivement et de l'air de quelqu'un qui comprend tout juste. En tout cas il con-

clut par cette réflexion inattendue, que chaque fois que lui, Iégor, avait servi de bons maîtres, il avait eu beaucoup de sympathie pour eux, et qu'actuellement encore il n'était pas trop mécontent de son patron, bien que ce fût un étranger.

« Quel brave garçon! pensa Lévine. Et toi, Iégor aimais-tu ta femme lorsque tu l'as épousée?

— Comment ne l'aurais-je pas aimée? »

Et Lévine remarqua avec plaisir l'empressement que Iégor mettait à lui dévoiler son intimité.

« Ah! c'est que ma vie a été bien extraordinaire », commença le bonhomme, gagné par l'enthousiasme de son interlocuteur comme on subit la contagion du bâillement.

« Dès mon enfance... »

Mais un coup de sonnette retentit à l'étage supérieur et Iégor s'éclipsa. Lévine se retrouvait seul.

Bien qu'il eût à peine dîné et que chez Sviajesky il eût refusé thé et souper, il n'aurait pu manger, et après une nuit d'insomnie forcée en chemin de fer, il ne songeait pas à dormir. Il ne tenait pas en place. Il étouffait, et malgré le froid alla ouvrir un carreau. Puis il s'assit sur la table devant la fenêtre. Au-dessus des toits blancs de neige se dressait la croix d'un bulbe d'église, et dans le ciel pur étincelait la constellation de la Grande-Ourse. Et Lévine, aspirant avidement l'air glacial qui pénétrait dans la chambre, regardait tantôt la croix et tantôt les étoiles, et se perdait parmi les images du passé et ses rêves d'avenir.

Vers quatre heures, un pas troubla le silence du corridor. Lévine entrebâilla sa porte et reconnut un certain Miaskine, joueur forcené qui rentrait du cercle. Il cheminait maussade et toussotant.

« Pauvre diable! » pensa Lévine, dont les yeux se remplirent de larmes.

Il allait l'arrêter au passage pour essayer de le consoler, au besoin de le moraliser amicalement, mais il se rappela à temps qu'il était en chemise. Il referma la porte et retourna s'asseoir sur la table. Et, de nouveau baigné dans l'air froid, il reprit sa contemplation de la croix nettement profilée sur l'espace et des belles étoiles qui montaient vers le zénith.

Vers sept heures, les frotteurs commencèrent à faire du bruit dans les escaliers, et de-ci de-là par la ville des cloches tintèrent le premier office. Lévine sentit que le froid le pénétrait. Il ferma la fenêtre, fit hâtivement sa toilette et sortit.

Les rues étaient encore à peu près désertes. Comme de juste, il courut à l'hôtel des Cherbatsky. Personne n'y était réveillé, et la porte cochère était close. Il regagna son hôtel et demanda du café. Bien que ce fût un autre que Iégor qui le servît, il voulut entamer conversation; mais on sonna et le garçon dut le laisser. Il put boire le café, mais il fut incapable d'avaler une bouchée de craquelin. Il remit sa pelisse et retourna devant l'hôtel des Cherbatsky. Quelques domestiques avaient fini par se lever, et Lévine en croisa un qui sortait avec un grand panier pour aller aux provisions. Il était impossible d'attendre moins d'une bonne couple d'heures.

Lévine avait vécu toute la nuit et tout ce commencement de matinée dans un complet état d'insensibilité physiqne et absolument en dehors des conditions nécessaires à l'existence; il n'avait pris ni repos ni nourriture, était demeuré plusieurs heures durant exposé, pour ainsi dire sans vêtements, à un froid

intense, et cependant il était frais et dispos, et se sentait en possession de tous ses moyens. Bien plus, il lui semblait que, affranchi de toute servitude corporelle, il avait maintenant le pouvoir de se livrer aux actions les plus extraordinaires, comme par exemple de s'envoler et planer dans les airs, ou de faire reculer les murailles des maisons rien qu'en les poussant de l'épaule.

Consultant sa montre tous les dix pas, il errait par les rues en regardant ce qui se passait autour de lui. Jamais les manifestations de la vie urbaine ne l'avaient intéressé à ce point, et il était stupéfait que chaque détour l'amenât à une découverte. Des gamins s'en allaient à l'école, et il les observa avec tendresse. Une compagnie de pigeons au plumage changeant s'abattait sur la chaussée, puis regagnait les toits avec un froufrou charmant. Une main déposa sur le rebord d'une fenêtre des miettes qui fleuraient bon le pain chaud. Les pigeons, secouant la fine poussière de neige qui saupoudrait leurs ailes et scintillait au soleil naissant, se précipitèrent vers la fenêtre. Et Lévine était si vivement ému de ce spectacle qu'il en pleurait.

Il fit un grand détour par la rue des Gazettes et la Kislovka et se résigna à rentrer à son hôtel. Il remonta dans sa chambre, posa sa montre sur la table, s'assit devant. Et il ne quittait guère le cadran des yeux, épiant l'instant où l'aiguille approcherait de midi.

Lorsqu'il sortit enfin, il fut frappé de la mine radieuse des isvochtchiks qui s'empressaient à lui offrir leurs services. Évidemment, eux aussi étaient au courant. En ayant choisi un au hasard, il promit aux autres, pour qu'ils n'allassent pas se froisser, qu'il les prendrait une autre fois.

Le cocher était ma foi très bien avec le col blanc de sa chemise qui dépassait celui de son caftan. Et puis son traîneau était commode, et sûrement plus haut que les traîneaux ordinaires; jamais Lévine n'en retrouva un pareil. Le cheval faisait de son mieux pour aller vite, bien qu'à vrai dire il n'y réussît guère. On arriva tout de même devant la porte des Cherbatsky.

Le suisse devait tout savoir, cela se comprenait rien qu'à son bon sourire et au ton dont il dit :

« Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu, Constantin Dimitriévitch ! »

Le digne vieillard avait beau s'efforcer de cacher sa joie, Lévine ne pouvait s'y tromper.

« Est-on levé?

— Veuillez entrer. »

Lévine ne savait plus bien ce qu'il faisait. Il remit sa pelisse et son bonnet de fourrure, puis voulut les reprendre.

« Ne nous laissez-vous pas cela ici? dit l'autre étonné.

— C'est juste. »

Et en passant outre Lévine cherchait s'il n'y avait pas, dans les dernières paroles du bonhomme, quelque intention délicate.

« A qui annoncerai-je monsieur? » demanda un laquais.

Ce laquais, quoique nouveau dans la maison, devait être aussi au courant de tout, car il se montrait fort empressé.

« Mais, répondit Lévine, annoncez-moi à la princesse, au prince,... à tout le monde. »

La première personne qu'il rencontra fut l'institutrice, qui traversait le salon furtivement. Jamais il

n'avait remarqué combien cette vieille petite Mlle Linon avait la mine agréable avec ses ravissantes papillotes. Aussi lui adressa-t-il au passage le compliment le plus aimable qu'il sut imaginer. Mais voici qu'il entendit un frôlement de robe contre la porte, et un frisson lui glissa de la tête aux pieds, tandis que sa gorge se contractait. De menus pas légers et prestes s'approchèrent, et Lévine retrouva son bonheur, sa vie, la meilleure moitié de lui-même. Elle ne marchait pas, c'était quelque force occulte qui la portait vers lui. Il vit deux yeux limpides, pleins de la même allégresse où se fondait son cœur à lui, et ils rayonnaient de plus en plus près de lui, et il était ébloui de leur éclat. Doucement elle lui mit ses deux mains sur les épaules. Elle se donnait, toute frémissante. Il la serra dans ses bras.

Elle non plus n'avait pas dormi, et depuis l'aube elle l'attendait avec une impatience plus fébrile d'instant en instant. Ses parents étaient consentants, et leur satisfaction était entière. Elle avait guetté son arrivée pour pouvoir être la première à lui annoncer leur bonheur.

« Allons les trouver », dit-elle en lui prenant la main.

Il ne pouvait proférer une parole, autant parce qu'il craignait d'atténuer l'intensité de sa joie, qu'en raison des sanglots qui l'étouffaient.

« Est-il vrai? murmura-t-il enfin en lui baisant les doigts. Je n'ose croire encore que tu m'aimes. »

Elle sourit de ce tutoiement et de la crainte avec laquelle il la regardait en l'interrogeant ainsi.

« Oui, je t'aime, chuchota-t-elle, confuse. Et je suis bien, bien heureuse. »

Sans lâcher sa main elle entra avec lui dans le salon voisin. La princesse, en les voyant, fondit en larmes, et tout de suite après éclata d'un bon rire. Puis, se levant soudain, elle accourut au-devant de Lévine et, lui saisissant la tête à deux mains, se mit à l'embrasser de tout cœur.

« C'est entendu, disait-elle. Je suis très contente. Aimez-vous bien, mes enfants.

— Vous allez vite en affaires, vous autres, fit le prince, qui se roidissait pour demeurer grave, mais avait déjà les yeux humides. Je le souhaitais depuis longtemps, ajouta-t-il. Au fait, je n'ai jamais pensé différemment. Et moi aussi, je suis très... très... heu... Ha, que je suis bête! »

Et tandis qu'il étreignait énergiquement la main de Lévine, de son autre bras il enlaça Kitty. Et il l'embrassa et l'embrassa, puis la bénit.

Et Lévine sentit pour le vieillard comme un élan d'affection lorsqu'il vit avec quelle respectueuse tendresse la jeune fille baisait longuement la grosse main de son père.

La princesse avait regagné son fauteuil. Son mari s'assit auprès d'elle, et Kitty demeura debout, tenant toujours la main de son père. Tout le monde s'était tu. La princesse fut la première à ramener leurs pensées aux réalités de l'existence.

« A quand la noce? »

Lévine et Kitty, en entendant cette question, éprouvèrent une impression étrange, presque pénible, qui cependant se dissipa aussitôt.

« Et d'abord, à quand les fiançailles? reprit la princesse.

— Il me semble, dit le prince en désignant Lévine,

que c'est au principal intéressé qu'il appartient de fixer une date.

— Mais, répondit le jeune homme, si vous voulez mon avis, demain, je pense; aujourd'hui les fiançailles, et demain la noce.

— Allons donc, mon cher, vous perdez la tête.

— Eh bien,... dans huit jours.

— Ne dirait-on pas qu'il devient fou! dit la mère égayée de bon cœur par une telle impatience. Et le trousseau?

— Un trousseau est-il donc si indispensable? pensa Lévine avec effroi. Bah! après tout, ni le trousseau, ni les fiançailles, ni le reste, ne sauraient gâter mon bonheur. »

Il jeta un coup d'œil sur Kitty. L'idée du trousseau ne semblait pas la choquer du tout, elle. Allons, il fallait croire qu'on ne pouvait s'en passer.

« Ma foi, répondit-il, je vous avoue n'entendre rien à tout cela; c'était simplement mon désir personnel que j'exprimais.

— Nous allons réfléchir. En attendant, nous pouvons toujours annoncer le mariage et célébrer les fiançailles. »

Et la princesse se leva pour sortir. En passant elle ne put se retenir d'embrasser son mari. Celui-ci, tout ému, la serra dans ses bras, et l'on eût dit deux jeunes amoureux, et que c'était de leur propre union qu'il s'agissait.

Quand ils furent sortis, Lévine s'approcha de sa fiancée et lui tendit les deux mains, auxquelles elle livra les siennes. Il avait enfin repris possession de lui-même et pouvait parler.

Pourtant, bien qu'il eût des quantités de choses à

dire, il ne sut arriver à rien formuler de ce qu'il voulait.

Du reste Mlle Linon entra en coup de vent. Elle tenait à être la première à féliciter Kitty. Puis toute la domesticité défila. Et enfin se succédèrent par familles, par bandes, les parents, puis les amis, puis les simples connaissances. Et ainsi s'ouvrit pour Lévine cette période de fastidieuses amabilités dont la société ne vous tient quitte que le lendemain du mariage.

Lévine s'était imaginé de bonne foi que si les préliminaires de son union avec Kitty ne violaient pas en tous points les traditions consacrées, sa félicité en serait gravement troublée. Or, bien qu'il se livrât scrupuleusement à tous les exercices que chaque homme de son monde accomplit en pareil cas, et en dépit de la tension d'esprit, presque du malaise, où il vivait ainsi, il observait, non sans un délicieux étonnement, que cette félicité, loin de s'atténuer, s'était accrue dans des proportions inouïes.

« A présent, insinuait Mlle Linon, nous allons avoir des bonbons à profusion. »

Et Lévine se précipitait chez le confiseur.

« Si vous m'en croyez, déclarait Sviajesky, c'est chez Famine qu'il faut prendre vos bouquets. »

Et Lévine s'empressait d'aller dévaliser la boutique de Famine.

Son frère lui conseillait de déplacer quelque argent pour les cadeaux, par exemple des bijoux.

« Ah! c'est vrai, les bijoux. »

Et Lévine courait écrémer les vitrines de Fulda.

Et il était dans l'admiration de constater que chez le confiseur, chez Famine, chez Fulda, partout on

semblait l'attendre, et partout on partageait à l'envi sa triomphante allégresse. Chose remarquable, il se voyait approuvé en tout, et avec une nuance de sympathie qui ne pouvait lui échapper, par les personnes mêmes qui avaient paru jusque-là indifférentes à ce qui le concernait. Tout le monde s'accordait avec lui pour déclarer qu'il était le plus heureux des hommes parce que sa fiancée était tout bonnement la perfection même.

Et Kitty n'éprouvait pas des sentiments différents. La comtesse Nordstone s'étant permis une allusion aux espérances plus brillantes qu'elle avait conçues pour sa jeune amie, celle-ci se mit si fort en colère, et protesta si vivement de l'impossibilité qu'il y aurait eu à découvrir pour elle un parti supérieur en quoi que ce soit à Lévine, que la comtesse se hâta de convenir que Kitty avait pleinement raison, et que dès lors elle ne rencontra plus les fiancés ensemble sans les contempler avec un sourire extatique.

Mariage.

L'heure a enfin sonné pour Lévine d'épouser Kitty. — Un mariage à Moscou dans la haute société.

Il y avait, dans l'église éblouissante de lumières, un monde fou. Les femmes étaient naturellement en majorité, et celles qui n'avaient pu s'insinuer dans la nef se pressaient dans les tribunes, avides de s'installer contre la balustrade de façon à ne rien perdre du coup d'œil.

Au dehors les gendarmes avaient fait ranger en une file correcte les voitures, une vingtaine au moins. Un officier de police en grand uniforme était de garde

sous le porche. Chaque équipage à son tour venait déposer des invités, femmes en toilette de gala fort occupées à relever leur traîne, hommes se découvrant pour franchir le seuil du saint lieu. Les lustres, les lampadaires, les cierges allumés devant les Images, déversaient des flots de lumière sur l'iconostase rouge et or; les hauts et massifs chandeliers d'argent, les dorures et les émaux des Images, les encensoirs, les broderies des bannières dont le chœur était tendu, les arabesques du tapis qui couvrait les marches du jubé, la reliure damasquinée des missels, la somptuosité des vêtements sacerdotaux, tout étincelait.

La foule élégante massée sur le côté droit de la nef chuchotait avec animation, et le murmure de ces conversations mondaines troublait étrangement la solennité des hautes voûtes. Chaque fois que le portail s'ouvrait, gémissant un peu sur ses gonds, le brouhaha s'apaisait soudain, et toutes les têtes se retournaient : les mariés allaient sans doute paraître enfin. Mais maintes et maintes fois les battants s'étaient ouverts sans que l'espoir de l'assistance fût exaucé. On ne voyait entrer qu'un invité retardataire qui se hâtait de gagner le groupe de droite, ou quelque simple spectatrice assez habile pour tromper ou fléchir l'officier de police.

On ne s'était d'abord guère inquiété du retard, assez habituel, des mariés. Puis on s'était retourné de plus en plus fréquemment, se demandant déjà quel grave contretemps pouvait être survenu. Enfin, parents et invités sentirent les gagner un malaise qu'ils avaient peine à dissimuler, en dépit de leur mine indifférente de gens absorbés dans leur conversation. L'archimandrite, pour bien manifester qu'on lui faisait perdre un

temps précieux, toussait de temps en temps si bruyamment que les vitraux en vibraient. Les chantres trompaient leur ennui en essayant leur voix en sourdine. A tout instant un diacre ou un bedeau sortaient pour voir si le cortège n'arrivait pas. Le prêtre lui-même, dans sa soutane lilas ceinturée de brocart, vint, par l'une des portes latérales, s'informer auprès de l'officier de police.

« Cela commence à devenir singulier », prononça une dame en consultant longuement sa montre.

Et comme si c'eût été pour eux un signal, tous les invités de se communiquer leur étonnement et aussi leur mécontentement. Un garçon d'honneur partit pour avoir des nouvelles à tout prix.

Pendant ce temps-là, Kitty, toute prête avec sa robe blanche, son long voile, sa couronne de fleurs d'oranger, se morfondait dans le salon de l'hôtel Cherbatsky en compagnie de sa sœur Mme Lvov et de sa marraine, attendant vainement que l'on vînt l'avertir de l'arrivée de son fiancé.

Quant à celui-ci, il n'avait encore mis ni son habit ni même son gilet, et il se promenait rageusement dans sa chambre d'hôtel, ouvrant la porte pour regarder dans le corridor, puis la refermant, et allant l'ouvrir de nouveau dès qu'un bruit de pas semblait se rapprocher. La tranquillité de son futur beau-frère, qui était là assis à fumer en souriant, ne contribuait pas peu à augmenter son exaspération.

« A-t-on jamais vu un homme dans une situation plus ridicule!

— C'est juste, prononçait Stépane Arkadiévitch, mais calme-toi, on va l'apporter, cette chemise.

— Et dire, continuait l'autre, qu'avec ces misérables

gilets ouverts... Mais non, impossible, restait-il en considérant son plastron tout froissé. Tu vas voir que, pour comble de malechance, mes malles auront été portées à la gare!

— Eh bien, tu prendras une de mes chemises, voilà tout.

— C'est par là que j'aurais dû commencer.

— Patience, mon ami, patience, tout va s'arranger. »

Lorsque Kousma, le vieux majordome, avait emballé et fait porter chez les Cherbatsky tous les effets de son maître afin qu'on les expédiât au chemin de fer en même temps que les bagages de Kitty, il avait oublié de réserver une chemise fraîche. Celle que Lévine portait depuis le matin n'était plus mettable pour la cérémonie, et comme c'était un dimanche, pas un magasin n'était ouvert. On envoya chercher une chemise chez Stépane Arkadiévitch, et il se trouva qu'elle était de beaucoup trop large et trop courte pour Lévine. Il fallut que Kousma courût chez les Cherbatsky ouvrir la malle voulue. Et pendant ce temps-là tout le monde pestait chez la fiancée, chez le fiancé, à l'église.

Enfin Kousma arriva rouge et haletant, brandissant la maudite chemise.

« Il était temps, balbutia-t-il, on emportait les malles. »

En entrant dans l'église, Stépane Arkadiévitch n'eut naturellement rien de plus pressé que de raconter à sa femme la cause du retard. L'aventure fut vite sue de tous les invités, et durant plusieurs minutes ce ne fut dans le côté droit de la nef que chuchotements et sourires.

Pour Lévine, il ne faisait attention à rien ni à per-

sonne; sa fiancée seule existait pour lui, et il la contemplait naïvement. Sous son costume de mariée, elle était, de l'avis commun, bien moins jolie que d'habitude. Lévine, lui, était d'une opinion diamétralement opposée. Il admirait sa haute coiffure, son voile blanc, ses fleurs, la ruche qui sertissait son cou délicat, sa taille si svelte, et elle lui semblait plus belle que jamais. Ce n'était pas que son costume, arrivé de Paris l'avant-veille, ni toute sa parure, fussent susceptibles, aux yeux de Lévine, d'ajouter quoi que ce fût à la splendeur de celle qu'il aimait. Ce qui le ravissait, c'était l'expression de cette douce physionomie, et la sincérité qui émanait de ce regard et de cette bouche, en dépit de toute la factice solennité du moment.

« J'ai presque pensé que tu t'étais enfui, lui dit-elle en riant.

— Ce qui m'est arrivé est si absurde, que j'en suis honteux, répondit-il en détournant la tête pour dissimuler sa confusion.

— Elle est fameuse ton histoire de chemise, chuchota Serge Ivanitch.

— Évidemment », fit Lévine sans comprendre un mot de ce qui se disait autour de lui.

« Kostia, l'heure a sonné pour toi de prendre une décision suprême, déclara Stépane Arkadiévitch. Tu vas du reste apprécier toute l'importance du problème. On me demande si les cierges doivent être neufs ou déjà entamés. Je te ferai observer qu'il ne s'agit de rien moins que d'une différence de dix roubles. Après mûre réflexion, j'ai osé prendre sur moi une résolution; l'approuveras-tu? toute la question est là.

— Neufs, neufs, fit Lévine.

— Parfait, — conclut l'autre en s'inclinant gravement.

Et en passant il jeta cette réflexion à un ami : — Que l'homme est donc peu de chose en pareille situation!

— Fais bien attention, Kitty, chuchotait la comtesse Nordstone, à être la première à poser le pied sur le tapis.

— Tu n'as pas peur? interrogeait une vieille tante.

— N'as-tu pas un peu froid? reprenait Mme Lvov. Tu es pâlotte. Baisse-toi une seconde. »

Et elle levait ses beaux bras sous le prétexte de réparer quelque menu désordre survenu à la coiffure de sa sœur.

Kitty regardait et écoutait chacun d'un air aussi absent que celui que montrait Lévine.

Cependant le clergé avait achevé de s'apprêter, et le pope, suivi du diacre, vint se placer devant le pupitre posé sur le seuil de l'iconostase. Il adressa quelques mots à Lévine, mais celui-ci était incapable de comprendre quoi que ce fût de ce que l'on exigeait de lui.

« Prenez la main de votre fiancée et approchez », lui souffla un garçon d'honneur.

Lévine, loin de mieux saisir, ne s'en effara que davantage. Enfin, au moment où chacun, découragé, allait l'abandonner à ses propres inspirations, il conçut tout à coup que de sa main droite il devait, sans changer de position, prendre la main droite de Kitty. Puis, à tout hasard, il se rapprocha du pope. Et comme les parents et invités le suivaient, il jugea, non sans étonnement, mais aussi avec une certaine satisfaction, qu'il avait agi comme il le fallait. Il y eut sur tout le côté droit de l'église un murmure de voix et un long froufrou de robes. Quelqu'un se pencha pour arranger la traîne de la mariée. Puis le silence

se fit, et il était si profond que l'on entendait les gouttes de cire tomber des cierges.

Le pope, dont les cheveux blancs s'échappaient d'une petite calotte noire, retira ses mains ridées de dessous sa lourde chasuble brodée d'une croix d'or et constellée d'argent, et se mit à feuilleter le missel. Puis il alluma deux cierges dont la poignée était ornée de fleurs, et les remit aux mariés. Ensuite il bénit Lévine, effleura de ses doigts la tête inclinée de Kitty, et s'éloigna lentement pour prendre un encensoir.

« Pourvu que ce ne soit pas un rêve! » pensait Lévine.

Il jeta un coup d'œil sur le profil de sa fiancée et remarqua, à un imperceptible tressaillement de ses lèvres et de ses cils, qu'elle sentait son regard. Elle ne leva pas la tête, mais il comprit, à la légère agitation de la ruche qui remontait jusqu'à sa petite oreille rose, qu'elle étouffait un soupir, et vit que sa main long gantée tremblait légèrement en tenant le cierge. Le retard causé par cette saugrenue histoire de chemise, le mécontentement, puis les railleries de l'assistance, tout s'effaça aussitôt de sa mémoire, et il n'éprouva plus qu'une émotion étrange et complexe, mais intense.

L'archimandrite, un bel homme frisé, s'avança dans sa scintillante dalmatique de brocart et entonna un « Bénissez-nous, Seigneur », qui retentit solennellement sous les hautes voûtes.

« Que le Seigneur vous bénisse et maintenant et dans tous les siècles des siècles », psalmodia d'une voix fluette mais agréable le vieux pope, qui s'était remis à feuilleter le missel.

Et le répons passa aux chantres, invisibles dans le chœur, et il emplit l'église d'une sonorité large et

nourrie qui alla d'abord s'enflant, puis graduellement s'éteignit.

Ensuite on pria pour le repos des âmes des morts et pour le salut des âmes des vivants, pour le Saint-Synode et pour l'empereur, enfin pour les deux serviteurs de Dieu qui étaient venus demander à l'église la consécration de leur union.

« Dieu éternel qui réunis par un lien indissoluble ceux qui étaient séparés, bénis ton serviteur Constantin et ta servante Catherine, répands tes bienfaits sur eux.

— Amen, chanta le chœur.

— Qui réunis par un lien indissoluble ceux qui étaient séparés, songeait Lévine. Comme ces paroles traduisent bien ce que l'on éprouve en ce moment! Leur donne-t-elle le même sens que moi? »

L'expression du regard de Kitty lui laissa supposer que sa fiancée comprenait comme lui la phrase sacramentelle. Kitty, pourtant, suivait à peine l'office. Elle était toute au délicieux ravissement, à la joie de plus en plus intense, de voir s'accomplir enfin ce qui, durant six semaines, l'avait rendue tour à tour si heureuse, et si inquiète. Il lui semblait que dès l'instant où, dans sa petite robe brune, elle était allée à Lévine pour se donner à lui tacitement tout entière, le passé avait été arraché de son âme avec les racines, et qu'elle était entrée dans une vie tout autre et jusque-là insoupçonnée. Et si troublée qu'elle fût, elle ne considérait le moment présent que comme la sanctification de cet autre moment, unique et décisif, qui datait de six semaines déjà.

Le pope retira la bague de Kitty et la passa au doigt de Lévine, ou plutôt à la première phalange de ce doigt, car la bague ne pouvait remonter davantage.

« Je t'unis, Constantin, serviteur de Dieu, à Catherine, servante de Dieu. »

Et le vieillard répéta la formule en passant au doigt délicat de Kitty un gros anneau qu'il avait pris au doigt de Lévine.

Les mariés faisaient évidemment de consciencieux efforts pour arriver à comprendre ce que l'on attendait d'eux, néanmoins ils se trompaient à chaque geste. Le prêtre les reprenait doucement à mi-voix, l'assistance souriait et chuchotait, mais eux deux demeuraient sérieux et graves.

« O Dieu qui, dès le commencement du monde, as créé l'homme, poursuivait l'officiant, et lui as donné la femme pour aide inséparable, bénis ton serviteur Constantin et ta servante Catherine, unis les esprits de ces époux, et emplis leurs cœurs de foi, de concorde et d'amour. »

En entendant ces mots, Lévine sentit sa poitrine se gonfler et des larmes irrésistibles monter à ses yeux.

On vint étendre au milieu de la nef, devant l'iconostase, un grand tapis rose, et le chœur entonna un psaume très musical, où ténors et basses alternaient de verset en verset. Le pope fit signe aux mariés de se placer sur le tapis. Tous deux connaissaient la superstition qui veut que celui des époux qui pose le premier le pied sur ce carré d'étoffe devienne le véritable chef de la famille. Mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre dans une disposition d'esprit à se la rappeler, ni même à prêter attention aux remarques malicieuses que l'on fit autour d'eux lorsqu'ils prirent place sur le fatidique tapis.

Le second office commença aussitôt. Kitty s'efforçait de se maîtriser pour écouter les liturgies et se pénétrer

de leur sens profond. Mais plus la cérémonie avançait et plus son cœur débordait d'une allégresse triomphante, qui la rendait de plus en plus incapable de fixer son attention.

On pria Dieu d'accorder aux époux le don de sagesse et une postérité nombreuse; on rappela que la première femme avait été tirée d'une côte du premier homme, et que l'épouse devait oublier son père et sa mère pour ne plus faire qu'un avec l'époux; on formula enfin des vœux pour que le Seigneur bénît son serviteur Constantin et sa servante Catherine comme il avait béni Isaac et Rébecca, Moïse et Séphora, et qu'il leur permît de voir leurs descendants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.

Le pope présenta les couronnes, et Cherbatsky était si ému, lui aussi, que ses mains tremblaient en prenant la couronne de la mariée, et qu'il ne savait plus qu'en faire.

« Posez-la sur la tête de votre fille, lui chuchotaient ses voisins.

— Mettez-la-moi », dut dire à son tour Kitty, en souriant du trouble de son père.

Lévine détourna un instant la tête vers elle, et la vue de cette physionomie radieuse de bonheur le fit tressaillir d'aise.

Ils écoutèrent en extase la lecture de l'épître et l'espèce de roulade exécutée par l'archimandrite sur les dernières syllabes, roulade que guettait le public et qu'il apprécia fort. Ce fut avidement qu'ils burent l'eau et le vin tièdes dans la coupe commune, et gaiement qu'ils suivirent le pope lorsque, prenant leurs mains dans les siennes et marchant à reculons devant eux, il leur fit lentement faire le tour du pupitre. Et Cher-

batsky et le premier garçon d'honneur de Lévine paraissaient tout joyeux aussi en les accompagnant pour tenir les couronnes au-dessus de leur tête, ce qu'ils ne faisaient du reste qu'en trébuchant presque à chaque pas sur la traîne de la mariée. Quant au pope et jusqu'à l'archimandrite, Lévine était persuadé que c'était également une évidente satisfaction qu'exprimait à ce moment leur physionomie.

Les couronnes retirées, le pope lut encore quelques prières, puis adressa au jeune couple un petit discours de félicitations très aimables, et en guise de conclusion, il leur dit avec un bon sourire, en les débarrassant des cierges :

« Et maintenant, embrassez votre femme, et vous, embrassez votre mari. »

Lévine embrassa Kitty avec précaution et lui prit le bras pour sortir de l'église. Il n'avait qu'à moitié cru jusqu'ici à la réalité de tout ce qui s'était passé. Mais quand leurs regards se rencontrèrent, il sentit que désormais ils ne faisaient plus qu'un seul être en deux personnes.

La Mère et l'Enfant.

Anna Karénine, séparée de son mari depuis plusieurs mois, ne peut résister à la tentation de venir voir en cachette leur enfant, le petit Serge, qu'il a gardé auprès de lui.

« Dis, Kapitonitch, le tchinovnik au bandeau est-il revenu? Papa l'a-t-il enfin reçu? » demandait le petit Serge, rentrant rose et frais de la promenade, au vieux suisse qui le débarrassait de son manteau.

« Il est revenu, et dès que le secrétaire est arrivé, je l'ai annoncé, répondit l'homme en souriant.

— Serge, fit le précepteur, arrêté à la porte des appartements privés, vous savez bien qu'on veut que vous vous habituiez à vous défaire vous-même. »

Mais le garçonnet ne prêtait nulle attention à la voix grêle qui l'appelait. Debout devant le grand suisse, il l'avait saisi par la ceinture et le regardait de tous ses yeux.

« Et papa lui a-t-il accordé ce qu'il demandait? » reprit-il.

L'autre fit un signe affirmatif.

Ce tchinovnik au visage souffreteux encadré d'un bandeau intéressait beaucoup Serge et Kapitonitch. Il était venu plusieurs fois en vain, et un jour Serge, en traversant le vestibule, l'avait entendu se lamenter auprès du suisse, le suppliant de le faire recevoir, car le rejet de sa requête eût été un arrêt de mort pour lui et ses sept enfants.

« Avait-il l'air content quand il est parti?

— Je crois bien! il fredonnait et sautillait.

— A-t-on apporté quelque chose pour moi? » questionna ensuite le garçonnet. — C'était la veille de son anniversaire.

« Oui, monsieur; la comtesse Lydia a envoyé un paquet à votre adresse. Kornéï l'a porté chez papa.

— Comment est-ce grand? comme ça? — et Serge écartait les mains aussi largement qu'il pouvait.

— C'est plus petit, mais c'est beau.

— Un livre?

— Je ne vous le dirai pas. Entrez vite, Vasili Loukitch vous a déjà appelé deux fois.

— Dans une minute, Vasili Loukitch », dit doucement Serge au précepteur qui revenait sur ses pas pour le chercher.

Et son sourire était si gracieux, que le sévère jeune homme n'eut pas le courage d'insister.

Serge était radieux ce jour-là, et il tenait à partager son contentement avec son bon ami Kapitonitch. Sa camarade, la nièce de la comtesse Lydia, lui avait appris, durant leur promenade au jardin d'été, un bonheur de famille. Et sa joie venait d'être accrue encore par les deux nouvelles de la satisfaction donnée au pauvre tchinovnik et de l'arrivée d'un cadeau.

« Tu sais que papa a été décoré de l'ordre d'Alexandre Nevsky?

— Comment ne le saurais-je pas? Une quantité de personnes sont déjà venues le féliciter.

— Crois-tu qu'il soit content?

— Comment ne pas être content d'une faveur de l'empereur! N'est-ce pas une preuve qu'on en est digne?» fit gravement le vieillard tout en dégageant avec précaution la petite main gantée qui l'avait repris à la ceinture.

Serge devint sérieux, lui aussi, sans trop savoir pourquoi, et il continuait à considérer son ami, dont le visage lui était familier dans les moindres détails, particulièrement le menton, rasé entre les favoris gris, et que personne n'avait jamais vu comme lui de bas en haut.

« Et ta fille, est-elle venue? Il y a longtemps que je ne l'ai vue. »

La fille de Kapitonitch faisait partie d'un corps de ballet.

« Où trouverait-elle le temps de venir un jour de semaine? Ces demoiselles ont leurs classes, elles aussi, comme vous les vôtres, monsieur. »

Rentré dans sa chambre, Serge, au lieu de se

mettre à ses devoirs, développa à son précepteur toutes ses suppositions sur le cadeau qu'on avait apporté.

« Ce doit être une locomotive, formula-t-il en fin de compte. Qu'en pensez-vous? »

Mais Vasili Loukitch ne pensait qu'à la leçon de grammaire, qui devait être préparée avant l'arrivée du professeur, attendue pour deux heures.

« Dites-moi encore, je vous en prie, Vasili Loukitch, questionnait l'enfant assis à sa table de travail et tenant le livre ouvert à la page voulue, qu'y a-t-il au-dessus de l'ordre d'Alexandre Nevsky?

— Il y a celui de Vladimir.

— Et au-dessus?

— Celui de Saint-André.

— Et au-dessus?

— Je ne crois pas qu'il y en ait d'autres.

— Comment, vous non plus, vous ne savez pas? »

Et Serge, le coude sur la table et le menton dans la main, se prit à réfléchir. Il songeait que son père allait sans doute être décoré encore des ordres de Vladimir et de Saint-André, et que par conséquent il serait plus indulgent pour la leçon de ce jour. Puis il décida qu'une fois grand il ferait tout au monde pour être digne de toutes les décorations, y compris celles que l'on inventerait d'ici-là au-dessus du Saint-André. A peine un nouvel ordre serait-il institué, on serait obligé de le lui conférer d'emblée.

Si bien que lorsque le professeur arriva, Serge ne savait pas le premier mot de sa leçon. Le professeur fut mécontent, et Serge mortifié.

Saisissant un moment où le maître cherchait quelle interrogation lui poser pour pouvoir dire au père que

la leçon n'avait pas été complètement nulle, l'enfant s'écria :

« Mikhaïl Ivanitch, quand est-ce votre fête?

— Vous feriez mieux de penser au travail. Pour un être raisonnable, un jour de fête est un jour comme un autre, c'est-à-dire qu'il faut l'employer au travail. »

Serge regarda attentivement son professeur, examina sa barbe rare, ses lunettes peu à peu descendues jusque sur le bout du nez, et se perdit dans des méditations si profondes et si diverses, qu'il n'entendit plus rien du reste de la leçon.

« Mikhaïl Ivanitch peut-il croire tout ce qu'il dit là? Au ton dont il parle, il n'y paraît guère. Alors pourquoi s'entendent-ils tous pour me rabâcher des choses aussi ennuyeuses et si peu utiles? »

Après la leçon du professeur, celle du père. Serge, en attendant cette seconde séance, s'agenouilla sur sa chaise et, penché sur la table, se mit à entailler frénétiquement le bois avec son canif.

Il pensait à sa mère. Il la cherchait dans toutes ses promenades. Il ne croyait pas à la mort en général, et encore moins à celle de sa mère, en dépit des affirmations réitérées de son père et de la comtesse Lydia. Aussi s'attendait-il à reconnaître sa mère dans chaque dame grande et brune qu'il apercevait sans enfant. Son cœur alors se gonflait, les larmes lui venaient aux yeux, et il était sûr que l'une de ces dames-là allait s'approcher de lui, lever sa voilette pour lui montrer ce visage que tant il chérissait, lui sourire, l'embrasser; il sentirait de nouveau sur ses cheveux la douce caresse de sa main, il retrouverait le parfum familier dont étaient empreints ses vêtements, il di-

rait... Mais non, il ne dirait rien, car évidemment il pleurerait trop fort pour pouvoir parler.

Du reste, un jour, par hasard, il avait échappé à la nourrice que sa mère vivait, et que si son père et la comtesse Lydia racontaient le contraire, c'était qu'elle était devenue trop méchante pour que l'on pût la voir. Sa mère devenue méchante, cela, c'était encore plus invraisemblable que tout. Aussi ne l'en attendait-il qu'avec plus de confiance, et ne l'en cherchait-il que plus avidement.

« Voici papa qui vient », dit Vasili Loukitch.

Serge lâcha le canif et sauta précipitamment de sa chaise. Lorsqu'il eut baisé la main de son père, il scruta sa physionomie, et cherchant quelque signe de satisfaction au sujet de la décoration reçue le matin :

« As-tu fait une bonne promenade? » demanda Alexis Alexandrovitch en s'installant dans un fauteuil, puis ouvrant l'Ancien Testament.

Bien qu'il affirmât fréquemment à Serge que tout chrétien devait savoir ce livre par cœur, il avait non moins fréquemment besoin de le consulter pour les leçons qu'il en tirait, et le bambin n'avait pas laissé de s'en apercevoir.

« Oui, papa, je me suis beaucoup amusé, — répondit Serge en s'asseyant de travers et balançant sa chaise, deux choses expressément défendues. — J'ai vu Nadinka, et elle m'a dit que vous aviez eu une décoration. Cela a dû vous faire plaisir, n'est-ce pas, papa?

— D'abord, ne te balance pas ainsi et assieds-toi droit. Ensuite, sache que nous devons aimer le travail pour lui-même, et non pour les récompenses que nous en pouvons recevoir. Je voudrais que tu le comprennes bien, si tu ne travailles qu'en vue d'une récompense,

le travail te semblera pénible, au lieu que si tu travailles pour la satisfaction de travailler, tu trouveras la meilleure récompense dans la satisfaction même. »

Et Alexis Alexandrovitch avait certes le droit de parler ainsi, lui qui, ayant eu ce jour-là cent dix-huit papiers à apostiller, n'avait eu d'autre soutien, dans cette besogne ingrate, que le sentiment du devoir moral.

Le regard du bambin, joyeusement étincelant jusque-là, s'était assombri. Il remarquait que son père prenait, pour s'adresser à lui, un ton particulier, évidemment destiné, par-dessus sa tête, à un de ces enfants dont sont remplis les livres de classe, et auxquels il sentait bien que ni lui, ni Nadinka, ni aucun des garçonnets ou des fillettes qu'il connaissait, ne ressemblaient que très vaguement.

« J'espère que tu as compris?

— Oui, papa », répondit Serge, faisant, comme d'ordinaire, de son mieux pour jouer le petit rôle où l'on tenait à l'incorporer.

La première partie de la leçon, la récitation de quelqnes versets de l'Évangile, ne marcha pas trop mal tout d'abord. Mais soudain l'attention de Serge fut attirée par un aspect encore inexploré du front de son père, qui formait près des tempes un angle presque droit, et le dernier verset fut dit en dépit du bon sens. Alexis Alexandrovitch conclut qu'il n'avait pas cherché à se pénétrer du sens de ce qu'il débitait, et, fronçant les sourcils, entra dans des explications, que le bambin connaissait du reste pour les avoir entendues déjà un nombre respectable de fois. Serge regardait son père avec un effroi qui l'empêchait de comprendre. Pourvu qu'on n'allât pas exiger, comme on le faisait parfois, qu'il répétât les explications!

Heureusement, on passa immédiatement à la seconde partie de la leçon, qui portait sur l'histoire sainte. L'enfant raconta les faits eux-mêmes sans trop d'hésitations ni d'erreurs, mais quand il fallut dire ce qu'ils signifiaient, il demeura coi et fut puni. Le moment le plus critique fut lorsqu'on lui demanda la liste des patriarches antédiluviens. Il ne se rappelait qu'Énoch; c'était son personnage préféré dans l'histoire sainte, à cause de l'ascension de ce patriarche. Et le souvenir de cette ascension le plongea dans une série de réflexions variées. Si Serge ne pouvait croire à la mort de sa mère ni de quiconque de ceux qu'il aimait, il n'admettait pas davantage que lui-même eût à périr un jour. Cette chose invraisemblable et incompréhensible de la mort lui avait été affirmée par toutes les personnes en qui il avait confiance; la nourrice elle-même avouait, bien qu'avec humeur, que tout le monde était appelé à trépasser. Mais alors pourquoi Énoch, lui, n'était-il pas mort? et pourquoi d'autres que ce patriarche ne seraient-ils pas dignes de monter vivants au ciel? Les méchants, c'est-à-dire les gens qui n'inspiraient à Serge nulle sympathie, pouvaient mourir tout à leur aise, mais pour les bons n'y avait-il pas un précédent dans le cas d'Énoch?

« Eh bien, ces patriarches?

— Énoch,.... Énos,... ânonnait le gamin en regardant fixement la chaîne de montre de son père.

— Tu as déjà nommé ceux-là deux fois. Et les autres?... Voyons!... C'est mal, Serge, très mal. Si tu ne t'efforces pas d'apprendre des choses aussi essentielles pour un chrétien, comment veux-tu t'instruire? Ton professeur non plus n'est pas content de toi aujourd'hui, je me vois donc forcé de te punir. »

Loin que Serge fût mal doué, s'il n'arrivait pas à retenir ce que l'on s'acharnait à lui apprendre, c'était qu'il ne le pouvait absolument pas. Il n'avait que neuf ans, mais il sentait bien sa petite âme et savait la défendre contre quiconque y prétendait pénétrer sans la clef de l'amour. On lui reprochait de ne rien vouloir apprendre, et pourtant il avait soif de savoir! seulement c'était auprès de Kapitonitch qu'il s'instruisait, et de la nourrice, et de Nadinka, et de Vasili Loukitch, — et surtout, autrefois, auprès de maman.

Il fut privé d'aller chez la comtesse Lydia jouer avec sa petite amie. Mais cette fois la punition tourna à son profit, Vasili Loukitch, de bonne humeur ce jour-là, ayant entrepris de lui enseigner l'art de construire un moulin à vent avec du papier et une épingle! Toute la soirée il médita sur le moyen de se servir des ailes d'un moulin pour voyager dans l'espace comme Énoch.

Lorsqu'il se coucha, la pensée de sa mère lui revint, et il fit tout bas une petite prière de sa façon pour que maman vînt au moins le voir le lendemain, à l'occasion de son anniversaire.

« Vasili Loukitch, devinez ce que j'ai demandé au bon Dieu par-dessus le marché.

— De mieux travailler, je suppose?

— Non.

— De recevoir beaucoup de jouets demain?

— Peuh! vous n'y êtes pas, oh! pas du tout... Si cela arrive, je vous le dirai, mais ce sera un secret entre nous.... Eh bien, vous ne devinez toujours pas?

— Non, ma foi, — dit Vasili Loukitch en souriant, ce qui ne lui était guère habituel. — En attendant, couchez-vous, j'éteins la bougie.

— Je vois bien mieux ce que j'ai demandé dans ma prière, lorsqu'il n'y a plus de lumière », murmura l'enfant.

Et en effet, dans l'obscurité, il croyait sentir auprès de lui la présence de sa mère, elle le caressait de son regard tendre et elle lui chuchotait un doux bonsoir. Puis il vit un moulin, un canif, les lunettes de Mikhaïl Ivanitch sur le bout de son nez, pensa à Énoch; enfin tout se confondit dans sa petite tête, et il s'endormit.

...... Le lendemain matin, avant huit heures, Anna descendait de voiture à la porte de son ancienne demeure et sonnait.

« Va donc voir qui est cette dame », dit Kapitonitch à son aide, un groom nouveau dans la maison.

A peine entrée, elle glissa dans la main du groom un billet de trois roubles et ne put que balbutier haletante :

« Serge,... Serge Alexéïtch. »

Le groom, non sans avoir du coin de l'œil vérifié la valeur du billet, s'interposa devant la porte des appartements privés, qu'Anna gagnait rapidement.

« Qui demandez-vous? »

Kapitonitch sortit de sa loge en tenue du matin et lui fit la même question.

« Je viens apporter à Serge Alexéïtch quelque chose de la part de son parrain, le prince Skaradoumov.

— Il n'est pas encore levé, mais je vais prévenir, veuillez attendre. »

Il examinait attentivement la dame voilée, étonné de son trouble et cherchant à se rappeler où il avait déjà entendu cette voix. En la débarrassant de sa pelisse il la reconnut soudain.

« Que Votre Excellence veuille bien entrer », dit-il en s'inclinant profondément.

Elle essaya de parler. La voix lui manqua. Elle jeta au vieillard un regard suppliant et se mit à monter l'escalier précipitamment.

« Le précepteur n'est peut-être pas encore habillé », observait Kapitonitch en faisant pour la rattraper des efforts désespérés, ses pantoufles s'accrochant à la baguette de chaque marche.

« A gauche, Excellence », murmura-t-il essoufflé en la dépassant sur le palier. « Il a changé de chambre. Que Votre Excellence daigne attendre une seconde, je vais voir d'abord. »

Anna s'arrêta, palpitante.

« Il vient de s'éveiller », dit le suisse, revenu presque aussitôt.

Et elle entendit en effet un bâillement d'enfant, et rien qu'au son de ce bâillement elle reconnut son fils.

« Laisse-moi entrer! »

Et elle se précipita dans la chambre. A droite de la porte, sur un lit, Serge, son petit corps penché en avant, achevait de bâiller en s'étirant. Puis ses lèvres se fermèrent, et, souriant dans un demi-sommeil encore, il se laissa retomber sur l'oreiller.

« Mon Serge », chuchota-t-elle en s'approchant à pas de loup.

Depuis leur séparation, lorsque Anna se représentait son fils, c'était toujours tel qu'il avait été à quatre ans, l'âge où il avait, selon elle, été le plus gentil. Or, il ne ressemblait même plus à ce qu'il était quand elle l'avait quitté. Il avait grandi, maigri aussi. Il portait maintenant les cheveux courts, ce qui lui avait allongé le visage. Mais ce qui n'avait pas changé, c'était son

front, ses lèvres, son menton, toute cette petite physionomie si chère.

« Mon Serge », répéta-t-elle à l'oreille de l'enfant.

Il se souleva sur le coude, tourna sa tête ébouriffée, entr'ouvrit ses paupières encore gonflées de sommeil. Pendant quelques secondes il regarda interrogativement sa mère. Il la voyait si souvent en rêve, et il était seulement à demi éveillé, il hésitait à croire à la réalité tant espérée. Puis tout à coup il s'épanouit en un sourire de grande joie et se jeta dans ses bras.

« Mon cher petit garçon! » balbutiait-elle, étouffée de sanglots et le serrant contre elle de toutes ses forces.

« Maman! » murmurait-il en se trémoussant câlinement entre les bras de sa mère comme pour en mieux sentir la pression.

« C'est mon anniversaire; je savais bien que tu viendrais! »

Elle le dévorait des yeux, et en pleurant à chaudes larmes baisait dévotement ces petites jambes qu'elle avait peine à reconnaître, tant elles s'étaient allongées, ces joues émaciées un peu, ces cheveux qui bouclaient légèrement sur la nuque.

« Pourquoi pleures-tu, maman? » demanda-t-il, tout à fait éveillé à présent. « Pourquoi pleures-tu? »

Et lui aussi était prêt de sangloter.

« C'est de joie, mais si tu veux, je ne pleurerai plus. Tiens, c'est fini; il y a si longtemps que je ne t'ai vu! Lève-toi. »

Et elle s'assit près du chevet.

« Voyons comment tu t'habilles sans moi.

— Ah! tu sais, je ne me lave plus à l'eau froide, papa l'a défendu. Tu n'as pas vu Vasili Loukitch? Du reste

il va venir. Mais où sont donc mes affaires?... Tiens, voilà que tu t'es assise dessus! »

Et de pouffer de bon cœur. Pour elle, devant cette jolie gaîté de son enfant, elle ne put se retenir de sourire à travers ses larmes.

« Maman, chère maman! » s'écria-t-il en se jetant de nouveau dans ses bras, comme si, en la voyant sourire, il eût mieux compris ce qui lui arrivait.

« Ote ton chapeau, veux-tu? »

Et dès qu'elle fut nu-tête il lui sembla qu'elle s'était encore davantage rapprochée de lui.

« Pensais-tu à moi? M'as-tu cru morte?

— Jamais!

— Vrai, tu ne l'as pas cru?

— Ah! je savais bien que tu viendrais! » reprit-il, et, saisissant la main qui caressait ses cheveux, il en appuya la paume sur ses lèvres et se mit à la baiser indéfiniment.

Pendant ce temps, quelqu'un d'embarrassé, c'était Vasili Loukitch. Il venait d'apprendre que cette dame dont la visite lui avait semblé si extraordinaire à pareille heure et de pareille façon n'était autre que la mère de Serge. Il ne la connaissait pas personnellement, n'étant entré dans la maison qu'après qu'elle eut abandonné son mari. Devait-il prévenir celui-ci? Il réfléchit que le seul parti raisonnable pour lui était de remplir son devoir strict en allant faire lever le garçonnet à l'heure habituelle, sans s'occuper de la présence d'une tierce personne, fût-elle la mère. Mais la vue des effusions de la mère et de l'enfant, le son de leur voix, celles de leurs paroles qu'il entendit en ouvrant la porte, le firent changer d'avis. Il hocha la tête, soupira, et referma le plus doucement qu'il put.

« J'attendrai encore dix minutes », se dit-il, toussant et s'essuyant rapidement les yeux.

Tous les domestiques n'avaient pas tardé à apprendre que Kapitonitch avait osé laisser entrer leur maîtresse, et qu'elle était dans la chambre de l'enfant. Ils savaient aussi que leur maître avait l'habitude de venir voir Serge tous les matins à neuf heures, et chacun s'ingéniait à trouver le moyen d'empêcher les deux époux de se rencontrer. Kornéï était descendu en hâte à la loge, et il adressait au suisse des reproches véhéments. L'autre garda d'abord un silence obstiné, mais quand le majordome lui déclara qu'il méritait d'être chassé sur l'heure, le vieillard bondit, et lui mettant le poing sous le nez :

« Ah bah, tu ne l'aurais pas laissée entrer, toi ! Après l'avoir servie pendant dix ans et n'avoir entendu d'elle que de bonnes paroles, tu lui aurais dit : Ayez l'obligeance de prendre la porte ! Ah ! tu t'y connais en politique, toi ! »

Sur ces entrefaites entra la nourrice.

« Soyez juge, Marfa Éfimovna, lui dit Kornéï. Ce soudard n'a-t-il pas laissé entrer Madame de sa propre autorité, et tout à l'heure Monsieur, qui s'habille en ce moment, va la rencontrer !

— Quelle affaire, Jésus, quelle affaire ! gémit la bonne femme en agitant les bras en l'air. Mon cher petit Kornéï Vasilitch, je vous en conjure, arrangez-vous pour retarder Monsieur pendant que je cours prévenir Madame et la faire descendre. Quelle affaire !... »

Quand la nourrice entra, Serge racontait à sa mère comment Nadinka et lui étaient tombés à la descente d'une « montagne » de glace et avaient exécuté là trois culbutes si drôles, mais si drôles ! Anna ne s'inquiétait

guère de ce qu'il disait. C'était du son de sa voix qu'elle s'imprégnait et de l'expression de sa physionomie. Elle ne comprenait, ne sentait qu'une chose, qu'il allait falloir le quitter. Elle avait bien entendu les pas du précepteur et sa toux discrète, elle entendait à présent approcher la vieille bonne, mais elle était incapable de bouger comme de parler.

« Madame, ma colombe! murmura la nourrice en lui baisant les épaules et les mains. Voilà une grande joie envoyée de Dieu à celui que nous fêtons aujourd'hui! Vous n'êtes pas changée du tout.

— Ah, chère niania [1], je ne savais pas que vous fussiez encore dans la maison, dit Anna, parvenue à se maîtriser un peu.

— Je ne demeure plus ici, je vis maintenant chez ma fille, mais je suis venue ce matin souhaiter la fête à notre petit Serge, Anna Arkadievna, mon ange! »

Et la vieille, fondant en larmes, se remit à baiser la main de son ancienne maîtresse.

Serge, épanoui d'allégresse, tenait d'une main sa mère et de l'autre sa nourrice, et trépignait de ses petits pieds nus sur le tapis.

« Tu sais, maman, elle vient souvent me voir, et chaque fois qu'elle vient... »

Mais il s'interrompit en voyant le visage de sa mère exprimer la frayeur et comme de la honte sur quelques mots que la nourrice venait de lui chuchoter à l'oreille.

Anna se leva et l'étreignit.

« Mon chéri! dit-elle, mon cher petit Koutia! — c'était un diminutif qu'elle employait lorsqu'il était

1. Équivalent russe de *noumou*.

tout petit. — Tu ne m'oublieras pas, n'est-ce pas?... »

Elle ne put achever, et le mot *adieu* ne put franchir ses lèvres. Combien de choses ne regretta-t-elle pas plus tard de n'avoir pas su lui dire en ce moment suprême où elle avait été incapable de rien exprimer, de rien se rappeler, de rien trouver! Mais l'enfant comprit tout; il sentit que sa mère l'aimait et qu'elle était malheureuse. Il avait perçu les derniers mots chuchotés par la vieille bonne : « Toujours vers neuf heures », et il savait qu'il s'agissait de son père, et devinait confusément qu'il ne fallait pas que celui-ci rencontrât sa mère. Ce qu'il ne concevait pas, par exemple, c'était cette frayeur et cette honte que manifestait maman. Il aurait voulu la questionner, mais il lui voyait tant de peine, qu'il n'osa pas. Il se serra contre elle et murmura seulement :

« Ne t'en va pas encore. Il ne viendra pas avant un bon moment. »

Elle l'éloigna d'elle un instant pour scruter son visage. Comprenait-il ce qu'il disait?

« Serge, mon petit, aime-le de tout ton cœur. Il est meilleur que moi, qui suis coupable envers lui. Quand tu seras grand, tu jugeras.

— Personne n'est meilleur que toi », s'écria l'enfant, et tout secoué de sanglots désespérés il se cramponnait aux épaules de maman.

Vasili Loukitch entra, et derrière lui on entendait d'autres pas dans le corridor.

« Le voici! » fit la nourrice terrifiée en tendant à Anna son chapeau.

Serge se jeta sur son lit avec un gémissement. Anna écarta ses mains, dont il s'était couvert le visage, baisa passionnément ses pauvres petites joues inon-

dées de larmes, et sortit précipitamment. Sur le seuil elle heurta presque Alexis Alexandrovitch. Il la reconnut, s'arrêta et courba la tête. Elle passa outre et descendit l'escalier en courant.

Dans sa hâte, elle avait oublié sur les coussins de la voiture les jouets qu'elle avait choisis la veille avec une émotion si poignante, et les rapporta à l'hôtel.

La cueillette des champignons.

Lévine et Kitty, mariés depuis quelques mois, reçoivent pour la première fois à leur campagne; sa sœur Dolly (Daria Alexandrovna), le mari de celle-ci, Stépane Arkadiévitch, avec leurs quatre enfants, dont Gricha (Grigori) est l'aîné, la vieille princesse Cherbatsky, Serge Ivanitch, enfin Varinka (Varvara Andréïevna), jeune fille qui s'était liée avec Kitty, l'année précédente, aux eaux de Soden, sont venus passer l'été à Pakrovskoïé.

Varinka, ce jour-là, semblait plus attrayante que jamais à Serge Ivanitch. Tout en marchant à ses côtés, il se rappelait ce que sa belle-sœur lui avait dit de son caractère, et constatait que lui-même n'avait encore rien remarqué en elle qui n'appelât la sympathie. Il éprouvait un sentiment singulier, qu'il ne se souvenait avoir connu jusque-là qu'une fois, il y avait bien des années, auprès de cette Marfa qu'il pleurait toujours. Le plaisir que lui causait la présence de la jeune fille seule avec lui, devint même si vif à un certain moment, que, tandis qu'il déposait avec précaution dans le panier qu'elle portait un champignon énorme qu'il venait de découvrir, leurs yeux se rencontrèrent en un regard trop expressif à son gré. Il tressaillit, et comme il prétendait que son aveu fût la conclusion, non d'un entraînement accidentel, mais d'une suite de

solides raisonnements, il domina son trouble et, d'un ton aussi dégagé qu'il put :

« Puisque je m'aperçois, dit-il, qu'on n'accorde pas à mes trouvailles l'attention dont elles sont dignes, je veux poursuivre mes explorations avec pleine indépendance. »

Il s'enfonça sous le couvert, alluma un cigare, et, ne s'inquiétant guère des champignons, s'abandonna à ses réflexions.

« Au fait, pensait-il, pourquoi résisterais-je davantage à ce que j'éprouve? Ce n'est pas de la passion, mais une inclination d'estime et de sympathie, et elle est, selon toute apparence, réciproque, et je crois qu'elle n'entraverait en rien la voie que j'ai tracée à ma vie. Il y a, il est vrai, une objection sérieuse à mon mariage avec Varinka comme avec toute autre, et c'est la promesse que je me suis faite, en perdant Marfa, de demeurer fidèle à son souvenir. »

Mais il sentait bien que cette objection n'avait de valeur à ses propres yeux qu'en ce qu'elle l'avait fixé dans une attitude poétique devenue pour le monde un des aspects essentiels de sa personnalité. Nulle femme, nulle jeune fille n'incarnait mieux que Varinka l'idéal qu'il s'était toujours formé d'une compagne possible. De la jeunesse elle avait le charme sans enfantillage; elle avait l'usage du monde sans le moindre désir d'y briller; ses croyances étaient basées sur des convictions réfléchies, et elle s'était fait de l'existence une conception élevée. Puis, elle n'avait pas de famille et par conséquent n'imposerait pas à son mari, comme Kitty, une parenté innombrable et graduée à l'infini. Enfin, si modeste qu'il fût, il ne pouvait pas n'avoir pas remarqué qu'elle l'aimait.

Il y avait bien la différence d'âge. Mais Varinka n'avait-elle pas dit l'autre jour que ce n'est qu'en Russie qu'un homme de cinquante ans passe pour un vieillard, et qu'en France, on l'estimait dans « la force de l'âge » ?

« En ce cas, moi qui n'ai que la quarantaine, je serais presque un jeune homme », fit-il en souriant.

A ce moment il aperçut la taille souple et gracieuse de Varinka à peu de pas devant lui. Il jeta son cigare et se dirigea résolument vers la jeune fille.

« Varvara Andréïevna, je me suis formé dans ma jeunesse un idéal de la femme que je souhaiterais pour compagne. J'ai vécu sans la rencontrer nulle part, jusqu'au jour où je vous ai vue. Je vous aime et vous offre mon nom. »

Telles étaient du moins les paroles qu'il avait sur les lèvres, tandis que, palpitant, il contemplait Varinka agenouillée dans l'herbe devant lui. Elle était fort affairée à défendre contre Gricha un gros champignon qu'elle voulait réserver aux tout petits.

« Par ici ! criait-elle à ceux-ci de sa jolie voix bien timbrée ; il y en a des quantités. »

Elle ne s'était pas levée à l'approche de Serge Ivanitch, mais tout dans sa physionomie trahissait l'aise de le revoir.

« Avez-vous trouvé quelque chose de beau ? » intergea-t-elle en tournant enfin vers lui son visage souriant.

« Rien du tout, ma foi. »

Les enfants étant accourus, elle leur indiqua les bons endroits, puis elle se remit sur pieds et rejoignit Serge Ivanitch. Ils firent quelques pas sans mot dire. Elle était oppressée par l'émotion, car elle se doutait

bien de ce qu'il était sur le point de prononcer. Comme il se taisait toujours, et que ce silence devenait embarrassant :

« Si vous n'avez rien trouvé, fit-elle machinalement, quoiqu'elle n'eût guère envie de parler, c'est qu'il y a moins de champignons dans l'intérieur des bois que sur la lisière. »

Sans qu'il sût pourquoi, cette phrase insignifiante lui causa une impression désagréable. Ils s'étaient peu à peu éloignés des enfants. L'instant était propice pour une explication, et Serge Ivanitch, en voyant le trouble et les yeux baissés de la jeune fille, se rendait même compte qu'il la blessait en s'obstinant à ne pas proférer ce qu'évidemment elle attendait et que lui-même, du reste, avait en quelque sorte promis par son attitude depuis le début de la promenade. Pourtant, au lieu de la phrase qu'il avait préparée, il ne put que dire :

« Quelle différence y a-t-il entre un cèpe et un mousseron?

— Il n'y a de différence que dans le pied », répondit-elle, et ses lèvres tremblaient un peu.

L'un et l'autre sentirent que c'en était fait; les mots qui les eussent unis ne seraient pas prononcés. La violente émotion qui les avait agités s'apaisa peu à peu.

« Le pied du mousseron fait penser à une barbe noire rasée seulement à moitié, reprit-il, calme à présent.

— Tiens, c'est vrai », fit-elle avec un sourire encore un peu contraint.

Involontairement ils obliquèrent du côté des enfants, Varinka était confuse et froissée, mais soulagée cepen-

dant; Serge Ivanitch repassait en revue tous ses raisonnements sur le mariage, et les jugeait maintenant faux à l'envi.

« Non, décidément, conclut-il gravement, je ne puis être infidèle à la mémoire de Marfa. »

Le suicide d'Anna Karénine.

Jamais encore une journée ne s'était écoulée entière sans qu'intervînt une réconciliation. Leur querelle cette fois ressemblait à une rupture. Pour sortir comme Vronsky l'avait fait, malgré le désespoir où il l'avait vue, il fallait qu'il la haït, qu'il en aimât une autre. Tous les mots cruels qui avaient échappé au comte revenaient à la mémoire d'Anna, et son exaltation les aggravait de grossièretés dont il était cependant absolument incapable.

« Je ne vous retiens pas, lui faisait-elle dire. Du reste, je comprends à présent pourquoi vous éludiez toujours la question du divorce : vous vouliez vous réserver la faculté de rejoindre votre mari un jour ou l'autre. Si vous avez besoin d'argent pour le voyage, à votre disposition. »

Et l'instant d'après elle s'écriait :

« Pourtant, hier encore il jurait n'aimer que moi. C'est un honnête homme, et il a toujours été sincère avec moi. Allons, je me désole sans raison, comme il ne m'est arrivé que trop de fois déjà. »

Elle passa l'après-midi et la soirée dans ces alternatives de doute et d'espérance. A la fin, lasse d'attendre, elle rentra dans sa chambre après avoir recommandé à Annouchka de la dire souffrante.

« S'il vient quand même, c'est qu'il m'aime encore. Sinon, je sais ce qu'il me restera à faire. »

Tard dans la soirée, elle entendit le roulement du coupé sous la porte cochère, puis le coup de sonnette qu'elle connaissait bien, puis la voix du comte et celle d'Annouchka, enfin des pas qui s'éloignèrent pour ne cesser que dans le cabinet de travail.

Le sort en était jeté.

La mort apparut alors à Anna comme l'unique moyen désormais de châtier Vronsky, de le dompter, et de reconquérir son amour. Le départ de Moscou pour la campagne, le divorce à obtenir de Karénine, tout le reste lui devenait indifférent; elle ne voulait plus songer qu'au châtiment.

Elle prit son flacon d'opium et versa dans un verre la dose accoutumée, non sans se dire qu'en vidant tout le flacon il était si facile d'en finir immédiatement!

Elle se coucha. De ses yeux grands ouverts elle suivait sur le plafond l'envahissement de l'ombre projetée par le paravent grâce à la bougie qui achevait de se consumer. Que peuserait Vronsky lorsqu'elle serait morte? Que de remords n'éprouverait-il pas? — Comment, se dirait-il, ai-je pu lui parler avec dureté, la quitter ainsi sans un mot affectueux!

Soudain l'ombre du paravent bondit, s'allongea démesurément, en même temps que toutes les autres ombres éparses s'élançaient à sa rencontre, et l'obscurité fut complète.

« La mort! » murmura Anna épouvantée.

Elle fut plusieurs secondes sans parvenir à rassembler ses idées. Lorsqu'elle se reprit, et constata qu'elle n'avait pas cessé de vivre, des sanglots de joie l'étranglaient.

« Non, tout plutôt que la mort! — balbutiait-elle en cherchant les allumettes d'une main encore tremblante. — Je l'aime, lui aussi m'aime, ces mauvais jours vont passer. »

Elle alluma une nouvelle bougie et courut au cabinet de travail.

Vronsky reposait paisible. Longuement elle le contempla. Des larmes silencieuses ruisselaient sur ses joues. Elle se garda bien de l'éveiller. Il lui aurait opposé le même regard glacial que le matin, et elle sentait qu'alors elle n'eût pas su se retenir de se justifier de nouveau et par suite de l'accuser.

Elle rentra chez elle, but une double dose d'opium, et finit par s'endormir d'un sommeil pesant, où elle ne perdait point cependant le sentiment de ses souffrances.

Vers le matin, elle eut un cauchemar affreux, qu'elle avait eu déjà une fois, dans le temps, et que le comte lui avait raconté avoir eu aussi vers la même époque. Elle vit un petit moujik ébouriffé qui se penchait pour remuer sur le sol quelque chose de volumineux en marmottant des paroles inintelligibles. Et il soulevait ce quelque chose et le balançait au-dessus de sa tête à elle, sans paraître cependant remarquer sa présence.

Lorsqu'elle s'éveilla, une sueur froide l'inondait. Tout ce qui s'était passé le jour précédent lui revint confusément à l'esprit.

« Après tout, qu'y a-t-il de si désespéré? se dit-elle. Une querelle? Ce n'est pas la première. Comme on lui a affirmé que j'avais la migraine, il n'a pas voulu me déranger, et voilà tout. Du reste, c'est demain que nous partons. Je veux le voir sans plus tarder, et le prier de hâter ce départ. »

Aussitôt levée, elle se dirigea vers le cabinet de travail. Comme elle traversait le salon, son attention fut machinalement attirée par le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte. Elle écarta légèrement un rideau et regarda dans la rue. Elle vit un coupé. Une jeune fille en chapeau clair se penchait à la portière pour donner un ordre au valet de pied. Celui-ci sonna, parlementa sur le seuil, et Anna entendit monter quelqu'un, puis descendre précipitamment le pas de Vronsky. Il sortit nu-tête sur le trottoir, s'approcha de la portière, sourit en parlant à la jeune fille, prit de ses mains un petit paquet. L'instant d'après la voiture était repartie et le comte remontait.

L'espèce d'engourdissement où Anna était demeurée depuis son réveil, s'était dissipé soudain.

Son cœur se reprit à saigner plus douloureusement encore que la veille.

« Comment ai-je bien pu m'abaisser jusqu'à rester un jour de plus sous ce toit! »

« La princesse Sarokine et sa fille, fit tranquillement Vronsky lorsqu'elle entra chez lui, viennent de m'apporter l'argent et les papiers que ma mère n'avait pu me remettre hier. Comment te sens-tu ce matin? » ajouta-t-il sans paraître remarquer l'expression tragique de la physionomie d'Anna.

Debout au milieu de la pièce, elle le regardait fixement tandis qu'il poursuivait la lecture d'une lettre comprise dans l'envoi.

Elle finit par se détourner, et lentement regagna la porte. Il eût pu la retenir encore. Il attendit qu'elle fût sur le seuil.

« A propos, dit-il, c'est bien décidément demain que nous partons, n'est-ce pas?

— Vous, mais non pas moi, répondit-elle.

— Anna, s'écria-t-il en se contenant mal, une vie pareille est impossible!

— Vous, mais non pas moi, répéta-t-elle.

— Ho! c'est intolérable!

— Vous vous en repentirez », prononça-t-elle.

Et elle disparut. Vronsky fut effrayé du ton dont elle venait de parler et pensa d'abord la suivre. Mais la menace l'irritait. Il se rassit et murmura en serrant les dents :

« Tous les moyens, je les ai épuisés. Il n'y a plus que l'indifférence. Essayons-en. »

Et il s'habilla pour se rendre chez sa mère, qui avait omis une procuration très importante.

Anna l'entendit quitter son cabinet, puis, un moment après, la salle à manger. Dans l'antichambre il s'arrêta pour donner des ordres au sujet d'un cheval qu'il venait de vendre. Il descendit. Le coupé avança. Quelqu'un remonta précipitamment l'escalier. Était-ce lui? Anna, étouffée d'angoisse, courut à la fenêtre. Il était sur le trottoir. Le valet de chambre lui apporta ses gants qu'il avait oubliés. Il dit quelques mots au cocher, puis s'installa sans lever les yeux vers la fenêtre. Et bientôt la voiture disparut au tournant de la rue.

« C'est fini! pensa-t-elle. C'est fini! »

Et elle demeurait comme figée à la fenêtre. Mais soudain elle se rappela sa terreur de la nuit précédente, quand la bougie s'était éteinte, et l'horrible cauchemar. Elle eut peur de rester seule, sonna, et alla au-devant du domestique.

« Où le comte s'est-il fait conduire?

— Aux écuries, et ordre a été donné de prévenir

Madame que le coupé rentrerait aussitôt pour être à sa disposition.

— Vous allez immédiatement porter un mot aux écuries. »

Fiévreusement elle écrivit :

« Je suis coupable, mais je t'en supplie, reviens. Nous nous expliquerons. J'ai peur de moi-même. »

Elle cacheta, remit le billet à l'homme, qui partit.

« Est-il possible que tout soit fini ainsi? Non, il va revenir. Mais comment m'expliquera-t-il cette animation, et ce sourire, qu'il avait en parlant à la petite princesse Sarokine? Bah, je croirai tout ce qu'il dira. Autrement, il n'y a plus qu'une issue possible... Et je n'en veux pas. »

Douze minutes s'étaient écoulées depuis le départ du domestique chargé du billet.

« Il vient de recevoir mon mot. Dans dix minutes il sera ici. Et s'il ne revenait pas? Oh, c'est impossible! Il ne faut pas qu'il voie que j'ai tant pleuré. Je vais me baigner les yeux. Et comment suis-je coiffée? »

Elle porta les mains à ses cheveux et constata qu'elle s'était coiffée sans en avoir conscience.

« Qui est-ce? » se demanda-t-elle en apercevant dans la glace ses traits décomposés et l'éclat singulier de ses yeux. « Est-ce donc moi? Deviendrais-je folle? »

Elle se jeta dans la pièce voisine, où la femme de chambre préparait sa toilette.

« Annouchka,... fit-elle.

— Madame veut aller voir Daria Alexandrovna? » dit la femme de chambre pour lui suggérer une occupation.

« Quinze minutes pour aller, autant pour revenir, il va être ici d'un moment à l'autre, pensait Anna en

regardant sa montre. Mais comment a-t-il pu me quitter ainsi? »

Elle s'approcha de la fenêtre pour guetter la voiture. Peut-être avait-elle mal calculé le temps. Elle recommença à chercher depuis combien de minutes il était parti.

« La pendule du salon est plus exacte que ma montre. Je me rendrai mieux compte avec elle. »

Une voiture s'arrêta devant la porte. C'était le coupé. Elle n'en vit descendre que le domestique. Il lui rapportait le billet.

« Monsieur le comte était déjà parti pour la gare de Nijni.

— Que l'on porte en toute hâte cette lettre au comte à la campagne de sa mère, et que l'on me rapporte aussitôt la réponse. »

Qu'allait-elle devenir en attendant?

« Oui, je vais aller chez Dolly. Si je restais ici je deviendrais folle. »

La pensée de voir Dolly lui rappela la manie qu'avait le mari de celle-ci de faire jouer le télégraphe à propos de tout et de rien. Vite elle envoya une dépêche : « Il faut absolument que je vous parle, revenez au plus tôt. » Puis elle s'habilla. Le chapeau sur la tête, elle s'arrêta devant la femme de chambre, dont les petits yeux gris étaient tout humides de compassion.

« Annouchka, ma bonne Annouchka, que vais-je devenir? balbutia-t-elle en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Je vous en prie, Anna Arkadievna, ne vous tourmentez pas ainsi. Faites un tour, cela vous changera un peu les idées.

— Oui, je vais sortir. Si l'on apporte une dépêche en

mon absence, envoie-la chez Daria Alexandrovna. Ou plutôt non, ne l'envoie pas, car je ne serai pas longue à rentrer. »

Elle monta vivement en voiture.

« Il ne faut pas que je pense, se disait-elle en écoutant avec frayeur les battements précipités de son cœur. Je ne dois chercher qu'à m'occuper l'esprit de choses étrangères. »

Le temps était clair. Une averse était tombée dans la matinée, et les toits, les dalles des trottoirs, le cuir des voitures, mal séchés encore, miroitaient au soleil de mai. Il était trois heures, le moment le plus animé de la journée à Moscou.

Anna était doucement bercée par le coupé qu'enlevaient deux excellents trotteurs, et le grand air rafraîchissait son front. Tout ce qui s'était passé la veille et durant les deux ou trois jours précédents, prenait à ses yeux un aspect peu à peu modifié. L'idée de mourir l'épouvantait moins, et en même temps la nécessité d'en venir là lui semblait moins inéluctable. Le seul sentiment qui lui causât encore une douleur aiguë, était la honte de s'être donnée pour coupable dans le billet qu'elle venait d'envoyer au comte. Pourquoi s'humilier de la sorte? Ne pouvait-elle donc vivre sans lui? En tout cas, pourquoi le lui avouer?

Elle se mit à lire machinalement les enseignes.

« Vente en gros et au détail. — Dentiste. — Oui, je vais tout raconter à Dolly. Il me sera dur de confesser mes torts, car j'en ai; pourtant je le ferai. Vronsky ne lui est pas sympathique, mais elle m'aime, elle ne peut que me donner de bons conseils, et je les suivrai. J'en ai assez d'être traitée en enfant. — Filipov et ses *kalatchis*; on dit qu'il en envoie jusqu'à Pétersbourg,

parce que l'eau de Moscou est meilleure pour leur pâte. — Le puits de Miatichtchy ».

Elle se rappelait avoir passé par là, étant jeune fille, pour aller en pèlerinage à la Lavra de Troïtza.

« On y allait en voiture, dans ce temps-là. Que de choses que je tenais alors pour des rêves irréalisables, ai-je appris à connaître pour misérables! Qui eût pu prédire l'abaissement où je tomberais?... Il a dû triompher en lisant les premiers mots de mon billet! — Mon Dieu, que cette peinture sent mauvais! Pourquoi éprouve-t-on ce besoin de toujours bâtir et badigeonner? — Robes et manteaux. — Ah! que ne peut-on s'arracher du cœur le passé avec ses racines! Penser que c'est tout au plus si l'on peut feindre de l'oublier! — Dolly va me donner tort. Mais au fait, ai-je la prétention d'avoir raison? — De quoi ces jeunes filles peuvent-elles causer pour sourire ainsi? D'amour? Si elles savaient combien c'est lamentable! — Des enfants. Trois gamins qui jouent aux chevaux. Serge! mon petit Serge! Ha! tout perdre pour le retrouver, celui-là! — Pourvu qu'Alexis revienne! Peut-être aura-t-il manqué le train et le reverrai-je en rentrant à la maison... Pourquoi le revoir? pour m'humilier de nouveau? — Je vais dire à Dolly : je souffre atrocement, je sais que je l'ai mérité, mais je te conjure de me venir en aide! »

Elle arriva chez la princesse Oblonsky.

« Y a-t-il quelque visite? demanda-t-elle dans l'antichambre.

— Catherine Alexandrovna Lévine est là.

— Cette Kitty, se dit-elle, qu'aimait Alexis, et qu'il regrette sans doute de n'avoir pas épousée, tandis qu'il maudit le jour où il m'a rencontrée. »

Les deux sœurs, lorsqu'on annonça Anna, conféraient au sujet du nourrisson de Kitty. Dolly vint seule au salon.

« Je comptais précisément passer chez toi aujourd'hui, car j'ai reçu une lettre de Stiva [1].

— Il nous a aussi envoyé une dépêche, répondit Anna.

— Il écrit qu'il ne comprend rien aux formalités qu'exige Alexis Alexandrovitch, mais qu'il ne partira pas sans avoir obtenu une réponse, quelle qu'elle soit. Il ajoute qu'il a bon espoir.

— Je n'espère ni ne désire plus rien. Tu as du monde?

— Oui, Kitty est là, répondit Dolly troublée. Et elle ajouta précipitamment : Je vais te chercher la lettre.

— Kitty estime-t-elle donc au-dessous de sa dignité de me rencontrer? pensait Anna restée seule. Il est vrai, il est entendu qu'une honnête femme ne saurait me voir. J'ai ainsi tout sacrifié à Vronsky. Et comment m'a-t-il récompensée? Ha! que je hais cet homme, que je le hais!... Quoi dire à Dolly? Je ne lui dirai rien, elle ne me comprendrait pas. »

Dolly rentra avec la lettre. Anna lut ce qui la concernait.

« Je ne me soucie plus de tout cela, fit-elle en rendant le papier.

— Pourquoi? tout n'est pas perdu encore. »

Et Dolly ne put se retenir d'examiner sa belle-sœur avec attention. Jamais elle ne lui avait vu une physionomie semblable.

1. Stépane Arkadiévitch, à Pétersbourg pour ses affaires, en avait profité pour tenter une suprême démarche auprès de Karénine, afin de l'amener à consentir au divorce.

« Kitty a-t-elle peur de moi? reprit Anna après un moment de silence.

— Quelle idée! elle est au contraire enchantée de te voir, répondit Dolly très gênée de son mensonge. Du reste, la voici. »

Kitty n'avait pas d'abord voulu paraître. Mais sa sœur, en allant chercher la lettre, l'avait si bien objurguée, que la jeune femme, faisant un effort sur elle-même, vint au salon.

« Je suis charmée de vous rencontrer », dit-elle, toute rouge, en tendant la main à Anna.

Ses préventions étaient tombées dès qu'elle s'était trouvée en présence de ce beau visage, si sympathique, si douloureux aussi.

« Je n'aurais pas été le moins du monde étonnée, répondit Anna, si vous aviez refusé de me voir. Je suis faite à tout. »

Elles causèrent de la maladie dont relevait Kitty, du bébé de celle-ci, de Lévine, de Stiva, et Anna ne tarda pas à prendre congé.

« Adieu, Dolly, adieu! » murmura-t-elle sur le seuil en embrassant longuement sa belle-sœur.

« Elle n'a pas changé, observa Kitty lorsque la maîtresse de la maison rentra. Elle est toujours aussi séduisante. Pourtant il y a en elle quelque chose d'étrange qui vous serre le cœur.

— Le fait est, répondit Dolly toute soucieuse, qu'elle ne paraît pas aujourd'hni dans son état normal. J'ai vu le moment où elle allait fondre en larmes en pleine antichambre. »

*
* *

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, Anna donna au cocher l'ordre de rentrer.

Elle se sentait plus malheureuse que jamais. Cette brève entrevue avec Kitty avait réveillé en elle la conscience de sa déchéance morale.

« Elles m'ont toutes deux regardée comme un être bizarre et à peine compréhensible. — Que peuvent bien se dire ces deux passants qui causent avec tant d'animation? Ont-ils la prétention de se communiquer exactement ce qu'ils éprouvent chacun de leur côté? Comme s'il était possible de partager avec autrui une sensation ou un sentiment quelconques! Ainsi moi tout à l'heure, je projetais de me confier à Dolly; j'ai mieux fait de me taire, qu'aurait-elle éprouvé, sinon une intime satisfaction de me voir expier ce bonheur qu'elle m'a tant envié lorsqu'elle nous a rendu visite à la campagne? Et Kitty? Celle-là eût été plus contente encore, car j'ai bien senti qu'elle me hait et me méprise. — Voilà un homme enchanté de sa personne », pensa-t-elle d'un gros monsieur au teint fleuri et à la démarche guillerette, qui cheminait sur le trottoir dans la direction inverse de celle suivie par le coupé. « Tiens! il me salue. Pourtant je ne crois pas le connaître du tout. Il est vrai, y a-t-il un être que je puisse me vanter de connaître positivement, alors que je ne me connais pas moi-même? On ne connaît que ses sensations et ses désirs, et encore! »

« Ces enfants convoitent des glaces qu'ils savent cependant pas fameuses », se dit-elle en remarquant deux gamins arrêtés en extase devant un marchand

ambulant qui se mouchait dans la fallacieuse serviette destinée à essuyer les verres où il débitait de la glace. « Nous sommes tous ainsi. Faute de bonbons fins, nous nous contentons du premier semblant de friandise venu. Kitty s'est résignée à Lévine quand elle a vu qu'elle ne pouvait épouser Vronsky. — Foutkine, coiffeur. Quel nom! Si je me faisais coiffer par Foutkine? J'en parlerai à Alexis, cela le fera rire. — Mais non, je n'ai plus personne à faire rire. — Ce sont les vêpres qu'on doit sonner de la sorte. Voilà un marchand qui en profite pour multiplier des signes de croix. Il se hâte tellement, qu'il semble avoir peur d'en perdre. Pourquoi ces églises, ces signes de croix? Mensonges, que tout cela, mensonges! Que de mal on se donne pour dissimuler que nous nous exécrons tous les uns les autres! »

Entraînée par le cours des réflexions que lui suggéraient les manifestations de la vie de rue en rue, elle avait un moment presque oublié sa douleur. Mais quand la voiture s'arrêta et qu'elle vit le suisse sortir à sa rencontre, l'affreuse réalité la ressaisit.

« Y a-t-il une réponse?

— Voici », répondit l'homme, en lui tendant un télégramme.

Elle décacheta et lut :

« Impossible de rentrer avant dix heures. »

« Et le messager?

— Il n'est pas encore de retour. »

Un besoin de vengeance surgit dans son âme, confus d'abord, plus précis bientôt. Elle monta rapidement.

« Avant de partir pour toujours, j'irai le trouver où qu'il soit, et il faudra qu'il entende de ma bouche quel mal il m'a fait et à quel point je le hais. »

Elle ne réfléchissait pas que la dépêche qu'elle venait de lire n'était qu'une réponse à celle qu'elle avait envoyée avant de partir pour l'hôtel Oblonsky, et que pour le messager, il n'avait pas encore eu le temps d'atteindre Vronsky.

« Et dire qu'en ce moment il est chez sa mère, causant tranquillement, gaiement, sans le moindre souci des tortures qu'il sait m'infliger! Ho! les murs de cette maison m'écrasent d'un poids terrible! Il faut que je parte! Vite partir!... Où?... Eh bien, je vais prendre le chemin de fer, et je traquerai cet homme jusque chez sa mère. Ce sera au moins une humiliation pour lui. Voyons l'indicateur... Il y a un train à 8 heures 2. J'ai juste le temps d'y arriver. »

Elle donna l'ordre d'atteler des chevaux frais et entassa hâtivement dans un petit sac de voyage les objets indispensables à une absence de quelques jours.

« Certes, je ne rentrerai pas dans cette maison. D'abord je dirai à Vronsky son fait, chez sa mère, ou en pleine gare, ou n'importe où cela se trouvera, et, ensuite, je reprendrai un train dans la direction de Nijni, pour m'arrêter dans une ville au hasard. »

Le dîner était servi, mais l'idée seule de manger lui soulevait le cœur. Dès que l'on eut attelé, elle s'installa dans le coupé.

« Qu'avez-vous tous à vous agiter ainsi autour de moi? dit-elle aux domestiques inquiets. Je n'ai pas besoin de toi, ajouta-t-elle au valet de pied qui montait sur le siège.

— Qui prendra le billet?

— Au fait, comme tu voudras, cela m'est égal. »

Dès que la voiture roula sur le pavé, il sembla à Anna que ses idées s'éclaircissaient de nouveau.

« A quoi ai-je pensé en dernier lieu, tout à l'heure? Ah! oui, à la haine qui anime les hommes les uns contre les autres. — Vous imaginez-vous qu'à force de plaisir vous parviendrez à vous échapper à vous-mêmes? » dit-elle mentalement à une société joyeuse qui passait dans un grand break, allant évidemment en partie de campagne. « Même toi tu ne réussiras pas, continua-t-elle en voyant plus loin un homme ivre traîné par un agent de police. Nous aussi, Vronsky et moi, nous avons essayé du plaisir, et nous sommes toujours restés bien au-dessous des jouissances suprêmes que nous cherchions. »

L'éclatante lumière qui maintenant lui révélait la vie, éclaira pour la première fois le sens de ses relations avec le comte.

« Que cherchait-il en moi? Les satisfactions de l'orgueil plus que celles de l'amour. »

Elle se rappela les tendres inflexions de voix et l'expression de chien soumis qu'il prenait dans les premiers temps de leur liaison.

« A présent que je lui ai sacrifié tout ce que je pouvais sacrifier, il ne trouve plus en moi rien dont il ait à pouvoir triompher, rien qui vaille la recherche d'un succès. Je lui pèse, et il n'est plus préoccupé que de ne pas manquer envers moi d'égards extérieurs, et cela aussi est pure vanité. Au fond, il sera soulagé que je me sois résolue à le délivrer de ma présence. Tandis que mon amour était de jour en jour plus passionné, plus égoïste, le sien allait s'éteignant. Comment eussions-nous pu vivre davantage côte à côte! »

Elle changea de coin dans le coupé, et son trouble était tel, qu'elle remuait les lèvres comme si elle allait poursuivre à haute voix.

« Si je pouvais, je m'efforcerais de devenir pour lui simplement une amie raisonnable. Mais comment me transformer ! Je sais parfaitement qu'il ne me trompe pas. Il n'aime pas plus Kitty que la petite princesse Sarokine. Mais pour moi n'est-ce pas tout un ? Si mon amour le lasse, s'il n'éprouve plus pour moi ce que je n'ai pas cessé d'éprouver pour lui, que m'importent ses bons procédés ! Je préférerais la haine à cette respectueuse froideur.

« Qu'est-ce que ce quartier ? Des maisons, encore et toujours des maisons, pleines de gens très attentifs à dissimuler combien ils s'abhorrent les uns les autres.

« Voyons, que pourrait-il m'arriver d'heureux désormais ? Supposons qu'Alexis Alexandrovitch consente au divorce, qu'il me rende Serge, que j'épouse Vronsky. Kitty et les autres m'en mépriseront-elles moins ? Serge comprendra-t-il comment il peut se faire que j'aie deux maris ? Enfin Vronsky redeviendra-t-il pour moi ce qu'il était autrefois ? Une cérémonie sera-t-elle susceptible de rétablir entre nous des rapports qui me donnent, je ne dis pas du bonheur, mais simplement des sensations qui ne soient pas une torture perpétuelle ? Non, la scission est trop profonde maintenant. Je fais son malheur, il fait le mien, et personne ni rien au monde ne changera cela. — Une mendiante. Elle se croit peut-être digne d'une pitié particulière, comme si nous n'étions pas tous jetés sur cette terre pour y souffrir les uns par les autres ! — Des bambins qui rentrent du collège. Mon petit Serge !...

— Est-ce pour Obiralovka qu'il faut prendre le billet ? » demanda le valet de pied.

Elle eut une certaine peine à comprendre la question, ne s'étant pas aperçue qu'on arrivait à la gare.

Et lorsqu'elle vit où elle était, elle ne se rappela pas immédiatement ce qu'elle y venait faire.

« Oui, pour Obiralovka », répondit-elle enfin en lui tendant sa bourse.

Elle descendit de voiture et traversa la foule pour aller s'asseoir sur un grand divan circulaire au milieu de la salle d'attente. Elle repassa en revue les différents partis qu'elle pouvait prendre. Puis elle se représenta le moment où elle descendrait à la station, réfléchit aux termes du billet qu'elle écrirait à Vronsky pour le prévenir et aux paroles qu'elle prononcerait en entrant dans le salon de la vieille comtesse.

« En ce moment sans doute il est dans ce salon, et peut-être se plaint-il à sa mère des tristesses de sa vie à lui. Car moi aussi j'ai des torts... Si, à force de concessions mutuelles, il était encore possible de retrouver un peu de bonheur!... Mais non! Ha, quelle chose atroce d'aimer et de haïr tout à la fois! »

Et son pauvre cœur battait à rompre.

Un coup de sonnette. Des jeunes gens bruyants et vulgaires passèrent devant Anna. Le valet de pied s'approcha pour escorter celle-ci jusqu'au wagon. Elle prit place au hasard, déposa son petit sac sur le coussin de drap gris fané. Le valet de pied souleva son chapeau galonné en souriant d'un air assez niais en guise d'adieu, et s'en alla. Un employé claqua la portière. Une dame ridiculement attifée courait le long du quai, suivie d'une fillette qui riait avec affectation.

« Cette enfant est déjà prétentieuse », pensa Anna, et pour ne voir personne elle alla s'asseoir à l'extrémité opposée du compartiment.

Un moujik petit et sale, coiffé d'une casquette d'où

s'échappaient des touffes de cheveux ébouriffés, passa à contre-voie, penché vers les rails.

« J'ai déjà vu cet homme. »

Et tout à coup elle se rappela son cauchemar, et recula épouvantée vers l'autre portière. Au même moment, celle-ci s'ouvrait pour laisser monter un monsieur et une dame. Anna se maîtrisa par un effort surhumain. Sa voilette cachait l'altération de ses traits.

Le couple s'installa en face d'elle, examinant curieusement mais du coin de l'œil les détails de sa toilette. Le mari obtint la permission de fumer. Puis il se mit à échanger avec sa femme des observations variées, usant du français et s'ingéniant à attirer l'attention d'Anna et à lier conversation avec elle.

« Ceux-là aussi se détestent, pensait-elle. D'ailleurs, deux êtres aussi laids et aussi idiots pourraient-ils aimer? »

Les appels, les cris, les rires qui succédèrent au second coup de sonnette, lui donnèrent envie de se boucher les oreilles. De quoi pouvait-on rire? Enfin, après un troisième tintement, la locomotive siffla et le train s'ébranla. Le monsieur se signa gravement.

« Qu'est-ce que cela signifie? » pensa Anna furieuse.

Et elle détourna ses yeux pour considérer, par-dessus le chapeau de la dame, les wagons et les bâtiments qui passaient. Peu à peu le mouvement devint plus rapide. Les rayons du soleil couchant se glissèrent jusque dans le compartiment, et une légère brise agita les stores. Anna, oubliant ses voisins, aspira avidement l'air frais et reprit le cours de ses réflexions.

« A quoi pensais-je? A l'impossibilité absolue d'être heureuse désormais. Mais alors, puisque la vérité me crève les yeux... »

« La raison a été donnée à l'homme pour se débarrasser de ce qui le gêne », prononça sentencieusement la dame à la grande admiration de son mari.

« Se débarrasser de ce qui le gêne », répéta mentalement Anna, frappée de la coïncidence qui faisait formuler tout haut à cette créature saugrenue la réponse qu'elle-même n'osait pas tout bas.

En descendant de wagon elle suivit la foule un peu à distance pour éviter le contact de tous ces gens grossiers, et aussi se donner le temps de raisonner ce qu'elle allait faire. Tout ce qu'elle avait projeté lui semblait maintenant d'une exécution extrêmement difficultueuse. Poussée, heurtée, curieusement observée, elle ne savait où se réfugier. Enfin elle eut l'idée d'arrêter un employé au passage et de lui demander si le cocher du comte Vronsky n'était pas à la station.

« Le comte Vronsky? Tout à l'heure on est venu du domaine chercher la princesse Sarokine et sa fille. Mais peut-être le comte a-t-il envoyé une autre voiture. Je vais m'informer. »

Au même moment, Anna vit s'avancer l'homme qu'elle avait chargé de porter son billet. Il lui tendit la réponse avec une mine solennelle. Évidemment il était tout fier d'avoir rempli sa mission.

Elle brisa fiévreusement le cachet.

« Je regrette que votre billet ne m'ait pas joint à Moscou. Je rentrerai à dix heures.

— Je m'y attendais, fit-elle à mi-voix. Tu peux t'en retourner à la maison », dit-elle lentement et doucement au domestique.

Son cœur et sa gorge s'étaient serrés, elle étouffait.

« Non, pensait-elle, s'adressant à celui qui la torturait, je ne te laisserai plus me faire souffrir ainsi! »

Elle reprit sa marche le long du quai.

« Où fuir, mon Dieu! » se dit-elle en se voyant examinée par des gens que sa toilette et sa beauté intriguaient.

Le chef de gare lui demanda poliment si elle attendait un train. Il y avait là un petit marchand de kvas qui ne la quittait pas des yeux. Des dames avec des enfants causaient gaiement avec un monsieur à lunettes qu'elles étaient sans doute venues chercher et elles se turent et se retournèrent pour la regarder passer. Elle hâta le pas.

Un convoi de marchandises s'avançait à sa rencontre. Le quai en était tout vibrant, et Anna un instant eut la sensation de se trouver de nouveau dans un train en marche.

Soudain elle se rappela l'homme écrasé dans la gare de Moscou le jour où elle avait rencontré Vronsky pour la première fois, et elle comprit ce qu'il lui restait à faire.

Rapide et légère elle descendit les marches qui, de la pompe installée à l'extrémité du quai, menaient à la voie, et marcha au-devant du convoi. Elle considéra froidement les bielles de la locomotive, puis mesura de l'œil la distance entre les dernières roues du tender et les premières du fourgon de tête.

« C'est là », se dit-elle en regardant l'ombre projetée par le fourgon sur le sable mêlé de charbon qui recouvrait les traverses, « c'est là, au milieu, qu'il sera puni, et que je serai délivrée de tout et de moi-même. »

Elle eut de la peine à dégager son bras des anses de son petit sac de voyage, et manqua ainsi le moment de se jeter sous le premier wagon. Elle attendit le second. Elle éprouvait la même chose qu'autrefois aux

bains froids au moment de plonger, et elle se signa. Ce geste familier évoqua en foule confuse les souvenirs de jeunesse, puis d'enfance. Les joies fugitives de la vie miroitèrent un instant devant elle, mais elle ne quittait pas des yeux le wagon. Lorsque le milieu entre les deux roues apparut, elle laissa tomber son petit sac, et, la tête enfoncée dans les épaules et les mains en avant, se précipita à genoux sous le wagon.

Elle eut le temps d'avoir peur.

« Où suis-je? Pourquoi? » pensa-t-elle, faisant un effort pour se rejeter en arrière.

Mais une masse énorme, implacable, la heurta à la tête et l'entraîna.

« Seigneur, pardonnez-moi! » balbutia-t-elle, concevant l'inutilité de la lutte.

Un petit moujik ébouriffé se pencha du marchepied du wagon sur la voie en marmottant dans sa barbe.

Et la lueur qui pour l'infortunée avait naguère éclairé le livre de la vie avec ses tourments, ses trahisons et ses douleurs, brilla d'un éclat plus vif, vacilla, et s'éteignit à jamais.

MAITRE ET SERVITEUR

Tel est le titre d'une nouvelle publiée par Tolstoï tout récemment, au début de 1895. Cette œuvre témoigne d'une maturité singulièrement puissante, et sa perfection de forme, sa psychologie pénétrante, son élévation philosophique, n'ont pu que rassurer grandement les admirateurs du maître, à un moment où les plus fervents commençaient à se lasser presque.

Vassili Andréitch Brekhounov, l'un de ces moujiks enrichis qui jouent au fond de la province aux gros brasseurs d'affaires, est en voyage pour aller acheter un bois. Sur les instances de sa femme, il a emmené avec lui Nikita, le seul de ses serviteurs qui ne fût pas ivre en ce jour de Saint-Nicolas le Thaumaturge, fête de la paroisse. La nuit les a pris en chemin, puis le chasse-neige. Ils s'égarent jusqu'à se retrouver deux fois de suite dans le même village, Grichkino. A la fin ils se décident à se renseigner et prendre quelque repos chez un vieil habitant de l'endroit, Tarass.

Ici se place le premier de nos extraits. On y trouve une peinture exquise de maints traits de caractère et mœurs du paysan russe, avec des indications suggestives sur le trouble apporté dans sa vie par le passage de l'antique état de communauté familiale aux conditions économiques et sociales qui ont prévalu en notre âge.

Pétrouchka, l'un des petits-fils de Tarass, les accompagne jusqu'à un certain tournant de route. Mais à peine les a-t-il quittés, qu'ils se perdent de nouveau, tandis que la tourmente redouble de furie. Nous avons choisi là un second extrait, qui se passe de tout argument et commentaire, et que nous avons

interrompu sur l'exclamation qui constitue le dénouement réel de la nouvelle et qui résume sous une forme saisissante le sens philosophique et moral de celle-ci.

I

Vassili Andréitch suivit le vieillard dans l'isba; Nikita avec le traîneau pénétra dans la cour, dont Pétrouchka venait de lui ouvrir la porte, et se dirigea vers le hangar, où on lui offrait d'abriter son cheval. Le sol de ce hangar était couvert, pour plus de chaleur, d'une épaisse couche de paille, aussi la douga[1], qui du reste était assez haute, heurta-t-elle une poutre de la charpente. Aussitôt le coq et les poules, qui perchaient sur la poutre, gloussèrent, indignés qu'on les secouât ainsi de leur sommeil. Les moutons, effarés, se pressèrent dans le coin le plus reculé. Un jeune chien hurla éperdu.

Nikita adressa à la société quelques mots aimables, s'excusant à l'égard des poules et promettant de ne plus les déranger, reprochant doucement aux moutons leur frayeur peu raisonnable, et s'expliquant avec le chien tout en attachant Moukhorty.

« Voyons, cesse donc, petit niais. Nous ne sommes pas des voleurs, et tu te fatigues pour rien.

— Ça me fait penser aux trois conseillers, dit Pétrouchka.

— Quels conseillers? demanda Nikita, qui maintenant secouait la neige dont il était couvert.

— Mais c'est imprimé dans *Paulson*. Un voleur rôde

1. Arc de bois qui relie les brancards en passant par-dessus la tête du cheval.

autour de la maison. Le chien aboie, c'est pour dire au maître : « Prends garde. » Le coq chante, c'est pour dire : « Lève-toi. » Le chat se débarbouille, c'est pour dire : « Un hôte va venir, prépare-toi à le bien recevoir. »

Pétrouchka était un lettré. Il savait par cœur presque toute la chrestomathie de Paulson, le seul livre qu'il connût d'ailleurs, et il se plaisait, surtout quand il avait bu un tant soit peu, comme en ce jour de fête, à citer de ce manuel les passages qu'il jugeait appropriés aux circonstances...

La famille chez laquelle s'était arrêté Vassili Andréitch était une des plus aisées de l'endroit. Elle cultivait cinq lots de terrain et en louait plusieurs autres. Elle possédait dix chevaux, trois vaches, deux veaux et vingt moutons. Elle était composée, outre le père et la mère, de quatre fils mariés, dix petits-fils, dont Pétrouchka seul était marié, cinq arrière-petits-fils dont trois orphelins, et quatre brus veuves avec leurs enfants. C'était une des rares familles qui ne s'étaient pas encore partagé la terre.

Deux fils travaillaient à Moscou comme porteurs d'eau, un autre était au service. Il y avait en ce moment à la maison le vieux, la vieille, le fils-maître, un fils venu de Moscou à l'occasion de la fête, et toutes les femmes avec tous les enfants. Il s'y trouvait aussi le staroste leur voisin.

La lampe suspendue au milieu de l'isba éclairait vivement sur la table les verres à thé, une bouteille de vodka et la collation, et tout autour les briques rouges des murs et les icones dans leur coin d'honneur.

Vassili Andréitch, débarrassé de sa première pelisse,

s'était assis auprès de la table. Tout en suçant les glaçons de ses moustaches, il examinait l'isba et ses habitants de ses yeux proéminents d'épervier. A son côté se trouvait le vieux, avec son crâne dénudé, sa barbe blanche, et sa blouse tissée à la maison; et un peu plus loin le fils venu de Moscou, avec une blouse d'indienne fine sur ses larges épaules; puis l'autre fils, l'aîné, qui dirigeait la maison, et enfin le staroste, un moujik maigre et roux.

La compagnie, après avoir mangé un morceau arrosé de vodka, se préparait à prendre le thé. Le samovar chantait déjà par terre près du poêle. Les enfants étaient sur celui-ci et sur la soupente [1], et une femme assise sur le lit de camp [2] balançait un berceau. La vieille maman, dont le visage était sillonné en tous sens de petites rides qui plissaient jusqu'à ses lèvres, s'empressait auprès de Vassili Andréitch, à qui elle présentait un verre de vodka au moment où Nikita pénétra de la cour dans l'isba.

« Fais-nous honneur, Vassili Andréitch; tu ne peux pas refuser un jour de fête. »

La vue et l'odeur de la vodka, surtout alors qu'il était ainsi transi et las, ne laissèrent pas de troubler Nikita. Il fronça les sourcils, secoua la neige de son bonnet et de son caftan, et, tournant le dos à la table, se signa par trois fois en s'inclinant devant les icones. Ensuite il salua le vieux et l'un après l'autre tous les hommes présents, et collectivement toutes les femmes assises sur des bancs auprès du poêle, souhaita à la

1. *Polati*, faux plancher qui prolonge jusqu'au mur la plate-forme du grand poêle de maçonnerie.
2. *Nary*, autre faux plancher, placé au-dessous des polati.

société une bonne fête et ôta son caftan. Tout cela sans que ses yeux se fussent une seule fois égarés vers la table.

« Comme te voici couvert de givre, petit oncle ! » dit le fils aîné en regardant la barbe du bonhomme.

On offrit à celui-ci de la vodka. Il y eut chez lui une seconde d'hésitation douloureuse : il faillit saisir le verre. Mais il jeta un coup d'œil à Vassili Andréitch, se souvint du serment qu'il s'était fait, du caftan et des bottes qu'il avait bus au dernier carnaval, de son gamin à qui il avait promis d'acheter un cheval au printemps. Il soupira.

« Merci, je n'en prends pas. »

Et il s'écarta du côté de la fenêtre.

« Pourquoi n'en prends-tu pas?

— Je n'en prends pas parce que je n'en prends pas, répliqua Nikita sans lever les yeux.

— Ça lui est défendu, fit Vassili Andréitch en mâchant un craquelin.

— Du thé, alors, dit la bonne vieille. Tu dois être glacé, pauvre. Eh, vous, là, les babas, qu'attendez-vous avec votre samovar?

— Voilà », répondit une jeune femme.

Et, ayant épousseté de son tablier le samovar qui bouillait à flots, elle le souleva non sans effort et vint le poser lourdement sur la table.

Vassili Andréitch se mit à raconter comment ils s'étaient égarés au point de se retrouver à deux reprises dans ce même village, après bien du chemin parcouru. On s'étonnait, on lui expliquait pourquoi il s'était perdu et par où il fallait aller.

« Ou plutôt, si vous couchiez ici? proposa la vieille. Les babas vous feront un lit, ce ne sera pas long.

— Ce serait le mieux, insista le vieux, et vous repartiriez d'aussi bon matin que vous voudriez.

— Merci, frère, mais je ne puis absolument pas. Que je perde une heure, et une année ne me suffirait pas pour la rattraper. Nous arriverons bien, n'est-ce pas? ajouta-il en se tournant vers Nikita.

— C'est à vous de juger, Vassili Andréitch. Si vous décidez de partir, partons », fit le bonhomme en prenant le verre de thé qu'on lui tendait.

« Buvons, et en route! »

Nikita versa avec précaution du thé sur la soucoupe et se réchauffa les mains à la vapeur. Puis, après avoir cassé avec les dents un petit morceau de sucre, il salua la compagnie :

« A votre santé. »

Et il huma le liquide brûlant.

« Quelqu'un ne voudrait-il pas, demanda Vassili Andréitch, nous conduire jusqu'au tournant de route dont le staroste parlait tout à l'heure?

— Rien de plus simple, répondit le fils aîné. Pétrouchka va atteler et vous guidera jusque-là.

— Attelle donc, frère, je t'en serai bien reconnaissant.

— Tu plaisantes, ma petite âme, dit la vieille, nous sommes trop heureux de t'obliger. »

Pétrouchka décrocha son bonnet et sortit.

La conversation reprit au point où l'avait interrompue l'arrivée des voyageurs. Le vieux se plaignait devant le staroste que son troisième fils ne lui eût rien envoyé pour la fête, non plus qu'à sa vieille, alors qu'il avait adressé à sa jeune femme un fichu français.

« Les enfants aujourd'hui ne respectent plus leurs parents.

— C'est bien vrai, dit l'autre. Il n'y a plus moyen de venir à bout de ses fils. Tous se croient plus malins que leur père. Ainsi Démotchkine, qui a cassé un bras au sien; voilà qui est intelligent! »

Nikita écoutait, examinait les physionomies, et avait visiblement envie de caser son mot, mais il était trop occupé par son thé et ne pouvait qu'approuver de la tête. Il avalait verre sur verre et sentait une agréable chaleur pénétrer tout son corps peu à peu.

On en vint à parler des malheureuses conséquences du partage des terres familiales. Et la question était brûlante, car ce partage était demandé par le second fils, qui se trouvait là et gardait un silence maussade. On causa d'abord de la chose d'une manière tout à fait impersonnelle, en raison de la présence des étrangers. Mais à la fin le vieux n'y tint plus, et, les larmes aux yeux, s'écria que tant qu'il vivrait il ne consentirait pas au partage; que sa maison, grâce à Dieu, ne manquait de rien, et que si l'on partageait, chacun n'aurait plus qu'à mendier.

« Ce serait comme les Matvéïev, appuya le staroste. C'était une vraie maison; et quand ils se sont séparés, personne n'a rien eu.

— Voilà ce que tu veux, n'est-ce pas? » conclut le vieux en se tournant vers son fils.

Celui-ci ne répondit pas, et le silence commençait à devenir embarrassant, lorsque Pétrouchka, qui était rentré depuis quelques instants, prononça :

« Ça me fait penser à certaine fable de Paulson. Le père a ordonné à ses enfants de briser un faisceau de verges. Ils n'ont pas pu le rompre d'un coup, mais ils y arrivent en cassant chaque verge l'une après l'autre... C'est attelé, ajouta-t-il.

— En route donc, dit Vassili Andréitch en se levant. Quant au partage, grand-père, ne cède pas. Va plutôt chez le juge de paix.

— Il fait tant de chicanes! geignit le vieux, tant de chicanes, c'est le diable! »

Cependant Nikita venait de vider son verre pour la cinquième fois et ne se décidait pas à le retourner. Il l'avait couché, au contraire, en travers de sa soucoupe espérant qu'on le remplirait de nouveau. Mais le samovar était vide. D'ailleurs, Vassili Andréitch endossait sa pelisse. Il n'y avait plus qu'à partir. Nikita se leva à son tour, remit dans le sucrier son morceau de sucre rongé de tous côtés, essuya du pan de sa blouse la sueur de son front et se dirigea vers son caftan, qu'il avait suspendu auprès du poêle pour le faire sécher.

S'en étant revêtu, il poussa un profond soupir, remercia ses hôtes, salua à la ronde, et quitta la salle chaude et claire pour le vestibule obscur et froid où le vent piaulait et où la neige pénétrait par les fentes de la porte. Puis il gagna la cour.

II

L'endroit où Nikita venait d'arrêter le traîneau était un peu garanti du vent par une faible élévation de terrain. Par instants l'ouragan se calmait, seulement ce n'était pas pour longtemps, et ensuite, comme pour rattraper les quelques secondes perdues, il soufflait et tourbillonnait avec plus de violence.

Un de ces coups de vent survint au moment où Vas-

sili Andréitch ressortait du traîneau et s'approchait de son domestique pour examiner avec lui la situation et y chercher remède. Ils n'eurent que le temps de se baisser sous la fureur du chasse-neige. Moukhorty, lui aussi, se ramassait sur lui-même, et il serrait les oreilles contre l'encolure.

Quand la bouffée fut passée, Nikita retira ses moufles, les enfonça dans sa ceinture, souffla dans ses mains, et commença à détacher les rênes de la douga.

« Que fais-tu là? s'écria l'autre.

— Dame! que puis-je faire sinon dételer? Je suis à bout de forces.

— Ne pourrions-nous tâcher d'arriver n'importe où?

— Nous n'arriverions qu'à fatiguer le cheval inutilement. Vois dans quel état il est déjà, le pauvre. »

Moukhorty, en effet, n'en pouvait plus, ses flancs fumants de sueur se soulevaient péniblement.

« Il faut passer la nuit ici », fit Nikita, du même ton qu'il eût employé s'ils se fussent trouvés dans une bonne auberge.

« Mais nous allons mourir gelés!

— Eh bien, nous mourrons, s'il n'y a pas moyen de faire autrement... »

Sous ses deux pelisses, Vassili Andréitch avait chaud, surtout après les efforts qu'il avait faits naguère. Pourtant un frisson lui courut tout le long du dos lorsqu'il comprit qu'il était inéluctable pour eux de demeurer là la nuit entière. Il remonta sous la capote et, pour se calmer un peu, tira de sa poche des cigarettes et des allumettes.

Nikita achevait de dételer. Tout en défaisant la sous-ventrière, les rênes, la mancelle, la douga, il ne cessait d'exhorter le cheval.

« Viens, ma colombe, disait-il en le faisant sortir des brancards. Tu vois, je vais t'attacher ici. A présent, je vais te débrider. Et puis je vais te mettre un peu de paille. Mange, et tu ne seras pas triste. »

Mais Moukhorty ne semblait pas tranquillisé du tout. Il piaffait, se serrait le long du traîneau, tournait la croupe contre le vent et frottait sa tête sur la manche de Nikita. Il arracha avidement une bouchée de la paille qu'on lui présentait, mais aussitôt, réfléchissant sans doute que ce n'était pas le moment de s'occuper de paille, il la laissa tomber.

« Maintenant nous allons établir un signal, dit Nikita en tournant l'avant-train du traîneau contre le vent et dressant les deux brancards en l'air. Quand la neige nous aura recouverts, il restera toujours bien un bout de brancard pour la dépasser, et les bonnes gens pourront ainsi nous retrouver. C'est mon père qui m'a appris à faire ça. »

Vassili Andréitch frottait allumette sur allumette en tenant la boîte à l'abri derrière sa pelisse écartée. Mais ses mains tremblaient, et le vent éteignait le feu avant qu'il eût eu le temps de le porter à la cigarette. Enfin une allumette prit. La flamme éclaira un instant la fourrure de son col, sa main avec la bague d'or passée au médius, la sacoche qui avait glissé par devant; la cigarette s'alluma. Il aspira deux exquises bouffées, avala la fumée, la fit ressortir par le nez; mais avant qu'il eût pu mettre la cigarette à ses lèvres une troisième fois, le vent emporta le tabac embrasé. Cependant ç'avait été assez de ces deux bouffées pour le réconforter.

« Puisqu'il faut coucher ici, couchons-y! » murmura-t-il avec décision.

Il voulut d'abord rendre le signal plus apparent, et par la même occasion se prouver à soi-même qu'il avait autant de savoir-faire qu'un Nikita. Il prit le foulard qu'il avait quitté tout à l'heure et jeté dans le traîneau, ôta ses gants, et, se dressant de toute sa hauteur, noua solidement l'étoffe au bout d'un des brancards. Ce drapeau improvisé flotta aussitôt, tantôt déployé et claquant au vent, tantôt collé le long de sa hampe.

« Vois-tu comme ça fait bien! » s'écria Vassili Andréitch, fier de son œuvre.

Il rentra dans le traîneau.

« Nous aurions plus chaud l'un et l'autre si tu pouvais venir là auprès de moi, mais il n'y a pas de place pour deux.

— Je trouverai bien où me mettre, répondit Nikita. Mais avant tout il faut que je couvre le cheval, la pauvre bête est tout en sueur. »

Il vint prendre sous la capote la pièce de toile à sac, la plia en deux, l'étala sur Moukhorty, et posa par-dessus, pour la maintenir, la sellette et la pesante avaloire.

Puis il regagna encore le traîneau :

« Vous vous passerez bien aussi de l'autre toile. Et donnez-moi en plus un peu de paille. »

Il passa derrière la capote, fit un trou dans la neige, y mit la paille, rabattit son bonnet sur les oreilles, arrangea autour de soi son caftan, s'enveloppa de la pièce de toile et s'assit sur la paille en s'adossant à l'arrière-train du traîneau pour se garantir du vent et de la neige.

Vassili Andréitch hocha la tête en signe de désapprobation des agissements de Nikita, aussi ignorant

et aussi bête, décidément, que tous les autres moujiks, et prit ses dispositions pour la nuit. Il égalisa la paille, enfonça ses mains dans les manches de sa pelisse, et installa sa tête dans le coin du devant, qui l'abritait à peu près.

Il n'avait guère envie de dormir. Il réfléchissait, et toujours à la même chose, à l'unique, à ce qui était le but, le sens, la joie et l'orgueil de sa vie : l'argent; ce qu'il en avait gagné déjà et ce qu'il en pouvait gagner encore; ce que d'autres en gagnaient ou auraient pu gagner; les moyens enfin d'en gagner.

« Le chêne, se disait-il, songeant au bois qu'il allait acheter, le chêne ne sera pas seulement débité pour la charpenterie, il servira aussi à fabriquer des patins. Il y aura, j'imagine, en bois coupé, une trentaine de sagènes [1] par désiatine. Mais le pomiechtchik n'aura pas ses dix mille roubles. C'est bien assez de huit mille, et encore ne comptera-t-on pas les clairières. Je graisserai la patte à l'arpenteur; pour cent à cent cinquante roubles il m'attribuera au moins cinq désiatines de plus sous prétexte de clairières. Du reste, quand mon pomiechtchik verra que je suis prêt à lui remettre séance tenante trois mille roubles de la main à la main, il n'hésitera pas à accepter mon prix. »

Et Vassili Andréitch tâtait machinalement son portefeuille à travers ses deux pelisses.

« Mais comment donc avons-nous fait pour nous écarter de la route? C'est inconcevable. Nous aurions dû rencontrer la forêt avec la maison du garde. Il est

1. La sagène cubique égale une dizaine de stères et la désiatine un hectare.

vrai, on n'entend pas les chiens, ils n'aboient jamais quand il le faut. »

Il rabattit son col et se mit à écouter et regarder. Il n'apercevait que la silhouette confuse de Moukhorty, avec la toile qui flottait au vent. Il n'entendait que le piaulement de la tempête, les claquements du foulard contre le brancard, le froissement de la neige contre la capote. Il s'enveloppa de nouveau.

« J'aurais mieux fait de rester à Grichkino chez le vieux Tarass. Enfin, nous arriverons bien demain, il n'y aura qu'une nuit de perdue. Par un temps pareil, les autres ne voyageront pas non plus, et j'aurai toujours une avance sur eux. »

Il se rappela que le lendemain, il devait recevoir du boucher le prix des moutons qu'il lui avait vendus.

« Il a promis de venir lui-même. Il ne me trouvera pas chez moi, et ma femme ne saura pas se faire payer. Elle est si niaise! Et pas le moindre usage. Ainsi, comment a-t-elle reçu l'ispravnik, qui a tenu à me rendre visite hier à l'occasion de la fête!

« Il est vrai, où aurait-elle pu s'éduquer? Pas chez ses parents, toujours. Le père, un simple petit villageois, pas plus : un méchant moulin et une auberge, voilà tout ce qu'il avait. Tandis que moi, que n'ai-je pas fait en quinze ans! Un magasin d'épicerie et un de blé, deux débits de boisson, un moulin, deux métairies en fermage, une maison avec une grange en fer, énumérait-il en extase. Qui connaît-on aujourd'hui dans tout le district? Brekhounov, moi!

« Et pourquoi? Parce que je m'applique à mes affaires au lieu de me laisser aller, comme tant d'autres, à dormir ou m'occuper de sottises. Est-ce que je dors, moi! Qu'il vente, qu'il neige, comme à

présent, je suis en route, intrépide. C'est ainsi que l'on ne manque pas une affaire...

« Mais voyez comme ça souffle! Ça va si bien nous ensevelir, qu'au matin nous n'en pourrons plus sortir. »

L'ouragan se déchaînait avec une telle furie, qu'il soulevait à demi dans ses tourbillons de neige l'avant-train du traîneau.

« Pourquoi ai-je écouté Nikita! Il fallait continuer; nous aurions fini par arriver quelque part, quand ce n'eût été qu'à Grichkino une troisième fois. Nous aurions couché chez Tarass. »

Il se redressa sur son séant, tira son étui à cigarettes, et se tourna contre le fond de la capote pour s'abriter. Mais le vent pénétrait dans l'étroit espace et éteignait les allumettes l'une après l'autre. Enfin le bout de la cigarette s'embrasa, et Vassili Andréitch en fut tout joyeux. Bien que sa cigarette fût fumée par le vent beaucoup plus que par lui-même, le peu de bouffées qu'il en put aspirer lui firent grand plaisir.

Puis il se blottit de nouveau dans son coin et au milieu de ses rêvasseries ne tarda pas à s'assoupir.

Tout à coup il fut réveillé comme par un choc. Était-ce Moukhorty qui avait tiré brusquement de la paille hors du traîneau? N'était-ce pas plutôt en lui-même que quelque chose s'était agité? Toujours est-il que son cœur battait, au point qu'il lui sembla que le traîneau entier tressautait.

Il ouvrit les yeux. Rien n'avait changé, seulement il faisait un peu moins sombre.

« C'est l'aube », pensa Vassili Andréitch.

Mais il réfléchit aussitôt que ce pouvait être également le lever de la lune.

Il regarda le cheval. Moukhorty, la croupe contre le

vent, tremblait de tout son corps. La toile, couverte de neige, s'était relevée d'un côté et l'avaloire avait glissé. Puis Vassili Andréitch se pencha et jeta un coup d'œil derrière la capote. Nikita n'avait pas bougé. La toile dont il s'était enveloppé, ainsi que ses jambes, disparaissaient sous une épaisse couche de neige.

« Pourvu que le moujik ne meure pas gelé! Ses vêtements ne sont guère chauds. Et puis il est si exténué. Avec ça qu'il n'a pas le coffre trop solide... Je serais encore responsable de sa mort. »

Il eut l'idée d'enlever la toile du cheval pour la mettre sur Nikita. Mais décidément il faisait trop froid pour sortir du traîneau. Et puis Moukhorty en eût souffert, et c'était une bête qui avait coûté gros.

« Pourquoi ai-je écouté ma femme et emmené ce bonhomme! »

Et il se laissa retomber dans le coin du traîneau.

« Une fois déjà il a passé toute une nuit dans la neige, et il n'a rien eu... Il est vrai que Sévastian, lui, quand on l'a retiré, était mort, raide ainsi qu'un quartier de bœuf gelé... Ah! que n'ai-je couché à Grichkino! Rien n'aurait pu m'arriver. »

Et s'enveloppant avec soin de ses deux pelisses de manière à ne rien perdre de la chaleur de la fourrure et à être dans la mesure du possible protégé de la tête aux pieds, il ferma les yeux pour essayer de se rendormir. Cependant, loin de retrouver le sommeil, il se sentait de plus en plus nerveux. Il recommença à supputer les bénéfices de l'affaire entreprise, à récapituler ce qu'on lui devait de droite et de gauche, à s'extasier enfin sur la situation qu'il avait par lui-même conquise. Mais toutes ces délicieuses méditations étaient sans cesse troublées par une inquiétude qui

allait croissant d'instant en instant, et où il s'ingéniait à ne voir que le regret de n'avoir pas couché à Grichkino. Il avait beau se tourner et retourner à la recherche d'une position plus commode et mieux garantie du chasse-neige, il était de moins en moins à l'aise. Les jambes, immobiles dans les grandes bottes, commençaient à lui faire, à force d'engourdissement, un mal insupportable. Et puis le vent n'était jamais en peine de découvrir par où s'insinuer quand même.

Un moment il crut entendre un chant de coq dans le lointain. Il se dégagea du col de sa pelisse et prêta l'oreille, mais il ne perçut plus que le rugissement de la tourmente et les coups de fouet des paquets de neige qui s'abattaient sur la capote.

Nikita, lui, demeurait comme figé. Andréitch l'appela à deux reprises, sans que le bonhomme tressaillît seulement.

« Parbleu, il dort sans souci de rien... Cette nuit ne finira jamais! Le matin doit pourtant être proche maintenant. Si je regardais l'heure? Non, ma foi, il fait trop froid pour que j'ouvre ma pelisse... Cependant, si je savais que nous n'avons plus longtemps à attendre l'aube, je serais un peu tranquillisé et nous nous mettrions toujours à atteler. »

Au fond, il savait parfaitement que la nuit n'était pas si avancée, et s'il hésitait à regarder l'heure, c'était qu'il avait peur de la connaître. Il ne tarda pas néanmoins à céder à la tentation, et entr'ouvrant sa pelisse de dessus et dégrafant celle de dessous juste assez pour pouvoir insinuer sa main, il chercha sa montre. Ayant non sans peine retiré celle-ci, qui était d'argent avec des fleurs d'émail bleu, il se colla contre le fond de la capote, choisit des doigts une allumette garnie

de beaucoup de phosphore, et s'y prit si bien cette fois qu'il la fit flamber du premier coup. Il présenta le cadran à la lueur, regarda, et n'en crut pas ses yeux... Il n'était que minuit dix.

Un frisson lui passa dans le dos. Refermant sa pelisse, il se réinstalla, morne.

Soudain, à travers le bruissement monotome du chasse-neige, il perçut nettement un son nouveau, un son émanant à n'en pas douter de quelque chose qui avait vie. Ce son allait augmentant progressivement, pour décroître ensuite graduellement aussi. C'était un loup, il n'y avait pas à se tromper, et un loup qui hurlait à si petite distance que l'on distinguait chaque fois jusqu'à ses changements d'intonation. Moukhorty, remuant ses oreilles dressées, n'écoutait pas avec moins d'attention que son maître, et lorsque le fauve eut terminé sa roulade, le cheval changea de pied et s'ébroua comme pour avertir les gens.

Ce nouveau danger interdisait à Vassili Andréitch tout sommeil, et même lui ôtait toute possibilité de calme d'esprit. C'était en vain à présent qu'il s'efforçait de ramener sa pensée sur ses affaires, sa richesse, sa notoriété, son influence, la peur l'envahissait de plus en plus, et tout était dominé par le désespoir de n'être pas resté à Grichkino.

« Après tout, n'ai-je pas, grâce à Dieu, assez d'affaires sans celle de ce bois... Que n'y ai-je pas renoncé!... On assure que ce sont surtout les ivrognes qui meurent de froid, et justement, à cause de cette maudite fête, et tout à l'heure encore chez Tarass, j'ai bu plus qu'à l'ordinaire. »

Il observa son état, et constata qu'il grelottait de tout son corps. Était-ce de froid ou de terreur? Il serra

ses vêtements autour de lui, se recroquevilla dans son coin. Mais il ne pouvait plus tenir en place. Il voulait descendre du traîneau, agir de quelque façon, pour secouer l'épouvante qui grandissait en lui, et qu'il se sentait désormais impuissant à dompter.

Il tira de nouveau cigarettes et allumettes. Il ne restait plus que trois de celles-ci, et elles ratèrent l'une après l'autre.

« Que le diable t'emporte! » grommela-t-il en rejetant sa cigarette.

Il allait la faire suivre de son porte-allumettes, mais il retint son bras déjà prêt à se détendre et remit dans sa poche le petit étui d'argent.

Il sortit de dessous la capote, se secoua les jambes, et, tournant le dos au vent, resserra sa ceinture.

« Pourquoi demeurer ainsi couché à attendre la mort? pensa-t-il soudain. Enfourchons le cheval, et au large!... Pour Nikita, que lui importe de trépasser! Sa vie n'est pas telle qu'il ait lieu de la regretter. Tandis que la mienne... »

Il détacha Moukhorty, lui rejeta les guides sur l'échine, et voulut monter, mais, empêtré dans ses longues pelisses, n'y put réussir. Il renouvela sa tentative en se soulevant à l'aide du traîneau; la voiture vacilla sous son poids, et ce fut encore un élan de perdu. Enfin, ayant rapproché le cheval contre l'avant-train, il parvint à s'étaler sur le ventre en travers du dos de Moukhorty. Il demeura un moment dans cette position, puis, se poussant de-ci de-là, arriva à passer une jambe de l'autre côté, et s'assit, les pieds dans les courroies de l'avaloire en guise d'étriers. La secousse imprimée au traîneau avait réveillé Nikita. Il releva la tête, et Vassili Andréitch crut l'entendre parler.

« Ah bien, si l'on vous écoutait, vous autres rustres!... Périr comme çà sans rien tenter? Par exemple! »

Il arrangea sur ses genoux les pans flottants de sa pelisse, et lança le cheval dans la direction où il supposait rencontrer la forêt et la maison du garde.

*
* *

Comme tous les hommes vivant en pleine nature et en proie permanente au besoin, Nikita était d'une endurance à peu près illimitée. Les heures, les jours même, pouvaient passer sans qu'il s'irritât, s'impatientât ou s'inquiétât.

Il avait parfaitement entendu les appels du maître, mais il avait jugé inutile de se déranger pour y répondre. La pensée qu'il pouvait ou plutôt, selon toute probabilité, qu'il devait mourir cette nuit, lui était venue au moment même où il prenait ses dispositions pour attendre le jour derrière le traîneau. Bien qu'il conservât encore la chaleur déterminée par les cinq verres de thé bouillant et les pénibles efforts multipliés dans la neige depuis le tournant de route où les avait quittés Pétrouchka, il savait que cette chaleur irait décroissant rapidement. Et il n'aurait plus la force de réagir contre le froid par de nouveaux mouvements, car il était exténué autant que cheval fourbu le fut jamais. Et puis voilà que celui de ses pieds dont la botte était trouée s'était engourdi au point qu'il n'en sentait plus le pouce.

La mort imminente ne lui parut ni trop regrettable, ni trop effrayante. Sa vie n'était pas si joyeuse : pure servitude qui commençait à lui peser. D'autre part, il se disait qu'au-dessus des maîtres terrestres comme

Vassili Andréitch, il y avait le Maître des maîtres qui l'avait envoyé ici-bas, et qui saurait compenser pour lui les vicissitudes de sa triste existence.

« Quitter les lieux où l'on a vécu, la vie à laquelle on s'est habitué? Bah, il s'agira simplement de s'habituer à une nouvelle vie, et ce n'est qu'un instant à passer... Les péchés? »

Il se remémora son ivrognerie d'antan, ses violences envers sa femme, ses jurons, sa négligence à remplir ses devoirs religieux...

« Certes, j'ai péché beaucoup. Mais en ai-je cherché les occasions? »

Et il s'abandonna aux souvenirs qui l'assaillaient, son mariage, son récent refus de prendre de la vodka, son petit, l'isba de Tarass, le jour où il avait bu son caftan et ses bottes, la conversation de tantôt sur le partage, et Moukhorty qui ne devait tout de même pas étouffer de chaleur, et Vassili Andréitch, qui en se remuant faisait à chaque instant craquer le traîneau. A la fin tout se brouilla dans sa tête, et il s'endormit.

Au moment où le maître, en se hissant sur le cheval, ébranla la voiture contre l'arrière-train de laquelle était accoté Nikita, celui-ci fut réveillé par un des patins qui lui heurta le dos. Il dégagea sa tête, regarda et comprit qu'on l'abandonnait. Il cria pour qu'on lui laissât la toile dont le cheval n'avait plus besoin, mais l'autre, sans se retourner, s'éloigna précipitamment dans la blanche poussière.

Nikita, tirant ses jambes à lui non sans peine, se leva. Aussitôt un froid douloureux pénétra tout son corps. Il réfléchit un instant. Partir à la recherche d'une habitation, il n'en avait plus la force. Se rasseoir là derrière la capote n'était plus possible, la neige

avait déjà comblé la place. Il soupira, et se laissa choir dans le traîneau, bien qu'il prévît qu'il ne pourrait s'y réchauffer : avec quoi se couvrir, par-dessus son mauvais caftan, qui le protégeait si peu, qu'il lui semblait n'avoir que sa chemise sur la peau?

Il s'accroupit tout au fond, grelottant comme feuille au vent. Et bientôt il commença à défaillir.

Mourait-il, ou s'endormait-il seulement? Il ne savait, mais il se sentait aussi prêt pour la première chose que pour la seconde. Si Dieu veut qu'il se réveille encore vivant dans ce monde pour continuer à soigner les chevaux des autres, à porter au moulin le blé des autres, à boire et faire vœu de ne plus boire, à abandonner tout son argent à sa femme, à attendre de pouvoir acheter un cheval au petit, que Sa volonté soit faite. Si Dieu veut qu'il se réveille dans un autre monde où tout soit aussi nouveau et joyeux qu'étaient nouvelles et joyeuses ici-bas, dans son enfance, les tendresses de sa mère et les parties avec les camarades à travers bois et prairies, que Sa volonté soit faite.

Et Nikita perdit conscience.

***

Pendant ce temps, Vassili Andréitch poussait sa monture, de la bride et des talons, dans la direction où il espérait trouver la forêt et la maison du garde. La neige l'aveuglait, et le vent était si violent, que Moukhorty parfois s'arrêtait un instant, comme près de renoncer à la lutte. Le cavalier, penché sur l'encolure, avait fort à faire de sans cesse ramener la pelisse entre ses jambes et la sellette glaciale.

Il allait ainsi depuis cinq minutes, toujours tout

droit, croyait-il, sans rien voir que la tête de Moukhorty et le désert blanc, sans rien entendre que le mugissement de la tempête autour de lui.

Tout à coup, quelque chose de noir lui apparut. Son cœur battit de joie. Il approcha, persuadé qu'il distinguait déjà la silhouette confuse d'une isba. Mais ce n'était qu'une haute touffe d'armoise que le vent secouait sur les confins d'un champ.

A la vue de cette plante torturée par la tourmente, Vassili Andréitch tressaillit, sans trop savoir pourquoi, et il hâta son cheval, sans remarquer qu'en s'orientant de ce côté il avait changé complètement sa direction première, et qu'il cheminait maintenant en sens opposé.

De nouveau une ombre s'offrit. Cette fois, ce ne pouvait être qu'une habitation. Il s'approcha rapidement. C'était encore la touffe d'armoise. Ses hautes tiges s'agitaient toujours follement dans les tourbillons de neige, et de nouveau une terreur indéfinissable s'empara de Vassili Andréitch.

Mais... il y avait là des traces de sabots de cheval. L'homme se pencha haletant, examina l'empreinte : ce n'étaient, à n'en pas douter, que les traces de Moukhorty.

« Je suis perdu si je continue à tourner ainsi en cercle. »

Pour brusquer l'affreux sentiment qui le possédait plus intimement de minute en minute, il pressa davantage sa monture, regardant fixement la poussière blanche, où s'allumait de-ci de-là des scintillements aussitôt éteints.

Soudain, un cri terrible, assourdissant, retentit tout près de ses oreilles, et tout trembla sous lui. Il étrei-

gnit des deux bras l'encolure du cheval, mais là aussi tout tremblait, là le cri devenait plus effrayant. Il fut plusieurs secondes sans pouvoir se ressaisir et sans comprendre. — Eh! c'était tout bonnement Moukhorty qui hennissait de détresse avec tout ce que sa voix pouvait avoir de force.

« Que le diable l'emporte, quelle peur il m'a faite! »

Mais il avait beau avoir démêlé le motif de sa peur, il ne la pouvait plus surmonter.

Il n'était même plus capable de s'apercevoir qu'il avait cessé d'aller à l'encontre du vent pour cheminer dans le sens des lanières de neige. Il était morfondu de froid. Il ne pensait plus à la forêt ni à la maison du garde, et n'aspirait maintenant qu'à retrouver le traîneau. — Oh! ne pas périr solitaire, comme cette armoise, au milieu de ce désert de neige!

Tout à coup, le cheval glissa et se mit à se débattre dans un amoncellement de la blanche poussière. Vassili Andréitch sauta vivement de côté, entraînant avec soi l'avaloire et la sellette. Moukhorty, dès que son maître se fut dégagé, n'eut pas trop de peine à se relever. Il fit un bond, hennit, sauta de nouveau, et détala, quittant son cavalier en plein tas de neige. Vassili Andréitch voulut le poursuivre, mais il s'enfonçait à chaque pas jusqu'au-dessus du genou, et il lui fallut bientôt s'arrêter.

« Quoi, pensa-t-il, le bois, les magasins, les cabarets, les fermes, qu'est-ce que tout cela va devenir? »

Et l'armoise tordue par le vent se présenta à son esprit. Alors une telle épouvante le saisit, qu'il douta de la réalité de tout ce qui venait de lui arriver.

« N'est-ce pas un cauchemar? »

Mais non, il ne dormait pas. La neige qui lui cinglait

le visage, le désert où il se trouvait perdu, solitaire comme l'armoise de tout à l'heure, l'imminence d'une mort inéluctable et stupide, tout cela n'était que trop réel.

« Sainte Vierge des cieux, saint Nicolas le Thaumaturge! gémit-il en se rappelant l'office de la veille, avec les icones à la face noircie et au nimbe d'or, et les cierges qu'il vendait pour placer devant, et qu'un compère lui rapportait bientôt, à peine entamés, pour qu'il les revendît à d'autres fidèles. »

Il se mit à prier saint Nicolas le Thaumaturge, lui promit un *Te Deum* où l'on brûlerait les cierges entiers. Mais en même temps il concevait clairement que ces icones, ces cierges, et les offices, et les prêtres, tout cela était important et nécessaire là-bas à l'église, mais n'avait rien à voir avec la situation désespérée où il se débattait en ce moment.

« Voyons, ne perdons pas courage. Il faut suivre les traces du cheval avant que la neige les ait effacées. »

Et il courait, tombait, se relevait, et tombait encore. L'empreinte des sabots n'était déjà plus qu'à peine perceptible.

« C'en est fait de moi, je ne pourrai même pas suivre les traces de Moukhorty jusqu'au bout! »

Mais justement, en regardant devant soi, il aperçut une ombre. C'était Moukhorty, et auprès de Moukhorty le traîneau avec ses brancards dressés. Le cheval, son harnachement pendant sur un de ses flancs, avait repris sa première place, et il secouait sa tête, que la bride, prise par un de ses pieds de devant, tirait vers le sol.

*
* *

Vassili Andréitch se traîna jusqu'à la voiture, et là, s'appuyant des deux mains à la capote, il demeura un moment à reprendre haleine et se calmer. Nikita n'était plus derrière la capote. Il y avait quelque chose de couché à l'intérieur de celle-ci, ce ne pouvait être que lui.

Vassili Andréitch n'avait plus peur de rien à présent, sinon de la réapparition des émotions éprouvées en face de la touffe d'armoise et surtout lorsqu'il était resté seul dans le tas de neige. Pour écarter de soi ces atroces tortures, il s'agissait de se remuer coûte que coûte et de se préoccuper de quoi que ce soit d'autre que sa propre sécurité.

Le dos au vent, il secoua la neige de son bonnet, de ses gants, de sa pelisse, de ses bottes, et, se réenveloppant soigneusement, serra sa ceinture ainsi qu'il en avait l'habitude quand il se mettait à une besogne quelconque.

La chose la plus urgente, c'était de dégager le pied du cheval, et il s'en acquitta sans tarder. Puis il rattacha Moukhorty et tourna autour de lui pour rèmettre en ordre son harnachement. Comme il achevait, il vit remuer Nikita. Le moujik, dont la tête était couverte de neige, se souleva et s'assit en y employant visiblement tous ses efforts. Il faisait devant son nez des gestes étranges, on eût dit qu'il voulait chasser des mouches, et il marmottait quelque chose, un appel sans doute.

Vassili Andréitch, sans prendre le temps de replacer la toile sur l'échine du cheval, s'approcha.

« Qu'est-ce que tu as? demanda-t-il.

— Je me m... m... meurs, balbutia le bonhomme. Tu donneras au petit ce que tu me dois... Ou à ma femme... N'importe.

— Eh bien, eh bien, tu as donc si froid?

— La mort vient... Pardonne-moi, au nom du Christ », gémit Nikita en continuant à faire devant son visage le geste de chasser des mouches.

L'autre resta un instant immobile et silencieux. Puis, avec la même décision qu'il montrait lorsqu'il tapait dans la paume de son partenaire après la conclusion d'une affaire, il se redressa, retroussa les manches de sa pelisse, et se mit à enlever des deux mains la neige qui enveloppait Nikita. Ensuite il ôta prestement sa ceinture, écarta sa pelisse, et, poussant son domestique au fond de la voiture, il s'étendit sur lui en le couvrant, non seulement de l'ample manteau, mais de tout son corps échauffé par le mouvement. Il insinua les bords de la fourrure entre le corps du bonhomme et le plancher du traîneau, et resta ainsi, la tête appuyée contre l'avant-train, et ne prêtant plus nulle attention maintenant ni aux piétinements du cheval, ni au mugissement du chasse-neige, mais tout entier tendu à guetter la respiration de son domestique. Celui-ci ne bougea pas d'abord. Puis il respira fortement et remua.

« Ah! fit Vassili Andréitch, tu vois bien!... Et toi qui parlais de mourir!... Ne te déplace pas, réchauffe-toi... Là, à la bonne heure! »

A son grand étonnement, il n'en put dire davantage. Des larmes lui avaient jailli aux yeux, et sa mâchoire inférieure s'était mise à trembler. Il ne put qu'avaler la salive de sa gorge contractée.

« J'ai eu trop d'émotions, pensa-t-il, et je suis très affaibli. »

Mais cette faiblesse même, loin de lui être désagréable, déterminait en lui une impression d'une suavité toute particulière et qu'il n'avait jamais encore éprouvée.

« Voilà comme je suis, moi », se dit-il, non sans une fierté attendrie.

Il demeura assez longtemps silencieux, essuyant ses yeux à la fourrure du collet relevé et ramenant autour d'un de ses genoux un pan de la pelisse que le vent avait écarté.

A la fin pourtant il n'y tint plus, il lui fallait s'épancher.

« Nikita, fit-il.

— Je suis bien, j'ai chaud, entendit-il de dessous lui.

— A la bonne heure, frère. Figure-toi, j'ai failli me perdre. Nous aurions ainsi péri de froid chacun de notre côté. »

Mais de nouveau son menton trembla, ses yeux se remplirent de larmes, et il ne put continuer.

« Ça ne fait rien, se dit-il, je sais bien ce que je sais à présent. »

A plusieurs reprises, il jeta un coup d'œil au cheval et vit que la pauvre bête était toute découverte, la toile et l'avaloire traînant dans la neige. Il eût fallu se lever pour y remédier, mais Vassili Andréitch ne put se résoudre à abandonner Nikita, ne fût-ce que pour une seconde, ni à troubler l'état de douce joie où lui-même se trouvait depuis peu.

Son corps était chaud, entre Nikita et la pelisse. Seulement ses mains, qui retenaient la fourrure de chaque

côté du moujik, et ses jambes, que le vent découvrait incessamment, commençaient à se refroidir. Mais il n'y prenait point garde, ne se préoccupant que de son domestique.

« Il faudra bien qu'il se réchauffe tout à fait, à la fin ! » pensait-il avec l'assurance qui lui était habituelle lorsqu'il parlait de ses affaires.

Il ferma les yeux malgré lui. D'abord défilèrent dans son imagination les impressions du chasse-neige, des brancards dressés avec le foulard qui claquait au bout de l'un de ses flancs, et de Nikita étendu au-dessous de lui. Puis ce furent les souvenirs de la fête, sa femme, l'ispravnik, le tiroir aux cierges, et de nouveau Nikita. Ensuite la famille de Tarass, les murs blancs de sa propre maison, la grange en fer qui y attenait. Enfin tout se confondit dans le sommeil comme les couleurs de l'arc-en-ciel se perdent en une seule lumière blanche.

Assez tard, des rêves survinrent. Il se voit auprès du tiroir aux cierges, et la femme de Tikhon lui en demande un de cinq kopeks pour la fête. Il veut prendre un cierge et le lui donner, mais impossible de lever les bras, et même de desserrer les poings. Alors il se dit que c'est le moment de tourner autour du comptoir. Mais pas moyen de remuer les jambes, et ses galoches, neuves d'ailleurs et superbes, sont clouées sur le sol, et il ne parvient pas à en retirer ses pieds. Tout à coup, le tiroir aux cierges, c'est un lit où Vassili Andréitch se voit étendu à plat ventre. Il ne peut se lever, et pourtant il le faut, car Ivan Matvéitch, l'ispravnik, va venir le mettre en demeure d'aller soit marchander le bois, soit replacer la toile et l'avaloire sur l'échine de Moukhorty. Et il demande

à sa femme : « Eh bien, est-il arrivé? — Pas encore », répond-elle. Il entend une voiture s'arrêter devant le perron. Cette fois ce ne peut être que lui... Non, la voiture est repartie... « Nikolaievna! Eh bien, toujours personne? — Personne. » Et il reste sur son lit sans pouvoir se lever, et dans l'attente de celui qui doit venir, attente anxieuse et douce en même temps. Soudain, la joie l'inonde : voici l'attendu, mais ce n'est plus Ivan Matvéitch, l'ispravnik, c'est un autre. Et cet autre vient et l'appelle, et cet autre est celui-là même qui lui ordonne de se coucher sur Nikita. Et Vassili Andréitch est radieux que cet autre soit venu le chercher.

« J'y vais! » cria-t-il.

Et ce cri le réveilla.

Et il se réveilla tout autre qu'il n'était en s'endormant. Il voulut se lever, mais il ne le put, et ce fut pareillement en vain qu'il s'efforça tour à tour de déplacer les bras, de remuer les jambes, de tourner la tête. Il s'en étonna, et n'en ressentit nul chagrin. Puis il comprit que c'était la mort, et ne s'en trouva pas non plus autrement peiné.

Il se rappela que Nikita était sous lui, et que c'était lui, Vassili Andréitch, qui avait réchauffé et ranimé Nikita. Il prêta l'oreille et entendit la respiration de son domestique, et même un faible ronflement.

« Il est vivant, se dit-il triomphant, je revis donc en lui!... »

Et il ne vit, n'entendit, ne sentit plus rien de ce monde.

LA GUERRE ET LA PAIX

L'agonie du comte Bésoukhov.

Le comte Bésoukhov, l'un des hommes les plus riches de Moscou et de la Russie, est à l'article de la mort. Nous voyons évoluer autour de son agonie tous ceux qui convoitent son héritage, à savoir le prince Vasili Kouraguine, un ministre accouru de Pétersbourg, trois nièces pauvres que le comte avait recueillies chez lui, et Pierre, fils naturel du moribond; celui-ci, à la vérité, foncièrement honnête et bon, mais sans volonté, n'est qu'un instrument entre les mains d'une vieille intrigante, la princesse Anna Mikhaïlovna Droubetskoï, qui travaille à détourner un peu de l'imminente pluie d'or sur la tête de son fils Boris, filleul du comte.

Une sixième attaque d'apoplexie venait de frapper le comte. Les médecins déclarèrent que cette fois tout espoir était perdu. On lut au moribond les prières de la confession, on le fit communier, et l'on se hâta de tout disposer pour lui administrer l'extrême-onction.

La maison était pleine de l'inquiète agitation ordinaire durant ces instants suprêmes. Les agents de diverses entreprises de pompes funèbres, prévenus on ne sait comment par on ne sait qui, rôdaient aux environs de la porte cochère, ne s'écartant un peu que

lorsqu'un équipage de maître s'arrêtait pour déposer quelque visiteur.

Le général gouverneur de Moscou, qui jusqu'à cette heure avait envoyé plusieurs fois par jour des aides de camp prendre des nouvelles du malade, était venu en personne dire adieu à l'illustre contemporain de Catherine. Les nombreuses personnes qui occupaient le grand salon se levèrent quand il passa, sortant de la chambre du comte, auprès de qui il était demeuré seul une bonne demi-heure. Il salua vaguement de droite et de gauche. Le prince Vasili, qui l'accompagnait, lui adressa quelques mots à voix basse, puis, l'ayant reconduit, rentra et se laissa tomber sur une chaise en se couvrant les yeux de la main. Chacun remarqua qu'il avait beaucoup maigri et pâli depuis quelques jours.

Bientôt il se leva, sortit, et s'engagea dans un long corridor qui aboutissait à l'appartement de l'aînée des princesses. Il marchait vite, et sa physionomie décelait une angoisse singulière.

Le grand salon n'était qu'à demi éclairé. Par instants tous les groupes d'assistants chuchotaient à la fois, et de loin en loin un silence soudain et complet tombait, en même temps que tous les regards se portaient curieusement vers le même point. C'était à chaque coup que la porte de la chambre du comte s'ouvrait pour livrer passage aux personnes qui se rendaient auprès de l'agonisant ou qui le quittaient.

« Voici que le terme fixé par Dieu est arrivé! » prononçait un vieux prêtre, assis à côté d'une dame qui l'écoutait avec componction.

« Est-il encore temps qu'il reçoive l'extrême-onction? demanda-t-elle.

— L'extrême-onction est un grand sacrement », fit-il en guise de réponse.

Et il passait doucement la main sur son front chenu pour y ramener une des maigres mèches qui grisonnaient au-dessus de ses oreilles.

« Vous êtes sûr que c'était le gouverneur? questionnait quelqu'un à l'autre bout de la pièce. Mais il a l'air d'un vrai jeune homme!

— Et dire, renchérit un autre, qu'il est à la veille de ses soixante-dix ans!

— Il paraît qne le comte n'a plus sa connaissance, murmura un troisième. Si l'on veut l'administrer, il faut se hâter.

— Figurez-vous, commença son voisin, j'ai connu quelqu'un qui a reçu l'extrême-onction sept fois, vous entendez, sept fois. »

La cadette des princesses sortit de la chambre de son oncle. Elle vint s'asseoir auprès du docteur Lorrain, qui s'accoudait à un guéridon, en une pose éminemment gracieuse, au-dessous d'un grand portrait en pied de l'impératrice Catherine.

« Il fait bien beau, princesse, dit-il, oui, bien beau.

— N'est-ce pas? » fit-elle.

Elle soupira, essuya ses yeux tout rougis, et reprit :

« Me permettez-vous de lui donner à boire? »

Il prit la physionomie de quelqu'un qui réfléchit profondément, puis :

« D'abord, a-t-il pris la potion?

— Oui. »

Il consulta longuement son excellent chronomètre Bréguet.

« Prenez un verre d'eau cuite, prononça-t-il enfin' et mettez-y une pincée — et il se soulignait d'une

mimique de ses doigts fluets — de... de crème de tartre.

— Je ne connaissais pas encore de cas où l'on ne passât dès la troisième attaque, déclarait un autre docteur, Allemand celui-là.

— Il fallait que ce fût un homme d'une robustesse rare! » s'écriait, émerveillé, un aide de camp laissé là par le gouverneur pour le représenter à la cérémonie de l'extrême-onction. « À qui va la fortune? demanda-t-il plus bas.

— Je ne sais, mais il se trouvera bien un amateur », répondit l'autre avec un gros sourire.

La porte s'ouvrit. Tout le monde regarda C'était la princesse cadette qui rentrait chez le malade avec le breuvage permis par Lorrain.

« Il pourrait bien traîner encore jusqu'au matin », murmura l'Allemand en se rapprochant de celui-ci.

Lorrain plissa ses lèvres en un sourire dédaigneux et, faisant avec son index un geste négatif :

« Il passera au plus tard vers le milieu de la nuit. »

Le prince Vasili avait ouvert la porte de la chambre de la princesse aînée. Il faisait presque nuit dans cette pièce, éclairée seulement par la petite lampe allumée devant les icones. Un parfum complexe imprégnait l'atmosphère. Il y avait une multitude de chiffonniers, guéridons, étagères, tabourets. Dans le fond, un haut paravent ne cachait qu'à demi la blanche couverture du lit.

Un tout petit chien jappa.

« Ah! c'est vous, mon cousin. »

Catherine Séménovna se leva, non sans rapidement passer la main sur ses bandeaux, si immuables et lisses

et luisants, qu'ils semblaient fixés sur la tête par une couche de vernis.

« Vous m'avez fait peur. Qu'y a-t-il?

— Rien de nouveau. Je suis venu pour parler affaires avec toi, Katia. »

Et s'installant lourdement dans le fauteuil qu'elle venait de quitter :

« Comme il fait chaud, chez toi! Voyons, assieds-toi là et causons.

— Je suis si lasse, je m'étais réfugiée ici pour tâcher de m'assoupir, mais je ne puis pas, dit-elle en se plaçant en face de lui.

— Eh bien, chère amie? » fit-il en lui prenant la main, puis l'abaissant graduellement, selon son habitude.

Ils échangèrent un regard qui trahissait qu'ils se comprenaient de reste.

La princesse, droite sur sa longue taille sèche, tourna lentement vers les icones ses petits yeux gris, à fleur de tête et sans expression, et soupira en hochant la tête. Était-ce douleur et résignation? N'était-ce pas plutôt aspiration à un repos aussi prochain que possible?

Le prince Vasili avait sans doute ses raisons pour ne retenir que la seconde version.

« Ah, moi aussi je n'en puis plus, s'écria-t-il. Je suis comme un cheval de poste. Pourtant il faut que nous causions sérieusement. »

Sa physionomie s'était contractée, et son regard exprimait un singulier mélange d'impudence et de crainte. Jamais devant témoins il ne se serait laissé aller à montrer pareille mine.

L'autre, de ses mains jaunes et osseuses, retenait son carlin sur ses genoux, et elle regardait la petite

bête attentivement et sans desserrer les lèvres, bien décidée à ne pas rompre le silence la première, dût-il se prolonger toute la nuit.

« Écoute, commença le prince non sans un pénible effort, chère princesse et cousine Catherine Séménovna, il faut penser à tout dans un pareil moment, et je m'inquiète de l'avenir, de votre avenir à toutes trois. Tu sais que je vous aime comme mes propres filles. »

Elle restait impénétrable. Il détourna les yeux et ne put se retenir de repousser avec humeur un guéridon qui se trouvait à sa portée.

« Vous trois et ma femme, reprit-il, vous êtes les seules héritières directes. Je comprends tout ce que ce sujet peut avoir de douloureux pour toi, et crois bien que, de mon côté, ce n'est pas sans un affreux serrement de cœur que je l'aborde. Mais j'ai dépassé la cinquantaine, et la vie, hélas! m'a enseigné à prévoir... A propos, j'ai dû envoyer chercher Pierre, ton oncle l'a exigé en indiquant son portrait. »

Il avait relevé les yeux sur elle. Elle le considérait, impassible, comme si elle eût écouté sans entendre.

« Je ne cesse, mon cousin, prononça-t-elle, de prier Dieu pour le salut de mon oncle, et de demander que la belle âme de celui-ci se détache du monde sans souffrance.

— Oui, oui, évidemment. »

Et d'un geste colère il ramena à lui le malheureux guéridon.

« Enfin, voici la chose. Tu n'ignores pas que le comte a fait l'hiver dernier un testament par lequel il déshérite toi, tes sœurs et ma femme, au profit de Pierre?

— Peuh! répliqua-t-elle tranquillement, il en a tant

fait. de testaments! Et d'ailleurs il ne saurait rien léguer à Pierre, puisque celui-ci n'est qu'un fils naturel. »

Le prince Vasili serra contre lui le guéridon à le briser.

« Et que ferons-nous, je te prie, s'écria-t-il, s'il existe une lettre où le comte demande à l'Empereur la légitimation de ce fils? Étant donnés les services qu'il a rendus à la couronne, il est certain que son vœu serait exaucé. »

La princesse eut un sourire qui disait assez qu'elle en savait là-dessus plus long que son interlocuteur.

« Sache donc, poursuivit celui-ci, que la lettre est écrite, et que, bien qu'elle n'ait pas été envoyée, l'Empereur en a déjà connaissance. C'est la fable de Pétersbourg. Il s'agit de s'assurer qu'elle n'a pas été détruite. Si elle se trouve encore parmi les papiers du comte, on l'enverra au souverain en même temps que le testament. Pierre sera légitimé, et il héritera tout.

— Et nous? fit la princesse avec son énervant sourire calme.

— Mais, ma pauvre Katia, c'est clair comme le jour, ni toi, ni tes sœurs, ni ma femme, vous n'aurez un kopek... Voyons, le testament a-t-il été détruit? La lettre a-t-elle été détruite? Sinon, où sont-ils? car il est urgent de s'en emparer, tu dois le comprendre.

— Cet homme hériter! » s'exclama-t-elle sans paraître avoir entendu les dernières phrases. « Il ne manquerait plus que cela! Je ne suis qu'une femme, c'est-à-dire, selon vous autres hommes, une sotte.

— Katia, tu es intelligente. Pourquoi feindre de ne pas me comprendre? Je te répète que si la lettre arrive

à son adresse, Pierre deviendra sans nul doute comte Bésoukhov, et par conséquent la fortune entière sera pour lui. Toi, tu jouiras tout ton soûl de la consolation d'avoir été une garde-malade émérite. Voilà!

— Et à mon tour je vous répète », scanda-t-elle, acharnée sur le premier des deux objets en cause, « que peu importe que le testament tombe entre les mains de l'Empereur, puisqu'il n'est pas légal. Ah çà, me prenez-vous pour une idiote, mon cousin? »

Et elle triomphait, convaincue d'avoir été spirituelle et même mordante.

« Ma chère », reprit le prince avec une impatience qui confinait au désespoir, « je ne suis pas là pour te froisser. J'estime trop quelle bonne et aimable parente tu fais. Je ne veux que te parler de tes propres intérêts. Je te déclare pour la dixième fois que si la lettre se trouve dans les papiers de ton oncle, ni toi ni tes sœurs n'hériterez. Et puis si tu n'as pas confiance en moi, adresse-toi à qui tu jugeras plus compétent. J'en ai causé tantôt avec Dmitri Onoufriévitch, l'homme d'affaires du comte, et son avis n'est pas autre que celui que je viens de t'énoncer. »

Tout à coup elle comprit. Ses minces lèvres pâlirent. Ses yeux conservèrent leur regard terne, mais sa voix eut des éclats que le prince Vasili ne lui avait encore jamais entendus.

« Je ne demande rien, et ne veux rien! » s'écria-t-elle, en jetant à terre son carlin et arrangeant les plis de sa robe. « C'est adorable! Voilà quelle gratitude il réservait pour celles qui lui ont tout sacrifié! Quel monstre que cet homme! Heureusement que je n'ai besoin de rien.

— Mais tu n'es pas seule, tu as des sœurs.

— Du reste, poursuivit-elle sans l'écouter, je m'en doutais depuis longtemps. L'envie, la jalousie, la duplicité, l'intrigue, je ne pouvais m'attendre qu'à cela dans cette maison. Et je sais à qui je dois tout cela.

— Voyons, ma chère, il ne s'agit de rien de semblable en ce moment.

— Oui, c'est à votre protégée que je le dois, à cette charmante Droubetskoï, à cette créature dont je ne voudrais pas pour femme de chambre!

— Je t'en prie, ne perdons pas de temps en vaines récriminations.

— Ha! laissez-moi. Elle s'est faufilée ici l'hiver dernier je ne sais comment, votre protégée, et elle s'est mise à raconter au comte sur nous toutes des horreurs, des abominations que je ne puis même pas répéter! C'est de cela, et pas d'autre chose, que le pauvre homme est tombé malade! Pendant quinze jours il n'a pas voulu nous voir. C'est alors qu'il a écrit tous ces sales papiers.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu? Mais il est temps encore, Dieu merci. Où est la lettre?

— Dans le portefeuille cloisonné qu'il garde constamment sous son oreiller... Oui, tout vient de cette femme! Qu'est-ce qu'elle vient faire ici? Oh, il faudra bien qu'un jour ou l'autre je lui dise ses vérités, à celle-là! »

Pendant ce temps, le coupé du prince Vasili ramenait le gros Pierre. La princesse Droubetskoï avait jugé de son devoir de l'accompagner. Lorsque les roues glissèrent sur la paille étendue devant l'hôtel Bésoukhov, elle se tourna vers lui, prête à lui débiter les phrases de consolation et d'encouragement qu'elle avait préparées durant tout le trajet. Quelle ne fut pas

sa surprise en constatant que, bercé par le mouvement de la voiture, il s'était endormi. Elle le réveilla.

Au moment où il mettait pied à terre, il aperçut deux hommes vêtus de noir qui se retiraient vivement dans l'ombre projetée par le mur. La vue de ces deux agents d'entreprises de pompes funèbres lui rappela où il était, et ce qui l'attendait.

Il suivit la princesse, qui gravissait d'un pas rapide mais étouffé l'étroit escalier de service. Pourquoi avait-elle choisi cette entrée insolite? Et d'abord pourquoi voulait-on le faire approcher du lit d'agonie de ce père qui ne lui avait jamais témoigné la moindre sympathie, et à l'égard duquel, de son côté, il ne sentait rien dans son cœur? Mais, à en juger par l'assurance et la hâte de la princesse, il en devait absolument être ainsi. Soit.

A mi-chemin ils rencontrèrent un domestique qui descendait quatre à quatre avec un seau d'eau. Il ne manifesta pas le moindre étonnement à leur vue et se serra contre la muraille pour les laisser passer.

« C'est bien de ce côté l'appartement des princesses? interrogea Anna Mikhaïlovna.

— La porte à gauche », répondit l'homme, et à haute voix.

« On dirait, pensa Pierre, qu'il estime que désormais on peut tout se permettre. Le comte m'a-t-il donc demandé? Mais pourquoi me faire passer par l'appartement des princesses? Je préférerais aller tout droit chez moi. »

Son guide s'était arrêtée pour l'attendre sur le palier.

« Mon ami, mon cher ami, murmura-t-elle en lui effleurant la main du bout des doigts, croyez que je ne souffre pas moins que vous, mais soyez homme.

— Est-ce que je ne ferais pas mieux de me retirer? » risqua-t-il en la regardant timidement par-dessus ses lunettes.

— Oubliez, soupira-t-elle, les torts qu'il a pu se donner envers vous. Songez qu'il est votre père et qu'il est à l'agonie. Confiez-vous à moi, qui vous aime comme un fils : je veillerai à vos intérêts.

« Allons! risqua-t-il; décidément, il en doit être ainsi. »

Et bien qu'il comprît de moins en moins ce que l'on voulait de lui, il se laissa emmener.

La princesse ouvrit une porte, et ils pénétrèrent dans une petite pièce qui servait d'antichambre. Pierre ne se rappelait pas avoir jamais parcouru cette partie de la maison. Un vieux serviteur des princesses était là, assis dans un coin, à tricoter des bas. Une femme de chambre passait, qui portait une carafe sur un plateau. Anna Mikhaïlovna, en lui prodiguant les « ma bonne » et les « mon enfant », s'informa auprès d'elle de la santé de ces dames, puis lui emboîta le pas dans un long corridor dallé.

La servante entra dans la première chambre à gauche, qui était celle de Catherine Séménovna. Elle avait par mégarde laissé la porte entre-bâillée. Pierre et son guide, en jetant les yeux dans la pièce — le premier bien involontairement, — surprirent une conversation animée entre l'aînée des nièces du comte et le prince Vasili. En apercevant les deux visiteurs, celui-ci sursauta et ne put réprimer une grimace de contrariété. Quant à son interlocutrice, elle se précipita sur la porte pour la fermer avec violence.

Pierre fut tellement saisi de cet accès de colère, si peu compatible avec le maintien habituel de la prin-

cesse aînée, et tellement intrigué par l'expression d'inquiétude lisible sur les traits du prince Vasili, qu'il s'arrêta court et interrogea du regard son mentor.

Celui-ci soupira, puis chuchota en souriant :

« Soyez homme, mon ami, je suis là pour veiller à vos intérêts. »

Et Anna Mikhaïlovna doubla le pas.

« Veiller à mes intérêts? méditait Pierre. Que diable entend-elle par là? »

Au bout du corridor, ils traversèrent un salon luxueusement décoré, mais d'un ton sévère, et à peine éclairé. Pierre se retrouvait en pays de connaissance. Il passait par là d'ordinaire pour rentrer chez lui, car le grand escalier était tout proche. On avait oublié au milieu de la pièce une baignoire dont l'eau dégouttait et avait déjà fait une grande tache sur le tapis. Un domestique et un sacristain qui portait un encensoir entrèrent par le côté qui attenait au grand escalier. Anna Mikhaïlovna et Pierre les laissèrent causant avec animation et presque à haute voix. Ils passèrent dans le jardin d'hiver, qu'éclairaient deux énormes baies à l'italienne, puis dans le salon, où trônaient un buste en marbre de Catherine et le portrait en pied de la même souveraine.

L'assistance n'avait pas changé depuis le départ du général-gouverneur. Les chuchotements s'éteignirent et chacun examina avidement le visage pâle et éploré d'Anna Mikhaïlovna et le grand et massif Pierre, qui la suivait docilement, la tête basse. Elle soutint la fixité de tous ces regards avec l'assurance d'une Pétersbourgeoise qui sait son monde et aussi s'entend en affaires. Elle alla d'un pas ferme au confesseur du comte et, s'inclinant légèrement devant lui, demanda

avec onction qu'il la bénît. Puis elle en agit de même avec l'autre ecclésiastique.

« Dieu soit loué, murmura-t-elle, nous arrivons à temps. Nous avions peur... C'est le fils du comte. »

Et se tournant vers Lorrain :

« Cher docteur, ce jeune homme est le fils du malade. Y a-t-il encore quelque espoir? »

L'autre haussa lentement les épaules en montrant le blanc de ses yeux.

Elle répéta aussitôt cette éloquente mimique, non sans l'accentuer toutefois d'un profond soupir. Elle demeura ensuite immobile un bon moment, la main sur les yeux. Enfin elle retourna auprès de Pierre.

« Ayez foi en la miséricorde divine », fit-elle avec une tendre exaltation.

Elle le poussa doucement vers un fauteuil et, lorsqu'il y fut assis, elle le quitta pour se diriger sans bruit vers la porte de la chambre du comte. Ce fut à peine si elle entre-bâilla le vantail pour se glisser et disparaître.

Pierre, qui avait pris la résolution de lui obéir en tout aveuglément, s'installa dans le fauteuil qu'elle lui avait désigné. Il constata avec stupéfaction que toutes les personnes présentes lui jetaient, à la dérobée, en chuchotant entre elles, des coups d'œil pleins d'intérêt et surtout de curiosité. Il remarqua même que certaines lui témoignaient un respect presque servile, et auquel on ne l'avait guère habitué jusqu'alors. La dame inconnue qui s'entretenait avec les deux prêtres se leva pour venir lui offrir sa place. L'aide de camp ramassa précipitamment un gant que lui, Pierre, venait de laisser choir sur le tapis. Les deux médecins avaient interrompu leur discussion et s'étaient

rangés pour lui livrer passage bien qu'en réalité ils ne se trouvassent point sur son chemin. Son premier mouvement avait été de prier la dame de ne pas se déranger, de se confondre en excuses auprès de l'aide de camp, et de tourner le dos aux médecins. Mais il réfléchit qu'une pareille conduite ne serait sans doute pas conforme à ce que l'on attendait de lui durant cette nuit mystérieuse, et il prit silencieusement le gant des mains de l'aide de camp, adressa aux médecins un regard qu'il s'efforça de rendre aimable, et s'assit à la place de la dame. Et là il posa ses mains sur ses genoux, bien en face l'une de l'autre, dans la naïve attitude d'une statue égyptienne, en même temps qu'il renouvelait vis-à-vis de lui-même l'engagement de s'abandonner aux suggestions d'autrui plutôt que de risquer de se compromettre par quelque excès d'initiative personnelle.

Peu après, le prince Vasili entra. Il avait revêtu une longue redingote, sur laquelle étincelaient trois décorations, et il marchait la tête haute et d'un pas majestueux. Ses yeux s'agrandirent lorsqu'il regarda Pierre. Il s'approcha de lui, prit sa main, ce qu'il n'avait encore jamais fait, et l'abaissa lentement; son tic s'accusait étrangement en cet instant : on eût dit que le prince cherchait à se rendre compte de la force de résistance de cette main.

« Courage, mon ami, courage! Il a exprimé le désir de vous voir, c'est bien à vous d'être accouru. »

Il allait le quitter. Pierre crut de son devoir de le questionner.

« Est-ce que l'état de... »

Il s'arrêta confus, ne sachant s'il devait dire : « mon père » ou « le comte »

« Il a eu une nouvelle attaque tout à l'heure. Courage, mon ami. »

Le prince Vasili échangea quelques mots avec Lorrain, puis se dirigea sur la pointe des pieds vers la chambre du malade. Pierre vit avec ahurissement les trois princesses y pénétrer à sa suite, et bientôt après le clergé et toute la domesticité. Il se demandait ce qu'il devait faire, lorsque Anna Mikhaïlovna, pâle mais avec une expression qui montrait assez qu'envers et contre tout et tous elle serait ferme dans l'accomplissement de son devoir, vint le chercher. Il se leva, et remarqua que les médecins, l'aide de camp, la dame inconnue, tout le monde enfin l'imitait.

La vaste pièce où il entra lui était familière. Elle était tendue d'étoffes orientales, et une colonnade y ménageait une alcôve où l'on apercevait un grand lit d'acajou, très élevé, et à demi enveloppé de lourds rideaux. On avait allumé une profusion de petites lampes, de candélabres et de cierges devant la niche vitrée qui renfermait les icones. Le comte Bésoukhov avait été installé en face de celles-ci, dans un fauteuil à la Voltaire. On l'avait enfoui des pieds à la ceinture dans des couvertures de soie, et l'on avait glissé derrière son dos et sous sa nuque des oreillers d'une blancheur éblouissante. Ses longs cheveux gris rejetés en crinière et ses rides fortement accusées faisaient ressortir la majestueuse noblesse de sa physionomie. Ses mains, d'une pâleur de cire, gisaient comme inanimées sur la couverture. On avait placé entre l'index et le pouce de la droite un cierge allumé qu'un vieux serviteur retenait immobile en s'inclinant un peu au-dessus du fauteuil. Le pope et ses deux diacres, qui portaient également chacun un cierge, officiaient

autour du moribond avec des gestes amples et une démarche solennelle. Leurs cheveux, qui rejoignaient sur les épaules les somptueux vêtements sacerdotaux, leur complétaient une physionomie archaïque.

En arrière du fauteuil et à quelque distance, les deux nièces cadettes, leur mouchoir sur les yeux, s'effaçaient, comme dans toute leur existence, derrière leur aînée. Celle-ci gardait ses yeux rivés sur les saintes images en une impassibilité concentrée; on eût dit qu'elle redoutait qu'en se laissant aller à détourner son attention, elle ne fût plus maîtresse de dissimuler les sentiments qui l'agitaient. La princesse Droubetskoï était demeurée adossée au chambranle de la porte, auprès de la dame inconnue; on ne lisait sur ses traits que la tristesse et une infinie miséricorde.

Quant au prince Vasili, qui se trouvait en face d'Anna Mikhaïlovna, à deux pas de l'agonisant, il tenait son cierge de la main gauche et s'appuyait de la droite au dossier d'une haute chaise de velours. Cette main droite était légèrement crispée, mais chaque fois qu'il la portait à son front pour se signer, il levait les yeux vers le ciel, ou plutôt vers le plafond, avec l'expression d'une piété intense et d'une absolue résignation à la volonté divine.

« Malheur à qui n'atteint pas à la hauteur de mes sentiments! » semblait-il penser.

Derrière lui étaient groupés l'aide de camp, les médecins, puis tous les serviteurs, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, comme à l'église. On n'entendait que la psalmodie des officiants alternant avec le plain-chant du chœur. Toutes les autres personnes observaient un silence complet, troublé seulement, de

loin en loin, par une sorte de frissonnement lorsque tout le monde se signait en même temps, ou par le soupir d'un assistant qui changeait de pose.

Soudain la princesse Droubetskoï traversa la pièce, à pas de loup, mais de la mine assurée de quelqu'un qui sait ce qu'elle a à faire, et offrit à Pierre un cierge qu'elle venait d'allumer au sien. Il le prit, et il était si distrait, qu'il se signa de la main qui le tenait.

Sofia, celle des jeunes princesses qui avait un grain de beauté au menton, ne put à cette vue réprimer un fou rire, qu'elle dissimula en demeurant un bon moment la face plongée dans son mouchoir. Puis, ayant jeté un nouveau regard sur Pierre, elle se sentit incapable de conserver davantage son sérieux et se retira doucement derrière une colonne.

La cérémonie n'en était encore qu'à la moitié, lorsque tout à coup les voix du clergé se turent. Le pope chuchota à l'oreille d'un de ses diacres, et le vieux serviteur qui soutenait le cierge du comte se redressa pour se tourner vers les dames. Anna Mikhaïlovna s'avança avec empressement, se pencha vers le moribond, et appela Lorrain, du geste et sans le regarder. Le docteur qui, jusque-là, appuyé à une colonne, témoignait par son attitude respectueuse qu'en dépit de sa qualité d'étranger et de la différence de religion, il comprenait toute l'importance du sacrement administré devant lui, s'approcha et, soulevant de ses doigts fluets l'une des mains allongées sur la couverture, il en consulta le pouls en détournant la tête et fixant sur le tapis un regard profondément absorbé. Puis il fit un signe et murmura quelques mots. On s'agita autour de lui, on humecta les lèvres du comte de trois ou quatre gouttes d'un cordial,

après quoi chacun reprit sa place et la cérémonie continua.

Pendant cette brève interruption, Pierre, qui considérait machinalement le prince Vasili, l'avait vu quitter sa chaise et rejoindre l'aînée des princesses, qui se dirigeait vers l'alcôve. Ils s'attardèrent deux secondes au chevet du lit, puis sortirent furtivement par une petite porte dérobée. L'office n'était pas terminé, que l'un et l'autre avaient regagné leur place. Ce manège n'étonna nullement Pierre, qui était convaincu que tout ce qui se passait devant lui ce soir-là était indispensable et même obligatoire. Il s'ébahit seulement de constater qu'un sourire à peine perceptible effleurait les lèvres de la princesse Droubetskoï.

Lorsque tout fut fini, le prêtre se tourna vers le comte et commença à lui parler sur un ton onctueux. Mais le comte était de nouveau inanimé. Les allées et venues se répétèrent autour de lui. On gesticulait, on chuchotait, — et le chuchotement d'Anna Mikhaïlovna dominait tous les autres.

« Il faut absolument le reporter dans son lit, disait-elle, sinon ce serait impossible. »

Les médecins, les princesses, les domestiques, entourèrent le comte, qui se trouva ainsi caché aux yeux de Pierre. Celui-ci devina, aux précautions qu'il voyait prendre, qu'on soulevait le malade pour le transporter.

« Empoigne donc ce bras, fit un domestique, je n'en puis plus, il va tomber.

— Vite encore un pour le prendre par-dessous », s'écria un autre.

Et en entendant leur souffle haletant et leurs pas précipités, Pierre se dit que le comte devait être bien

lourd. Ils le frôlèrent en passant, et il put distinguer, l'espace d'une seconde, au milieu de toutes les têtes inclinées, la puissante poitrine du vieillard, ses épaules amaigries, et sa face cireuse, encadrée de la grise crinière. Cependant l'approche du trépas n'avait pas encore défiguré cette tète au front extraordinairement large, aux pommettes saillantes, aux lèvres dédaigneuses, au nez énergiquement modelé; c'était bien la même qu'il avait vue trois mois auparavant, lorsque son père l'avait envoyé à Pétersbourg se chercher une carrière. Mais aujourd'hui elle oscillait selon la marche inégale des porteurs, et son regard, autrefois si étincelant et pénétrant, demeurait à présent atone et vague.

Il y eut autour du lit quelques minutes de confusion, puis toute la domesticité se retira. Anna Mikhaïlovna s'avança alors vers Pierre, et, lui touchant le bras du bout des doigts :

« Venez », murmura-t-elle, grave.

Il la suivit vers l'alcôve. Le moribond était à demi assis, soutenu par une pile de coussins, en une attitude d'apparat que l'on avait jugée convenable après le sacrement qui venait de lui être administré. Ses mains étaient posées à plat sur le taffetas vert de la couverture, et il regardait droit devant soi, de ce regard sans expression, et perdu dans l'espace et dans le temps, qui ne se saurait définir ni même comprendre.

Pierre s'était arrêté debout au bord du lit, et il ne savait que faire. Il interrogea des yeux son guide, et celui-ci, d'un clignement de paupières et d'une légère moue des lèvres, lui signifia de prendre l'une des mains du comte et d'y appliquer un baiser. Il se pencha avec précaution, prenant bien garde de ne

point toucher la couverture, et ses lèvres effleurèrent la main indiquée. Pas un muscle ne tressaillit sur cette main, pas un trait ne bougea dans la physionomie du comte, le regard même resta muet.

Pierre, de plus en plus embarrassé, jeta un coup d'œil désespéré à la princesse. Elle lui montra un fauteuil qu'elle avait poussé au pied de lit. Il s'y assit sans la quitter des yeux. Comme elle baissait la tête approbativement, il ne put retenir un soupir de soulagement. Et il reprit sa pose de statue égyptienne, faisant des efforts pour occuper le moins de place possible, et se félicitant que le prince Vasili, les trois nièces, les médecins, tout le monde enfin, se fussent en allés et ne fussent plus témoins de sa gaucherie, eux qui, du premier au dernier, semblaient si bien au courant de tout ce qu'ils avaient à faire en pareil moment. Il considérait fixement les traits de l'agonisant, et Anna Mikhaïlovna les enveloppait tous deux d'un regard ému, où se lisait la conviction de l'importance et du pathétique de cette suprême entrevue du père et du fils.

Deux minutes — deux siècles pour Pierre — s'écoulèrent de la sorte. Soudain, la face du comte se convulsa douloureusement, et sa bouche rejetée de côté laissa échapper un râle rauque et prolongé. Pierre tressaillit et se sentit le cœur serré. La princesse Droubetskoï, sans cesser d'épier les yeux du mourant, indiqua interrogativement Pierre, une tasse de tisane, le prince Vasili qui venait de rentrer, la couverture... Un vague et fugitif éclair d'impatience passa dans ce regard à demi éteint déjà. Le vieux valet de chambre qui se tenait immobile au chevet comprit que le comte s'ingéniait à attirer son attention.

« Il veut qu'on le retourne », fit-il.

Pierre s'étant précipité pour l'aider, ils réussirent à changer le mourant de position. Tout à coup, une des mains de celui-ci retomba lourdement en arrière, et les visibles efforts qu'il faisait pour la ramener à lui demeurèrent vains. Il remarqua sans doute l'effroi qui bouleversa les traits de son fils à la vue du pauvre membre paralysé, car il regarda ce bras désobéissant, puis Pierre, avec un sourire pâle, bref, à peine sensible. On eût dit qu'il observait avec une compassion ironique le graduel anéantissement de ses forces. Ce sourire, si étrange en cet instant, fit mal à Pierre. La gorge lui chatouilla, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Le mourant, recouché maintenant face au mur, poussa un profond soupir.

« Il dort », murmura Anna Mikhaïlovna aux deux nièces cadettes qui revenaient.

Et elle emmena Pierre.

Il n'y avait plus dans le grand salon que le prince Vasili et l'aînée des princesses, assis l'un auprès de l'autre au-dessous du portrait de l'impératrice Catherine. Ils causaient à mi-voix mais avec animation. Lorsqu'ils virent entrer Pierre et son mentor, ils se turent, et le jeune homme ne put éviter de remarquer que la princesse faisait le mouvement de rapidement cacher quelque chose.

« Encore cette femme! » murmura-t-elle en tournant le dos à Anna Mikhaïlovna.

« Catherine Séménovna a fait servir le thé dans le petit salon, dit le prince Vasili à celle-ci. Allez prendre quelque chose, allez, ma pauvre amie, sinon vous n'y pourrez plus tenir. »

Et il serra silencieusement la main de Pierre.

Lorrain et son confrère étaient installés dans le petit salon, devant une table où l'on avait préparé le thé et une collation froide.

« Rien ne vaut cet excellent thé russe pour vous restaurer après une nuit blanche », prononçait le Français en humant à petits coups le chaud breuvage dans une tasse de vieux chine.

Tous ceux qui avaient veillé depuis vingt-quatre heures auprès du comte se trouvaient rassemblés dans cette pièce, dont les murs étaient entièrement couverts de glaces, et où étincelaient des consoles dorées et des cabinets incrustés de nacre. C'était là le refuge où Pierre s'était plu à s'isoler durant les grands bals d'antan. Il ne savait pas danser et fuyait la foule papillonnante. Dans ce coin, sur ce petit canapé, il avait passé de bonnes heures, absorbé dans des méditations que troublaient seuls, de loin en loin, le passage d'un couple minaudant, ou la venue furtive d'une femme affairée à rétablir devant une glace l'ordonnance de sa coiffure ou de sa parure de perles et diamants.

A présent, le petit salon n'était éclairé que de deux bougies. Sur une table posée au hasard, des tasses et des plats en désordre. Plus de toilettes de gala, plus de musique dans la salle prochaine. Des groupes étranges, formés de personnes de toute condition, causaient à mi-voix, et chaque phrase et chaque geste trahissaient l'obsession du grave et mystérieux événement qui allait se passer dans l'alcôve de la grande chambre.

Pierre avait faim, mais il crut plus convenable de s'abstenir de manger Il s'aperçut tout à coup avec

stupeur que son guide l'avait abandonné. Il le vit se glisser dans le salon où étaient restés le prince Vasili et l'aînée des princesses. Persuadé qu'il ne devait pas le quitter d'une semelle, il le suivit.

Il trouva la princesse Droubetskoï aux prises avec Catherine Séménovna.

« Personne, madame, n'a à m'apprendre ce qu'il faut ou ne faut pas faire, disait celle-ci sur un ton exaspéré qui rappela à Pierre le moment où naguère elle avait claqué sur eux la porte de sa chambre.

— Chère princesse, insistait l'autre avec douceur, mais en lui barrant résolument le chemin de la pièce où agonisait le comte, je crains que ce ne soit par trop pénible pour votre pauvre oncle. Il a tant besoin de calme en pareil instant! Lui parler des intérêts de ce monde alors que son âme vient d'être préparée à ... »

Le prince Vasili, enfoncé dans son fauteuil et les jambes croisées, semblait au premier abord ne prêter qu'une médiocre attention au différend survenu entre les deux femmes, mais toute sa physionomie tressaillait d'émotion contenue.

« Voyons, ma bonne amie, fit-il enfin, laissez faire ma cousine; vous savez combien le comte la chérit.

— Je ne sais pas même ce qu'il y a là dedans, reprit Catherine Séménovna en se tournant vers lui et désignant le portefeuille cloisonné qu'elle serrait de toutes ses forces. Tout ce que je puis affirmer, c'est que le véritable testament se trouve dans le bureau du comte. Ceci ne contient que des papiers quelconques. »

Et elle fit un pas de côté pour échapper à son adversaire. Mais celle-ci bondit et lui intercepta de nouveau le passage.

« Je le sais aussi bien que vous, chère et bonne princesse, répliqua-t-elle, pourtant... »

Et, empoignant le portefeuille avec une énergie qui prouvait sa ferme intention de ne plus le lâcher :

« Pourtant, je vous en conjure, ménagez-le! »

Une véritable lutte s'engagea. La princesse aînée se débattait en silence, mais il était évident que dès qu'elle desserrerait ses lèvres, convulsivement pincées, ce serait pour lâcher un torrent d'injures. Son ennemie au contraire conservait tout son calme, et, en dépit des efforts qu'elle multipliait, sa voix ne s'était pas départie de son ton doucereux.

« Pierre, mon ami, approchez, cria la seconde, vous ne pouvez être de trop dans ce conseil de famille. N'est-ce pas, prince?

— Eh quoi, mon cousin, vous restez coi? rugit la vieille fille, interpellant à son tour le prince Vasili. Vous ne dites rien, quand Dieu sait quelles gens viennent se mêler de nos affaires, sans le moindre respect pour le voisinage d'un mourant!... Intrigante! » ajouta-t-elle, furieuse, en tirant violemment à elle le portefeuille.

Anna Mikhaïlovna trébucha et fut entraînée en avant, mais elle tenait toujours l'objet tant convoité.

« Oh! » fit le prince Vasili d'un ton de reproche.

Et se levant :

« Tout cela est trop pénible, dit-il à Catherine Séménovna. Lâchez-le. »

Elle obéit, bien qu'à contre-cœur.

« Et vous aussi, reprit-il, s'adressant cette fois à Anna Mikhaïlovna, qui s'était naturellement gardée d'imiter son adversaire. Je prends tout sur moi. C'est moi qui vais parler au comte. Êtes-vous satisfaite?

— Prince, je vous en supplie, après ce grand sacrement, ne troublez pas son repos. Qu'en pensez-vous? » demanda-t-elle finalement à Pierre.

Celui-ci contemplait avec ahurissement tantôt le visage enflammé de Catherine Séménovna, tantôt la mine de martyre de son mentor, tantôt le menton tremblotant du vieux prince.

« S'il surgit des conséquences fâcheuses, répliqua sèchement ce dernier, tirant ainsi Pierre d'un gros embarras, vous seule en porterez devant Dieu la responsabilité.

— Horrible créature! » s'exclama soudain la princesse aînée en se jetant à l'improviste sur Anna Mikhaïlovna et lui arrachant le portefeuille.

Le prince Vasili courba la tête avec un soupir qui pouvait passer pour être inspiré par le découragement.

Au même moment, la porte qui s'était si souvent entre-bâillée et refermée durant cette longue nuit, s'ouvrit avec fracas, et Sofia, pâle, affolée, les mains jointes, se précipita au milieu d'eux.

« A quoi pensez-vous! balbutia-t-elle, il se meurt, et vous nous abandonnez seules auprès de lui. »

De saisissement, l'aînée laissa échapper le portefeuille. La princesse Droubetskoï se pencha vivement, le ramassa, et s'enfuit.

Catherine Séménovna et le prince Vasili échangèrent un regard désespéré, puis la suivirent dans la chambre.

La première reparut presque aussitôt, les lèvres plus pincées que jamais, et tous les traits figés en une expression d'une dureté parfaite. A la vue de Pierre, elle ne put se contenir davantage.

« Oui, s'écria-t-elle, jouez bien la comédie. Car tout cela était combiné entre elle et vous. »

Mais tout à coup elle éclata en sanglots et sortit en plongeant son visage dans son mouchoir.

Le prince Vasili rentra à son tour. Il s'affaissa sur le canapé auprès de Pierre comme s'il allait se trouver mal. Il était livide, ses dents claquaient, et la sueur lui perlait au front.

« Ah ! mon ami », murmura-t-il en étreignant le bras du jeune homme.

Et celui-ci fut frappé de son accent de sincérité : c'était chose si nouvelle !

« Nous péchons, nous trompons, et tout cela pour aboutir à quoi ?... Voilà que j'ai dépassé la soixantaine... Pour aboutir à la mort, oui, à la mort ! C'est épouvantable. »

Et il fondit en larmes.

Anna Mikhaïlovna survint. Elle marchait à pas lents et mesurés.

« Pierre ! » fit-elle gravement.

Il la regarda avec stupeur. Elle le baisa au front.

« Mon ami, il n'est plus. »

Et elle s'essuya les yeux. Toujours sans comprendre, il la dévisageait par-dessus ses lunettes.

« Venez, je vous reconduirai. Tâchez de pleurer, rien ne soulage comme les larmes. »

Dès qu'elle l'eut emmené dans une pièce voisine, obscure et déserte, il éprouva une intime satisfaction à ne plus se sentir l'objet d'une curiosité qu'il devinait malveillante. Anna Mikhaïlovna le laissa seul quelques minutes. Lorsqu'elle revint le chercher, elle le trouva la tête penchée sur la poitrine. Il dormait profondément.

Le lendemain, elle lui dit :

« Mon ami, nous avons tous fait une grande perte. Vous, vous êtes jeune, et vous voici à la tête d'une

fortune colossale. Je vous connais assez pour être certaine que cela ne vous tournera pas la tête. Seulement, vous allez avoir bien des devoirs à remplir. »

Pierre, interloqué, ne soufflait mot.

« Un jour, je vous raconterai... Oui, plus tard. Ah! si je n'avais pas été là!... Ce pauvre oncle! Penser qu'avant-hier encore il me parlait de son filleul, de mon Boris. Oui, vous aurez des devoirs à remplir, et surtout à exécuter les volontés que votre père a exprimées durant ses derniers jours. »

L'après-midi, lorsqu'elle rentra chez les Rostov, qui l'hébergeaient, elle raconta par le menu la longue nuit d'agonie du comte Bésoukhov.

« Il est mort, ma chère, comme nous ne pouvons tous que souhaiter de mourir... Et puis cette suprême entrevue du père et du fils, c'était poignant à un point que vous ne sauriez imaginer. Je me demande en vain lequel des deux s'est montré le plus admirable en cet instant solennel, ou du père qui a eu un mot pour chacun et a témoigné à son enfant une tendresse si profonde, ou du fils, qui, brisé, anéanti par le désespoir, s'efforçait encore de se maîtriser en face de son père agonisant. De pareilles scènes élèvent l'âme et font du bien. Quels hommes! »

Naturellement, la conduite du prince Vasili et de la nièce aînée était ensuite exposée en détail, mais bien bas, dans le tuyau de l'oreille, et sous le sceau du plus grand secret.

Épisodes du combat de Schœngraben.

I. — AUX AVANT-POSTES, LA VEILLE

La ligne des avant-postes français et la nôtre, très distantes aux deux ailes, se rapprochaient vers le centre au point que les hommes de l'une des armées pouvaient distinguer les traits de ceux de l'autre, et même entendre leur voix. De nombreux curieux, c'est-à-dire des soldats qui n'avaient rien à faire en cet endroit, étaient mêlés aux sentinelles, et examinaient cet ennemi encore inconnu pour eux, et dont tout leur semblait étrange. A chaque instant on leur ordonnait de s'éloigner, mais ils demeuraient comme cloués sur place. Les sentinelles étaient déjà blasées de la vue des Français, et elles tuaient le temps de leur faction en échangeant des plaisanteries sur ces « païens ».

« Vois donc », disait un soldat en désignant un camarade qui s'était avancé jusque sur la limite conventionnelle et y avait engagé une conversation animée avec un grenadier français, « vois donc comme il parle vite leur satanée langue, l'autre n'arrive pas à le rattraper.

— Qu'en dis-tu, mon vieux Sidérov? demanda le voisin.

— Attends, laisse-moi écouter, répondit l'interpellé, qui passait pour connaître à fond le français... Diable, comme il y va! » s'écria-t-il tout à coup en feignant de n'avoir pas perdu un mot de ce que prononçait le grenadier.

Le soldat qui s'entretenait avec celui-ci était Dologhov, venu là en amateur à la suite de son capitaine, leur régiment bivouaquant à l'aile gauche.

« Encore; allons, parlez-lui encore, et plus vite », faisait l'officier en se penchant en avant comme s'il eût redouté de laisser échapper la moindre des phrases, d'ailleurs inintelligibles pour lui, du grenadier. « Plus vite! Qu'est-ce qu'il dit? »

Dologhov, emporté en une chaude discussion, ne lui répondit pas. Il était naturellement question de la campagne. Le Français, confondant les Autrichiens avec les Russes, soutenait que c'était ceux-ci, et non ceux-là, qui avaient été mis en déroute à Vem. Dologhov s'ingéniait à lui démontrer que, dès que les Russes étaient entrés en ligne, c'étaient les Français qui avaient dû reculer.

« Et si l'on nous laisse faire, conclut-il, nous vous chasserons du pays jusqu'au dernier.

— A moins, riposta l'autre, que nous ne vous emmenions chez nous, vous et vos cosaques. »

Sur quoi la partie française de l'auditoire éclata de rire.

« Prenez garde, reprit Dologhov, qu'on ne vous fasse danser comme Souvarov a su le faire dans le temps.

— Qu'est-ce qu'il chante? fit un camarade du grenadier. De l'histoire ancienne, mon petit, ton Souvara.

— Oui, s'écria un autre, et l'Empereur lui fera bien voir, à votre Souvara comme aux autres...

— Bonaparte? fit Dologhov avec une moue.

— Il n'y a pas de Bonaparte, interrompit le grenadier, furieux, il y a l'Empereur, entends-tu?

— Eh! que le diable l'emporte, votre Empereur! »

Et lançant un juron en russe il jeta son fusil sur l'épaule et s'en alla.

« A ton tour, Sidérov! » dirent les nôtres.

Sidérov ne se fit pas prier. Il cligna de l'œil, et, se

postant en face des Français, leur lança gravement une bordée de syllabes telles que :

« Kari, mata tafa, safi, mouter kaska... »

Un rire énorme éclata dans son entourage, un rire si franc et si irrésistible qu'il se communiqua aux Français. Il semblait qu'il n'y eût plus maintenant qu'à décharger les fusils en l'air et à retourner chacun chez soi.

Mais les fusils restèrent chargés, les meurtrières des murs et des retranchements demeurèrent sinistrement béantes, et les canons dételés de leurs avant-trains et braqués des deux parts sur l'ennemi ne quittèrent pas leur menaçante immobilité.

II. — LE ROLE DU CHEF

Parvenu à la batterie établie sur le mamelon, le prince Bagration questionna un canonnier roux qui se trouvait de garde auprès des caissons.

« Quelle batterie? »

Il avait plutôt l'air de demander :

« Aurais-tu peur, par hasard? »

Du moins le soldat le comprit ainsi, car ce fut d'un ton joyeux qu'il répondit :

« La batterie du capitaine Touchine, Excellence.

— Bien », fit le général.

Et il passa le long de la ligne des avant-trains.

Comme il s'approchait d'un canon, celui-ci se déchargea avec un fracas assourdissant. Au milieu de la fumée les servants s'agitèrent un instant, puis coordonnèrent leurs efforts pour la remettre en place. Après quoi l'un d'entre eux, qui était de haute taille et d'une puissante carrure, vint se poster, refouloir en main,

auprès d'une roue, tandis qu'un autre enfournait une nouvelle charge dans la gueule du canon. Touchine, un petit homme trapu, accourut, trébucha sur l'affût, puis, n'ayant pas remarqué la présence du général, se mit à regarder dans le lointain en s'abritant les yeux avec la main.

« Encore deux lignes et ce sera parfait », cria-t-il au pointeur, d'une voix flûtée à laquelle il s'efforçait de donner des inflexions martiales peu en rapport avec sa personne.

« Là, ça y est... Numéro deux..., feu ! »

Lorsque le coup fut parti, Bagration appela le capitaine. Celui-ci s'avança, la mine effarée de timidité, et portant les trois doigts à la visière si gauchement, qu'il semblait plutôt un prêtre qui bénit qu'un militaire qui salue.

La batterie était destinée à balayer la plaine, mais l'on avait absolument oublié de dire à Touchine dans quelle direction et sur quoi il devait tirer. Aussi, après avoir pris conseil de son maréchal des logis chef Zakartchenko, qu'il tenait en haute estime, le capitaine avait-il décidé qu'il incendierait le village de Schœngraben, autour duquel il voyait fourmiller les masses ennemies.

« Bien, fit Bagration », après avoir écouté son rapport et examiné d'un coup d'œil ce que l'on pouvait voir du champ de bataille. « Bien. »

Du pied du mamelon, là où était engagé le régiment de Kiev, montait le crépitement continu de la fusillade. A gauche, les bois interceptaient la vue mais assez loin sur la droite, par delà les dragons, Bagration remarqua soudain une colonne ennemie qui avait déjà presque réussi à tourner notre flanc. Il invita un de

ses officiers d'ordonnance à détacher de ce côté deux bataillons du 6e chasseurs.

« Excellence, hasarda l'officier, je me permettrai de vous faire observer que ce sera découvrir la batterie. »

Le prince le regarda de ses yeux vagues et se tut. La réflexion était juste, il n'y avait rien à y répondre. A ce moment survint au galop un aide de camp dépêché par le colonel du régiment qui se battait au bord de la rivière. Il apportait la nouvelle que ce corps, accablé sous un nombre d'ennemis quatre fois supérieur, était contraint de se replier sur le régiment de Kiev. Bagration hocha la tête en signe d'approbation, puis il s'éloigna au pas vers la droite en envoyant aux dragons l'ordre d'attaquer.

Une demi-heure après, l'officier chargé de transmettre cette injonction revint annoncer que les dragons avaient déjà mis un bois entre eux et l'ennemi pour se soustraire au feu terrible de celui-ci, qui les décimait inutilement, et en avaient semé la lisière de tirailleurs bien embusqués.

« Parfait », dit le général.

Et il quitta le mamelon. On entendait une fusillade sur la gauche. Il y envoya Gherkov pour qu'il expliquât au colonel qui y commandait qu'il n'avait qu'à se replier, et au plus vite, car l'aile droite ne pouvait plus tenir longtemps. Peu après, Bagration s'étant transporté à l'aile gauche, apprit du colonel que le régiment, attaqué par la cavalerie française, l'avait repoussée, toutefois en perdant la moitié de son effectif. Il était du reste incapable depuis une demi-heure de se rendre compte, non seulement de l'exactitude de cette proportion de tués et blessés, mais encore du fait de savoir si l'attaque avait été positivement repoussée,

ou si au contraire son régiment n'avait pas été enfoncé. Les seules choses certaines, c'étaient le grondement du feu, les cris inarticulés, les épais tourbillons de fumée, et la grêle de boulets, de grenades et de balles qui décimaient ses hommes autour de lui.

Bagration n'en écouta pas son rapport avec moins d'attention, et l'approuva d'un signe de tête, comme s'il venait d'entendre tout ce qu'il avait désiré et prévu.

Puis il envoya chercher les deux bataillons du 6e chasseurs. En sorte que Touchine fut oublié en avant du front de défense, sans une escouade pour couvrir sa batterie.

L'étonnement du prince André Boikonsky était grand, de remarquer qu'en réalité Bagration ne donnait aucun ordre. Il donnait simplement à penser que ses intentions personnelles étaient d'accord en tout et pour tout avec ce qui n'était que l'effet de la force des circonstances, de l'initiative des subordonnés, et des caprices du hasard. Pourtant, bien que les événements prissent le plus souvent une tournure soit contraire, soit étrangère à ses prévisions, le tact parfait de sa conduite prêtait à sa présence une valeur considérable. Rien qu'à l'avoir approché, ceux qui étaient venus le trouver avec un visage décomposé, s'en retournaient tout rassérénés. Officiers et soldats le saluaient gaiement, et dès qu'on l'apercevait on rivalisait de sang-froid et d'énergie.

III. — LES BATAILLONS QUI VONT AU FEU

Bagration ordonna de cesser le feu et de serrer les rangs pour faire place aux deux bataillons qui arrivaient à la rescousse. A ce moment, on eût dit qu'une

main invisible relevait vers la gauche un coin du rideau de fumée qui masquait le bas-fond. Tous les regards se portèrent machinalement vers la colline opposée qui se découvrait ainsi peu à peu. Une colonne ennemie la descendait. Déjà l'on pouvait distinguer les bonnets à poils des grenadiers, faire la différence entre les soldats et les officiers, voir les plis du drapeau s'enrouler frémissants autour de la hampe.

« Ils marchent vraiment bien », fit une voix dans l'état-major de Bagration.

La tête de la colonne atteignait déjà le fond du vallon, le choc était imminent.

Les restes du régiment qui avait soutenu la première attaque s'étaient reformés rapidement et se portaient vers la droite, tandis que, chassant devant eux les traînards, les deux bataillons frais s'avançaient d'un pas pesant et régulier.

Sur le flanc gauche, du côté de Bagration, marchait le commandant de la première compagnie, un homme de belle prestance, au visage clair, à la mine satisfaite. Il était évident qu'il n'avait à ce moment d'autre idée que de défiler avec désinvolture devant le général en chef. Tenant son épée d'une façon bien réglementaire, il marchait à petites enjambées élastiques, regardait tantôt le prince, et tantôt ses hommes à sa droite et derrière lui, et criait en cadence, en balançant son torse vigoureux mais souple :

« Gauche !... gauche !... gauche !... »

Et la muraille vivante suivait la mesure, chacun des hommes qui la composaient semblant, sous le poids du fourniment et tout près déjà de l'ennemi, n'avoir d'autre pensée que celle-là même qui obsédait l'officier et répéter mentalement avec lui :

« Gauche!... gauche!... gauche!... »

Un gros capitaine-major, qui avait perdu le pas en contournant un buisson, s'essoufflait à le rattraper. Un traînard accourait effaré rejoindre sa section.

Un boulet vola par-dessus les têtes de l'état-major et s'abattit au milieu de la colonne, dominant un instant le « gauche!... gauche!... » de son sifflement étrange.

« Serrez les rangs! » s'exclama crânement le commandant de la compagnie.

En passant à l'endroit où était tombé le boulet, les files s'écartaient un instant. Un vieux sergent chevronné s'attarda auprès des morts, puis regagna sa place et remboîta précipitamment le pas, non sans se retourner parfois d'un air sombre; mais en dépit de son évidente préoccupation il semblait n'avoir point cessé une seconde d'accompagner par devers soi le mécanique « gauche!... gauche!... » qui allait s'éloignant peu à peu.

« Vous marchez en braves, mes enfants! prononça Bagration.

— Prêts à tout, Excellence! » répondit le peloton qui passait à ce moment.

Et l'acclamation fut reprise par le suivant, puis par un troisième de la tête à la queue de la colonne. Un soldat jeta au général un regard hargneux qui paraissait signifier : « Ne le savons-nous pas aussi bien que toi? » Un autre ouvrait la bouche toute grande sans se retourner, crainte de perdre le pas.

Lorsqu'on eut fait halte et posé les sacs, Bagration parcourut les rangs, puis il descendit de cheval en jetant la bride à l'un des cosaques de son escorte et s'étira les jambes en frappant violemment le sol du pied.

La colonne française, officiers en tête, déboucha en ce moment de derrière un mamelon.

« En avant, avec l'aide de Dieu! » s'écria le prince d'une voix claire et ferme en se retournant à demi vers le front de ses troupes.

Et il s'avança, sur le terrain inégal, du pas incertain que montre tout cavalier lorsqu'il est à pied.

L'ennemi n'était plus qu'à une faible distance. On distinguait les traits, les buffleteries, les épaulettes rouges des hommes de ses premiers rangs. Un vieil officier, les jambes guêtrées et les pieds en dehors, gravissait la pente avec effort.

Un coup de feu retentit, puis un autre, puis un troisième, et un nuage de fumée enveloppa les lignes françaises. De notre côté quelques hommes tombèrent, notamment l'officier qui s'était donné tant de mal pour défiler avec avantage devant son général.

« Hourra! » vociféra Bagration.

Une clameur prolongée lui répondit, et, dépassant leurs chefs et se dépassant les uns les autres, les chasseurs s'élancèrent comme fous.

IV. — LA BATTERIE OUBLIÉE. — SOIR DE BATAILLE

La batterie de Touchine avait été oubliée en avant du centre, et les deux bataillons chargés de la couvrir avaient passé à l'aile gauche. Le combat tirait déjà à sa fin, lorsque Bagration, entendant la canonnade continuer sur le mamelon depuis plusieurs heures abandonné par le reste des troupes, y envoya coup sur coup deux officiers d'ordonnance pour presser Touchine de se replier vers le gros de l'armée. Le second de ces émissaires se trouva être le prince

André Bolkonsky. L'ennemi de son côté, supposant, au feu incessant et nourri qui lui venait de là, que la masse principale des forces russes y était établie, et en même temps désireux de faire taire ces pièces dont les boulets lui causaient un dommage considérable, tenta par deux fois de s'emparer du mamelon, mais deux fois il fut repoussé par la mitraille que vomissaient les quatre canons.

Touchine avait commencé par allumer dans Schœngraben un incendie terrible.

« Vois donc comme ça brûle, s'écriait un servant tout radieux.

— Quelle fumée, disait un autre, quelle fumée!

— Et comme ils se remuent là dedans! observait un autre. Le fait est que ça doit rudement les démanger! »

Les quatre pièces étaient braquées sur le village, et le résultat de chaque coup suscitait de triomphantes exclamations. Les flammes, activées encore par le vent, se propageaient en effet avec une étonnante rapidité. Les Français durent bientôt quitter la position, et placèrent sur sa droite dix pièces destinées à répondre à celles de Touchine. L'allégresse des artilleurs et le fait que leur attention demeurait fixée sur Schœngraben les empêchèrent d'abord de remarquer cette batterie. Mais soudain deux projectiles, suivis à peu d'intervalle de plusieurs autres, fondirent au milieu d'eux. Un servant eut une jambe emportée, et les deux chevaux s'abattirent.

L'ardeur des hommes de Touchine n'en souffrit point, mais elle changea de caractère. Leur gaîté devint plus nerveuse, en même temps qu'ils s'attachaient à une plus soigneuse précision et plus de prestesse dans leurs mouvements. Les deux chevaux furent

remplacés par ceux de l'affût de réserve, on emporta les blessés, et les quatre pièces changèrent leur objectif. Le lieutenant avait succombé dès le début de l'action, et dix-sept hommes eurent le même sort dans l'espace d'une heure. Les quarante sous-officiers et soldats qui restaient ne faiblissaient point pourtant.

A chaque instant le petit capitaine, qui s'agitait avec la gaucherie d'un enfant, passait sa pipe à son brosseur pour la faire rebourrer. Puis il s'élançait entre deux gueules de canon et examinait l'ennemi en s'abritant les yeux avec la main.

« Feu, mes enfants! » criait-il constamment de sa voix aiguë.

Et lorsqu'il s'agissait de pointer, il se mettait de tout cœur avec ses hommes pour déplacer l'affût selon l'angle voulu. A travers les épais tourbillons de fumée, assourdi et sursautant de minute en minute à chaque décharge, il courait d'une pièce à l'autre, la pipe aux dents. Et il vérifiait soigneusement le tir avant de jeter l'ordre de faire feu, contrôlait la charge, allait aux caissons se rendre compte du nombre de boulets qui restaient, veillait à la répartition des attelages encore disponibles. Au milieu du fracas formidable il ne cessait de vociférer des ordres, mais tous se formulaient à propos et étaient exécutables. Sa physionomie s'animait de plus en plus, ne se contractant que lorsqu'il voyait un homme tomber; et il ne s'impatientait qu'après les brancardiers, toujours trop lents à son gré à emporter les cadavres, qui encombraient la manœuvre, et les blessés, dont ces retards prolongeaient inutilement les souffrances. Les soldats pour la plupart de grands diables qui, comme il arrive souvent dans l'artillerie, dépassaient leur chef

de plus de la tête, interrogeaient fréquemment du regard ce petit homme avec la mine de gamins embarrassés, et dès qu'il avait résolu la difficulté soumise, l'expression de son visage se reflétait sur le leur.

Tout entier au continu grondement de tonnerre et à la fumée qui l'environnaient et à l'activité fébrile qui s'imposait à lui puisque la batterie n'avait plus d'autre officier, non seulement il n'éprouvait pas la moindre crainte, mais il ne lui venait même pas à l'idée qu'il pût être, lui aussi, atteint par un de ces projectiles qui décimaient son monde autour de lui. Il lui semblait que depuis le moment où il avait fait tirer sur l'ennemi le premier coup, il s'était écoulé un considérable nombre d'heures, qu'il était là depuis la veille au moins, et que le menu carré de terrain occupé par sa batterie lui était familier. Et tout en se trouvant dans un état qui tenait à la fois du délire et de l'ivresse, il ne négligeait pas le moindre détail et avisait à tout avec un parfait sang-froid.

Au milieu de la grêle des boulets ennemis qui s'abattaient, tantôt sur le sol, tantôt sur un homme, ou sur une pièce, ou sur un cheval, ou sur un caisson, au milieu des allées et venues de ses artilleurs qui se hâtaient, le front ruisselant de sueur, il rêvait éveillé, s'agitant dans un monde fantastique plein de jouissances singulières. Les canons français étaient devenus pour lui d'énormes pipes dont un fumeur invisible se servait pour le narguer en lui lançant des nuages de fumée.

« Bon, fit-il à mi-voix à la vue d'un blanc flocon que le vent emportait, le voilà qui tire encore une bouffée! Attrapons la balle et renvoyons-la-lui.

— Vous dites, Votre Noblesse? demanda un servant placé côté de lui.

— Rien, répondit-il. Hardi, toi, petit oncle, avec notre Matveïévna! »

Il avait ainsi baptisé un gros canon d'ancien modèle, qui était le dernier de la rangée.

Il jeta un coup d'œil sur les Français, qui se trémoussaient comme des fourmis autour de leurs pièces, puis regarda avec complaisance le grand artilleur roux, bel homme à part un rutilant nez d'ivrogne, et qui pour lui était le « petit oncle ». Après son conseiller habituel, le maréchal des logis chef, il avait une estime particulière pour le « petit oncle », un pointeur émérite et un bon enfant.

« Tiens! se dit-il tout à coup en entendant vers la gauche le crépitement de la fusillade monter du vallon, il vient grogner par là, à présent. »

Et il se croyait à ce point un être gigantesque lançant les boulets à pleines poignées sur cet ennemi qui avait l'audace de venir grogner si près de lui.

« Allons, notre Matvéïevna, fais ton devoir! »

Soudain il entendit au-dessus de sa tête une voix inconnue qui criait :

« Capitaine Touchine! Eh, capitaine! »

Il se retourna effaré, et vit un aide de camp.

« Êtes-vous fou? reprit celui-ci. On vous a deux fois déjà dit de vous retirer.

— Mais... balbutia le petit capitaine en portant machinalement les deux doigts à la visière.

— Le génér... »

L'aide de camp n'acheva pas. Un boulet, fendant l'air tout près de sa tête, l'avait contraint de faire un plongeon sur l'encolure de son cheval. Il ouvrait la

bouche pour recommencer sa phrase, lorsqu'un nouveau projectile l'interrompit net. Il tourna bride et s'éloigna au galop, non sans avoir crié :

« Retirez-vous ! »

Les artilleurs éclatèrent de rire.

Un second officier d'état-major survint presque aussitôt, porteur du même ordre. C'était le prince André. La première chose qui frappa ses regards, fut un cheval abattu, dont le pied écrasé laissait échapper le sang à flots, et qui hennissait de douleur au milieu de ses compagnons encore attelés. Des morts gisaient de-ci de-là, et des blessés se cramponnaient aux caissons.

Des boulets volaient par-dessus sa tête, lui faisant chaque fois courir un frisson le long de l'épine dorsale. Mais la seule pensée qu'il pût avoir peur lui rendit immédiatement son courage. Il mit lentement pied à terre derrière une pièce et, ayant communiqué l'ordre de Bagration, il resta sur le petit plateau, bien décidé à faire enlever la batterie et à l'emmener lui-même au besoin de sa propre autorité. Il seconda donc Touchine du mieux qu'il put, obligé presque à chaque pas d'enjamber un cadavre et de se garer d'un boulet, car les Français redoublaient le feu depuis que celui des Russes avait faibli à mesure qu'on attelait les pièces.

« Il nous est venu tout à l'heure une autorité, dit en riant le « petit oncle » au prince André, mais elle n'a pas fait comme Votre Noblesse : elle s'est empressée de détaler. »

Lorsque les quatre pièces encore intactes furent prêtes à partir et que les six caissons eurent été dépêchés en avant, on encloua par acquit de conscience

deux canons qui avaient été mis hors de service dès le début de l'action.

« Au revoir, dit le prince André en étreignant vigoureusement la main de Touchine.

— Au revoir, mon ami, ma bonne petite âme, s'écria l'autre, tandis que, sans qu'il sût pourquoi, ses yeux se remplissaient de larmes. »

*
* *

Le vent était tombé. De sombres nuages, confondus à l'horizon avec la fumée de la poudre, demeuraient en suspens au-dessus du champ de bataille. Schœngraben et un autre village sur la gauche flambaient au loin, avec de hautes flammes qui rougeoyaient dans le soir peu à peu descendu. On n'entendait plus le canon qu'à de rares intervalles, mais derrière Touchine et sur sa droite la fusillade crépitait, plus violente à chaque pas qui en rapprochait.

A peine la batterie fut-elle engagée dans le vallon, c'est-à-dire hors de la zone du feu ennemi, le petit capitaine rencontra une partie de l'état-major, et notamment l'aide de camp qui avait précédé le prince André, et le lieutenant de hussards Gherkov, qui, envoyé deux fois au mamelon dans l'après-midi, s'était bien gardé de pousser jusque-là. Tous, s'interrompant à l'envi, lui donnaient des ordres contradictoires sur la route qu'il devait suivre et l'accablaient de critiques, voire de reproches.

Pour lui, ballotté sur son cheval harassé, il gardait un morne silence, sentant qu'au premier mot qu'il aurait prononcé, la détente de ses nerfs eut trahi son émotion.

Bien qu'il lui eût été enjoint d'abandonner les blessés, il en laissa hisser plusieurs sur les caissons et les avant-trains et jusque sur les pièces. Un officier d'infanterie était couché sur l'affût de la Matvéïevna, avec une balle dans le ventre. Un cadet de hussards, pâle, et soutenant de sa main droite son poignet gauche mutilé, se traîna vers Touchine :

« Capitaine, gémit-il, au nom du ciel, une petite place, je ne puis faire un pas de plus. »

Son ton était si timide et si suppliant, qu'on voyait qu'il avait dû formuler la même demande bien des fois inutilement.

« Au nom du ciel, ne me refusez pas !

— Placez-le quelque part, fit Touchine. Et puis mets une capote sur lui, petit oncle. Où est l'officier d'infanterie ?

— Il vient de mourir, répondit une voix, on l'a enlevé.

— Alors, asseyez-vous sur la Matvéïevna, mon ami, asseyez-vous. »

Le cadet grelottait de fièvre. On l'installa sur la pièce, à la place même d'où l'on venait de retirer le mort. La capote dont on l'enveloppa était toute sanglante, et des gouttes rouges tombèrent sur son pantalon et sur la culasse de la Matvéïevna.

« Vous êtes blessé, mon ami ? fit Touchine.

— Seulement contusionné, répliqua bravement le jeune homme.

— Alors, d'où vient ce sang ?

— C'est l'officier d'infanterie, Votre Noblesse », dit le « petit oncle » en essuyant rapidement de sa manche la culasse de la Matvéïevna, et il avait parlé du ton d'un bon artilleur qui s'excuse d'une tache sur sa pièce.

La batterie, pressée par un corps d'infanterie, atteignit à grand'peine, au sommet du versant opposé, le village de Gunthersdorf et y fit halte. La nuit était si obscure à présent qu'à dix pas on ne reconnaissait plus les uniformes des différentes armes. La fusillade avait cessé peu à peu. Soudain elle reprit tout près sur la droite, et des éclairs sillonnèrent les ténèbres. C'était une dernière tentative de l'ennemi. Les nôtres y répondirent des maisons du village. Quant aux artilleurs, ils ne pouvaient plus avancer; ils occupaient toute la grand'rue et attendaient patiemment un ordre quelconque. Le feu cessa bientôt, et d'une ruelle déboucha une section d'infanterie où l'on bavardait bruyamment.

« Nous les avons chauffés, hein! J'imagine qu'ils ne s'y frotteront plus.

— Es-tu sain et sauf, toi Pétrov? Moi je n'ai pas grand'chose.

— On n'y voit goutte, il fait noir comme dans un four... Eh, frères, n'y a-t-il rien à boire? »

Les Français définitivement repoussés, la batterie put reprendre sa marche, débordée sur ses deux flancs par un flot confus et bourdonnant d'infanterie. On eût dit un sombre fleuve s'écoulant avec un grondement continu. De loin en loin un cheval s'ébrouait, une roue grinçait. Puis c'étaient, dominant le tumulte, les plaintes des blessés, des cris aigus qui semblaient alors remplir à eux seuls les ténèbres. A un coude que formait la route, une certaine agitation se manifesta dans les remous de la foule. Bagration, monté sur son cheval blanc et accompagné d'une nombreuse suite, venait de passer en jetant quelques mots.

« Qu'est-ce qu'il a dit? demanda un soldat.

— Où va-t-on? risqua un autre.

— Faut-il faire halte?

— N'a-t-il pas remercié de la bataille? »

Tandis que ces questions s'entrecroisaient, la masse vivante fut tout à coup refoulée dans son élan en avant par la résistance de premiers rangs qui venaient de s'arrêter. L'ordre avait été donné de bivouaquer sur cette chaussée boueuse.

Touchine, après avoir fait allumer les feux, envoya un homme à la recherche d'une ambulance ou d'un médecin pour le cadet de hussards et s'assit devant un brasier.

De tous côtés on entendait des pas et des voix, des cliquetis d'armes, des piétinements de chevaux, le bruit du bois que l'on fendait. Ce n'était plus le fleuve grondant, mais une mer houleuse encore et frissonnante après la tempête passée.

Un troupier s'approcha du feu, s'accroupit sur ses talons, et, tendant ses mains pour les réchauffer, demanda à Touchine :

« Vous permettez, Votre Noblesse? J'ai perdu ma compagnie. »

Un officier d'infanterie, qui avait la tête enveloppée d'un bandeau, vint prier Touchine de faire ranger les canons tout au bord de la route pour que les fourgons de son bataillon pussent passer.

Deux soldats s'invectivaient en se disputant une botte.

« Je te dis que tu l'as volée! » criait l'un d'eux, d'une voix enrouée.

Un autre, le cou entortillé de linges sanglants, avisa un groupe d'artilleurs et les supplia de lui donner à boire. Comme ils refusaient :

« Va-t-il donc falloir crever comme un chien? » s'exclama-t-il.

Touchine lui fit apporter de l'eau.

Puis accourut un loustic qui venait chercher du feu pour sa compagnie.

« Du feu, sapristi, du feu bien brûlant!... Merci, frères, nous vous le rendrons avec usure. »

Et il disparut dans la nuit avec un tison enflammé.

Quatre hommes passèrent, portant sur une capote quelque chose de lourd. L'un d'eux trébucha.

« Bon, grommela-t-il, voilà que ces animaux ont laissé traîner du bois sur la route.

— Puisqu'il est mort, fit un autre, pourquoi nous forcer à nous occuper de lui? Valait-il pas mieux... »

Et ils s'enfoncèrent dans l'ombre avec leur fardeau.

« Votre Noblesse, le général vous demande, vint dire à Touchine un canonnier.

— J'y vais, mon ami, j'y vais. »

Et il s'éloigna en reboutonnant sa tunique.

Bagration dînait dans une chaumière à quelques pas du bivouac de l'artillerie. Il causait avec plusieurs officiers qu'il avait invités à partager son repas, notamment un vieux petit colonel aux paupières tombantes, et qui nettoyait à belles dents un os de mouton, un général de brigade qui trouvait toutes les cinq minutes le moyen de rappeler ses vingt-deux ans de service irréprochable, un officier d'état-major qui ne semblait préoccupé que de contorsionner sa main droite de façon que l'on ne cessât jamais de voir ses bagues, Gherkov qui ne parlait guère et jetait à chacun des coups d'œil inquiets, et le prince André, pâle, les lèvres serrées, et les yeux brillants d'un éclat fiévreux.

Dans un coin de la chambre était déposé un drapeau français. La chaumière voisine servait de logement à un colonel français, fait prisonnier par nos dragons, et autour duquel nos officiers se pressaient curieux.

Bagration remerciait les chefs de corps et s'informait des détails de l'affaire et des pertes subies. Le général aux vingt-deux ans de service irréprochable lui expliqua comme quoi, dès le début de l'action, il s'était précipité sur l'ennemi avec deux bataillons, baïonnette au canon, et l'avait culbuté.

« M'étant aperçu, Excellence, que la ligne française pliait et qu'il lui venait du renfort, j'ai arrêté mes hommes, et, me postant à cheval sur la route, je me suis dit : J'ai mis en fuite les premiers, cela suffit pour l'instant; quant aux seconds, je vais les recevoir avec un bon feu de salve. Et c'est ce que j'ai fait, Excellence. »

Il aurait tant voulu avoir agi ainsi, qu'il avait fini par croire que les événements s'étaient passés de la sorte.

« C'est à ce moment, Excellence, que j'ai pris part à la charge des hussards de Pavlograd, hasarda, d'une voix mal assurée, Gherkov, qui de la journée n'avait aperçu un hussard et ne savait que par ouï-dire certaines phases de l'action. Ils ont enfoncé deux carrés, Excellence. »

Quelques-uns des convives commencèrent à sourire, s'attendant à une des plaisanteries habituelles de Gherkov. Mais, voyant que rien ne suivait ce mensonge, qui, après tout, était à l'honneur de nos troupes, ils reprirent une mine sérieuse.

« Je vous remercie tous, messieurs. Infanterie, cava-

lerie, artillerie, toutes les armes se sont comportées héroïquement. Seulement, comment se fait-il que l'on ait abandonné deux pièces du centre? »

Et il chercha des yeux quelqu'un par-dessus la tête des invités. Il oubliait de s'informer de la batterie du flanc gauche, dont les six pièces avaient été plantées là dès le commencement de l'affaire.

« Il me semble cependant que je vous avais donné l'ordre de faire replier la batterie Touchine, ajouta-t-il en s'adressant à l'aide de camp qui avait précédé sur le mamelon le prince André.

— Je ne puis comprendre, répondit l'interpellé. J'étais là tout le temps. Vos ordres ont été transmis ponctuellement, mais... Il est vrai, conclut-il en baissant les yeux avec modestie, qu'il faisait chaud, là-bas.

— Au fait, vous aussi, vous y êtes allé? reprit Bagration en se tournant vers le prince André.

— Il paraît en effet que nous nous sommes manqués de peu, dit le premier aide de camp avec son sourire le plus aimable.

— Je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer », riposta le prince André d'un ton cassant.

Il y eut un moment d'un silence, qui allait devenir fort gênant, lorsque Touchine parut sur le seuil. Il se glissa timidement derrière toutes ces grosses épaulettes, et il était si impressionné, qu'il trébucha contre la hampe du drapeau français, maladresse qui provoqua des rires étouffés.

« Comment se fait-il qu'on ait laissé deux canons sur la hauteur? « demanda Bagration, fronçant les sourcils plutôt à l'adresse des rieurs et surtout de Gherkov, qu'à celle du petit capitaine.

Ce fut seulement alors, devant ce sévère aréopage,

que Touchine se rendit compte de la terrible faute qu'il avait commise en abandonnant, lui vivant, deux canons. Toutes les violentes émotions qu'il avait traversées lui avaient fait complètement oublier cet incident.

« Je ne sais pas, Excellence, balbutia-t-il. Je n'avais plus assez d'hommes.

— Vous auriez pu en prendre des deux bataillons de chasseurs qui vous couvraient. »

Touchine aurait pu répondre que les deux bataillons avaient passé depuis belle lurette au flanc gauche, mais il se tut, craignant de compromettre un chef, et demeura les yeux fixés sur son général, dans l'attitude d'un écolier pris en faute. De son côté son juge, désireux évidemment de ne se point montrer trop dur, cherchait vainement que dire.

Le prince André regardait en dessous le pauvre petit capitaine, et ses doigts se crispaient nerveusement.

« Excellence, dit-il tout à coup, rompant le silence de sa voix tranchante, lorsque je suis arrivé selon vos ordres à la batterie du capitaine Touchine, j'y ai trouvé les deux tiers des hommes morts, la moitié des chevaux abattus, et pas le moindre bataillon pour la couvrir. »

Bagration le regarda attentivement, et Touchine le dévorait des yeux.

« Et si Votre Excellence m'autorise à donner mon opinion, c'est surtout à cette batterie, et à l'intrépidité du capitaine Touchine et de ses hommes, que nous devons le succès de cette journée. »

Et sans attendre de réponse, il se leva de table.

Bagration jeta un coup d'œil à Touchine et, ne vou-

lant pas laisser percer son incrédulité, inclina la tête approbativement.

« Vous pouvez vous retirer, capitaine.

— Merci, ma bonne petite âme, merci, dit l'artilleur en serrant la main du prince André, qui l'avait suivi. Vous m'avez tiré d'un bien mauvais pas. »

L'autre le regarda avec tristesse et s'éloigna sans souffler mot.

Moscou désertée.

Le fragment qui suit est d'une allure classique, et même hellénique, bien rare dans la littérature russe.

Moscou était vide. — Il y avait bien encore des humains dans ses murs, mais ils représentaient à peine la cinquantième partie de la population ancienne. La ville était comme une ruche désertée et tombant en ruines.

Dans une ruche abandonnée par la reine, il n'y a plus de vie, bien que de l'extérieur elle ressemble parfaiment aux autres. On voit, dans les chauds rayons du soleil de midi, des abeilles voleter alertes aux alentours; le léger édifice, de loin, sent le miel, et des travailleuses continûment en sortent et y rentrent. Mais regardez de plus près, et vous verrez que la véritable vie a quitté cette ruche. Non, ce n'est plus exactement la même senteur ni tout à fait les mêmes volètements, les mêmes bourdonnements, qui frappent l'oreille de l'apiculteur. Celui-ce donne un heurt sur la paroi de la ruche malade, et au lieu de la réponse immédiate et unanime qu'il attend, au lieu du murmure de mille abeilles se dressant menaçantes sur leur

arrière-corps avec un battement d'ailes qui rend un son presque vocal, il ne perçoit que des bourdonnements isolés qui se répercutent sonores dans les divers coins de la ruche. La cire n'a plus cet arome enivrant d'esprit-de-vin, de miel et de venin ; elle sent maintenant la moisissure. Et à l'entrée on ne voit plus les factionnaires qui veillaient à la sécurité de l'essaim. Fini le murmure doux et continu, le frissonnement du labeur; on n'entend plus que quelques bruits intermittents. Dans la ruche pénètrent, se glissent plutôt, les maraudeuses au corps noir, allongé et barbouillé de miel; elles ne piquent point, et s'enfuient à l'approche du moindre danger. Naguère c'est avec des fardeaux qu'entraient les abeilles, maintenant c'est à la sortie qu'on leur en voit.

L'apiculteur ouvre la porte latérale et regarde à l'intérieur. Au lieu des rangées d'insectes laborieux se tenant les uns les autres par les pieds et constamment affairés à modeler la cire, quelques abeilles lourdes, comme somnolentes, rampent d'alvéole en alvéole. Et au lieu du luisant parquet de cire, bien balayé par les ailes des travailleurs, çà et là des fragments de cire, des abeilles agonisantes et des cadavres jonchent le sol.

Alors l'apiculteur ouvre la partie supérieure de la ruche et il aperçoit, par là aussi, un labeur tout autre que précédemment. Les noires maraudeuses saccagent tout en présence des habitantes attardées, comme vieillies et paralysées. Les bourdons, les mâtes et les papillons se heurtent contre les parois de la ruche. Dans une alvéole contenant des enfants morts et du miel impur, on entend un bourdonnement saccadé. Deux abeilles, par une vieille habitude, déblaient le nid et emportent les cadavres. Dans un autre coin,

deux vieilles abeilles se querellent, ou se nettoient ou se nourrissent l'une l'autre. Et on voit qu'elles ne savent pas bien si elles le font hostilement ou pacifiquement. Ailleurs encore, une foule d'insectes s'écrasent entre eux, tombent sur une victime quelconque et elles l'étranglent, et l'assomment. Et l'abeille expirante, lentement, doucement, comme du duvet, tombe du haut de la ruche sur un monceau de cadavres. L'apiculteur décolle les deux alvéoles du milieu pour les examiner. Des cadavres partout; cela sent la pourriture. Quelques habitantes, les dernières, bougent, se redressent, puis se laissent choir sur la main de l'homme sans avoir la force de piquer, tandis que les autres tombent inertes comme de l'écaille de poisson. L'apiculteur ferme la ruche et attend une heure propice pour détruire les parois en les incendiant.

Et Moscou était vide ainsi lorsque Napoléon, las, inquiet, marchait sur les fortifications de la ville mère, attendant au moins l'observation de la simple convenance, c'est-à-dire une députation.

Dans les différents coins de Moscou quelques humains machinalement se mouvaient d'accord avec les vieilles habitudes et sans prendre garde à ce qu'ils faisaient.

Lorsque Napoléon apprit que Moscou était déserte, il fronça les sourcils et se remit à marcher nerveusement.

« Une voiture! » cria-t-il soudain. Il prit place avec son aide de camp dans la calèche et se fit conduire dans le faubourg.

« Moscou vide! Quel événement imprévu! » murmura-t-il.

La blessure du prince André.

Ce morceau est, à juste titre, l'un des plus célèbres de l'œuvre entier de Tolstoï, en raison de l'intensité de l'analyse psychologique.

Le régiment du prince André était dans la réserve, qui se trouvait postée derrière le régiment Siémiénovsky, et complètement inactive sous le feu de l'artillerie ennemie. A deux heures, le régiment, qui avait déjà perdu plus de deux cents hommes, avança sur un champ d'avoine foulée; des milliers d'hommes devaient en cet endroit succomber ce jour-là, car dès le milieu de la journée, une centaine de batteries françaises y concentraient leurs feux. Sans quitter cet endroit ni avoir tiré une seule décharge, le régiment perdit le tiers de ses hommes. En avant et surtout du côté droit, dans une fumée dense, les canons vomissaient l'enfer, et de cette fumée mystérieuse et sombre qui s'étalait sur une ligne immense, jaillissait, avec un sifflement rapide, une grêle de boulets et de grenades. Parfois, comme pour laisser un répit, un quart d'heure passait sans qu'un seul projectile effleurât un homme, puis, dans l'espace d'une minute, les hommes tombaient côte à côte, s'entassant en mourant. On emportait les blessés en foulant aux pieds les cadavres, pour déblayer le champ.

Et chaque coup maintenant laissait de moins en moins de chance à ceux qui survivaient. Le régiment était formé en colonne de bataillons sur l'espace de trois cents pas. Tous les hommes étaient étreints du même sentiment d'effroi; tous les visages étaient

sombres. Rarement une parole s'échappait dans les rangs. Et encore, à peine un mot était-il proféré, qu'il était interrompu par le fracas intermittent des grenades éclatées et le cri : « La civière ! Vite ! »

La plupart du temps, les hommes étaient accroupis par terre selon l'ordre des chefs. L'un, avec de la terre glaise sèche émiettée sur la main, astiquait sa baïonnette, un autre arrangeait son ceinturon, un autre encore s'installait un coussin avec l'herbe sèche du pâturage, ou tressait de petits paniers avec la paille des épis mûrs. Lorsque les hommes tombaient et que les civières s'approchaient, alors que les masses de l'ennemi se voyaient au loin, personne ne paraissait y faire attention. Chacun avait l'air absorbé par son occupation. Et quand de l'artillerie ou de la cavalerie passaient sur le front de bandière ou que l'on apercevait une manœuvre de notre infanterie, les critiques ou les approbations se croisaient de toutes parts. C'était surtout à de menus incidents, absolument étrangers à la bataille même, que s'attachait l'attention de la troupe; presque tout l'intérêt dont pouvaient être encore capables ces hommes las et découragés se portait sur des détails de service. Comme des canons défilaient, une paire de timoniers qui dépassa les chevaux de flèche fit sensation. A un autre moment, l'attention générale fut captivée par un roquet au poil brun, apparu d'on ne sait où, qui trottinait en avant du régiment. Un boulet passa et le roquet, effaré, se jeta de côté. On cria, on pouffa. Le temps s'écoulait monotone, sauf des divertissements de ce genre, et pourtant ces hommes étaient là sans avoir mangé depuis plus de huit heures, sous le feu incessant qui apportait la mort au hasard. Après

chaque éclat de rire, les physionomies redevenaient blêmes et soucieuses.

Le prince André, comme tous les autres hommes du régiment, avait la face contractée et les sourcils froncés; il se promenait de long en large par le pré qui se trouvait à côté du champ d'avoine, les mains derrière le dos et le front penché. Il n'avait pas à agir ni commander en ce moment. Tout se faisait comme automatiquement : les cadavres tirés hors de la troupe, les blessés enlevés prestement, les rangs peu à peu resserrés. D'abord il avait cru de son devoir de stimuler le courage de ses hommes en leur montrant l'exemple, et il s'était promené dans leurs rangs; mais il acquit bientôt la conviction qu'il n'avait rien à leur apprendre ni à leur montrer. Toutes les forces de son âme s'étaient, sans qu'il en eût pleine conscience, concentrées pour refréner l'effroi produit par cette situation sans issue. Il arpentait le pré, traînant les pieds, foulant l'herbe et observant la poussière qui recouvrait ses bottes; parfois il faisait de grands pas, comme les enfants, tâchant de tomber dans les sillons laissés par les faucheurs, comptant minutieusement ses enjambées, calculant combien de fois il aurait dû franchir le pré dans toute son étendue, aller et retour, pour faire une verste. Puis il cueillait au hasard des fleurs d'absinthe sauvage qui poussaient là et les froissait dans le creux de sa main pour en humer le parfum douceâtre, presque amer, mais pénétrant. Il ne pensait à rien. Il écoutait ces bruits qui l'enveloppaient, s'efforçant à distinguer le crépitement de la fusillade du grondement du canon, regardait les soldats du premier bataillon et attendait le cri intermittent : « Encore! Touché! » Il s'arrêtait pour scruter les

rangs. « Non, ils sont manqués », ou bien : « Celle-là est tombée juste. » Et de nouveau il marchait, combinant ses enjambées pour atteindre la limite du champ en seize pas.

Un bourdonnement, puis un coup sourd. A cinq pas de lui un boulet rasa la terre puis s'y enfonça. Un froid passa entre ses épaules. De nouveau, il regarda les rangs. Beaucoup d'hommes sans doute avaient été abattus. Une foule s'était rassemblée auprès du deuxième bataillon.

« Monsieur l'aide de camp, cria-t-il, que chacun regagne son poste. »

L'aide de camp, après avoir exécuté l'ordre, s'approcha de son chef. De l'autre côté arrivait à cheval un commandant.

« Gare! » clama un soldat; et pareille à un oiseau qui frôle la surface de l'eau avec un léger froufroutement d'ailes, à deux pas du prince André, aux pieds du cheval du chef de bataillon, sans grand bruit roula une grenade. Le cheval, sans se soucier si son attitude était vaillante ou non, se cabra, piaffa, et, risquant de jeter bas le commandant, fit un saut de côté. L'effroi de la bête se communiqua aux hommes.

« A terre! » cria l'aide de camp, se jetant lui-même à plat ventre. Le prince André était toujours debout, hésitant, comme absent. La grenade fumait en tournoyant entre lui et l'aide de camp couché à plat ventre, sur la limite du pré et du champ, en face de la touffe d'absinthe.

« Serait-ce la mort? » pensa André, en jetant un regard anxieux à l'herbe, à l'absinthe, à ce jet de fumée qui sortait de cette espèce de toupie noire. « Je ne puis, je ne veux pas mourir, j'aime la vie, l'herbe, la terre

et l'air!... » Ainsi pensait-il, mais en même temps il se souvint qu'on le regardait.

« Quelle honte, monsieur l'officier, de... » Il ne put terminer sa phrase. Au même moment une explosion se fit entendre, comme un craquement de cadre brisé... une senteur âcre de poudre, et le prince André roula de côté en agitant la main, tomba la tête contre le sol. Quelques officiers accoururent. Du côté droit du ventre une plaie béait sanglante. Une civière fut apportée. Il râlait, respirait lourdement. Les brancardiers le prirent par les pieds et les bras, mais il eut un affreux gémissement et ses porteurs effarés le laissèrent retomber. Enfin, pour la seconde fois il fut hissé sur le brancard, et le convoi se mit en marche...

On apporta le blessé dans la forêt, où stationnaient les fourgons et où était installée une ambulance provisoire. Elle consistait en trois tentes aux panneaux relevés, dans une clairière entourée de bouleaux. Auprès des voitures, les chevaux mangeaient leur avoine, et autour d'eux se pressaient des passereaux affairés à becqueter le grain éparpillé. Des corbeaux, flairant le sang, voletaient, impatients, croassant dans les branches. Autour des tentes, sur un espace très étendu, étaient couchés, assis ou debout des hommes sanglants, vêtus d'uniformes disparates. Auprès d'eux, des ambulanciers s'attardaient, graves et tristes, en groupes compacts, bien que les officiers leur jetassent ordre sur ordre. Ils semblaient oublier complètement leur service, et, appuyés sur leurs brancards, regardaient machinalement autour d'eux, comme peinant à se rendre compte d'un problème compliqué. De l'intérieur des tentes jaillissaient, vibrants, des cris de colère et de détresse. Des infirmiers sortaient en quête de

bandages ou d'eau, et introduisaient l'un après l'autre les blessés qui stationnaient au dehors. Et les derniers, en attendant leur tour, râlaient, gémissaient, sanglotaient, juraient, demandaient de l'eau-de-vie. Quelques-uns déliraient. Le prince André, en sa qualité de chef de corps, fut porté immédiatement dans une tente. On déposa la civière sur le sol et l'on attendit les ordres. Il ouvrit les yeux et fut longtemps, longtemps sans rien comprendre. Le pré, la touffe d'absinthe, la toupie noire qui tournoyait, et son âpre amour de la vie lui revinrent enfin à l'esprit.

« Qu'importe, murmura-t-il, maintenant ou plus tard! Qu'y aura-t-il là? Qu'y avait-il ici? Mais pourquoi m'est-il si dur de me séparer de la vie? Oui, pourtant, il y avait quelque chose dans cette vie, quelque chose que je n'ai pas compris et que je ne comprends point encore. »

La philosophie du moujik.

Voici le fragment le plus précieux peut-être de l'œuvre entier de Tolstoï, car il jette un jour saisissant sur l'âme russe en général, et sur celle de l'auteur en particulier. Le moujik soldat que Pierre Bézoukhov, prisonnier des Français après la bataille de la Moskova, trouve pour compagnon — et pour guide moral, — n'est autre que l'illuminé, ou plutôt l' « innocent » de Tver, ce Soutaïev qui a indiqué à Tolstoï « la voie du salut ». (Voir l'Introduction.)

« Ne te désole pas, bârine », dit à Pierre Bézoukhov une voix tendrement traînante, celle de vieilles femmes russes. « Ne languis pas, ami; on souffre une heure et on vit un siècle. Ici aussi il y en a des bons et des mauvais », et le paysan se leva, d'un mouvement souple, pour se diriger vers un coin de la baraque.

« Ah, coquine, te voilà, reprit-il de la même voix douce. Elle est revenue, elle a bonne mémoire, la polissonne. Mais en voilà assez. »

Et repoussant le petit chien qui bondissait autour de lui, le soldat revint en tenant quelque chose d'enveloppé dans un chiffon.

« Tiens! mange, bârine! » dit-il avec une respectueuse familiarité, et il développa le chiffon et en sortit quelques pommes de terre cuites dans la cendre.

Il y avait eu une soupe pour le dîner. Mais les pommes de terre, c'était le dessert. Pierre n'avait pas mangé de la journée; l'odeur des pommes de terre lui parut particulièrement appétissante. Il remercia le soldat et commença à manger. « Attends, bârine, je te les préparerai. »

Et, tirant un couteau de sa poche, il l'ouvrit, coupa une pomme de terre par le milieu, mit une pincée de sel entre les deux moitiés, les rappliqua l'une contre l'autre, et tendit la pomme de terre à Pierre.

« Elles sont très bonnes; mange donc. »

Il semblait à Pierre qu'en effet jamais il n'en avait mangé d'aussi bonnes.

« Moi, peu importe, pensait-il, mais pourquoi ont-ils fusillé ces infortunés?... L'un n'avait même pas vingt ans.

— Ah! soupira le petit homme. Que de péchés, que de péchés! »

Puis il questionna :

« Mais pourquoi donc, bârine, êtes-vous resté à Moscou?

— Je ne croyais pas qu'ils viendraient sitôt. Je suis resté tout à fait par hasard.

— Et comment t'a-t-on pris, Sokolik (petit faucon)?

— Je suis allé dans l'incendie, et on m'a pris là, croyant que j'étais un des incendiaires.

— Où il y a jugement, il y a mensonge, conclut le soldat.

— Et toi, est-ce depuis longtemps que tu es prisonnier? demanda Pierre à son tour.

— J'ai été transporté ici dimanche d'un hôpital de Moscou.

— Tu es soldat?

— Oui, soldat du régiment d'Apchéron. J'ai failli passer dans une fièvre; on ne nous avait rien dit. Nous avons eu ainsi vingt hommes de couchés. Nous n'avions pas pensé que cela pût arriver.

— Et tu t'ennuies fort ici? fit encore Pierre en mâchant la dernière pomme de terre.

— Oui, je m'ennuie, mon petit faucon. On m'appelle Platon; mon nom de famille est Karataïev, ajouta-t-il en guise de présentation. Au service, on m'a surnommé Sokolik... Comment ne pas s'ennuyer? Moscou est la mère de toutes les villes russes. Comment regarder sans s'attrister ce qui se passe? Mais le ver a beau ronger le chou, il faut que lui-même périsse à son tour, comme disaient les vieux.

— Comment dis-tu cela? Veux-tu le répéter? fit Pierre intéressé.

— Je dis que ce n'est pas par notre volonté, mais par le jugement de Dieu que tout arrive, dit l'autre, croyant répéter ce qu'il avait dit. Et toi, bârine, tu as des domaines? Une maison? Une ménagère? Et tes parents, sont-ils en vie? »

Bien que Pierre se trouvât dans l'obscurité, il sentait que les lèvres du soldat se plissaient d'un sourire un peu contraint mais très doux pendant qu'il question-

nait. Évidemment il avait l'air marri lorsqu'il apprit que Pierre n'avait plus ses parents, et particulièrement plus de mère.

« La femme pour le conseil, la belle-mère pour la bienvenue, mais nul n'est plus cher que la mère.

— Eh bien ! bârine, avez-vous au moins des enfants ? »

Après la réponse négative de Pierre, Platon reprit :

« Tu es encore jeune, tu pourras en avoir avec la grâce de Dieu. »

Pierre fit un geste découragé.

« Eh, cher homme, riposta le soldat, du sac et de la prison il ne faut jamais se défendre. »

Il s'assit et toussa comme s'il s'apprêtait à conter longuement quelque chose : « Ainsi, mon cher ami, commença-t-il en effet, je vivais encore dans ma maison. Le domaine était riche chez nous ; beaucoup de terre ; les paysans vivaient bien, et notre maison était spacieuse. Le père lui-même s'occupait de faucher. Nous vivions bien, en vrais chrétiens. Mais il arriva... » et ici Platon raconta comment il alla un jour dans un bois d'autrui, comment il tomba entre les mains du garde, comment on l'avait fustigé, jugé, puis enrôlé.

« Eh bien ! Sokolik, on croyait d'abord à la peine, et une joie est sortie. Le frère devait aller au service, mon péché le sauva. Et ce frère avait cinq petits enfants, et moi je n'avais qu'une femme. J'avais une fille, Dieu me l'a prise. Une fois j'allai chez moi en congé. Tous vivaient mieux qu'avant. Le grenier était plein de provisions, les femmes s'occupaient à l'isba, deux frères étaient engagés dans les alentours. Seul Mikhaïlo, le petit, était à la maison. Le père dit : Tous les enfants sont égaux : n'importe quel doigt tu mords, la douleur est la même. Et si Platon n'avait pas été enrôlé,

Mikhaïlo aurait été au service. On ne peut pas éviter son sort. Et si nous cherchons à tout juger, ce n'est pas bien. Notre bonheur, ami, est comme l'eau dans un chalumeau : tu tires et cela monte, mais cesse de tirer, et il n'y a plus rien. C'est ainsi. » Et Platon se rassit sur son grabat. Après quelques instants de silence, il se releva :

« Allons, tu veux dormir, hein? fit-il, et il commença à se signer en récitant une prière.

— Seigneur Jésus, sauve-nous! » et il salua la terre. Au dehors on entendait des pleurs et des cris, et par les fissures de la baraque on apercevait quelques feux. Mais dans la prison il n'y avait qu'ombre et silence. Pierre, longtemps, veilla, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, écoutant le ronflement sonore de Platon qui était couché en face de lui, et il sentait que la paix des anciens jours commençait à refleurir dans son âme, mais avec une nouvelle ampleur et sur un terrain désormais inébranlable.

Dans cette prison, où Pierre séjourna quatre semaines, il y avait vingt-trois prisonniers, dont trois officiers et deux employés. Tous allaient et venaient devant Pierre comme dans une brume, mais Platon Karataïev resta dans son âme comme une image chère, inoubliable, la personnification de tout ce qui est russe, simple et bon.

Austerlitz.

La charge des chevaliers-gardes, puis la Déroute.

Au flanc droit, à neuf heures du matin, Bagration n'osant pas prendre sur lui, malgré l'insistance de Dolgoroukov. la responsabilité de commencer l'affaire,

pria celui-ci de demander des ordres au général en chef. Il voulait gagner du temps. Il savait que dix verstes séparaient un flanc de l'autre, et que si l'envoyé n'était pas tué avant de parvenir auprès du général en chef (supposition des plus probables), il ne pourrait jamais être de retour avant le soir.

De ses grands yeux ternes, comme endormis, il inspecta sa suite. Une naïve figure d'enfant, reflétant l'émotion et l'angoisse de l'attente, le frappa. C'était là l'homme qu'il lui fallait pour accomplir la mission.

« Et si je rencontre l'Empereur avant le général en chef, que faire, Excellence? demanda Rostov, la main au képi.

— Demander les ordres de Sa Majesté », fit Dolgoroukov, interrompant Bagration.

Relevé de faction, Rostov avait pu se reposer quelques heures avant que le jour vînt, et il s'était endormi heureux, hardi, déterminé à tout, et savourant son bonheur de pouvoir enfin agir; il était dans un de ces moments où tout vous paraît facile, probable, possible. Tous ses vœux étaient comblés à présent. Il prenait part à une grande bataille; il était attaché à la personne du plus vaillant des généraux; et enfin voilà que celui-ci l'envoyait en mission extraordinaire auprès de Koutousov, et peut-être auprès de l'Empereur lui-même.

Dans le matin ensoleillé, son bon cheval l'emportait, fougueux, dévorant l'espace, et son âme était toute joie et extase. Il longea d'abord la ligne des corps de Bagration, immobiles et comme recueillis avant « l'affaire », puis il traversa la route occupée par la cavalerie d'Ouvarov. Ici se voyait déjà de l'agitation, cette espèce de fièvre qui précède le combat; et, ayant

dépassé cette cavalerie d'Ouvarov, il perçut nettement les sons des feux de peloton et le grondement du canon. Et ces bruits devenaient plus intenses à mesure qu'il avançait.

Dans l'air frais, ce n'étaient déjà plus deux ou trois coups de feu qui éveillaient les échos, mais une fusillade continue dont les crépitements, se succédant avec rapidité, s'égrenaient en un roulement continu, sur le versant des collines, dans la direction de Pratzen. On voyait jaillir de petits flocons le long des pentes ; ils se pourchassaient l'un l'autre, puis les fumées s'échappant des armes s'étendaient et se confondaient. Dans ces vapeurs, hachées de baïonnettes étincelantes, les masses de l'infanterie se mouvaient, suivies des rangs pressés de l'artillerie flanquée de ses caissons verts.

Rostov arrêta son cheval sur un monticule et scruta ce qui se passait autour de lui ; pourtant il avait beau concentrer toute son attention, il ne pouvait se rendre compte de ce qui se déroulait là : dans la fumée dense grouillaient des hommes, ils se mouvaient en avant ou en arrière, mais pourquoi? dans quel but? Mais ce spectacle, pas plus que les coups de feu, n'évoquaient en lui aucun sentiment de tristesse ou de peur : au contraire ils stimulaient son ardeur et son courage.

« Encore, oh, encore! » disait-il mentalement à ces sons meurtriers, et il galopait le long de la ligne, pénétrant toujours plus avant dans les corps qui avaient déjà commencé l'attaque.

« Peu importe ce qu'il en adviendra, mais en tout cas cela finira bien! » pensait Rostov. Après avoir dépassé l'armée autrichienne, il remarqua qu'une partie des troupes russes — c'était la garde — était dans la mêlée.

« Tant mieux, je verrai tout de plus près. »

Il poussa jusqu'à la première ligne. Quelques cavaliers venaient dans sa direction. C'étaient nos uhlans de la garde, qui se repliaient en désordre. Rostov les dépassa. Il vit l'un d'eux en sang.

« Cela ne me regarde en rien », songea-t-il. Il n'eut pas le temps de faire quelques centaines de foulées, quand il vit arriver sur lui, à gauche, et lui barrant la voie sur un espace immense, une masse de cavaliers montés sur des chevaux noirs. Leurs uniformes blancs étincelaient; ils allaient au trot. Rostov lança son cheval au grand galop, pour éviter cette charge, et il y aurait réussi s'ils avaient marché de la même allure que lui, mais ils accéléraient leur course, et plusieurs chevaux allaient déjà ventre à terre. Rostov percevait nettement en ce moment le pas des montures, le cliquetis des armes; il distinguait les silhouettes et les visages des chevaliers-gardes chargeant l'infanterie française qui avançait à leur rencontre. Bien que galopant rapidement, la cavalerie retenait encore ses montures. Mais un commandement vibra : « Marche! Marche! » jeté par un officier, qui se précipita lui-même à fond de train. Rostov, de peur d'être écrasé ou entraîné par le flot, filait à bride abattue le long de l'interminable front, espérant avoir atteint l'espace libre avant d'avoir rencontré les escadrons. Mais déjà un chevalier-garde de haute stature, l'air agacé en voyant Rostov devant lui, allait par un choc inévitable jeter bas cavalier et monture, si à ce moment critique Rostov n'avait eu l'heureuse inspiration de faire siffler sa longue naghaïka (fouet cosaque) devant les yeux de la monture du chevalier-garde. La grande et belle bête se cabra en dressant les oreilles; le chevalier-

garde lui enfonça ses énormes éperons dans les flancs, et le cheval, relevant la queue et tendant le cou, l'emporta dans un tourbillon. Presque aussitôt Rostov entendit : — Hurrah! et il vit en se retournant les premiers rangs des chevaliers-gardes fondre sur les troupes ennemies, aux épaulettes rouges. Il lui fut bientôt impossible de discerner quoi que ce fût dans la dense fumée qui engloutissait hommes et chevaux. C'était cette fameuse charge des chevaliers-gardes qui stupéfia les Français. Et c'est avec effroi que Rostov apprit plus tard de la bouche de ses camarades, que cette fleur de la jeunesse russe, composée d'officiers d'élite, de mondains riches et élégants, de soldats d'avenir, avait été décimée impitoyablement : dix-huit seuls survécurent.

Après avoir atteint l'infanterie de la garde, Rostov remarqua qu'elle était traversée par le bourdonnement des obus; il les sentait plutôt qu'il ne les voyait, et observait les soldats et les officiers, dont la physionomie reflétait une solennité recueillie.

« Rostov! fit soudain une voix derrière lui.

— Qu'y a-t-il? riposta-t-il, n'ayant pas de suite reconnu Boris.

— Tu sais, notre régiment a essuyé le premier feu, et rudement, continuait Boris, plein de l'orgueil des jeunes soldats qui ont affronté pour la première fois le combat.

— Et l'issue? demanda Rostov, étonné de la rencontre.

— Repoussés! Imagine-toi... Notre garde, apercevant des troupes, les a prises d'abord pour des Autrichiens. Mais bientôt les boulets jetés dans nos rangs nous ont fait revenir de notre erreur, et il fallait engager l'action. Mais toi, où cours-tu ainsi?

— Je suis envoyé en mission auprès de Sa Grandeur. »

Boris comprit que Rostov avait affaire au grand-duc.

« Mais le voilà justement là tout près », dit Boris en désignant à Rostov le grand-duc en uniforme de chevalier-garde, la tête enfoncée dans les épaules et le regard sombre; il invectivait un officier autrichien qui avait blêmi en l'écoutant.

« Ce n'est point le grand-duc, mais le général en chef que je cherche; et si je ne puis le trouver, je tâcherai de parvenir auprès de Sa Majesté elle-même. »

Et touchant son cheval des éperons, il s'élança de nouveau en avant.

« Comte, comte, cria Berg, aussi animé que Boris, et accourant d'un autre côté, je suis blessé à la main droite (et il montra son poignet bandé d'un linge sanglant), et je suis resté à mon poste. Vous voyez, il faut maintenant que je tienne mon épée de ma main gauche!... » Berg parlait encore, que Rostov était déjà loin.

Après avoir gagné un espace désert pour ne pas tomber de nouveau dans une troupe engagée, comme il lui était advenu pour la charge des chevaliers-gardes, il longea la ligne de réserve, loin du lieu où résonnaient drues fusillade et canonnade. Soudain, devant lui et derrière nos troupes, là où il était difficile de prévoir l'ennemi, il entendit de très près des coups de feu.

« Qu'est-ce donc? L'ennemi aurait-il tourné notre armée? C'est impossible! » Et une peur instinctive de la mort pour lui et du péril pour toute notre armée, l'étreignit. Peu importe ce que c'est, mais inutile de

chercher à gagner le terrain libre. Il faut que je trouve le général en chef, et si tout est perdu, mon devoir est de périr avec tous.

Ses sombres pressentiments se confirmaient de plus en plus à mesure qu'il approchait du lieu occupé par une foule des plus disparates, groupée derrière le village de Pratzen.

« Qu'y a-t-il? Sur qui tire-t-on? » demandait Rostov aux soldats russes et autrichiens, qui en masses désemparées fuyaient en travers de sa route.

« Le diable est avec Lui! Tout est perdu! Tous battus! » lui répondit-on en russe, en allemand, en tchèque; et ces masses fuyaient tassées comme des troupeaux parfaitement inconscients de tout ce qui se passait.

« Sus aux Allemands! criait l'un. Que le Diable ait leurs âmes de traîtres!

— Que le Diable emporte plutôt ces Russes! » grommelait un Allemand.

Quelques blessés se traînaient sur la chaussée. Jurons, gémissements, cris, se fondaient en un vacarme assourdissant. La fusillade avait cessé. Et dans ce désarroi les fuyards allemands et russes s'entretuaient maintenant.

« Qu'est-ce donc que tout cela, Seigneur! pensait Rostov, ici où l'Empereur peut les apercevoir!... Mais certainement ce ne sont que quelques lâches déserteurs. Non, cela ne se peut pas! oh! pourvu que je puisse les dépasser. »

La pensée de la défaite et de la déroute ne pouvait pénétrer dans sa tête.

Bien qu'il aperçût un corps français avec ses batteries sur le plateau de Pratzen, là précisément où on lui

avait commandé de trouver le général en chef, il ne voulait pas encore se rendre à l'évidence.

Aux environs du village, d'ailleurs, il n'y avait plus que peu de nos troupes, et déjà elles cherchaient le salut dans la fuite. Sur la grande route les voitures, les équipages les plus divers, emportaient des soldats autrichiens et russes, blessés et valides, entassés pêle-mêle. Et toute cette masse grondante grouillait, rampait presque, au son macabre des obus français qui sifflaient tout autour, lancés du haut du plateau.

« Où est l'Empereur? Où est Koutouzov? » demandait Rostov à tous ceux qu'il pouvait arrêter; mais une réponse était impossible à obtenir.

Enfin, saisissant un soldat par le collet, il le força à l'écouter.

« Eh, frère! dit le soldat, tous ont fui bien avant! » et, en ricanant obtusément, il s'arracha de l'étreinte. Laissant cet homme évidemment ivre, il arrêta par la bride de son cheval l'ordonnance d'un personnage important et commença à le questionner. L'ordonnance lui déclara que l'empereur, blessé grièvement, venait d'être emporté par ce chemin même.

« C'est peut-être quelqu'un d'autre.

— Mais non, j'ai vu, de mes propres yeux vu. Je connais bien l'empereur, je pense; que de fois ne l'ai-je pas vu à Pétersbourg! Il était très pâle dans sa calèche. D'ailleurs, Ilia Ivanitch avait lancé au triple galop ses quatre chevaux noirs, et, bien entendu, c'est à l'empereur et à nul autre, qu'appartiennent les quatre chevaux noirs et le fameux cocher Ilia Ivanitch. »

Rostov voulait encore avancer, lorsqu'un officier blessé l'interpella:

« Vous voulez voir le général en chef? Il a été tué par un boulet au cœur.

— Non, pas tué, mais blessé, rectifia un autre officier.

— Qui, Koutousov? demanda Rostov.

— Non, pas Koutousov, un autre. Enfin il n'en est pas resté beaucoup de vivants. Dirigez-vous vers ce village, c'est là que sont réunis tous les grands chefs »; et, indiquant Gostieradek, l'officier s'éloigna. Rostov allait maintenant au trot. Auprès de qui se rendrait-il désormais? L'empereur blessé, la bataille perdue. Désormais il fallait se rendre à l'évidence. Il se dirigeait vers l'endroit désigné, où se profilaient au loin une tour et une église. A quoi bon se presser? Que dire maintenant à Koutousov ou à l'empereur, à supposer qu'ils fussent encore vivants?

« Que Votre Noblesse prenne à gauche, lui cria un soldat, autrement on vous tuerait infailliblement. »

Rostov réfléchit un instant, puis machinalement prit la direction signalée comme dangereuse.

« Qu'importe maintenant? Du moment que l'empereur est blessé, pourquoi me préserverais-je moi? » songeait-il. Il atteignit l'espace où il y avait eu le plus d'hommes tués en fuyant de Pratzen. Les Français n'occupaient pas encore cet endroit, et les Russes, valides ou blessés, l'avaient abandonné depuis longtemps. Et sur ce champ, comme des meules de foin sur un bon pré, étaient entassés par dix ou quinze les cadavres et les blessés, pêle-mêle. Ceux-ci rampaient par deux ou trois ensemble, et de toute part Rostov entendait des cris, des gémissements, si aigus, qu'ils lui semblaient parfois exagérés à plaisir. Il lança son cheval au galop pour ne plus voir tous ces hommes souffrants,

qui lui causaient un indicible effroi. Sa propre vie lui importait peu, mais il avait peur de faillir au devoir en voyant tous ces mutilés. — Les Français ne tiraient plus sur ce champ jonché de blessés et de morts, mais, ayant aperçu un aide de camp qui traversait la plaine déserte, ils le visèrent. Quelques boulets tombèrent autour de lui; leurs sifflements terribles et les morts éparpillés sous ses pas lui donnaient une sensation de terreur et de pitié pour lui-même. Il pensa à la lettre de sa mère. « Que ressentirait-elle maintenant, si elle me voyait dans ce champ, et les canons braqués sur moi? »

A Gostieradek, bien qu'en désarroi, les troupes russes se maintenaient en lignes compactes comme à la bataille. Ici les boulets français ne pouvaient les atteindre, et le bruit de la fusillade ne parvenait qu'étouffé.

Tout le monde savait la bataille irrémédiablement perdue. Personne pourtant ne pouvait désigner à Rostov la retraite de Koutousov ni de l'empereur. Les uns disaient que celui-ci était réellement blessé, les autres affirmaient que c'était là un faux bruit, fondé sur le fait que la calèche de l'empereur avait quitté en toute hâte le champ de bataille, emportant le maréchal de la cour, le comte Tolstoï, tout pâle. Un officier dit à Rostov que derrière le village il avait aperçu un des grands chefs. L'aide de camp se remit en route par acquit de conscience. Après avoir parcouru trois verstes à peu près, et laissé derrière lui les derniers détachements russes, il atteignit un enclos séparé de la route par un fossé, et y aperçut deux cavaliers arrêtés. L'un portait une aigrette blanche à son shako, et son visage n'était pas inconnu à Rostov, tandis que l'autre, monté sur un superbe cheval alezan

que Rostov croyait reconnaître aussi, éperonna sa monture pour se rapprocher du fossé, puis, lâchant la bride, il sauta légèrement celui-ci. La terre s'émietta sous les fers de derrière du cheval. Ensuite le cavalier fit volte-face, sauta de nouveau le fossé en sens inverse, et s'adressa respectueusement à son compagnon à l'aigrette blanche, lui proposant évidemment de passer à son tour. Le cavalier, dont la figure n'était pas inconnue à Rostov et qui fixait machinalement son attention, fit un geste négatif de la tête et de la main, et, grâce à ce geste, Rostov reconnut l'empereur, que déjà il pleurait, et pour qui il avait une telle adoration.

« Mais est-ce bien lui, seul dans ce champ désert? » pensa-t-il. Alexandre tourna la tête à ce moment, et l'aide de camp vit les traits qui étaient si profondément gravés dans son esprit. Le visage de l'empereur était pâle, les yeux las, enfoncés dans leurs orbites, et ses traits reflétaient une douceur encore plus grande que jamais. Rostov était heureux que le bruit sur la blessure de l'empereur fût faux. Il était radieux de le voir. Il savait qu'il pouvait, qu'il devait même s'adresser à lui et lui transmettre le message de Dolgoroukov.

Ém### et tremblant comme un jeune homme allant à son premier rendez-vous d'amour, n'osant pas dire tout haut les rêves de ses nuits et cherchant un prétexte de retraite au moment de la réalisation de ses vœux, Rostov ne savait comment approcher l'empereur, et de soudains scrupules d'étiquette le torturaient.

« Comment! Est-ce bien à moi de profiter de ce moment de tristesse et d'isolement? Peut-être ma figure inconnue lui produira-t-elle une sensation désagréable; et puis, quoi lui dire, maintenant qu'à sa

seule vue mon cœur se serre et ma gorge se sèche? » Pas un de ses discours longuement préparés ne lui revenait à l'esprit. Ces discours du reste avaient été élaborés dans des circonstances tout autres qui faisaient prévoir la victoire, le triomphe; il avait compté les dire étendu sur un lit de mort au moment où l'empereur le remercierait pour ses actions héroïques et recevrait l'aveu de son dévouement sans bornes, confirmé par les faits.

« Et puis, à quoi bon demander les ordres de Sa Majesté pour le flanc droit, alors qu'il est quatre heures du soir et que la bataille est perdue! Non, je ne dois pas interrompre ses pensées. Il vaut mille fois mieux mourir que d'avoir un regard de mécontentement de lui. » Et, le cœur plein de désolation, il s'éloigna en se retournant presque à chaque pas, toujours hésitant et toujours angoissé.

Tandis que Rostov s'en allait, le capitaine Von Toll, qui avait par hasard aperçu l'empereur, s'approcha de lui et l'aida à franchir le fossé à pied. L'empereur, désireux de se reposer et se sentant mal à l'aise, s'assit sous un pommier, et Von Toll s'arrêta en face de lui. Rostov vit avec jalousie et regret comment Von Toll parlait avec feu à l'empereur et comment ce dernier, essuyant des larmes, mit une main devant ses yeux et serra la main à Von Toll.

La désolation de Rostov était d'autant plus aiguë, que c'était sa faiblesse qui l'avait empêché d'approcher l'empereur. Il pouvait... non, il devait parler à Sa Majesté, c'était la seule fois où il pouvait faire preuve de son dévouement, et il n'avait pas profité de l'occasion qui s'offrait... Et, soudain résolu, il fit tourner bride à sa monture et galopa vers l'endroit où

se trouvait l'empereur. Mais le champ et le fossé étaient déserts. Des chariots, des fourgons roulaient lourds sur la route. Un cocher apprit à Rostov que l'état-major de Koutouzov se trouvait non loin de là. Il dirigea ses pas dans la direction indiquée.

La bataille était complètement perdue à cinq heures sur tous les points. Plus de cent batteries étaient en possession des Français. Tout un corps d'armée avait dû mettre bas les armes. Les autres colonnes, ayant perdu la moitié de leurs hommes, battaient en retraite par masses mêlées et tassées. Les derniers survivants des armées de Langeron et de Dokhtourov stationnaient autour des étangs et des écluses du village d'Auguest.

A six heures, à l'écluse d'Auguest, une canonnade intense des Français postés à mi-côte du plateau de Pratzen, décimait notre armée en déroute. A l'arrière-garde, Dokhtourov et quelques autres reformaient leurs bataillons pour tenir tête à la cavalerie française qui pourchassait les nôtres. Le soir tombait. Sur l'étroite chaussée d'Auguest, où un vieux meunier coiffé de son bonnet avait pêché à la ligne durant de longues années, tandis que son petit-fils, les manches retroussées, déversait à mesure dans le vivier les poissons argentés et frétillants, sur cette digue où pendant si longtemps avaient cheminé en paix, sur leurs chariots chargés de froment, les Moraves aux longs bonnets poilus et aux vestes bleues, s'en retournant du moulin, sur cette route, maintenant, entre les fourgons et les caissons, bousculés par les chevaux et les roues lourdes, se pressait une foule d'hommes fuyant la mort, s'écrasant l'un l'autre et foulant aux pieds les cadavres, pour être tués eux-mêmes quelques pas plus loin peut-être.

Toutes les dix secondes, un boulet ou une grenade éclatait dans la foule, y traçant un sillon sanglant. Dologov, à pied, blessé à la main, avec une dizaine de soldats et son commandant encore à cheval, représentait tout ce qui restait de son régiment. Se frayant difficilement un passage, étreints de tous côtés par la foule, ils étaient obligés de s'arrêter à chaque instant. Un cheval était tombé sous un canon et on essayait de le dégager. Une grenade abattit quelqu'un à deux pas en arrière, un boulet survint en avant et éclaboussa de sang Dologov. La foule se rua en avant, fit quelques pas, et s'arrêta net.

« Pouvoir avancer de cent pas seulement et je serais sauvé : en restant, je suis mort ! » se disait chacun.

Dologov, quittant le milieu de la foule, arriva d'un bond à la digue, renversant deux soldats et s'élançant sur la glace dont une mince couche recouvrait l'étang.

« Tourne par ici », cria-t-il au canonnier en bondissant sur la glace qui gémissait sous lui, « allons, tourne vite ! Cela tient ! »

... La glace tenait en effet, mais elle cédait à certaines places et frémissait partout, et il était évident que non seulement sous le poids des canons et de la foule, mais sous le seul poids de Dologov, elle allait se rompre... On le regardait, on se pressait vers le rivage, mais personne n'osait affronter la glace. Le commandant, debout sur ses étriers, ouvrit la bouche pour crier quelque chose à Dologov. Mais soudain une grenade siffla si près des têtes que toutes se baissèrent. Le commandant tomba ensanglanté. Personne ne pensa à le relever.

« Allons, sur la glace ! Sur la glace, marche ! Tourne ! » ainsi clamait-on confusément de toutes parts. On criait

sans savoir ce qu'on criait. Une des batteries tourna de la route sur la glace. Et aussitôt des nuées de soldats se mirent à courir sur l'étang gelé. Sous un des premiers la glace craqua, et un de ses pieds tomba dans l'eau. Il voulut le retirer et s'enfonça jusqu'à la ceinture. Les autres hésitèrent, le canonnier arrêta sa monture mais derrière lui un cri retentit : « En avant ! Marche ! Marche ! » Hurlements, cris d'affolement se confondirent en une mélopée lugubre. Les conducteurs d'artillerie fouettaient les chevaux, qui se refusaient à avancer. La glace, qui se maintenait encore sous le poids des piétons, s'effondra d'un bloc énorme, et une quarantaine d'hommes qui étaient déjà dessus se débattirent un instant, puis disparurent sous l'eau noire.

Les boulets, les grenades sifflaient toujours, monotones, obsédants, s'égrenaient sur la glace, dans l'eau, et de-ci de-là abattaient des hommes comme figés sur la chaussée, sur la glace et sur les rives.

Le chêne.

Avant que le prince André ait vu Natacha, le chêne rencontré sur sa route lui dit de bien tristes choses; mais au retour, tout autre est le langage du vieil arbre.

Au printemps de 1809, le prince André alla visiter les propriétés d'un sien neveu, dont il était tuteur, dans le gouvernement de Riazan. Il regardait le tiède soleil du printemps, la première herbe, les premières feuilles du bouleau et les gros flocons blancs des nuages de mai qui rampaient sur l'azur immuable. Il ne pensait à rien, et regardait machinalement autour

de lui, tout épanoui sous l'influence de cette atmosphère adorable.

La calèche traversa un village sale, passa devant quelques granges, descendit vers un pont encore tout couvert de neige, puis ce fut la plaine, où çà et là verdissait un buisson, et l'on entra enfin dans une forêt de bouleaux qui s'étalait à perte de vue des deux côtés de la route. Là il faisait presque chaud déjà; pas un souffle d'air. Le bouleau, tout empanaché de petites feuilles lisses et d'un vert clair, paraissait figé. Et à ses pieds, de dessous les feuilles mortes, s'élançait une herbe fraîche et semée de fleurettes mauves. Ces arbres étaient dominés par de sombres sapins, dont le vert éternel rappelait encore le récent hiver. Les chevaux s'étaient montrés un peu rétifs en entrant sous bois.

« Tout est de nouveau verdoyant... et si tôt... pensait le prince André; des bouleaux, des trembles, des hêtres... A présent voilà un chêne. »

Sur la lisière de la forêt un chêne s'élevait. Il était dix fois plus vieux que les bouleaux qui l'entouraient, dix fois plus gros et deux fois plus haut. C'était un énorme aïeul, noueux, à l'écorce rongée de parasites. Avec ses branches pareilles à des grosses mains noueuses aux doigts écartés, il avait l'air d'un vieux méchant monstre au milieu des jeunes bouleaux à la robe blanche. Seuls les sapins immobiles parsemés dans la forêt, de même que le chêne, ne voulaient pas s'abandonner à la caresse vivifiante du printemps, et reniaient soleil et fleurs.

« Le printemps, l'amour, le bonheur, paraissait dire ce chêne, — comment n'êtes-vous pas lassés de cette éternelle duperie! Tout est pareil, et tout est trompeur.

Il n'y a ni printemps, ni soleil, ni bonheur. Regardez ces sapins endormis dans leur verdure immuable, et moi qui écarte mes doigts écorchés, à demi rompus, poussés de partout sur mes flancs et mon dos : je suis debout toujours, et je ne crois pas à vos espoirs, à vos illusions! »

Le prince André longtemps observa cet arbre, comme s'il eût attendu quelque chose de lui. Il y avait des fleurs et de l'herbe sous le chêne, comme partout, mais lui n'en demeurait pas moins sombre, impassible et menaçant.

« Oui, cent fois oui, cet aïeul a raison. Que les autres, les enfants, croient au rêve, mais nous qui connaissons la vie, nous savons ce qu'elle vaut. »

Tout un monde de pensées désolées s'éveillèrent dans l'âme d'André. Et plus il scrutait sa vie, plus la désespérante conclusion semblait s'imposer, qu'il ne pouvait rien recommencer, qu'il devait vivre résigné jusqu'à la fin, sans faire de mal, mais sans désirer l'impossible bien.

. . . .

Le lendemain, après avoir pris congé du comte Rostov, le prince André reprit le chemin de chez lui.

C'était le commencement de juin, et de nouveau la voiture traversa la forêt de bouleaux où le vieux chêne tout mutilé avait frappé le prince par son aspect morose. Les clochettes tintaient plus discrètes dans la forêt que naguère, il y avait un mois et demi. Maintenant tout était ombreux, plein, touffu. Les jeunes sapins n'entamaient point la beauté générale du paysage, et doucement verdoyaient de leurs jeunes aiguillons duvetés.

La journée était chaude. De loin on sentait l'orage, mais c'était à peine si quelques nuages légers jetaient leur ombre sur la poussière de la route et sur les jeunes feuilles de couleur tendre. Le côté gauche de la forêt était dans l'ombre, et le droit, humide, scintillant au soleil, les cimes ondulant doucement sous un peu de brise. Tout était en fleur, mille oiseaux modulaient leurs chansons tout près et plus loin.

« Ici, dans ce bois, il y avait un chêne avec lequel mon âme était d'accord », songeait le prince André, examinant le côté gauche du chemin, et il ne remarquait pas que, sans le reconnaître, il contemplait l'arbre qu'il cherchait. Car le vieux chêne, tout transformé, étendait au-dessus des bouleaux comme un parasol de verdure sombre; il se balançait doucement dans les suprêmes rayons du soleil couchant. On ne voyait plus des doigts noueux et crevassés, ni son ancien air morose, sa navrante tristesse du dernier printemps : à travers l'écorce rude, séculaire, jaillissaient de toutes parts les jeunes feuilles; on avait presque peine à croire que c'était ce vieillard qui leur donnait le jour. « Oui, c'est bien le même chêne », constata André, et un sentiment de joie sans cause illumina son âme. Les principaux moments de sa vie lui revinrent à l'esprit. Et Austerlitz avec son ciel haut, et le visage immobile de sa femme morte, et Pierre sur le bac, et la fillette, Natacha, toute émue de la beauté de la nuit, et cette nuit, et cette lune, et tout cela surgissait vivant et plastique.

Et il conclut :

« Non, la vie ne finit point à trente et un ans. Qu'importe que je sache tout ce qui est en moi, il faut que

les autres le sachent aussi, et Pierre, et cette fillette qui voudrait parcourir le ciel; ma vie ne doit pas s'écouler pour moi seul, il faut qu'eux tous vivent indépendants de ma vie, mais qu'elle se reflète sur la leur, et que tous vivent de ma vie... »

MON MARI ET MOI

I

Maria Alexandrovna vient de perdre sa mère; son père est mort l'année d'avant. Elle est seule, avec sa petite sœur Sonia, dans leur campagne de Vokrovka. Auprès de la jeune fille et de la fillette, leur institutrice, Katia, qui est depuis si longtemps dans la maison, que c'est presque une parente. Nous assistons à la première véritable rencontre entre Maria et son tuteur Serge Mikhaïlitch, ami d'enfance de son père.

J'avais dix-sept ans. Cette année-là justement, maman voulait me présenter dans le monde, et elle se proposait à cet effet, peu de jours encore avant sa fin, de passer l'hiver à la ville avec nous. La perte de ma mère était certes pour moi une très vive douleur, mais je dois avouer qu'au fond de ma douleur il y avait aussi le vague regret de devoir passer un second hiver dans cette campagne perdue, alors que j'étais jeune et que tous me disaient si belle. Vers la fin de la saison, ce sentiment pénible de solitude et d'ennui devint si intense, que je fus presque prise d'un spleen véritable; je ne quittais plus ma chambre, je n'ouvrais plus mon piano et ne touchais pas à un livre. Lorsque Katia s'ef-

forçait de me distraire et voulait que je prisse un peu de courage pour surmonter ma tristesse, je répondais : « Je n'ai envie de rien! » Et je me disais en moi-même : « A quoi bon s'occuper de quoi que ce soit, puisque mes meilleures années se flétrissent dans cette campagne exécrée? » Et à ce « à quoi bon? » je ne trouvais d'autre réponse que des larmes. On me disait que je maigrissais, que j'enlaidissais même, mais cela m'était presque indifférent. A quoi bon, et pour qui être belle? Il me semblait que toute ma vie s'écoulerait dans ce désert, et dans cette prostration que je n'avais même pas la force de secouer. Katia commença à s'alarmer sérieusement, et décida de m'emmener à l'étranger pour me guérir d'un mal qu'elle croyait organique. Mais pour cela il fallait de l'argent, et nous ignorions complètement l'état de notre fortune; nous attendions l'arrivée de notre tuteur, qui devait arranger définitivement nos affaires. Il vint dans le courant de mars.

Serge Mikhaïlitch était notre voisin et l'ami le plus intime de notre pauvre père, quoiqu'il fût bien plus jeune que lui. Son arrivée changeait nos projets et nous donnait la possibilité de quitter cette campagne abhorrée. J'étais habituée depuis mon enfance à l'aimer et à l'estimer, et Katia, en me disant de me secouer, avait bien deviné qu'entre tous son avis seul avait un poids réel pour moi, et que j'aurais été vexée de lui donner mauvaise impression de ma personne. Katia, Sonia sa filleule, et jusqu'à notre vieux cocher, aimaient Serge Mikhaïlitch, mais quant à moi un autre sentiment avait germé dans mon cœur à son égard depuis que ma mère m'avait dit un jour qu'elle désirait pour moi un mari comme lui. Cela

alors m'avait semblé bien drôle, et même désagréable. Le héros de mes rêves était tout autre; il était grand, svelte, pâle, avec un visage sombre et fatal, tandis que Serge Mikhaïlitch était pour moi un homme presque vieux, robuste et d'un visage riant; mais malgré tout, les paroles de ma mère, sans que je m'en fusse doutée, hantaient mon imagination.

A l'heure du dîner, auquel Katia avait ajouté un gâteau, une crème et quelques autres friandises, Serge Mikhaïlitch arriva. Je vis par la fenêtre son traîneau entrer dans la cour. Je voulais l'attendre cérémonieusement dans la salle, mais je ne pus résister à mon impatiense lorsque j'entendis dans le vestibule sa voix sonore, et je m'élançai à sa rencontre. Il tenait la main de Katia et lui parlait en riant. En m'apercevant, il me regarda quelques instants sans me saluer; ce regard me gêna, et je rougis beaucoup.

« Ah! est-ce bien vous? dit-il enfin de sa voix ferme, en s'approchant. Peut-on changer ainsi! que vous avez grandi! Ce n'est plus la violette d'autrefois; maintenant c'est une rose. »

Il pressa ma main dans sa main large et musclée, et cela si fort qu'il me fit presque mal. Je crus qu'il allait l'embrasser et je m'inclinai légèrement, mais il la pressa seulement encore une fois et me regarda attentivement pendant une minute.

Je ne l'avais pas vu depuis six ans. Il avait beaucoup changé et vieilli; il avait laissé pousser sa grande barbe, ce qui ne lui allait guère, mais c'étaient bien là toujours ses manières simples, le même visage franc aux traits expressifs, et les mêmes yeux brillants et bons; c'était surtout son sourire demi-taquin, demi-tendre.

Au bout de cinq minutes il n'était plus un étranger, il était des nôtres; les gens eux-mêmes le servaient avec un empressement particulier, et on voyait qu'il était le bienvenu pour nous tous. Il ne nous fit point de banales condoléances et ne soupira guère; il tâchait au contraire d'éviter le sujet douloureux, et au commencement cette indifférence apparente me parut presque inconvenante. Mais lorsque, le soir, Katia se mit à la place qu'occupait jadis maman, et nous deux Sonia à ses côtés, et que le vieux Grégorii apporta une vieille pipe de papa, il se mit à marcher de long en large dans la grande salle; puis, s'arrêtant tout à coup, il dit d'une voix profonde :

« Grand Dieu! que de terribles changements dans cette maison!

— Oui, répondit Katia déjà prête à pleurer.

— Vous rappelez-vous votre père? me demanda-t-il.

— Fort peu, répondis-je.

— Et comme vous seriez heureuse maintenant avec lui! » murmura-t-il pensif, en regardant mon front et mes yeux qui lui rappelaient sans doute ceux de son ami d'enfance. « J'ai beaucoup aimé votre père », ajouta-t-il plus bas; et il me sembla que ses yeux devenaient plus brillants.

« Et Dieu nous l'a prise aussi, elle, dit Katia en couvrant sa figure de son mouchoir.

— Oui, il y a eu de terribles changements, répéta-t-il, en se tournant vers la fenêtre. Allons, Sonia, montre-moi tes joujoux », dit-il en changeant brusquement de ton et de sujet; et il passa avec ma petite sœur dans la pièce à côté.

Je le regardai, silencieuse et émue, tandis que Katia me disait :

« Oh ! c'est un ami si fidèle et si sûr ! »

Et, en effet, cette compassion délicate de la part de cet étranger si bon me réchauffait le cœur.

Dans la pièce voisine on entendait les cris de Sonia taquinée par Serge Mikhaïlitch; puis il commença à taper sur le piano avec les menottes de ma petite sœur, et tous deux riaient aux éclats.

« Maria Alexandrovna, dit-il tout à coup, venez ici et jouez-nous quelque chose. »

Cela me fut agréable d'être traitée par lui en amie. Je me levai et m'approchai.

« Jouez cela », continua-t-il en me désignant l'adagio de la sonate : *Quasi una fantasia*. « Nous allons voir comment vous vous en tirerez. » Et il s'en alla dans un coin avec son verre de thé.

Je compris qu'avec lui il eût été maladroit de faire des préambules, de dire que je jouais mal, etc. Je me mis donc simplement au piano et commençai à jouer comme j'en étais capable, mais cependant je redoutais son jugement, sachant qu'il aimait la musique et s'y connaissait. L'adagio était dans le ton des souvenirs qui me troublaient le cœur, et sous la fraîche impression de cette entrevue soudaine, après des années d'absence, je jouai ce morceau assez convenablement, à ce qu'il paraît. Mais il ne me laissa pas finir le scherzo.

« Vous ne jouez pas bien cela, me dit-il simplement; mais vous avez bien joué l'adagio. »

Cette louange, si modérée qu'elle fût, m'alla droit au cœur, et je rougis de plaisir. C'était si neuf et si bon de sentir que lui, l'ami de mon père, me parlait aujourd'hui gravement et non plus en badinant comme jadis.

Katia alla coucher Sonia, et nous restâmes quelques instants seuls lui et moi dans la grande salle. Il me parla de mon père, me raconta de quelle façon ils étaient devenus amis, comme ils étaient heureux dans le temps où, toute petite, j'étais assise au milieu de mes poupées; et dans son récit mon père m'apparut pour la première fois comme un homme simple, distingué et aimable. Il me questionnait sur les choses que j'aimais, sur les livres que je lisais, et sur mes projets d'avenir. Il n'était plus maintenant le plaisant taquin d'autrefois qui me faisait tour à tour pleurer et rire, mais un ami sérieux et aimant, pour lequel j'éprouvais de la sympathie et une estime profonde. Pourtant, en parlant je sentais une certaine gêne, j'avais peur que chacune de mes paroles ne lui déplût, et je désirais vivement mériter son affection que, sans le savoir, j'avais déjà conquise, par cela même que j'étais la fille de mon père.

Après avoir endormi Sonia, Katia revint, et commença à se plaindre devant lui de mon apathie et de mon désœuvrement maladif dont je m'étais bien gardée de lui souffler mot.

« Elle ne m'a donc pas confié le plus important, cette demoiselle? » fit-il en me souriant avec un accent de doux reproche.

« Que pouvais-je raconter? C'est un ennui qui passera, voilà tout. »

Et il me semblait en effet, à ce moment, que non seulement mon ennui passerait, mais qu'il était passé déjà, ou plutôt qu'il n'avait jamais existé.

« C'est mal de ne pas savoir supporter la solitude, dit-il. Êtes-vous ou n'êtes-vous pas encore une grande demoiselle?

— Bien entendu, je le suis, répondis-je en riant.

— Alors vous êtes une méchante demoiselle, qui ne vit que lorsqu'on la caresse, et quand elle reste seule la voilà comme morte, et plus rien ne lui est agréable! Tout pour soi-même et rien pour les autres! C'est bien mal!... dit-il, demi-sérieux, demi-riant.

— Vous avez une bonne opinion de moi, répliquai-je pour dire quelque chose.

— Non! reprit-il après un silence. Vous ressemblez à votre père, et en vous certes il y a *quelque chose* »; et le bon regard de ses yeux profonds m'émut et me réjouit.

Ce fut alors la première fois que j'aperçus dans son visage, insouciant en apparence, une expression particulière, claire et douce avec une nuance de tristesse tout au fond.

« Il ne faut pas et on ne doit pas s'ennuyer, dit-il encore. Vous avez la musique que vous comprenez, les livres et l'étude. Vous avez toute une vie devant vous, à laquelle il y a juste le temps de se préparer, afin de ne pas avoir à le regretter plus tard. Le temps s'envole, et dans un an il sera déjà trop tard peut-être... »

II

Maria est demeurée tout l'automne et tout l'hiver sans revoir Serge, mais elle ne s'ennuie plus, absorbée qu'elle est maintenant par un sentiment que nous allons voir se développer.

Le printemps arriva. Mon ennui se changea en rêverie tendre, pleine de désirs et d'espoir. Je n'étais plus désœuvrée, je m'occupais de Sonia, de musique,

de lectures, mais pourtant je m'en allais rôder pendant de longues heures dans les allées de notre vieux parc, pensant à Dieu sait quoi, agitée par des pensées sans nom. Parfois, pendant les nuits claires surtout, je restais jusqu'à l'aurore accoudée à ma fenêtre, et il m'arrivait dans la nuit de m'envelopper dans mon châle et de parcourir le parc silencieux et baigné dans la lueur pâle de la lune; et j'allais même jusqu'à m'aventurer dans les champs déserts. Aujourd'hui il m'est difficile de me rappeler et de comprendre les rêves qui hantaient mes nuits inquiètes d'alors. Et lorsque je m'en souviens, j'ai de la difficulté à croire que c'étaient bien là des rêves à moi, tellement ils étaient bizarres et éloignés de la réalité.

A la fin de mai, Serge Mikhaïlitch revint comme il nous l'avait promis. C'était un soir que nous ne l'attendions point. Nous étions assises sur la terrasse et nous apprêtions à prendre le thé. Le parc était rempli de verdure et de fleurs, et dans les touffes de jasmin et de lilas les rossignols chantaient déjà. Il faisait une soirée délicieuse. La rosée brillait sur l'herbe, et derrière les jardins on entendait le murmure confus d'une journée de labeur à son déclin, les chants des travailleurs, le beuglement des troupeaux et le hennissement des chevaux qui revenaient du pâturage. Le vieux jardinier Nikon allait et venait dans le parc avec un grand baril d'eau et arrosait les plantes, les fleurs et les arbres. Sur la terrasse était dressée la table, couverte d'une nappe blanche, sur laquelle luisait le samovar qui chantait déjà, et jaunissait de ses reflets les gâteaux et les craquelins aux amandes; un pain chaud encore, le beurre et la crème étaient rangés symétriquement dans un angle. Katia, de ses mains

potelées, rinçait les tasses et les essuyait avec une serviette posée sur son bras. Lasse d'attendre et venant de prendre un bain, j'avais si grand'faim que j'avalai de l'épaisse crème et du pain. J'étais en blouse avec des manches ouvertes, et mes cheveux humides étaient enserrés d'un fichu. Ce fut Katia qui aperçut la première Serge Mikhaïlitch.

« Le voilà, s'écria-t-elle avec joie. Savez-vous que nous venons justement de parler de vous? »

Je me levai d'un bond, toute confuse, afin d'aller me rhabiller. Mais lui me barra le passage.

« On ne fait pas de cérémonies à la campagne, et avec un vieil ami surtout, dit-il en regardant ma coiffure avec un sourire. Vous ne vous gênez pas avec Grégorii, n'est-ce pas? Eh bien, moi, ne suis-je pas aussi un Grégorii pour vous?... »

Mais malgré ses paroles, je crus remarquer qu'il me regardait tout à fait autrement que Grégorii, et j'étais mal à mon aise.

« Je vais revenir à l'instant même, dis-je en courant vers ma chambre. Comme il m'a regardée drôlement! pensais-je. Enfin, Dieu merci, il est revenu; de nouveau la vie sera plus gaie », et après avoir lancé un dernier coup d'œil à mon miroir, je redescendis tout essoufflée. Il parlait de nos affaires à Katia. « Tout était, disait-il, dans le meilleur état du monde. Il nous fallait, selon son avis, passer l'été à la campagne, puis vers l'automne aller à Pétersbourg ou à l'étranger.

— Vous devriez venir avec nous à l'étranger, fit Katia, car si nous entreprenions seules un pareil voyage, nous nous croirions perdues comme dans une forêt.

— Oh! j'irais volontiers avec vous au bout du monde »,

répliqua-t-il en plaisantant; mais sa voix avait une intonation sérieuse.

« Eh bien, pourquoi pas? Faisons le tour du monde! » m'écriai-je. Il sourit.

« Et ma mère? et les affaires? Au reste, ce n'est pas en question; racontez-moi plutôt comment vous avez passé votre temps. Vous êtes-vous encore ennuyée? »

Je lui racontai que je m'étais beaucoup occupée, et pas ennuyée du tout, et Katia confirma mes paroles; il me récompensa par un compliment et un bien doux regard, comme s'il en avait eu le droit. Il me parut nécessaire de lui raconter tous les détails de ma vie, et de lui avouer tout le bien et tout le mal que j'avais pu faire. La soirée était belle, et quoiqu'on eût emporté le samovar, nous restâmes sur la terrasse. La conversation était si intéressante pour moi, que je ne m'aperçus point que la nuit et le silence se faisaient plus profonds autour de nous. Les parfums des fleurs, de l'herbe et de la rosée devinrent plus enivrants. Le rossignol gazouillait légèrement dans les lilas d'à côté, mais, effrayé par nos voix, il se tut subitement. Le ciel étoilé paraissait se pencher vers nous. Une chauve-souris vint voleter sur la terrasse, et j'avais envie de crier, mais elle s'en alla dans les arbres du jardin et disparut dans la pénombre.

« Que j'aime votre Vokrovka, dit tout à coup Serge Mikhaïlitch; je voudrais rester ainsi toute ma vie sur cette terrasse.

— Eh bien! qui vous en empêche? dit Katia.

— Oui, c'est cela, restez; mais la vie, reste-t-elle aussi?

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas? ajouta Katia vous seriez un mari parfait.

— Parce que j'aime à *rester*, quoi! répliqua-t-il en riant. Non, Katerina Karlovna, vous et moi nous ne sommes plus bons au mariage. Il y a bien longtemps déjà qu'on ne me regarde plus comme un monsieur à marier, et il y a longtemps aussi que je n'y songe plus moi-même. »

Je crus m'apercevoir qu'il y avait dans sa voix rieuse quelque chose qui n'était pas naturel.

« Comment! à trente-six ans vous vous dites vieux! continua Katia.

— Oui, et bien vieux. Je n'ai plus qu'un désir : c'est de rester en place, et pour se marier il faut autre chose. Demandez-le-lui, poursuivit-il en me regardant. Voilà qui doit se marier; et, quant à nous, il ne nous reste autre chose à faire qu'à nous réjouir de son bonheur. »

Mais encore une fois dans sa voix sonore vibrait une tristesse secrète, et presque de l'amertume. Il se tut un moment, puis reprit :

« Supposez que par un malheureux hasard j'en vienne à épouser une jeune fille de dix-sept ans, comme Macha... Maria Alexandrovna... C'est un très bon exemple, et je suis bien aise qu'il me soit venu à l'esprit... »

Je me mis à rire aussi, quoique sans trop comprendre pourquoi il trouvait cette supposition si ridicule.

« Eh bien, répondez-moi franchement, la main sur la conscience, Maria Alexandrovna; ne serait-ce pas un malheur pour vous de lier votre vie à celle d'un homme vieux, blasé, qui ne désire plus que de rester tranquille, alors que vous désirez quantité de choses, et que Dieu sait les idées qui trottent dans votre petite tête? »

J'étais si embarrassée que je ne savais que répondre.

« Je ne vous fais pas là une proposition sérieuse, mais répondez comme cela, tout simplement : ce n'est pas à un mari comme moi que vous visez lorsque vous vous promenez tout le soir dans les allées sombres, et une telle alliance serait pour vous un malheur, n'est-ce pas?

— Pas un malheur..., murmurai-je.

— Mais pas un bonheur non plus?...

— Oui, mais je peux me trom.... »

Il m'interrompit encore.

« Elle a raison, dit-il à Katia, et je lui suis reconnaissant de sa franchise, et suis très content de notre conversation. Oui, non seulement pour elle, mais pour moi aussi; cela nous fera éviter un plus grand malheur, ajouta-t-il pensivement.

— Vous êtes toujours le même être singulier et bizarre, et les années ne vous ont pas changé. »

Katia, mécontente, sortit commander le souper.

Nous nous tûmes tous deux après la sortie de Katia, et le rossignol reprit ses arpèges harmonieux, tandis que dans le ravin, près de l'étang, un autre rossignol lui répondait par des accords plus amples encore. Leurs voix majestueuses résonnaient dans le silence qui nous entourait mystérieux. Je ne savais de quoi commencer à parler, après l'étrange discussion de tout à l'heure; je regardai Serge Mikhaïlitch, et fus surprise de m'apercevoir que ses yeux brillants ne me quittaient pas.

« Il fait bon vivre lorsque le monde est si beau, dis-je enfin en soupirant.

— Pourquoi? me demanda-t-il.

— Il fait bon vivre lorsque le monde est si beau...

répétai-je. Et de nouveau nous retombâmes dans le silence. Je m'imaginais que je l'avais attristé avec mon absurde réplique à propos du mariage; je voulais le consoler, mais je ne savais comment faire, et peut-être n'avais-je pas assez d'audace.

« Il est tard; adieu, Maria Alcxandrovna. Ma mère m'attend pour souper, et je ne l'ai presque pas encore vue depuis mon retour.

— Et moi qui voulais vous jouer une nouvelle sonate...

— Ce sera pour une autre fois », répondit-il froidement. Il me semblait de plus en plus, maintenant, qu'il était offensé. Nous le reconduisîmes avec Katia jusqu'à sa britchka, puis nous écoutâmes tous deux le cahotement de son équipage sur la grande route. Ensuite je retournai sur la terrasse, et longtemps, dans le brouillard et la rosée du soir, j'entendis les voix de la nuit qui disaient tout haut ce que mon cœur désirait tout bas.

Serge Mikhaïlitch vint une seconde, une troisième fois, et la gêne qu'avait causée cette malencontreuse discussion s'évanouit complètement et ne reparut plus jamais. Pendant tout l'été il vint à la maison deux ou trois fois par semaine, et je m'étais tellement habituée à sa présence, que lorsqu'il ne venait pas je trouvais que c'était mal à lui de me laisser seule. Il me traitait en camarade, me questionnait, provoquait mes confidences, me donnait des conseils, et quelquefois même me grondait doucement. Mais quoiqu'il s'efforçât de paraître mon égal, je sentais qu'à côté de ce que je voyais et comprenais en lui il y avait dans son âme tout un monde auquel je restais étrangère. Peut-être ne me jugeait-il pas digne d'y pénétrer, et cette supé-

riorité, dissimulée avec tant de bonté, était encore un attrait pour moi et augmentait mon estime, presque mon culte pour lui. Je savais par Katia qu'outre les soins assez fatigants qu'il prodiguait à sa vieille mère, et ses affaires et les nôtres, dont il avait charge, il avait de fréquentes et pénibles discussions avec les gentilshommes voisins, qu'il effarouchait par ses tendances libérales à l'égard de ses paysans, qu'il aimait sincèrement. Mais quels étaient ses convictions, ses projets, ses espoirs, je ne pouvais jamais rien tirer de lui à ce sujet, et dès que je faisais quelque timide allusion, il fronçait le sourcil et paraissait me dire : « Mais qu'est-ce que tout ceci peut vous faire, à vous? »

D'abord cela me fut pénible; puis, avec le temps, je m'habituai à ne parler avec lui que de moi et de ce qui me concernait, et ensuite ce qui chez lui me déplaisait le plus d'abord me devint agréable; je fais allusion à ce que jamais il ne me disait ni ne cherchait à me faire comprendre que j'étais jolie, tandis que tous les autres me le répétaient sans cesse. Il aimait même à me chercher des défauts et à me taquiner à ce propos. Les robes et les coiffures à la mode dont ma bonne Katia aimait à me parer les jours de fête, provoquaient ses moqueries, et cela rendait Katia plus penaude que moi, qui n'étais que confuse. Katia, qui savait bien que je lui plaisais, ne pouvait pas comprendre comment, lorsque j'étais en grande toilette, je lui paraissais moins belle. Mais lui affectait de croire qu'il n'y avait pas ombre de coquetterie en moi, et je lui plaisais surtout dans mes simples robes de tous les jours. Dès que je m'en fus rendu compte, coiffures et robes à la mode disparurent, mais aussitôt se développa en moi une coquetterie plus dangereuse que l'autre, celle de la

simplicité. Je savais qu'il m'aimait, était-ce comme enfant ou comme femme? Je ne me le demandais pas encore; mais cet amour m'était devenu cher, et sentant qu'il me croyait la meilleure jeune fille du monde, je ne pouvais pas ne point désirer que cette illusion durât. Je m'efforçais de le tromper, mais en le trompant je devenais meilleure par cela même. Je lui montrais les meilleurs sentiments de mon âme. S'il connaissait trop bien mon extérieur pour se tromper sur quelque détail, je savais qu'il ne connaissait réellement pas mon âme, car, sous son influence, elle s'éveillait et se développait, et c'est de la sorte que je lui donnais nécessairement des illusions sans que jamais il s'en aperçût. Et comme il me parut bon lorsque enfin je compris son cœur! Les gênes sans cause aucune, les allures compassées des premiers temps disparurent tout à fait. J'étais certaine que de profil ou de face, avec les cheveux épars ou nattés, debout ou assise, il était content de moi, et que je lui plaisais telle que j'étais; je sentais que si, contre son habitude, il m'avait, à l'imitation des autres hommes, adressé quelque compliment banal, cela m'aurait choquée comme une dissonance. Mais en retour, quelle délicieuse sensation j'éprouvais lorsque, après quelqu'une de mes actions ou de mes paroles, il me disait d'une voix émue :

« Oui, oui, il y a en vous *quelque chose*; vous êtes une délicieuse fille, je vous le déclare, Maria Alexandrovna. »

Ces paroles m'emplissaient le cœur de fierté et de joie. Si, par exemple, je lui disais que j'aimais la tendresse du vieux Grégorii pour sa petite fille, que j'avais pleuré en lisant quelque poème ou quelque roman, ou que je préférais Mozart à Schoulhoff,

c'était parce que je devinais, par un instinct étrange, ce qu'il fallait apprécier ou mépriser pour lui plaire. La plupart de mes goûts ou de mes habitudes d'auparavant lui déplaisaient, mais il n'avait besoin que de plisser le front ou de faire une mine dédaigneuse, pour qu'il me semblât que je n'aimais plus ce que j'avais aimé jusque-là. Quelquefois, avant qu'il eût parlé je devinais ce qu'il allait dire. S'il me questionnait, son regard lisait la pensée intime cachée dans mon âme, sans que je voulusse la lui dévoiler. Toutes ses pensées et tous ses sentiments devinrent les miens, et s'incarnèrent dans ma vie et dans mes actes en y projetant une sorte de lumière. Tout à fait inconsciemment, je commençais à envisager le monde autrement, et à regarder avec d'autres yeux, Katia, Sonia, nos vieux domestiques, nos paysans, et moi-même. Les livres que je lisais d'abord pour me distraire, devinrent pour moi une occupation profonde, et je lus avec lui quelques ouvrages sérieux. Les soins que je donnais à Sonia m'ennuyaient autrefois comme l'accomplissement d'un devoir aride, mais il assista à quelques leçons, et, depuis lors, épier le développement du petit cerveau de l'enfant et éveiller son intelligence sommeillante, devint pour moi un plaisir intense. Je croyais dans le temps qu'il était impossible d'étudier sérieusement un morceau de musique, et maintenant, sachant qu'il m'écouterait et serait content, je ne me lassais plus de répéter quarante fois de suite le même passage.

Enfin Katia, que j'avais toujours aimée cependant comme moi-même, me parut tout autre. Je compris alors seulement l'étendue du dévouement et l'abnégation de cet être si doux qui nous servait de

mère, d'amie, d'esclave presque, n'ayant d'autre pensée que nous.

C'est lui encore qui m'enseigna à regarder nos paysans et nos filles de service autrement que comme des êtres sans âme. Jusque-là, quoique ayant vécu au milieu d'eux, ils m'étaient demeurés étrangers, et il ne m'était jamais venu à l'esprit que ces êtres pouvaient aimer, penser et sentir comme moi. Notre parc, nos jardins, nos champs et nos forêts avaient revêtu un charme inconnu à mes yeux. Ils disaient que dans la vie le seul bonheur est de vivre pour les autres, et, avant encore que je l'eusse complètement compris, cette conviction germait déjà dans mon cœur. Il m'avait ouvert des horizons de joie et d'imprévu, quoiqu'il n'eût apporté cependant aucun événement nouveau dans mon existence, excepté son influence, qui agissait sur chacune de mes sensations. Tout mon passé et mon enfance revivaient devant moi, et je n'y voyais rien, absolument rien! Je ne croyais vivre que depuis qu'il était revenu, comme si sa présence seule donnait une voix à tout ce qui gisait impassible et muet dans mon âme.

Souvent, pendant cet été, je me jetais sur mon lit, et les rêves impossibles, les espoirs insensés, les désirs sans nom, et la peur que le bonheur du présent ne fût éphémère, s'emparaient violemment de moi. Lorsque je ne pouvais m'endormir, je réveillais Katia pour lui confier que je me sentais heureuse de vivre. Elle m'embrassait tendrement et me disait qu'elle aussi était heureuse. Mais elle pouvait dormir, tandis que moi je passais la nuit entière à me demander pourquoi j'étais contente. Parfois je me mettais à genoux : dans la chambre tout se taisait; la respiration régulière de

Katia et le tic-tac de la pendule rompaient seuls le silence. J'avais alors l'illusion que mes rêves, mes pensées, mes prières, étaient des êtres vivants et inséparables de mon être. Chacune de mes pensées était une pensée à lui, chacun de mes sentiments, un sentiment à lui. Je ne devinais pas encore que c'était de l'amour, mais j'étais sûre déjà que c'était quelque chose d'autre que l'amitié et l'estime.

III

Le fragment qui suit — cueillette des cerises, puis promenade au clair de lune — offre, avec la cueillette des champignons dans *Guerre et Paix*, et quelques autres passages, une note rare dans la littérature russe; on ne l'y trouve, en dehors de l'œuvre de Tolstoï, que chez Tourguéniev. C'est l'idylle savoureuse, telle qu'elle foisonne, trop souvent affadie, dans le roman anglais.

Un jour, dans l'après-midi, Katia, Sonia et moi nous allâmes dans le jardin nous asseoir sur notre banc favori près d'un ruisseau, à l'ombre des vieux tilleuls, d'où l'on avait une splendide vue sur les champs et les bois. Serge Mikhaïlitch n'était pas venu depuis trois jours, et nous l'attendions; le régisseur nous avait dit qu'il devait venir visiter les travaux des champs. Vers les deux heures, au milieu des glaneurs et des glaneuses, nous aperçûmes sur le terrain sa silhouette élancée. Katia avait apporté des cerises et des abricots, qu'il aimait beaucoup, et s'était endormie en l'attendant.

Arrachant une branche d'arbre, je commençai à écarter les mouches de son visage tout en lisant et en

interrompant parfois ma lecture de regards furtifs jetés vers le chemin par lequel je croyais qu'il viendrait. La chaleur était étouffante. Katia ronflait, et Sonia s'amusait sur l'herbe. Le soleil descendait déjà à l'horizon, et Serge Mihhaïlitch n'apparaissait pas. Tout à coup, je le vis s'approcher de nous du côté de l'allée où je ne l'attendais pas. Il nous aborda avec un visage riant, joyeux, et le chapeau à la main. Voyant que Katia dormait, il mordit ses lèvres et marcha sur la pointe des pieds, et je voyais qu'il était dans cet état de gaieté sans cause que nous appelons une *extase farouche*; il avait l'air d'un écolier échappé.

« Salut, belle violette, dit-il à voix basse, en portant militairement sa main au front. Moi, j'ai toujours treize ans, j'ai envie de jouer aux chevaux et de grimper sur les arbres.

— Dans une *extase farouche*? » fis-je alors, en regardant ses yeux riants et sentant que sa gaieté commençait à s'emparer de moi aussi.

« Oui, reprit-il avec un bon sourire; mais pourquoi chatouiller ainsi le nez de Katerina Karlovna? »

Et il éclata de rire pour tout de bon.

Je n'avais pas vu, en le regardant, qu'en remuant machinalement la branche j'enlevais le fichu de Katia et j'abattais en même temps les feuilles sur son nez.

« Elle prétendra n'avoir pas dormi du tout », dis-je, à voix basse sous prétexte de ne pas éveiller Katia, mais en réalité parce qu'il m'était agréable de lui parler en chuchotant. Dès qu'il aperçut les cerises, il s'en empara, s'en alla sur l'herbe vers Sonia et se mit à la taquiner à propos de ses poupées. Elle se fâcha d'abord, mais bientôt ils redevinrent les meilleurs

amis du monde, lorsqu'il lui eut proposé de jouer à qui mangerait le plus de cerises.

« Si vous voulez, j'en ferai apporter encore, ou nous irons nous-même en cueillir. »

Il prit l'assiette, y plaça les poupées de Sonia, qui courait derrière nous en le tirant par les pans de sa jaquette, et nous nous dirigeâmes vers le verger.

« Eh bien, n'êtes-vous pas une vraie violette? » fit-il toujours à voix basse, quoiqu'il n'y eût plus personne autour de nous à réveiller; « dès que je vous ai approchée, après la fatigue, la chaleur et la poussière, j'ai senti un parfum délicieux, et non pas celui de la violette d'été, mais de celle qui sent encore la neige de l'herbe printanière.

— Qu'y a-t-il de nouveau chez vous? » demandai-je afin de dissimuler la joyeuse émotion que me causaient ses paroles.

« Tout va fort bien! ce sont de braves gens que nos paysans; plus on les connaît, plus on les aime.

— C'est vrai; avant que vous vinssiez je regardais les glaneurs, et j'étais presque honteuse de les voir travailler si durement, tandis que moi je ne faisais rien...

— Il ne faut pas parler à la légère d'un tel sujet, interrompit-il sévèrement. C'est presque un sacrilège.

— Mais je vous dis ce que je pense.

— Oui, je le sais. Mais... les cerises? où sont-elles? »

Le verger était fermé, les jardiniers étaient absents. Sonia courut chercher la clef, mais dans son impatience il grimpa sur le mur et sauta dans l'intérieur.

« Faites passer l'assiette, me cria-t-il.

— Non, je veux en cueillir moi-même, je vais aller

chercher la clef, car je crains que Sonia ne la trouve pas. »

Mais à ce moment il me vint une grande envie de voir ce qu'il faisait, tandis qu'il croyait que personne ne pouvait le surprendre. Je courus à l'autre bout du mur, et comme il n'était pas très haut, je grimpai à l'aide des arbres sur la crête, et en m'appuyant à la branche d'un vieux cerisier je regardai à l'intérieur. Serge Mikhaïlitch, nu-tête, était assis sur un tronc d'arbre, et les yeux demi-clos, la tête inclinée, il murmurait quelque chose. J'entendis ce murmure et je tressaillis de joie : « Macha, ma chère Macha! » Mon cœur battit avec violence, tandis qu'une émotion inconnue et presque défendue s'emparait de moi. Je chancelai comme si j'avais été ivre et poussai un léger cri; il m'entendit, me regarda tout effaré et rouge. Cependant il sourit, et je lui rendis son sourire. Ses yeux, qui devenaient de plus en plus brillants, exprimaient une ineffable tendresse. Ce n'était plus l'oncle qui donnait des conseils, qui m'interrogeait et me grondait : c'était l'homme égal à moi qui m'aimait et qui avait peur, que j'aimais et dont j'avais peur aussi. Tout à coup son visage changea et ses yeux perdirent leur éclat. Il me regarda de nouveau paternellement en disant d'un ton froid :

« Descendez, vous allez vous faire du mal; vos cheveux sont ébouriffés et vous avez l'air de Dieu sait quoi. »

« Pourquoi dissimule-t-il? pourquoi veut-il me faire de la peine? » me demandai-je avec colère. Il me vint le désir insensé de l'effrayer et d'éprouver ainsi mon pouvoir sur lui. Je sautai du mur dans le jardin avant qu'il eût eu le temps de s'élancer pour me soutenir.

« Quelles idées folles vous prennent donc aujourd'hui! » fit-il tout pâle d'émotion et en voulant paraître en colère. Vous pouviez vous faire bien du mal. Puis, comment sortirez-vous d'ici? »

J'étais maintenant troublée à mon tour : je n'osais le regarder, et je me repentais de mon étourderie, croyant que par ma légèreté j'avais perdu à jamais son estime. Sonia arriva enfin avec la clef, et nous sortîmes du verger, sans nous être dit un mot de plus, et retournâmes près de Katia, qui soutint n'avoir pas dormi du tout et avoir tout entendu. Je me calmai un peu, et lui reprit de nouveau son accent et ses manières de protection affectueuse; mais tout cela ne me trompait plus, et je me rappelais ce qu'il avait dit un jour à Katia.

« Un homme peut avouer qu'il aime, mais une femme, cela lui est défendu, déclarait Katia.

— Moi je crois, avait-il répondu alors, qu'un homme ne peut pas et ne doit pas dire qu'il aime.

— Pourquoi? avais-je demandé.

— Parce que toujours ce ne sera que mensonge. Il semble que lorsqu'un homme prononce cette parole solennelle, quelque chose d'extraordinaire va se passer, que des météores quelconques vont traverser le ciel et que toutes les foudres vont gronder. A mon avis les gens qui disent « je vous aime » se trompent eux-mêmes et, ce qui est pis, ils trompent les autres.

— Mais alors comment la femme saura-t-elle qu'elle est aimée? avait poursuivi Katia, que cette théorie d'amour choquait dans ses idées romanesques.

— Je l'ignore; chaque homme a ses paroles à lui. Et si ce sentiment existe, il se révélera toujours tôt ou tard.

— C'est là un paradoxe, avait riposté Katia; vous, par exemple, est-ce que vous n'avez jamais dit à une femme que vous l'aimez?

— Non, jamais je n'ai mis le genou en terre, et sans doute je ne le ferai jamais. »

« Il m'aime, me disais-je, en me rappelant ces paroles, il a beau se dissimuler et se taire, j'en suis sûre maintenant. »

Toute cette soirée il me parla peu directement, mais dans chacune des paroles qu'il adressait à Katia ou à Sonia je sentis l'amour. Je ne comprenais pas pourquoi il voulait à tout prix paraître froid et indifférent, alors qu'il aurait été si simple et si facile de me rendre tout à fait heureuse. Toutefois je me reprochais mon irruption subite dans le verger comme un péché, et je croyais qu'il était réellement fâché contre moi. Après le thé, je me dirigeai vers le piano.

« Oui, jouez quelque chose, je ne vous ai pas entendue depuis longtemps, dit-il en me suivant de près.

— Serge Mikhaïlitch, vous ne m'en voulez pas?

— Pourquoi?

— Pour la folie que j'ai faite cet après-midi. »

Il comprit et me regarda en hochant la tête et en souriant. Ses yeux disaient que je méritais bien d'être grondée, mais qu'il n'en avait pas la force.

« N'est-ce pas? nous sommes toujours amis? dis-je encore.

— Certainement », fit-il.

La grande salle haute n'était éclairée que par les deux bougies du piano. Par les fenêtres ouvertes on voyait une nuit claire. Il était assis derrière moi; je ne le voyais pas; mais partout, dans l'ombre de la pièce, dans les sons du piano et au dedans de moi-même, je

sentais sa présence. Chacun de ses regards et de ses mouvements se reflétait dans mon cœur, doué en ce moment de la *double vue* de l'amour. Je jouais la sonate-fantaisie de Mozart, qu'il m'avait apportée et que j'avais étudiée pour lui. Je ne pensais pas du tout à mon instrument, et cependant je jouais bien et sentais que mon jeu lui plaisait. J'éprouvais une ivresse qu'il devait éprouver aussi, et sans le voir je comprenais que son regard était fixé sur moi. Au bout d'un instant, tout en continuant à promener mes doigts sur les touches, je me retournai et vis sa tête se détacher sur le fond plus clair de la lune. Ses yeux brillants me regardaient avec tendresse. Je souris et m'arrêtai. Lui me sourit aussi et me fit signe de continuer. La lune montait et nous éclairait davantage, tandis que Katia sur le seuil de la porte déclarait que j'avais mal joué, et que c'était absurde de couper court au plus bel endroit du morceau. Lui, au contraire, prétendit que j'avais joué mieux que jamais, et il commença à se promener, et chaque fois qu'il passait près de moi il m'envoyait un sourire. Moi, je riais follement; j'étais si heureuse! Dès qu'il approchait, je saisissais Katia, toute abasourdie, et je l'embrassais à ma place favorite, sous le menton, puis, dès qu'il s'éloignait, je prenais un air sérieux de gamin en train de faire une niche et me moquais de lui.

« Mais qu'a-t-elle donc aujourd'hui? » demanda Katia. Il ne répondit rien, mais je savais qu'il avait deviné ce que j'avais.

« Regardez quelle splendide nuit », fit-il en ouvrant la porte vitrée de la terrasse. Nous approchâmes; c'était une nuit splendide, telle que depuis je n'en ai plus jamais vu. Comme la pleine lune était là-haut

au-dessus de la maison, on ne la voyait point, et la moitié de l'ombre du toit, des colonnes et de la toile de la marquise était reproduite en raccourci sur le sable luisant du sentier et sur le demi-cercle de la pelouse. Tout le reste était clair et baigné dans la rosée argentée que faisait scintiller la lumière de l'astre immobile, tandis que du ravin et de l'étang s'élevait un brouillard bleuâtre.

« Allons nous promener un peu », fis-je.

Katia consentit, mais me dit de mettre des galoches, afin de ne pas m'enrhumer.

« Non, Katia, Serge Mikhaïlitch me donnera le bras », répondis-je étourdiment.

Comme si son bras pouvait m'empêcher de m'enrhumer. Alors pourtant cela nous paraissait fort naturel à tous deux. Il ne me donnait jamais le bras d'habitude, mais cette fois, je le pris de moi-même et il ne parut pas s'en étonner. Nous descendîmes les marches de la terrasse, et il me sembla que ces gens, ce ciel, ce parc, cet air, n'étaient point ceux que je connaissais. Lorsque je regardai devant moi dans l'allée, il me semblait qu'il était impossible d'avancer, que là finissait le monde possible. Mais au fur et à mesure que nous avancions, le mur enchanté s'éloignait. Et nous marchions sur les ombres et les lumières; à côté de moi j'entendais son pas régulier, et je sentais son bras qui serrait le mien avec précaution. Pendant ce temps la lune nous regardait, là à travers les branches...

« Ah! ciel!... un crapaud! s'écria Katia avec effroi.

— Et vous, vous n'avez pas peur? » me demanda-t-il.

Je me tournai vers lui sans répondre. Dans l'éclaircie des arbres je vis son visage transfiguré de bonheur. Il

avait dit : « Vous n'avez donc pas peur? » Mais moi j'avais entendu autre chose dans ses paroles. » Je t'aime! je t'aime! » me murmuraient son regard, sa main, et l'ombre et l'air paraissaient confirmer cet aveu. Katia fatiguée déclara qu'il était temps de rentrer. Je la plaignais, la pauvrette! Pourquoi ne ressent-elle pas ce que nous ressentons? Pourquoi le monde entier n'est-il pas jeune et heureux comme nous le sommes en cet instant?

Nous rentrâmes, mais Serge Mikhaïlitch resta longtemps encore, quoique tout le monde dormît dans la maison et que son cheval piaffât impatiemment sous la fenêtre. Katia ne nous rappela point qu'il était tard, et nous causâmes de choses insignifiantes jusqu'à trois heures du matin. Il prit congé de moi comme d'habitude, sans rien me dire de significatif, mais je savais que depuis ce jour je ne le perdrais plus. Il était à moi. Aussitôt que je me fus avoué mon amour, je racontai tout à Katia, qui en fut touchée, mais elle alla se coucher tranquillement, tandis que moi je descendis dans le parc et parcourus les allées solitaires en me ressouvenant de chaque parole qu'il avait dite et de chaque mouvement qu'il avait fait. Je ne fermai pas les yeux de la nuit, et pour la première fois je vis le lever du soleil. Je n'ai plus eu dans ma vie une nuit et un matin semblables. Seulement, pourquoi ne me dit-il pas simplement qu'il m'aime? Pourquoi invente-t-il des difficultés qui n'existent pas? Pourquoi enfin perd-il un temps plus précieux que l'or, et qui peut-être ne reviendra jamais? Qu'il me dise : « Je t'aime! » qu'il prenne ma main dans les siennes, qu'il y cache sa tête en soupirant, et alors je lui avouerai tout, moi aussi. Non, je ne lui avouerai rien, mais je l'embrasserai,

je me presserai contre son cœur et je pleurerai. Mais... si je me trompais?... s'il ne m'aimait point?... Quelle idée terrible! Mes larmes se mirent à couler et je me jetai à genoux; puis de nouveau tout se calma et l'espoir reparut dans mon cœur. Je décidai que le jour de mon anniversaire je ferais une belle toilette, que je lui confierais tout, et que je serais sa fiancée ce même jour. Comment cela devait-il arriver? Je ne le savais pas, mais dès cet instant je m'en crus certaine.

IV

Maria a épousé Serge depuis plusieurs mois. Ils vivent maintenant dans sa campagne à lui. L'inactivité de son existence l'énerve peu à peu; elle s'ennuie. Puis, en dépit de l'amour profond qu'elle a voué à son mari, elle sent d'instinct que son cœur recèle un autre sentiment qui veut déborder, et elle ne s'avoue pas, ou n'a pas encore démêlé, que c'est le germe de l'amour maternel. Elle s'imagine que dans le monde elle va trouver à satisfaire son besoin d'activité physique et apaiser sa vague, mais poignante inquiétude morale. Elle veut aller à Pétersbourg. Lui, qui sait ce que valent la cour et la ville, ne cède qu'à la dernière extrémité. Ce sont les premiers nuages dans leur ciel.

J'étais heureuse; il me semblait que tout ce qui était devait être, et que tout le monde était comme nous. Cependant j'avais souvent comme une idée vague qu'il devait exister quelque part un autre bonheur, pas plus grand peut-être, mais différent, et je devenais pensive. Ainsi que je l'ai dit, deux mois se passèrent de la sorte; l'hiver arriva avec ses bises glacées et ses bourrasques, et quoique mon mari fût auprès de moi, je commençai à ressentir comme le sentiment de la solitude. Je crus m'apercevoir que la vie se répète, mais ne

change pas, et que non seulement il n'y a rien de nouveau en nous, mais qu'au contraire nous retournons sans cesse aux sensations déjà vécues. Il s'occupait maintenant plus assidûment de ses affaires, restait plus longtemps loin de moi, et une fois de plus j'eus le pressentiment qu'il y avait dans son âme un monde à part dans lequel il ne voulait point me laisser pénétrer. Son calme perpétuel et imperturbable m'agaçait. Je ne l'aimais certainement pas moins qu'avant, et je n'étais pas moins heureuse de me sentir aimée, mais, malgré tout, un sentiment inconnu s'emparait de mon âme. C'était trop peu pour moi d'aimer, après avoir éprouvé la volupté d'avoir aimé. Je voulais du mouvement, de la diversion, et non pas une vie calme et monotone. Je désirais des sensations, des luttes, des dangers, un sacrifice à faire pour mon amour. Le trop-plein de mon cœur ne trouvait pas assez d'espace dans cette vie tranquillement heureuse. J'avais des élans insensés que je tâchais de lui dissimuler comme quelque chose de mal; ou bien c'était une tendresse ineffable ou une gaieté folle que je laissais percer et qui l'effrayaient presque.

Un jour, sans aucune confidence de ma part et comme s'il eût compris ce qui se passait en moi, il me proposa de partir pour Pétersbourg afin de me distraire un peu. Mais je le priai de ne pas changer notre vie et de ne pas toucher à notre bonheur. Je ne mentais pas, j'étais heureuse ; je ne me sentais que tourmentée que mon bonheur ne me coûtât aucune souffrance, alors que les forces trop vivaces et inépuisées de mon être me travaillaient comme un feu souterrain. Je l'aimais, je voyais que j'étais tout pour lui; mais j'aurais voulu que tout le monde vît notre

amour, que ce même monde voulût m'empêcher de l'aimer, et que je l'aimasse néanmoins. Mon esprit et mon cœur étaient assouvis, mais un autre sentiment plus impérieux peut-être, celui de la jeunesse qui ne trouvait pas d'élément dans cette existence isolée et calme, fermentait en moi. Pourquoi m'avait-il dit que nous pourrions partir pour la ville quand je voudrais? S'il ne m'avait pas parlé de la sorte, j'aurais peut-être conclu que le sentiment d'inquiétude qui me travaillait était une mauvaise folie, et j'aurais compris que le sacrifice que je recherchais était là, tout près de moi, et consistait précisément dans la lutte avec mes désirs passionnés. La pensée que je pouvais me sauver de l'ennui en partant pour Pétersbourg me poursuivait, et cependant, en même temps, j'éprouvais de la honte et des remords de l'arracher au pays qui lui était cher et aux travaux auxquels il s'adonnait avec ardeur. Le temps fuyait, et la neige devenait plus épaisse, nous étions de plus en plus seuls et toujours les mêmes, tandis que là-bas dans une ville qui m'était inconnue, au milieu du luxe, du bruit et du tumulte, il y avait des masses de gens qui vivaient une vie intense, se réjouissaient, s'amusaient, pleuraient et souffraient, ignorant notre existence végétative. Le pire était que je sentais que chaque jour les habitudes moulaient notre existence dans une même forme régulière, et que nos sentiments paraissaient presque se rétrécir en se subordonnant au temps qui s'écoulait indifférent et monotone. Le matin nous étions toujours plus ou moins gais; à dîner, respectueux et attentifs; à souper, tendres. Cela devenait ennuyeux. Le bien, me disais-je, c'est de faire du bien et de vivre honnêtement comme il le dit, mais ce bien nous

aurons encore le temps de le faire plus tard; tandis que pour ce quelque chose que je ne saurais définir il sera trop tard après. Il me fallait plus que je n'avais, il me fallait la lutte, il fallait que la passion guidât ma vie. Je désirais approcher de quelque abîme avec lui et pouvoir me dire : un pas de plus et je m'y engloutis, un mouvement en avant et je suis perdue! Tandis que lui, pâlissant au bord de l'abîme et me saisissant dans une étreinte passionnée, m'aurait maintenue un moment au-dessus du précipice pour m'emporter ensuite au loin, n'importe où, mais loin, bien loin! Cet état d'esprit réagissait sur ma santé, et mes nerfs endoloris commençaient à se tendre de plus en plus.

Un autre matin, je me sentais plus mal à l'aise que d'ordinaire, et lui aussi revint mal disposé de son bureau, ce qui était rare. Je lui en fis l'observation en demandant ce qu'il avait; mais il me donna une réponse évasive, ajoutant que cela ne valait pas la peine d'être raconté. Comme je l'ai appris plus tard, la cause avait été le juge, qui, après avoir convoqué nos paysans à cause d'une brouille récente avec mon mari, avait voulu se venger sur eux en les frappant de taxes illégales. Mon mari ne parvenait pas à se calmer à la suite de cette affaire qui l'avait ému, malgré que tout cela lui semblât misérable et ridicule. De là venait sa mauvaise humeur. Mais dans ce moment sa réponse me froissa, et je crus que s'il ne me disait rien, c'est parce qu'il me croyait toujours une enfant incapable de le comprendre. Je me détournai, et, en me levant de table, je pris le bras d'une de nos vieilles résidentes, Maria Minitchna, et commençai à discuter avec elle vivement sur un sujet quelconque. Mon mari me regardait de temps à autre. Mais, je ne sais pourquoi, ses

regards m'agaçaient encore plus, et je riais et je parlais vivement encore, sans trop savoir pourquoi je riais et je parlais si bruyamment. Mon mari se retira dans son cabinet et en referma la porte sans dire un mot. Aussitôt ma gaieté factice disparut, et Maria Minitchna me demanda tout étonnée ce que j'avais. Je ne répondis rien et me mis à pleurer.

A quoi pense-t-il? à quelque chose d'insignifiant sans doute, qui lui paraît grave à lui; il se plaît à m'humilier avec son calme et sa supériorité imaginaire, me disais-je avec colère. Il croit que je ne peux pas le comprendre et veut paraître grand devant moi. Peut-être a-t-il raison, mais j'ai raison, moi aussi, lorsque je sens que je me meurs d'ennui, que tout est sourd ici, et que je veux vivre, me mouvoir, agir, et non moisir sur place et sentir que le temps passe sans rien apporter de nouveau. Je veux aller en avant, je veux, je désire la vie. Tout est entre ses mains! Non, il ne me faut pas seulement la ville, il faut aussi qu'il devienne plus confiant avec moi, qu'il cesse de vouloir paraître plus qu'il n'est réellement, qu'il soit simplement lui-même. Refoulant des larmes amères, je sentais que je lui en voulais, sans savoir pourquoi. J'eus peur de moi-même et j'allai près de lui. Il était assis devant sa table et écrivait. En entendant mes pas il se retourna un instant avec indifférence, puis se remit à écrire. Ce regard furtif me déplut; au lieu de m'approcher, je pris un livre et me mis à le feuilleter. Il leva la tête encore une fois et me regarda.

« Macha, tu es de mauvaise humeur? »

Je répondis par un regard froid qui signifiait : A quoi bon le demander? Voilà une amabilité tardive!

Il hocha la tête et sourit; mais pour la première fois mon sourire ne répondit pas au sien.

« Que t'est-il donc arrivé aujourd'hui? pourquoi ne m'as-tu pas tout raconté lorsque je te l'ai demandé? fis-je brusquement.

— Oh! un désagrément quelconque; mais si tu le veux, je puis te le raconter :

« Deux paysans... »

Je l'interrompis :

« Pourquoi ne m'as-tu pas tout expliqué, lorsque je t'en ai prié à table?

— Parce que j'étais trop agacé alors, et que je ne t'aurais pas exposé exactement l'affaire.

— J'avais besoin de savoir alors, maintenant je n'en veux plus...

— Pourquoi?

— Pourquoi... penses-tu donc toujours que je ne puis jamais te comprendre en rien?

— Comment, je pense!... s'écria-t-il, en jetant sa plume. Je pense au contraire que sans toi je ne pourrais plus vivre. Non seulement tu m'aides en tout, mais c'est toi qui fais tout. En voilà une idée! » ajouta-t-il en riant pendant qu'il essayait de m'attirer près de lui. Mais je m'arrachai brusquement à son étreinte.

« Je ne vis que pour toi, Macha, et s'il me semble que tout est bon sur la terre, c'est parce que tu es près de moi...

— Oui, je le sais, je suis une enfant qu'il faut calmer », répliquai-je d'un ton qui le fit tressaillir.

Il leva les yeux sur moi.

« Je ne veux pas de calme, il y en a assez, il y en a trop en toi, ajoutai-je, car je voulais à tout prix l'émou-

voir. Je ne veux pas jouer seulement dans la vie, je veux vivre, vivre comme toi! »

Son visage mobile, qui reflétait toutes les sensations, exprima une souffrance aiguë, une attente anxieuse.

« Oui, vivre, vivre comme toi... » Je n'eus pas la force de finir, tant était poignante la douleur de son regard.

« Mais en quoi donc ne vis-tu pas de ma vie? Est-ce parce que c'est moi et non pas toi qui as affaire à un juge prévaricateur et des moujiks ivres?

— Ce n'est pas seulement pour cela.

— Au nom de Dieu, comprends-moi bien! continua-t-il. Je sais que l'angoisse fait souffrir; je l'ai appris par une trop douloureuse expérience. Je t'aime et je désire te tenir à l'abri de toute souffrance. Ma vie est dans mon amour pour toi : donc, je t'en supplie, laisse-moi vivre.

— Oh! toi, tu as toujours raison », dis-je avec amertume.

J'étais en colère de voir que dans son âme le calme reparaissait de nouveau, et puis je sentais aussi que c'était moi qui avais tort.

« Qu'as-tu, Macha? Il n'est pas question de savoir si j'ai oui ou non raison, il s'agit d'autre chose, d'une chose plus grave. Qu'as-tu contre moi? Ne réponds pas tout de suite, réfléchis bien et dis-moi tout. Tu as quelque chose dans ton cœur, non sans cause sans doute, mais fais-moi voir en quoi j'ai pu pécher envers toi. »

Comment lui ouvrir mon âme? Devais-je donc lui avouer qu'il m'avait comprise lorsqu'il me proposait Pétersbourg pour me distraire? devais-je enfin lui dire que je n'étais réellement qu'une enfant, vis-à-vis de lui,

et qu'il devinait, avant que je le saisisse clairement moi-même, ce qui se passait dans mon âme? L'amour-propre m'empêchait de confesser que j'avais tort en tout.

« Je n'ai rien contre toi, je m'ennuie simplement, et je ne veux pas m'ennuyer. Mais tu dis qu'il faut que tout soit ainsi, et encore une fois tu as raison sans doute. »

Enfin j'avais atteint mon but, son calme disparut, et la frayeur et l'angoisse blêmirent son visage.

« Macha! dit-il d'une voix basse et émue. Ce n'est pas une plaisanterie ce que tu fais là. C'est tout notre avenir que tu mets en jeu. Enfant! pourquoi veux-tu me faire du mal? »

Je l'interrompis :

« Je sais que tu auras encore raison. Ne dis rien, cela vaudra mieux. »

Il semblait qu'un mauvais démon me soufflât à l'oreille.

« Si tu savais ce que tu fais! » s'écria-t-il d'une voix vibrante.

J'éclatai en sanglots, et ce fut pour moi un soulagement. Il était assis la tête entre ses mains, et paraissait plongé dans une rêverie douloureuse.

J'avais un remords cuisant dans le cœur, et je n'osais plus le regarder. Tout à coup je sentis son regard fixé sur moi, et, levant les yeux, je rencontrai les siens, pleins de tendresse et de douceur.

Je saisis sa main :

« Pardonne-moi, je ne sais plus moi-même ce que je disais.

— Mais moi je le sais, et tu as dit la vérité.

— Comment?

— Il faut partir pour Pétersbourg, car nous n'avons plus rien à faire ici.

— Comme tu voudras.

— Pardonne-moi, Macha, je suis coupable envers toi..... »

Ce soir je jouai longtemps du piano pour lui, tandis qu'il se promenait selon son habitude dans la salle, en murmurant quelque chose. Il parlait ainsi souvent à voix basse, et lorsque je lui demandais parfois ce qu'il disait, il réfléchissait un moment et me l'expliquait : c'était presque toujours des vers et quelquefois aussi quelque grande folie qui me découvrait l'état de son âme.

« Que dis-tu maintenant? » lui demandai-je ce soir-là timidement.

Il s'arrêta, me regarda en souriant, et récita d'une voix profonde deux vers de Lermontov :

.... Ah! l'insensé qui cherche l'orage
Comme si l'orage donnait la paix!...

« Oh! il est plus qu'un homme, pensai-je; il sait tout! Comment ne pas l'aimer! »

Je me levai, et lui prenant le bras je me promenai avec lui émue et rêveuse.

« Oui?... me demanda-t-il en me regardant.

— Oui! » répondis-je en rougissant. Et tout à coup une folle gaieté nous prit tous les deux. Nos yeux riaient, et nous faisions des pas de plus en plus grands, ou bien nous marchions tout doucement sur la pointe des pieds. A la grande stupéfaction de sa mère et à l'ébahissement du vieux Nikita, qui se faisait dire sa bonne aventure, nous voyageâmes ainsi dans toute la maison.

V

Le monde a joué son rôle dissolvant. Des vétilles, comme toujours, ont amené des malentendus. Maria sait que les torts sont de son côté, mais, poussée sans doute par ce « démon de la perversité » dont parle Edgar Poë, elle s'ingénie à les aggraver; elle semble vraiment faire de « l'art pour l'art ». Aussi un abîme s'est-il creusé entre les deux époux, et il s'approfondit un peu plus chaque jour.

J'étais persuadée qu'il n'y avait rien eu de répréhensible dans ma conduite pendant tout l'hiver, et je m'approchai de lui de façon à ce qu'il ne pût passer sans m'effleurer, tout en pensant : « Il viendra sans doute maintenant me demander pardon, m'embrasser, et tout sera fini »; et je regrettais déjà mentalement de ne pas avoir l'occasion de lui prouver son injustice, mais il s'arrêta devant moi et dit :

« Tu ne comprends donc pas encore?

— Non.

— Eh bien, je veux m'expliquer, mais pour la première fois je regrette d'éprouver ce que j'éprouve, et ne puis m'en empêcher. »

Il s'arrêta comme effrayé du ton strident de sa voix.

« Mais enfin qu'y a-t-il? demandai-je avec des larmes d'indignation.

— Il me déplaît que le prince t'ait trouvée belle; il me déplaît que tu veuilles courir au-devant de lui, et qu'oubliant et ton mari et ta dignité de femme, tu viennes me déclarer que tu me fais un sacrifice en renonçant à l'honneur infini de te montrer au prince. »

Plus il parlait, plus il s'animait; sa voix vibrait maintenant, dure, saccadée, brusque. Jamais je ne

l'avais vu ainsi, et je n'avais point cru jusque-là qu'il lui fût possible de me parler de la sorte. Le sang affluait à mon cœur, j'avais peur, et je souffrais d'une insulte imméritée, je voulais me venger.

« Oh! m'écriai-je, je m'attendais depuis longtemps à une pareille scène. Parle, parle encore!

— Toi, je ne sais pas ce que tu attendais, mais moi je prévoyais ce qu'il y a de pire en te voyant chaque jour dans cette fange de désœuvrement et de luxe d'une société stupide, et voilà qu'aujourd'hui je souffre, et j'en ai honte; ah! cela m'a fait mal comme jamais, d'entendre ton amie me parler tantôt cyniquement de jalousie! et envers qui? envers un homme que ni toi ni moi n'avons jamais vu. Et tu t'acharnes à ne pas me comprendre, et tu veux me sacrifier quoi?... Oh, je rougis de te voir si abaissée... Un sacrifice!... »

« Voilà ce qui s'appelle le pouvoir du mari, me dis-je. Insulter et humilier une femme qui n'a rien à se reprocher. Voilà en quoi consistent les droits du mari, mais je ne m'y plierai jamais!

« Je ne te sacrifierai rien, lui dis-je, sentant que tout mon sang quittait mon visage et que mes narines se dilataient. J'irai samedi chez la comtesse, j'irai, c'est décidé!

— Que Dieu t'y donne beaucoup de plaisir; seulement entre nous, tout est fini désormais! cria-t-il dans un accès de rage. Au moins tu ne me tourmenteras plus... J'étais idiot... », reprit-il, mais ses lèvres tremblèrent, et il fit un effort sur lui pour ne pas achever.

Je le craignais et le haïssais à ce moment. J'aurais voulu dire beaucoup de choses encore, mais j'avais peur d'ouvrir la bouche, car j'aurais éclaté en sanglots, et je sortis silencieuse de la chambre. Mais dès que je

n'entendis plus ses pas, je fus effrayé de ce qui s'était passé. Ces liens si chers, qui faisaient tout mon bonheur, allaient-ils se rompre à tout jamais? Et je voulais déjà retourner auprès de lui. Mais allait-il être assez calme, maintenant, pour me comprendre? reconnaîtrait-il ma générosité? et s'il croyait à une feinte de ma part? peut-être m'accorderait-il son pardon, par pur esprit de justice?... pourquoi m'avoir si atrocement blessée, lui que j'aimais tant? Je rentrai dans ma chambre et je pleurai longtemps seule, me souvenant avec effroi de chaque parole de notre discussion, en remplaçant quelques-unes par d'autres qui étaient bonnes et affectueuses, et me rappelant avec un nouvel effroi tout ce s'était passé entre nous. Lorsque je descendis le soir pour le thé et que je rencontrai mon mari, nous n'étions pas seuls. S..., un de nos amis, était présent, je compris, en regardant Serge Mikhaïlitch, que dorénavant nous serions tous deux séparés par un abîme. Lorsque S... me demanda quand nous devions quitter Pétersbourg, je n'eus pas le temps de répondre.

« Mardi, répondit mon mari, nous allons encore au bal chez la comtesse R... N'est-ce pas? » fit-il en se tournant vers moi.

J'étais effrayée du son de sa voix. Ses yeux étaient moqueurs et méchants, et sa voix dure et froide.

« Oui, nous y allons », répliquai-je machinalement. Lorsque nous fûmes seuls, il s'approcha de moi.

« Oublie tout ce que je t'ai dit, je t'en prie, Macha », fit-il simplement.

Je pris sa main et m'efforçai de sourire quoique mes yeux fussent en larmes, mais il retira sa main comme

s'il eût peur d'une scène sentimentale, et il s'assit sur une chaise à l'autre bout de la pièce.

« Il faut écrire à maman que nous restons ici plus longtemps.

— Et quand penses-tu partir?

— Mardi, après le bal.

— J'espère que ce n'est pas à cause de moi? » lui dis-je doucement en le regardant dans les yeux; mais ses yeux ne disaient rien et paraissaient voilés, et son visage me sembla tout à coup vieux et désagréable.

Nous allâmes au bal, et en apparence nos relations redevinrent bonnes; mais en réalité il n'en était rien. Pendant la fête j'étais assise parmi les dames lorsqu'on vint me présenter le prince. Instinctivement je cherchai mon mari des yeux; il était à l'autre bout de la salle et avait son regard fixé étrangement sur moi.

La cousine m'avait offert de me conduire chez moi et, comme nous étions seuls dans la voiture, je lui racontai la scène que j'avais eue avec mon mari et lui demandai conseil. Elle me consola en m'assurant que c'était là une de ces brouilles fort ordinaires, qui passent sans laisser de traces; elle m'expliqua le caractère de mon mari à son point de vue, elle le trouvait sauvage et fier. J'étais de son avis pour le moment, et je crus redevenir calme et le comprendre mieux.

Mais dès que je me retrouvai seule avec lui, ce jugement me pesa sur le cœur comme une pensée criminelle, et je sentis que l'abîme se creusait encore plus profondément entre nous.

Depuis ce jour notre vie et nos relations changèrent du tout au tout. Nous n'étions plus à l'aise lorsque nous restions seuls. Il y avait des questions que nous évitions de soulever; mais devant un tiers nous par-

lions plus gaiement. Dès que, par exemple, on faisait allusion à la vie de campagne ou bien à un bal, nous n'osions presque pas nous regarder; comme si tous deux nous eussions deviné que c'était là précisément l'abîme qui nous séparait, et que nous n'eussions plus le courage de le sonder.

J'étais convaincue maintenant qu'il était fier et violent, et qu'il fallait agir avec beaucoup de prudence afin de ne pas toucher à son côté faible. Lui, de son côté, était persuadé que j'étais frivole, et que le tumulte mondain était le seul air que je pusse respirer, que la vie tranquille et isolée de la campagne n'était pas tenable pour moi, et que, faute de mieux, il fallait se faire à un goût aussi déplorable. Nous évitions d'aborder ces sujets scabreux, et c'est ainsi que nous arrivâmes à nous juger faussement de plus en plus. Le temps où l'un l'autre nous nous estimions parfaits était loin; nous comparions maintenant nos défauts, et le résultat de cette comparaison ne nous était pas favorable. Je tombai malade juste le jour du départ; et au lieu d'aller à Nikolsko, nous nous installâmes pour l'été dans une villa aux alentours de Pétersbourg. Lorsqu'il m'annonça son intention d'aller seul à la campagne, j'exprimai le désir de l'accompagner; mais il prétendit qu'il craignait pour ma santé, et me dissuada ce voyage. Je compris bien que ce n'était là qu'une feinte, mais je fus froissée et n'insistai plus.

Pendant son absence, je me sentis solitaire et triste; mais lorsqu'il revint je compris que sa présence n'apportait plus dans ma vie le même bonheur qu'autrefois. Nos relations de jadis, alors que toute pensée, toute sensation ou impression de mon âme dont il n'était pas le sujet me semblait presque un péché; alors que cha-

cune de ses paroles ou de ses actions me paraissait un modèle de perfections, ces relations où nous étions corps et âme, n'étaient presque plus qu'un passé terni. Maintenant chacun de nous avait ses pensées, ses projets et ses buts séparés, et nous ne tâchions point de les rendre communs. Nous sentions, mais sans le trouble d'autrefois, que dans nos âmes existaient deux mondes inconnus, étrangers l'un à l'autre. Ses accès de gaieté enfantine avec moi avaient disparu, et son indulgence et son calme également; son regard, en se portant sur moi, n'était plus aussi profond qu'au temps où il me réjouissait le cœur et m'emplissait d'une si douce volupté; il n'y avait plus d'élans ni d'extases. Nous ne nous vîmes plus souvent; il était presque toujours en voyage pour ses affaires, et moi j'allais dans le monde, où je n'avais pas besoin de lui.

Au reste, il n'y avait point de brouilles ni de scènes entre nous; il remplissait tous mes désirs, et nous nous aimions maintenant comme on s'aime dans un certain monde, par convenance. Lorsque nous étions en tête-à-tête, ce qui nous arrivait rarement, je m'éprouvais ni joie, ni émotion, ni trouble; on aurait dit que je vivais seule avec moi-même. Je savais bien que c'était mon mari; mais ce n'était plus un inconnu qui troublait mes songes et peuplait mes nuits de désirs incompréhensibles, c'était seulement un époux, un honnête homme, que je connaissais aussi bien que moi-même. Je croyais savoir absolument tout ce qu'il ferait ou dirait dans un cas donné, et si par hasard dans certaine occasion il ne procédait pas de la manière à laquelle je m'attendais, il me semblait que ce devait être lui qui s'était trompé; en un mot je n'attendais plus rien de lui; il n'était plus que mon mari et pas

davantage. Pourtant, dans quelques courts moments de tendresse modérée, il me semblait que j'avais mal dans le cœur, et dans ses yeux aussi je lisais une souffrance. Je sentais cette limite de tendresse au delà de laquelle il n'osait et moi je ne pouvais plus aller. Parfois j'étais envahie par la tristesse, mais je n'avais pas le temps de réfléchir longtemps, et je cherchais à oublier la douleur vague de ce quelque chose de perdu dans ma vie au milieu des distractions.

Les plaisirs mondains m'enivraient d'abord par leur clinquant et par les hommages que tous rendaient à ma jeunesse et à ma beauté. Cette vie brillante et bruyante devint une habitude, et remplaça le vide de mon cœur rempli naguère par un amour que je croyais désormais presque évanoui. Je ne restais jamais seule, craignant d'envisager en face une réalité que j'avais créée moi-même, mais le monde, sans m'ennuyer, ne me distrayait guère : cependant je ne vivais que là. C'est ainsi que trois années se passèrent; pendant ce temps, nos relations s'arrêtaient, se figeaient presque et ne pouvaient plus devenir meilleures ou pires. Il se produisit seulement deux événements assez graves dans notre vie de famille, mais ils n'influèrent point sur notre existence extérieure. Ce furent la naissance de mon premier enfant et la mort de Tatiana Siémienovna, la mère de mon mari. Tout d'abord l'amour maternel s'empara de tout mon être; je ne vivais que dans mon enfant, et je croyais, dans mon extase, qu'un bonheur encore une fois nouveau commencerait pour moi; mais bientôt, de jour en jour, ce sentiment faiblit aussi, et devint une habitude, ce ne fut plus que le froid accomplissement d'un devoir. Mon mari au contraire, depuis l'heure à laquelle son fils avait vu le jour, était

redevenu un homme tranquille et doux, aimant son intérieur; et toute sa tendresse et sa gaieté d'autrefois se reportèrent sur l'enfant. Souvent, lorsqu'en toilette de bal je m'approchais du berceau pour bénir l'enfant, il était là, assis, rêveur, et son regard, demi-sévère, demi-triste, me fixait attentivement; j'avais honte tout à coup de mon indifférence, et je me demandais avec effroi : Suis-je donc pire que les autres? Mais que faire? je ne puis rester jour et nuit auprès de l'enfant, et je ne veux ni ne saurais feindre.

VI

Une réaction ne tarde pas à se produire. Maria, écœurée du monde, veut regagner la campagne. Là, elle s'efforce de reconstituer l'existence d'autrefois. C'est en vain. Dans une suprême crise, elle s'aperçoit soudain que les sentiments de Serge se sont modifiés du tout au tout, et elle s'en effraye d'abord. Mais un regard jeté sur un de ses deux bébés lui fait comprendre enfin que le temps n'est plus au roman; c'est dans ces petits êtres que son mari et elle se chériront désormais, et non plus en eux-mêmes : la vie de famille est fondée.

Tatania Siémienovna n'était plus là et nous étions de nouveau seuls; mais qu'avions-nous besoin maintenant d'être seuls? La solitude nous gênait, sans nous donner le trouble délicieux des premiers temps de nos premières amours. L'hiver passa, d'autant plus triste que je fus continuellement malade, et je ne me rétablis qu'après la naissance de mon second fils. Les relations entre mon mari et moi continuaient à être aussi froidement amicales que pendant notre vie à Pétersbourg. Mais ici chaque mur, chaque meuble

me rappelaient ce qu'il était jadis pour moi, et tout ce que j'avais perdu par ma propre faute. Il semblait qu'un outrage impardonnable eût dressé un mur entre nous et qu'il me chatiât, par son attitude, sans en avoir l'air. Lui demander pardon? mais où était la faute? Lui demander de la pitié? pourquoi l'aurais-je demandée? et les jours se traînaient longs et tristes. Le châtiment était seulement dans ce qu'il ne me donnait plus tout son être, toute son âme. Mais il ne les donnait plus à rien, ni à personne, comme s'il les eût perdus à jamais. Quelquefois je me consolais en pensant que son amour pour moi était toujours le même, et que seulement il le dissimulait. Mais toutes les fois que je m'approchais de lui le cœur plein de tendresse et de repentir, il me repoussait par sa froideur et évitait comme une feinte ridicule tout élan de ma part. Son regard me disait : Assez, assez! je sais ce que tu veux me dire. Je sais que tu promettras une chose et que tu en feras une autre. Il n'y avait plus d'épanchements entre nous, mais seulement l'observation des convenances. Ma langue se serait retournée si j'avais voulu lui dire, comme jadis, que je l'aimais. Et nous vivions, d'un commun quoique tacite accord, lui avec ses travaux auxquels je ne tenais plus à me mêler, moi dans une oisiveté qui ne l'affligeait plus comme autrefois; les enfants étaient d'ailleurs trop petits encore pour nous servir de lien plus intime.

Vint le printemps. Katia et Sonia revinrent de l'étranger et allèrent s'installer à la campagne, et comme on faisait des réparations dans notre vieille maison de Nikolsko, nous nous installâmes pour quelque temps à Pokrovka.

C'était toujours l'antique maison qui m'avait vue

naître et grandir, avec sa terrasse et sa grande table à rallonges et le piano dans la grande salle, avec ma chambre d'autrefois parée de rideaux blancs, mais où j'apportais aujourd'hui l'évanouissement de mes rêves virginaux. Maintenant, dans cette chambre, il y avait deux berceaux dans lesquels étaient mes deux fils, le plus petit, le grassouillet Kokocha, et l'aîné, Vania, âgé d'un an à peu près. Souvent, le soir, en faisant le signe de la croix au-dessus de leurs petites têtes, je m'arrêtais au milieu de la chambre et je voyais se détacher de tous les coins les songes de jadis et les jeunes visions de mes seize ans envolés. Et tous ces fantômes chantaient de vieilles chansons d'amour...

Mes espérances sont devenues réalités, mes rêves ont pris corps, et cependant la réalité s'est changée en une vie sans désir et sans espoir. C'est pourtant le même parc, le même chant du rossignol là-bas au-dessus du ravin, le même banc de pierre, les mêmes lilas en fleur, et la même lune regardant curieusement par la fenêtre; et pourtant comme tout a changé! Oh! que tout cela est froid, qui jadis a été si chaud et si lumineux! Comme dans le temps, nous sommes de nouveau seules avec Katia dans la salle à manger et nous parlons de lui. Mais Katia est ridée et jaunie, et tandis qu'elle m'écoute, ses yeux sont tristes et voilés de larmes. Nous ne l'admirons plus, mais à voix basse, comme des conspiratrices, nous le jugeons, et nous nous demandons pour la centième fois pourquoi tout a si tristement changé? Et lui aussi est le même. Seulement une ride sur son front se creuse plus profonde; ses cheveux grisonnent sur les tempes, et ses yeux, toujours beaux et profonds, semblent plus ternes. Me voilà enfin moi aussi la même. Seulement il n'y a plus

d'amour, ni de désir d'aimer; il n'y a plus d'espoir, ni de contentement de soi-même; il n'y a plus dans mon âme cette ampleur de vie, ces élans de passion. Aujourd'hui, il me serait presque impossible de comprendre ce qui, il y a quelques années, me semblait si naturel. Pourquoi vivre pour un autre, quand l'envie de vivre pour soi-même vient à manquer?...

J'avais négligé la musique depuis que j'étais partie pour Pétersbourg, mais le vieux piano et les vieilles notes me tentèrent encore. Un jour, j'étais indisposée, Katia et Sania étaient allées voir le nouveau bâtiment de Nikolsko. La table était mise, et en attendant le repas, je me mis au piano. Mes doigts raidis essayèrent d'abord quelques accords timides, mais bientôt ils commencèrent à se dégourdir, et je jouai avec ampleur la sonate de Beethoven : *Quasi una fantasia.* Les fenêtres étaient ouvertes, j'étais tout à fait seule. Je finissais justement la première partie, et machinalement je tournai mes regards vers le coin où il y a quelques années il était assis, tout ému, à m'écouter. Mais il n'était pas là; le fauteuil seul était à sa place. Par la fenêtre une branche de lilas pénétrait en parfumant l'air; je m'accoudai à la fenêtre et couvris mon visage de mes mains. Je restai longtemps ainsi, me rappelant avec douleur mon passé envolé et si cher, et pensant à l'avenir incolore qui se déroulait devant moi. Il n'y avait plus rien en avant; tout, tout était en arrière. J'avais donc vécu tout mon bonheur; et il ne me restait plus rien!... Pour oublier je commençai de nouveau à jouer l'andante, en murmurant aux rythmes des mesures : « Oh! Dieu! pardonne-moi mes fautes et rends-moi ce qui était si beau et ce qui m'était si cher, éclaire mon âme défaillante! »

Il y eut un bruit de roues dans la cour, j'entendis des pas connus, puis une main se posa sur mon épaule.

« C'est bien, cela, d'avoir joué cette sonate, me dit-il. Tu n'as pas encore pris le thé?

— Non, répondis-je sans me retourner, pour ne pas lui montrer la profonde émotion de mon visage défait.

— Katia et Sonia vont rentrer tout de suite. Le cheval a fait des folies et elles sont descendues sur la grande route.

— Nous les attendrons », dis-je, et je sortis sur la terrasse, croyant qu'il m'y suivrait, mais il alla voir les enfants. Et de nouveau je crus comprendre ce que j'avais perdu, et pourtant il était bon, doux, un mari honnête, un père aimant. Que me manquait-il donc?

J'allai m'asseoir à la même place où j'étais, alors qu'il m'avait pour la première fois avoué son amour. Au bout d'un instant il revint s'asseoir à côté de moi.

Une pluie chaude commença à tomber.

« Nos dames seront mouillées, dit-il.

— Oui. »

Il se leva.

« Où vas-tu?

— Je vais envoyer un parapluie et des caoutchoucs à Katia et à Sonia.

— Inutile d'envoyer, elles doivent être tout près. Au reste, la pluie ne tombe pas bien fort. »

Il s'assit de nouveau, je m'appuyai à la balustrade et exposai ma tête aux rafraîchissantes ondées de la pluie printanière qui tombait sur mes cheveux et dégouttait tiède sur mon front.

« Comme il fait bon! » dit-il, en passant la main sur mes cheveux humides.

Cette simple caresse me fit venir les larmes aux yeux.

« Que faut-il de plus dans la vie? Je suis si heureux en ce moment que je ne désire rien de plus », reprit-il, comme répondant à sa pensée intime.

« Tu ne disais pas cela autrefois, me dis-je à moi-même. Si grand que fût le bonheur du moment, tu en désirais un plus grand, plus complet encore; et te voilà calme et content, alors que dans mon âme il n'y a que repentir, regret et larmes non pleurées! »

« Oui, il fait bon, ajoutai-je tout haut, mais je suis triste précisément parce qu'il fait si bon. Je désire et je regrette quelque chose. Et toi, dis, ne ressens-tu pas un regret de ce qui a passé sans retour? »

Il retira sa main de mes cheveux et se tut un moment.

« Oui, jadis cela m'arrivait, surtout au printemps, murmura-t-il. Moi aussi je restais des nuits entières à rêver et à désirer quelque chose de vague et d'infini. Les bonnes nuits!... Mais alors tout était en avant... j'ai assez maintenant de ce que je possède en fait de joie et de bonheur, et il fait si bon vivre! ajouta-t-il négligemment comme pour me persuader.

— Et tu ne désires plus rien? demandai-je.

— Non, rien d'impossible, répondit-il, devinant ma pensée. Mais tu te mouilles, observa-t-il, lissant encore une fois mes cheveux humides; envierais-tu les feuilles et les herbes parce que la pluie les inonde? Désirerais-tu être et feuille et herbe et pluie? Pour moi, je me réjouis à les regarder comme tout ce qui est beau, jeune, heureux.

— Et tu ne regrettes pas le passé? » insistai-je, sentant que mon cœur se glaçait de plus en plus.

Il réfléchit un moment. Je comprenais qu'il me voulait répondre sincèrement.

« Non, fit-il enfin d'une voix brève.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! m'écriai-je en le regardant dans les yeux. Oses-tu dire que tu ne regrettes rien ?

— Non, répéta-t-il, j'ai de la reconnaissance au passé, mais je ne le regrette pas.

— Tu ne voudrais pas le faire renaître ?

— Non, pas plus que je ne souhaite me voir pousser des ailes. Faire renaître ce qui est mort... impossible !...

— Et tu n'accuses ni moi, ni toi-même, en rien ?

— Non, tout a été pour le mieux.

— Écoute », dis-je d'une voix émue et vibrante, en lui prenant la main afin de l'obliger à me regarder. « Pourquoi ne m'as-tu jamais dit comment tu voulais que je vécusse ? pourquoi m'as-tu donné cette liberté dont je ne devais pas savoir user ? Pourquoi ?... Si tu m'avais autrement dirigée, si tu l'avais voulu, tout ce qui s'est passé n'aurait pas eu lieu. »

Et dans ma voix vibraient la colère et le reproche plus que l'amour.

« Mais qu'est-ce qui s'est donc passé ? fit-il, inquiet et étonné. Tout est bien, très bien, pour le mieux. »

« Il ne veut pas me comprendre », pensai-je, blessée.

« Il y a, m'écriai-je, que sans faute réelle, je suis punie par ton indifférence, presque par ton mépris ; il y a que tu m'as repris tout ce qui était mon bonheur, tout ce qui m'était cher dans la vie...

— Mais, qu'as-tu donc, mon amie ?

— Laisse-moi finir, tu m'as repris tout, ta confiance, ton amour, même ton estime : oh ! non, tu ne

m'aimes plus; je ne puis croire à ton amour, lorsque je compare ton attitude actuelle à celle d'autrefois! Oui, je veux tout te dire, tout ce qui me pèse sur le cœur depuis si longtemps. Est-ce ma faute à moi qui ne connaissais pas le monde, si tu m'y as laissée avec mes seules forces pour le comprendre? Est-ce encore ma faute, si aujourd'hui que je comprends la vraie vie, je me débats en vain entre la souffrance et l'espoir, et si revenant vers toi le cœur plein de repentir tu me repousses? Veux-tu donc que de nouveau je me lance dans le tourbillon qui a fait ton malheur et le mien?

— Mais de quelle manière t'ai-je manifesté tous ces sentiments? s'écria-t-il avec effroi et étonnement.

— N'as-tu pas dit encore hier et ne dis-tu pas toujours à présent que je ne pourrais vivre ici, que j'ai besoin pour l'hiver de Pétersbourg qui me répugne? Au lieu de m'aider, de me soutenir, tu évites toute franchise, toute parole tendre avec moi... sans doute, lorsque je serais tout à fait tombée, te réjouiras-tu de ma chute.

— Arrête, ce n'est pas bien ce que tu dis là, et tu vas trop loin, dit-il d'une voix grave mais froide. Tout cela prouve que tu es mal disposée envers moi et que tu...

— Que je ne t'aime pas, oh! dis, dis tout », interrompis-je. « Fini, à jamais fini, l'amour d'autrefois », murmurait une voix dans mon cœur.

Je sanglotais, mais il ne chercha pas à me calmer. Il était profondément blessé de ce que j'avais dit.

« Je ne sais pas, fit-il, ce que tu me reproches, mais si c'est que je ne t'aime plus... la cause en est au temps et aussi à nous-mêmes, et puisque tu veux

que je parle avec franchise, je serai franc! De même que l'année où je te revis grande après des années d'absence, j'ai passé mes nuits sans sommeil en pensant à toi, créant mon amour moi-même, te parant de toutes les beautés, te sentant grandir et t'emparer de tout mon être, de même à Pétersbourg et à l'étranger ton image m'a procuré de longues insomnies... je n'ai point réussi à les dissiper en détruisant mon amour, seulement j'ai brisé en lui ce qui me torturait, et si je t'aime toujours c'est d'une autre affection...

— Cette affection-là n'est pour moi qu'un supplice, m'écriai-je. Pourquoi m'as-tu laissée vivre dans le monde, si c'est à cause de lui que tu as cessé de m'aimer? pourquoi ne m'as-tu pas lié les mains, enfermée, tuée? cela aurait mieux valu que de cesser de m'aimer. »

Je sanglotais avec désespoir. Sonia et Katia toutes mouillées entrèrent en ce moment avec un éclat de rire, mais en nous apercevant elles se retirèrent aussitôt. Nous restâmes longtemps en silence, moi pleurant, lui pensif. Son regard me fixait tristement.

« Oui, c'est ainsi pour nous tous, vous autres femmes surtout devez traverser l'époque des folies pour retourner souvent trop tard à la vie réelle. Toi, tu n'as pas encore assez longtemps vécu de toute cette douce et enivrante folie pour pouvoir vivre enfin dans la réalité. Je me complaisais à te regarder et te laissais faire, car, hélas! tu ne m'aurais pas cru sur parole, et il fallait que ta propre expérience t'enseignât tout.... Je n'avais pas le droit de te contenir, car ce temps-là je l'avais déjà vécu moi-même.

— Pourquoi m'avoir abandonnée aux folies, puisque

tu m'aimais? que ne me soutenais-tu pas de ton amour au-dessus des flots?

— Parce que tu n'aurais pas voulu peut-être, et peut-être aussi ne m'aurais-tu pas cru; il te fallait chercher et découvrir seule le mystère de l'existence.

— Tu as trop raisonné et trop peu aimé! dis-je doucement.

— C'est cruel ce que tu dis là, mais c'est vrai », répliqua-t-il en se levant et en arpentant la terrasse d'un pas inquiet.

« C'est en cela qu'a consisté ma faute. Je devais dès le commencement étouffer mon amour pour toi, ou si je m'y laissais aller, aimer du moins plus simplement.

— Oublions tout, dis-je timidement en lui prenant la main.

— Non, mon amie, ce qui est passé ne revient plus! et sa voix était triste et douce.

— Tout est déjà revenu », murmurai-je encore en me serrant contre son cœur.

Mais lui pressa ma main et ajouta :

« Je t'ai menti tout à l'heure en te disant que je ne regrettais pas le passé; oui, je le regrette, je voudrais le faire renaître, je pleure cet amour envolé qui ne peut plus être. A qui la faute? Je ne sais. L'amour est resté, mais il n'a plus la même force, la même puissance; il n'est resté que le souvenir et la reconnaissance.

— Ne parle pas ainsi, interrompis-je. Que tout soit de nouveau entre nous comme autrefois... n'est-ce pas qu'il en sera ainsi?... Oui? » Et je le fixai anxieusement et tendrement. Mais ses yeux étaient clairs, calmes, et ne me regardaient pas profondément. A ce moment je sentis bien que ce que je lui demandais

était impossible et ne pouvait plus être. Il souriait d'un sourire qui me semblait celui d'un vieillard.

« Que tu es jeune encore et que je suis déjà vieux! dit-il doucement. En moi, il n'y a plus ce que tu cherches en vain. Pourquoi nous tromper? » continua-t-il toujours avec un sourire.

Je demeurai silencieuse près de lui, et je sentais que mon cœur était plus léger, mon âme plus calme.

« Ne nous efforçons pas de répéter la vie, ce qui n'existe plus et ne peut plus jamais exister. S'il n'y a plus dans nos âmes les angoisses et les troubles d'autrefois, que Dieu en soit loué! Pourquoi chercher et nous émouvoir? Nous avons trouvé le bonheur, et pour notre part il ne nous a pas fait défaut. Aujourd'hui laissons la route libre à d'autres, à celui-ci », fit-il en désignant la nourrice qui venait d'entrer avec notre petit Vania. « Oui, c'est comme cela », ajouta-t-il tendrement en baisant mon front, et il me sembla que c'était là le baiser d'un vieil ami...

Dans le parc les notes tremblantes du rossignol devenaient plus intenses, la fraîcheur de la nuit plus parfumée, et dans le ciel les astres s'allumaient plus brillants. Je le regardais toujours, et tout désespoir avait disparu de mon âme. On aurait dit que par enchantement quelqu'un m'avait enlevé un nerf douloureux qui m'avait fait souffrir jusque-là. Je compris clairement que l'amour passé était parti sans retour, qu'il était impossible de le faire revivre, et que peut-être même aujourd'hui il nous gênerait s'il venait à reparaître. Somme toute, était-ce bien autrefois un bonheur aussi complet que je le croyais? combien était éloigné ce temps d'extase mais aussi de troubles!...

« C'est l'heure de prendre le thé. »

Nous nous dirigeâmes tous les deux vers la salle à manger. A la porte nous rencontrâmes de nouveau la nourrice et notre Vania, que je pris dans mes bras; je couvris ses petits pieds rouges, je le pressai passionnément contre mon sein. Il remua sa menotte comme dans un rêve, étalant ses doigts ridés et ouvrant ses petits yeux troublés comme s'il eût cherché à se rappeler quelque chose; tout à coup une étincelle de pensée vint reluire dans ses yeux et ses lèvres grassouillettes s'ouvrirent dans un sourire. « Mien, mien, mien », murmurai-je tandis qu'un voluptueux frisson parcourait tous mes membres, et je me contenais de crainte de lui faire mal avec mes baisers. J'embrassais follement ses pieds froids, son petit corps, et sa tête où se voyaient à peine quelques mèches de cheveux collés.

Mon mari s'approcha; je cachai le visage de l'enfant, puis le découvris de nouveau.

« Ivan Serguieïtch! » dit-il en secouant le petit menton de l'enfant. Et de nouveau je cachai Ivan Serguieïtch; personne excepté moi ne devait le regarder trop longtemps.

Mes yeux rencontrèrent ceux de mon mari, qui riaient et brillaient d'une lueur heureuse que je n'avais pas vue depuis longtemps. Il se fit un calme et un bonheur dans mon cœur. C'est à partir de ce jour-là que mon roman avec mon mari s'est terminé. Ma vie est entrée dans une nouvelle période, avec un autre amour non moins intense quoique différent : l'amour de mes enfants et de leur père. Jusqu'à présent rien n'est venu tarir cet amour. Il ne finira qu'avec ma vie.

TROIS PARABOLES

Les *Trois Paraboles* sont une réponse du comte Léon Tolstoï à ses détracteurs, par laquelle il prouve que ses théories et son enseignement évangélique ont été mal compris.

I

L'ivraie vint à pousser dans un bon pré. Pour s'en débarrasser, les propriétaires du pré se mirent à la faucher, et naturellement elle n'en repoussa que plus dru. Or, un bon et sage propriétaire du voisinage, rendant visite aux possesseurs du pré, leur donna maints conseils, et entre autres celui de ne point faucher l'ivraie, sous peine de la voir par là même se propager, mais de l'arracher avec la racine.

Les propriétaires du pré, soit que dans le nombre des instructions de leur bon voisin ils n'eussent pas remarqué celle relative à la nécessité d'extirper l'ivraie au lieu de la faucher, soit qu'ils ne l'eussent pas comprise, ou encore que pour des calculs personnels ils ne voulussent pas s'y conformer, continuèrent à faucher l'ivraie et par conséquent à la multiplier.

Au cours des années suivantes, il se trouva plus d'un homme pour rappeler aux possesseurs du pré le conseil du sage et bon voisin, mais on ne les écoutait point, et l'on agissait toujours comme devant. En sorte que faucher l'ivraie, dès qu'elle se montrait, devint non seulement une habitude, mais même une tradition sacrée, et le pré allait s'obstruant de plus en plus.

Un moment vint enfin où il n'y eut plus dans le pré que de l'ivraie. Les propriétaires gémissaient, et s'ingéniaient à trouver un remède à pareille situation. Il y en avait un, et rien qu'un, celui que leur avait indiqué le bon et sage voisin. Mais l'on n'en usait point.

Dans les derniers temps, un passant, attristé de voir gâcher un si beau pré, chercha dans les instructions laissées par le sage propriétaire et oubliées dans un coin, s'il n'en trouverait pas quelqu'une appropriée au présent état de choses. Il découvrit celle qui disait de ne point faucher l'ivraie, mais de l'arracher avec la racine. Il déclara donc aux possesseurs du pré qu'ils avaient agi avec imprévoyance, et que longtemps auparavant le bon et sage propriétaire les avait mis en garde contre cette imprévoyance.

Au lieu de contrôler la citation que faisait cet homme, et, en cas qu'elle fût exacte, de cesser de faucher l'ivraie, ou dans le cas contraire, de prouver en quoi elle errait; au lieu encore d'accepter d'emblée la citation du sage et bon propriétaire, les possesseurs du pré prirent le quatrième parti de s'offenser de l'appel que le passant faisait à leur mémoire et se mirent à invectiver celui-ci.

Les uns le qualifiaient d'orgueilleux, qui s'imaginait

être unique au monde à avoir compris les instructions du bon propriétaire. Les autres le traitaient de faux interprète, de traître et de calomniateur. D'autres, ne prenant point garde qu'il n'avait point dit une chose de lui, mais qu'il avait simplement rappelé les conseils d'un homme estimé de tous, affirmaient que c'était un individu nuisible, désireux de voir l'ivraie se multiplier au point que le pré fût bientôt perdu à jamais.

« Il prétend qu'il ne convient pas de faucher l'ivraie, criaient-ils, mais si nous ne la détruisons pas, elle se reproduira à l'infini et alors, adieu notre pré! Celui-ci nous a-t-il donc été donné pour que nous y cultivions la mauvaise herbe? »

C'était intentionnellement qu'ils passaient sous silence que l'homme n'avait pas du tout parlé de ne point détruire l'ivraie, mais de l'arracher avec la racine au lieu de la faucher.

L'opinion que l'homme était ou un insensé, ou un interprète mensonger, ou un monstre qui n'avait en vue que le tort d'autrui, s'affermit tellement que quiconque ne le raillait pas l'accablait d'injures. Et en dépit de toutes les explications qu'il donnait, à savoir que loin de souhaiter la multiplication de l'ivraie, il estimait au contraire que sa destruction est un des principaux devoirs du possesseur de la terre, mais qu'il comprenait cette destruction comme l'avait comprise le bon et sage propriétaire, et qu'il ne faisait que rappeler les conseils de celui-ci, malgré tout ce qu'il put dire, on ne l'écouta pas, car il était définitivement convenu qu'il était fou d'orgueil et traître à la parole du sage et bon propriétaire, ou un scélérat assez noir pour inviter les gens à ne plus détruire la

mauvaise heibe, et à la soigner au contraire et à favoriser sa reproduction.

La même chose m'est advenue lorsque j'ai plaidé en faveur de ce précepte de l'Évangile qui recommande de ne pas combattre le mal par la violence. La règle a été formulée par le Christ, et tous ses disciples l'ont répétée après lui en tous temps et en tous lieux. Mais, soit qu'on ne l'ait pas remarquée, soit qu'on ne l'ait pas comprise, soit encore qu'il ait semblé trop difficile de s'y conformer, plus le temps a passé, plus on l'a négligée, et plus l'arrangement de la vie des hommes s'en est éloigné. Enfin il est arrivé ce que nous constatons aujourd'hui, qu'elle commence à se présenter aux yeux du monde comme quelque chose de nouveau, d'inconnu, sinon d'étrange, et même d'insensé.

Il en a été pour moi comme pour ce passant qui rappelait aux possesseurs du pré l'antique prescription du bon et sage propriétaire, en vertu de laquelle il ne convient pas de faucher la mauvaise herbe, mais de l'arracher avec la racine. Les possesseurs du pré turent intentionnellement que la prescription recommandait, non point de ne pas détruire l'ivraie, mais bien de ne pas la détruire d'une façon déraisonnable, et déclarèrent : « Cet homme est insensé, qui nous conseille, au lieu de faucher l'ivraie, de la ressemer ou peu s'en faut. » De même, quand j'eus affirmé que, pour abolir le mal, il n'y a qu'à se conformer au précepte du Christ qui nous enseigne à ne pas lui opposer la violence, mais à l'extirper par l'amour, on s'est écrié : « N'écoutons pas cet insensé, qui nous engage à ne pas lutter avec le mal, pour que le mal bientôt nous étouffe. »

Je disais que, selon la doctrine chrétienne, le mal ne saurait être déraciné par le mal, que lutter avec le mal par la violence, c'est simplement augmenter sa force, que Jésus a formellement prononcé que le mal s'extirpe par le bien. « Bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous offensent, aimez vos ennemis, et *vous n'aurez pas un ennemi.* (*Enseignement des XII Apôtres.*) Je disais que l'Évangile affirme que la vie entière de l'homme est *une lutte avec le mal,* que c'est par la spiritualité et par l'amour que l'homme a raison du mal, que de toutes les armes à opposer au mal, le Christ exclut cette arme imprudente qui est la violence, la lutte avec le mal par le mal.

Et de ces miennes paroles, on tira la conclusion que je prêtais au Christ une doctrine en vertu de laquelle il ne faut pas résister au mal. Et tous ceux dont la vie est fondée sur la violence, et à qui par conséquent la violence est chère, se sont empressés d'adopter cette fausse interprétation de mes paroles et en même temps de celles de Jésus, et de proclamer que la doctrine qui enseigne à ne pas opposer au mal la violence, est une doctrine mensongère, insensée, sacrilège et nuisible.

Et les hommes continuent tranquillement, sous prétexte de détruire le mal, à le reproduire et à le multiplier.

II

Des hommes faisaient du commerce avec la farine, le beurre, le lait et autres denrées alimentaires. C'était à qui d'entre eux réaliserait les plus beaux

bénéfices, à qui s'enrichirait le plus rapidement. Ils en vinrent à mêler à leurs marchandises chaque jour davantage de diverses substances peu coûteuses et très nuisibles. Dans la farine ils mettaient de la chaux; dans le beurre, de la margarine; dans le lait, de l'eau et de la craie.

Tant que les denrées n'étaient pas encore arrivées aux mains du consommateur, tout allait pour le mieux. Les marchands en gros vendaient aux marchands en demi-gros, qui approvisionnaient les petits détaillants. Il y avait beaucoup de magasins et de boutiques, et le commerce semblait très prospère. Du moins les commerçants s'estimaient-ils satisfaits.

Mais les consommateurs de la ville qui ne pouvaient produire eux-mêmes leurs aliments et étaient contraints de les acheter, ceux-là éprouvaient bien du désagrément et bien du tort. La farine était détestable, et détestables étaient le beurre et le lait; mais comme, sur les marchés de la ville, il n'y avait point d'autres denrées que ces denrées frelatées, les consommateurs devaient continuer à acheter cette farine, et ce beurre, et ce lait, et ils s'accusaient eux-mêmes de mauvais goût, de mauvaises dispositions, de mauvaise préparation culinaire. Et personne ne songeant à se plaindre des marchands, ceux-ci amalgamaient les denrées alimentaires d'une quantité de plus en plus grande d'ingrédients hétérogènes, peu coûteux et très nuisibles.

Les choses allèrent de la sorte assez longtemps, et parmi ceux des consommateurs qui se doutaient de l'origine de leurs maux, aucun ne se décidait à manifester son mécontentement.

Or, il advint qu'une ménagère campagnarde qui

jusque-là avait toujours nourri sa famille d'aliments préparés à la maison, vint habiter la ville. Elle faisait la cuisine depuis maintes années, et bien qu'elle n'y fût pas émérite, elle savait cuire un pain à point et combiner un repas appétissant.

Aussitôt installée, elle alla acheter par la ville ses provisions de bouche, puis se mit à griller, bouillir, rôtir. Et voici que les pains, au lieu de cuire, s'émiettèrent; les beignets, frits dans la margarine, n'avaient pas de goût; le lait déposait, et aucune crème ne s'y formait.

La ménagère devina immédiatement que les denrées étaient frelatées. Elle les examina, et son idée s'affirma, car elle trouva de la chaux dans la farine, de la margarine dans le beurre, de l'eau et de la craie dans le lait. Ce que voyant, elle retourna au marché et accusa à haute voix les boutiquiers, disant qu'il leur fallait ne mettre à leurs étalages que des denrées saines, nutritives, et en rien falsifiées, ou bien cesser leur commerce et fermer boutique.

Les marchands haussèrent les épaules et répondirent que leurs denrées étaient de première qualité, que toute la ville se pourvoyait chez eux depuis des années, et que d'ailleurs ils avaient des médailles. Et en effet ils exhibaient des médailles sur leurs enseignes.

« Je n'ai cure de vos médailles! s'écria la ménagère. Je ne veux que des aliments sains, tels que mes enfants et moi, après nous en être nourris, n'ayons pas de maux d'estomac.

— Il faut, petite mère, que tu n'aies jamais vu de vrai lait, de vrai beurre, ni de vraie farine », protestèrent les marchands en lui montrant, dans des réci-

pients vernis, de la farine en apparence absolument pure, du beurre bien doré posé sur de beaux plats à fleurs, et du lait éblouissant de blancheur dans des brocs si proprement astiqués que l'on aurait pu se mirer dans leurs flancs.

« Comment voulez-vous que je ne m'y connaisse pas, riposta la ménagère, moi qui toute ma vie n'ai rien mangé ni fait manger à mes enfants que je ne l'aie préparé de mes mains? Vos marchandises sont mauvaises. Et pour preuve, voici les pains qui se sont émiettés, et la margarine où j'ai frit les beignets, et le dépôt que j'ai trouvé dans le lait en guise de crème. Tout ce que vous avez à vos étalages devrait être jeté dans le fleuve ou brûlé, et remplacé par des denrées vraiment bonnes. »

Et elle demeurait devant les boutiques à continuer sur le même ton, et comme des chalands s'approchaient, elle leur cria à eux aussi ce qu'elle avait sur le cœur, et les chalands s'entre-regardaient, troublés déjà.

Voyant bien que si l'on n'y mettait bon ordre, cette femme aurait tôt fait par ses vociférations de nuire à leur commerce, les marchands dirent aux chalands :

« Regardez, bonnes gens, cette folle, qui voudrait que le monde meure de faim. Il faudrait à son gré que toutes les denrées alimentaires fussent noyées ou brûlées. De quoi vivriez-vous, si nous la croyions, c'est-à-dire si nous cessions de vous vendre de la nourriture? Ne l'écoutez pas, c'est une pauvre paysanne qui ne s'y connaît pas en fait d'aliments de la ville. C'est par jalousie qu'elle s'en prend à nous; comme elle est dans la misère, elle souhaite que tout le monde tombe dans la même situation. »

Ainsi parlèrent les marchands à la foule rassemblée, taisant à dessein que la femme avait demandé, non pas que l'on détruisît toute espèce d'aliments, mais que l'on remplaçât les mauvais par des bons.

Alors la foule se précipita vers la femme et la conspua. Et la malheureuse eut beau affirmer qu'elle ne voulait aucunement la destruction des aliments, puisqu'elle-même durant des années et des années avait préparé de ses mains tout ce dont sa famille avait pu avoir besoin pour sa nourriture, mais qu'elle réclamait simplement que les personnes qui ont assumé le soin de pourvoir à l'alimentation de l'humanité cessassent d'empoisonner celle-ci par des substances qui n'avaient des aliments que l'apparence; elle eut beau s'expliquer davantage encore, on n'y prêta nulle attention, car il était pour toujours convenu qu'elle désirait voir les hommes privés de la nourriture qui leur est indispensable.

Ainsi m'est-il arrivé, à moi aussi, lorsque j'ai étudié l'art de notre temps. Toute ma vie je m'étais nourri le cerveau avec de l'art vrai, et tant bien que mal je m'étais efforcé d'en nourrir le cerveau d'autrui. Et comme pour moi l'art est un aliment et non un objet de commerce ou de luxe, je sais parfaitement reconnaître quand cet aliment est un aliment et quand il n'en est que le simulacre.

Lorsque j'ai eu essayé de la nourriture qui a commencé il y a quelques années à se vendre sur notre marché intellectuel sous la forme de la science et de l'art contemporains, et que je l'ai eu essayée sur les personnes qui me sont chères, je me suis aperçu que la majeure part de cette nourriture était loin d'être pure. Et j'ai déclaré que la science et l'art dont l'on

fait actuellement commerce sur notre marché intellectuel, sont de la contrefaçon, ou tout au moins des amalgames où entrent pour beaucoup des substances étrangères à la vraie science et à l'art vrai ; et que j'en suis sûr, car les produits par moi achetés sur le marché intellectuel se sont montrés indigestes pour mes proches et pour moi ; et non seulement indigestes, mais tout à fait nuisibles.

Aussitôt l'on s'est mis à crier contre moi, à affirmer que cette opinion me vient simplement de ce que je ne sais pas grand'chose et que je suis inapte à comprendre les questions un peu élevées.

Alors j'ai entrepris de prouver que les marchands qui font commerce de ces denrées intellectuelles s'accusent eux-mêmes de tromperie les uns les autres ; que de tout temps on a offert aux hommes, sous couleur de science et d'art, des choses bien mensongères et bien nuisibles ; qu'il est tout naturel que pareil danger se présente de notre temps aussi ; qu'il ne s'agit pas là d'une plaisanterie, et que l'empoisonnement de l'esprit est plus redoutable que celui du corps ; qu'il faut par conséquent examiner avec la plus vive attention les denrées qui nous sont proposées pour notre alimentation intellectuelle et rejeter résolument toutes celles qui sont frelatées ou dangereuses.

Et quand j'eus parlé de la sorte, il n'y eut pas un seul homme, pas un, pour objecter quoi que ce fût, dans n'importe quel article ou livre, à mes affirmations. Et de toutes les boutiques on se mit à vociférer, comme pour la femme de tout à l'heure :

« C'est un fou, qui veut abolir la science et l'art dont nous vivons. Ne l'écoutez pas, détournez-vous de lui.

Venez à nous, voyez nos étalages : nous avons de la marchandise toute fraîche de l'étranger. »

III

Des voyageurs cheminaient. Il leur arriva de s'égarer hors de leur route, en sorte qu'il leur fallait maintenant marcher, non plus sur la chaussée large et égale, mais par les fondrières et les broussailles. Ils se déchiraient aux ronces et butaient contre le bois mort; le passage s'obstruait de plus en plus, et il devint bientôt presque impossible d'avancer.

Alors ils se divisèrent en deux partis. Le premier persistait à vouloir poursuivre sans répit tout droit dans le sens que l'on avait pris depuis quelque temps, et ses adhérents s'ingéniaient à persuader les autres et eux-mêmes que l'on ne s'était point écarté de la bonne direction et que l'on n'avait point cessé de s'orienter justement vers le but du voyage. Le second, convaincu que la direction actuellement suivie ne pouvait être la vraie, puisqu'alors on aurait déjà atteint le but du voyage, résolut qu'il fallait se mettre en quête de la bonne voie, et que, pour la trouver, il n'y avait qu'à se séparer séance tenante pour avancer dans tous les sens à la fois.

Tous les voyageurs acquiescèrent à l'une de ces deux opinions, les uns décidant de marcher toujours tout droit, les autres de se disperser dans toutes les directions.

Il y eut cependant un homme qui ne se rangea à aucun des deux avis. Il dit qu'avant de repartir dans le sens suivi jusqu'alors ou de se hâter d'explorer

toutes les autres directions dans l'espoir que par là on retrouverait la véritable, il importait d'urgence de s'arrêter, de raisonner la situation et de n'adopter tel ou tel parti qu'après y avoir sérieusement réfléchi.

Mais les voyageurs étaient si excités par la longue marche, leur situation les affolait tellement, ils désiraient tant se rassurer par la pensée que l'on ne s'était point égaré, ou que du moins l'on ne s'était écarté de la bonne voie que pour un instant et que l'on n'allait pas tarder à la retrouver, surtout ils aspiraient tant à étouffer leur peur par le mouvement, que l'avis de cet homme fut accueilli par des cris d'indignation, des reproches, des railleries, émanant de l'un comme de l'autre parti.

« C'est le conseil de la faiblesse, de la poltronnerie et de la paresse, disaient les uns.

— Le beau moyen d'arriver au but du voyage, que de rester sur place sans bouger! disaient les autres.

— Nous sommes des hommes, les forces nous ont été données pour lutter, pour nous efforcer de surmonter les obstacles, et non pour nous résigner bassement », disaient d'autres encore.

L'homme qui s'était ainsi séparé de la majorité de ses compagnons avait beau affirmer qu'en s'obstinant à ne pas changer la fausse direction suivie jusqu'alors, on n'approcherait point du but, mais que l'on s'en éloignerait au contraire toujours davantage : que l'on n'aboutirait pas non plus en battant le terrain de côté et d'autre; que le seul moyen d'atteindre le terme du voyage était de s'orienter sur le soleil ou les étoiles pour retrouver la meilleure voie, et que celle-ci une fois reconnue, alors on pourrait se remettre en marche avec la certitude d'aller là où il fallait, mais

que pour être à même de discerner cette voie, il convenait avant tout de s'arrêter, non pas pour ne plus bouger, mais pour se donner le temps de discerner le sens où l'on pourrait repartir de pied ferme; il avait beau enfin expliquer de mille façons que, pour arriver où l'on veut, il faut s'être orienté, et que pour s'orienter, il faut s'arrêter un instant, on ne l'écouta point.

Le premier parti continua de cheminer dans la direction antérieurement suivie, et le second commença de s'éparpiller de droite et de gauche. Et ni le premier ni le second ne s'approchèrent du but ni ne se dégagèrent des fondrières et des broussailles, et ils errent encore.

La même chose exactement m'est advenue lorsque j'ai osé énoncer l'opinion que le chemin où nous nous sommes égarés dans cette sombre forêt qu'est la question ouvrière et ce marécage perfide qu'est l'armement dont les peuples ne sauraient voir la fin, que ce chemin n'est pas du tout celui que nous devons suivre; qu'il est très probable que nous nous sommes écartés de la bonne voie; qu'il faut par conséquent arrêter, pour quelque temps, un mouvement d'une fausseté si évidente, afin de nous recueillir et de rechercher une orientation d'après les bases qui nous ont été données de la vérité universelle et éternelle.

« Marchons-nous positivement dans la direction que nous nous étions proposée? » ai-je demandé.

Personne n'a répondu à ma question. Personne n'a dit :

« Nous ne nous sommes pas trompés de voie, et nous n'errons pas. Nous en sommes persuadés par telle ou telle raison. »

Pas un homme n'a hasardé que peut-être nous nous étions réellement égarés, mais que nous avions un moyen infaillible de rectifier notre erreur sans interrompre la marche.

Pas un homme n'a avancé cela ni autre chose. Mais tous se sont insurgés comme si je les avais offensés personnellement et se sont empressés d'étouffer par leur clameur solidaire ma voix isolée.

« Les hommes sont déjà las et paresseux. Et voici encore une doctrine de nonchalance, d'indifférence, de non-activité! »

Quelques-uns ajoutèrent même : d'*inaction*.

« Ne l'écoutez pas, et suivez-nous, crièrent ceux qui estiment que le salut ne se peut obtenir que si l'on ne change pas la direction élue, quelle qu'elle soit, et ceux aussi qui pensent que l'on n'y peut atteindre qu'en s'ébattant de droite et de gauche.

— A quoi bon s'attarder, se recueillir? Allons de l'avant, toujours de l'avant! Tout s'arrangera de soi-même. »

Les hommes ont fait fausse route, et ils en souffrent. Il semblerait que le premier et principal emploi qu'ils devraient tenter de leur énergie, ce serait, non pas d'accélérer le mouvement qui nous a entraînés dans la pitoyable situation où nous sommes tombés, mais de l'interrompre. Il semblerait que c'est seulement en nous arrêtant que nous serions à même d'examiner cette situation et de retrouver la direction où nous avons à nous engager pour arriver au véritable bien, non pas d'une fraction quelconque de l'humanité, mais au véritable bien de l'ensemble de notre espèce, but vers lequel nous tendons tous en général et chacun en particulier.

Mais quoi! Les hommes inventent tout ce qu'il est possible d'imaginer, sauf la seule chose qui les peut sauver, et, sinon les sauver, du moins alléger leurs maux, cette chose qui consisterait à s'arrêter, ne fût-ce qu'un instant, afin de ne pas accroître ces maux par la continuation d'une fausse activité. Ils sentent tout ce que leur situation a de déplorable et font l'impossible pour y remédier, mais l'unique moyen efficace pour le commencement de leur délivrance, ils n'en veulent user pour rien au monde, et lorsqu'on le leur conseille, cela les exaspère plus que tout.

S'il était encore possible de douter que nous nous sommes égarés, l'attitude adoptée par les hommes vis-à-vis du conseil de se recueillir, prouverait avec une clarté sans égale combien nous nous sommes écartés de la bonne voie, et combien notre situation en est désespérée.

LE RÉCIT D'UN VOLONTAIRE

Le morceau qui suit est extrait d'une nouvelle intéressante surtout parce qu'elle appelle l'attention sur l'éternel problème du meurtre militaire. Le cadre est l'une des innombrables expéditions que la Russie a dû entreprendre pour dompter les Touraniens musulmans du Caukase.

I

Après m'être reposé et avoir fait un bout de toilette, j'allai voir un aide de camp que je connaissais d'ancienne date pour le prier d'informer son général que mon désir était de faire la campagne. Un carrosse élégant, un petit chapeau coquet et un minois rose et frais passèrent devant moi rapidement. De la fenêtre entr'ouverte de la maison du commandant parvenaient jusqu'à mon oreille les sons d'une polka quelconque — *Lisa* ou *Katia*, — tapée sur un vieux clavecin détraqué et enroué, le seul sans doute que possédât la forteresse. A la porte d'un marchand de vin je vis un groupe d'employés attablés, fumant des cigarettes et discutant vivement.

« Excusez, disait l'un, mais en ce qui concerne la politique, Maria Grigorievna en sait long. »

Un vieux juif voûté menait une charrette chargée qui roulait en cahotant sur les pierres pointues du faubourg. Deux dames en jupes empesées, un foulard de couleur sur leurs têtes, filaient, un panier de provisions à la main; plus loin, deux jeunesses, l'une en rose, l'autre en bleu, se tenaient tête nue sur le seuil d'une petite maisonnette et s'efforçaient de verser dans l'air des roulades d'un rire forcé, dans le but évident d'atteindre, par ces flèches tremblotantes, les oreilles sinon les cœurs des officiers qui passaient indifférents sous les œillades énergiques des belles comme sous le feu ennemi.

Je trouvai l'aide de camp au rez-de-chaussée de la maison du général. Il me dit qu'il n'y avait point de difficulté pour que la permission me fût accordée. A ce moment même le carrosse que j'avais entrevu au faubourg s'arrêta devant la maison.

L'aide de camp bondit et, me jetant au vol un « pardon », s'élança en haut de l'escalier en boutonnant sa redingote. Après quelques instants un homme de petite taille mais au visage énergique, vêtu en bourgeois avec un simple ruban blanc à la boutonnière, s'approchait du carrosse et en entr'ouvrait la portière. C'était le général. Dans sa démarche se voyait une parfaite assurance.

« Bonsoir, comtesse », dit-il en serrant une petite main étroitement gantée de suède qui se tendait vers lui.

Ils parlèrent à voix basse et je ne pus entendre que ces quelques mots :

« Vous savez que j'ai fait le vœu de combattre les infidèles, prenez garde de le devenir. »

Un petit rire narquois et une moue câline sur la bouche rosée furent la réponse.

« Adieu donc, général !

— Non, au revoir, dit-il en montant sur le marchepied ; je m'invite moi-même pour la soirée de demain. »

Le carrosse s'éloigna. Voilà un homme, pensai-je en m'en retournant chez moi, qui possède tout : rang, richesse, notoriété, et cet homme, à la veille d'un combat sanglant, ne regrette pas la vie, rit et plaisante avec une charmante femme et s'invite à sa soirée, sans paraître se douter que demain n'est déjà peut-être plus à lui.

Chez l'aide de camp je rencontrai le lieutenant R***, bien timide, avec des traits accusant une candeur presque féminine et qui venait verser le trop-plein de son cœur, indigné de ce que les chefs ne l'avaient pas nommé pour assister au combat. Il disait que c'était mal de lui faire une si cruelle injustice, que c'était manquer à la camaraderie, et qu'il s'en souviendrait. Pas une ombre de feinte dans ses yeux brillants, sur son visage animé ; il était révolté jusqu'à l'âme de n'avoir pas la permission d'aller tirer sur les Tatars et de s'exposer à leur feu. Il me paraissait un gamin dépité de ce qu'on lui avait donné des verges injustement... Je commençais à n'y rien comprendre du tout.

Vers dix heures du soir les troupes se mettaient en marche. La chaleur insupportable de la journée avait fait place à une fraîcheur agréable. La lueur incertaine d'une jeune lune s'étalant sur le bleu étoilé du ciel commençait à s'abaisser vers la terre ; les lumières du village, comme des yeux ronds, étincelants, braquaient sur nous leurs regards vacillants. Les longues silhouettes noires des maisons se dessinaient mystérieuses le long du chemin, à travers les chaumières

peintes à la chaux, s'élançant pareilles à de blanches fiancées dans les taillis épais des bouleaux, des tilleuls et des platanes. Les grenouilles entonnaient leur chanson dans les profondeurs cristallines d'un étang. Des pas furtifs, des chuchotements confus, des hennissements, des beuglements, des cocoricos se mêlaient à une valse de Strauss et à la plainte en mineur d'une *jouenka* ukrainienne.

Je pensais — à quoi pensais-je? A rien peut-être. Le lieu et le temps prédisposaient aux rêveries sans nom et sans sujet. L'arrière-garde était encore dans la forteresse. Je me frayai difficilement un passage à travers les chariots, les caisses, les tambours entassés et les officiers groupés et criant leurs ordres. Après avoir franchi la porte de la forteresse je devançai les troupes qui se mouvaient comme un mur fait de corps, sur une longueur d'au moins une verste, et j'atteignis le général et son aide de camp.

En passant à côté de la cavalerie et des artilleurs fièrement campés sur les canons ventrus, quelques paroles allemandes d'un soldat vinrent, comme une dissonance, m'écorcher l'oreille.

II

L'obscurité devenait de plus en plus intense. On ne pouvait plus distinguer la forme des objets. Des bêtes énormes, étranges, des monstres fabuleux, paraissaient border le chemin, et ce fut seulement à mesure que ma vue s'habitua aux ténèbres que je pus reconnaître dans ces visions inquiétantes de simples buissons, des taillis, des amoncellements de quartiers de roche.

La colonne s'avançait à pas cadencés, dans un silence morne seulement troublé çà et là par un heurt des fers d'un cheval, un cliquetis de crosse ou de sabre, un lourd cahotement de canon. Hommes et animaux semblaient d'accord pour s'efforcer de comprimer jusqu'au souffle de leurs poitrines haletantes.

La nature était sublime de puissante sérénité. Est-il possible que les hommes soient à l'étroit sous ce ciel tout plein d'une telle paix! Comment, en présence de cette mansuétude des choses, le cœur peut-il demeurer susceptible de haine! Comment l'immense amour qui émane des frissons mystérieux de l'infini et de ses voix caressantes, ne subjugue-t-il pas le démon de la destruction qui nous obsède et nous jette sur nos frères!...

Nous cheminions depuis deux heures et plus. Une somnolence commençait à m'envahir, lorsqu'un bruissement prolongé me réveilla. Il venait d'un torrent qui de la montagne tombait en cascade dans l'étroite vallée où nous nous enfoncions, et qui coupait notre route.

Sur le fond noir des versants s'allumaient de-ci de-là des feux qui s'éteignaient aussitôt pour ressurgir un peu plus loin.

« Qu'est-ce donc? demandai-je à un Tatar auxiliaire qui chevauchait à côté de moi.

— C'est le signal de l'approche des Russes.

— Comment! On connaît déjà dans la montagne la marche de la colonne?

— Et comment ne la connaîtrait-on pas? » fit-il naïvement.

Je jetai un coup d'œil sur les étoiles. Elles pâlissaient, et au levant elles allaient s'effaçant une à une

dans le grisoiement de l'aube. Dans la vallée l'ombre était absolue encore.

Soudain, des traits lumineux jaillirent en avant de nous. Des balles miaulèrent, s'abattirent avec un bruit sec sur le sol humide. Un grondement de tonnerre retentit, bientôt suivi d'un autre. Des cris de douleur s'élevèrent dans l'air rempli de tourbillons de fumée. Plusieurs commandements se succédèrent, brefs, saccadés.

Puis tout bruit cessa. Le général appela le Tatar qui nous servait de guide, et ils échangèrent quelques mots presque chuchotés. Après quoi, d'une voix contenue, mais distincte pour nous, le chef de la colonne prononça :

« Colonel Khossanov, faites déployer en tirailleurs. »

L'aurore maintenant rosissait, et des vapeurs blanchâtres s'élevaient du torrent. Le guide indiqua un gué.

L'eau se ruait avec une force extraordinaire. Elle atteignait le poitrail des chevaux et formait autour de leurs jambes des cercles bouillonnants et écumeux. Les bêtes, effarées, les oreilles dressées, les naseaux dilatés, mais comme conscientes d'un devoir à accomplir, cherchaient attentivement leur chemin sur l'inégal lit de galets. Les fantassins, n'ayant gardé que leur chemise, passaient en élevant d'une main leur fusil et leur équipement au-dessus de l'eau, et de l'autre ils se tenaient enlacés par groupes de vingt à trente pour opposer plus de résistance au courant qui les bousculait. Les artilleurs en poussant de grands cris et claquant du fouet lançaient leur attelage dans l'eau au triple galop. Dès qu'on fut sur

l'autre bord, le général emmena la cavalerie vers une éminence boisée que les Kosaks enveloppèrent rapidement d'un demi-cercle de tirailleurs.

Par les taillis, des ombres se mouvaient, qui en peu d'instants se multiplièrent d'étrange sorte.

« Voici les Tatars, fit un officier. »

Tout à coup, un jet de fumée s'échappe en tourbillonnant de derrière un tronc d'arbre. Un autre apparaît à quelque distance, et bientôt les fumées des deux lignes de combattants se marient tout le long de la lisière du bois... Notre fusillade finit par réduire à un silence relatif celle de l'ennemi. Quelques balles égarées viennent s'abattre autour de nous avec un bourdonnement d'abeilles. On serre les rangs.

« Ordonnez-vous de charger, Excellence? » vient demander au général le colonel Khossanov en portant la main à sa casquette.

Et il désignait un gros de cavalerie qui se détachait du bois pour fondre sur nous. En tête, deux Tatars montés sur des chevaux blancs tenaient hautes des lances où flottaient des étendards rouge et bleu.

« A la grâce de Dieu, colonel », dit le général sans sourciller.

L'autre fit un bond en arrière, et, se redressant sur sa selle et élevant son sabre à bout de bras, il s'éloigna précipitamment en criant :

« Hourra, mes enfants! Hourra!

— Hourra!... Hourra!... Hourra! » répondit dans les rangs profonds une clameur d'ardente joie.

Le premier escadron s'ébranla, passa comme une trombe. Puis un second... puis un autre... Je regardais, le souffle en suspens au bord des lèvres.

L'ennemi n'attendit pas le choc et se replia sous le

couvert, d'où il se mit à tirailler. Mais quand les nôtres approchèrent, les balles de grêler dru.

« Quel charmant coup d'œil! fit le général, aussi calme, aussi souriant que lorsque je l'avais aperçu la veille à la portière de la jeune comtesse.

— C'est un vrai plaisir que la guerre dans un si beau pays, répondit le major.

— Surtout en bonne compagnie », riposta courtoisement le général.

Le major s'inclina.

Les balles sifflaient ininterrompues et la fumée allait s'épaississant.

Le colonel s'approcha une seconde fois et sur l'ordre de Son Excellence renouvela l'attaque. Les trompettes sonnèrent, et les escadrons se ruèrent encore en rangs pressés, dans des tourbillons de poussière où étincelaient les sabres brandis.

Un boulet passa rapide et mugissant, et un homme tomba dans un flot de sang avec un râle. Et ce râle m'impressionna si fort, que du coup le spectacle de la bataille en perdit pour moi toute splendeur. Mais personne que moi n'y avait fait attention. Le major riait de je ne sais quoi; l'aide de camp sifflotait un refrain grivois; le général s'entretenait avec un capitaine sur le ton d'affabilité qui lui était habituel.

« Faut-il répondre à leur feu? demanda en accourant l'officier commandant l'artillerie.

— C'est cela, faites-leur un peu peur », repartit le chef de la colonne en allumant un cigare.

On mit quelques pièces en batterie, et les monstres d'acier commencèrent à cracher leurs éclairs... Nos troupes sont victorieuses. L'*aoul* (métairie) ennemi est pris...

« Ce soir, me dit le capitaine, ce sera bien autre chose au retour. On nous escortera convenablement, vous verrez, il fera chaud. »

Le général partit le premier avec la cavalerie. La compagnie du capitaine Khlopov, où je me trouvais, et celle du lieutenant Rosenkranz formèrent l'arrière-garde avec une poignée de Kosaks et un canon.

Les prévisions de mon ami ne tardèrent pas à se réaliser. Dès que nous nous fûmes engagés en un certain ravin enserré de part et d'autre par la futaie, les montagnards se montrèrent au faîte de chacun des deux versants.

Le capitaine se signa pieusement. Quelques vieux soldats en firent autant. C'est qu'en effet cela devenait sérieux. Des hurlements sauvages : — *Iaï Giaour! Ourous Iaï!* (mort aux Giaours, mort aux chiens), — se propageaient de proche en proche sur les flancs de notre petite colonne. Des coups de feu nous assaillirent, brefs et secs. Nous ripostions par des salves régulières et de temps en temps par la mitraille.

Parfois le feu ennemi faiblit, mais pour reprendre plus acharné l'instant d'après, et c'est toujours les mêmes clameurs d'enfer. Nous nous replions pas à pas sous une pluie dense de balles et de boulets. Les rangs se relâchent peu à peu. Le chemin est semé de cadavres et de flaques de sang. Des gémissements s'élèvent, brusques, aigus.

Le jeune sous-lieutenant Alaouïne est en extase. Ses beaux yeux noirs étincellent étranges, sa bouche s'entr'ouvre comme pour recevoir le baiser. Il vient vers le capitaine en le suppliant de permettre qu'il se jette sur l'ennemi.

« Non, non, pas de folies », réplique le vieillard.

La compagnie, couchée à plat ventre parmi les broussailles, ne cessait de tirer. Le capitaine laissait traîner la bride de son cheval et, silencieux, s'en remettait à son monde. Dans ce moment de suprême danger, il était tel que je l'ai toujours vu : mêmes gestes lents et tranquilles, même expression de loyale simplicité sur son visage. Les autres, au contraire, voulaient paraître, ou plus froids, ou plus enjoués, qu'ils ne l'étaient réellement.

Tout à coup, j'entends un hourra qui éclate dans l'air avec la sonorité d'une cascade aux mille échos. Je me retourne, et j'aperçois Alaouïne qui, le sabre haut, traverse une clairière à la tête d'une trentaine de cavaliers.

« Hourra ! » et le peloton disparaît sous bois.

Il y eut un instant de silence. Puis on perçut le froissement des sabres entrechoqués, et des colonnes de fumée flaconneuse s'envolèrent au-dessus de la cime frissonnante des arbres...

Le cheval du sous-lieutenant revint d'un galop fou. Derrière lui cheminaient des soldats qui portaient sur des brancards de feuillage les morts et les blessés.

Parmi ces derniers se trouvait Alaouïne. Blanc comme un linge, son beau visage se penchait vers son épaule. Par l'entre-bâillement du dolman dégrafé, on voyait sur sa chemise, en pleine poitrine, une tache sombre nimbée de rouge.

« Oh ! quel malheur ! m'écriai-je.

— Pas plus grand qu'un autre », grommela un vieux soldat qui, appuyé sur son fusil, regardait d'un œil indifférent le triste couvoi.

Les camarades s'empressèrent autour du pauvret, s'ingéniant à lui prodiguer les paroles cordiales. Mais

la morne tristesse de son regard disait assez l'inutilité de toute banale consolation.

Le capitaine s'approcha à son tour.

« Eh bien, mon cher Anatolii Ivanitch, fit-il d'une voix basse, pleine de tendre pitié. Dieu l'a voulu sans doute. Courage, frère! »

L'autre le regarda, et son visage s'éclaira un moment d'un vague sourire.

« Oui, mon capitaine, je paye ma désobéissance. Que ne vous ai-je écouté!

— Dites plutôt que Dieu l'a voulu », répéta Khlòpov.

Le chirurgien se présenta, étala tout un attirail, retroussa ses manches.

« Ah, ah! s'écria-t-il jovial, on a fait un accroc à cette fine peau. Nous allons voir ça. »

Le sous-lieutenant se soumit à l'examen, mais dans le regard qu'il jeta à l'homme de l'art pendant que celui-ci commençait à sonder la plaie, il y avait un reproche d'une tristesse infinie.

Après quelques instants, à bout de patience et d'endurance, il écarta brusquement la main de l'opérateur.

« Laissez-moi, balbutia-t-il, je mourrai quand même. » Et il retomba lourdement sur sa couche.

Peu de minutes plus tard, je m'approchai des officiers qui l'entouraient et les interrogeai. On me répondit :

« Il s'en va. »

LE RÉCIT DU MARQUEUR.

Le présent morceau est la partie essentielle de l'une des nouvelles les moins récentes, mais les plus estimées, de Tolstoï. C'est le récit — familier, puisqu'il est mis sur les lèvres d'un domestique, le marqueur de la salle de billard dans un cercle de Pétersbourg — de l'enlisement progressif d'un homme du monde, frappé pour ainsi dire par le mystérieux et terrible démon du jeu. La partie purement didactique du sujet a été reléguée cette fois à l'extrême fin, dans la lettre laissée par le suicidé. Le hors-d'œuvre est fâcheux, d'abord par lui-même en tant que prêche long et ennuyeux, et partant sans efficacité aucune, et ensuite par ce fait qu'il survient après le dénouement de l'action, — manquement à la logique et au goût fréquent du reste chez les écrivains russes. Mais on doit se réjouir que l'auteur ait accumulé là tout ce qui eût pu encombrer le corps du récit, qui, réduit ainsi à une sèche énonciation de la succession des événements, gagne singulièrement en intensité d'impression esthétique, et en même temps en profondeur de suggestion morale.

Un jour il arrive avec le prince et le monsieur à moustaches, que l'on appelait Fédotka. Celui-ci était d'une laideur repoussante, mais il s'habillait avec recherche et avait voiture. Pourquoi le choyait-on tant! Fédotka par-ci, Fédotka par là; on lui offrait des

dîners et de l'absinthe, on payait partout pour lui. C'était un rusé compère, allez! S'il perdait, il savait bien ne pas s'acquitter; mais gagnait-il, il savait se faire payer, lui.

Ce jour-là, ils jouèrent au billard, trois roubles le point. Niekhlioudov et le prince parlaient, en jouant, d'une actrice alors très en vue. Ils ne faisaient pas attention au jeu. Fédotka en profita. Il gagna six roubles à chacun d'eux. Je ne sais point quels étaient leurs comptes avec le prince, ils ne réglaient jamais ensemble. Niekhlioudov tira sa bourse.

« Non, frère, s'écria Fédotka, jouons encore, et quitte ou double. »

Je posais les billes. Fédotka s'arrangea si bien qu'il gagna.

« Encore une fois, dit-il à Niekhlioudov. Va pour le tout?

— Va pour le tout. »

Fédotka, malin, perd une simple, mais gagne le coin. Le prince, voyant que cela commence à devenir sérieux, leur crie :

« Assez! assez! »

Mais Niekhlioudov, enfiévré, Fédotka, concentré et froid, n'écoutent plus.

Ils ne s'arrêtent qu'à cinq cents points joués. Fédotka a gagné.

« Encore, encore! » insiste maintenant Niekhlioudov tout enflammé. Le vertige du jeu l'a pris pour la première fois. Il ne se connaît plus

« Viens là-haut, répond Fédotka, tu y auras ta revanche. »

En haut, on jouait aux cartes.

Et depuis ce jour, on eût dit que le maudit Fédotka

avait jeté un sort sur Niekhlioudov. Celui-ci désormais jouait sans trêve, tantôt en haut, tantôt en bas. Il devint un tout autre homme. Plus de trace de son élégance passée. Ses joues étaient ternes et troubles.

« Vous n'avez pas joué avec moi depuis longtemps, bârine », lui dis-je un jour.

Il joua et je gagnai dix roubles.

« Quitte ou double, bârine? »

Il ne se fâcha point et consentit. Ce n'était plus comme au temps où il me traitait d'imbécile. Nous jouâmes longtemps. J'avais quatre-vingts roubles de gagnés.

Depuis, il jouait avec moi tous les jours. Il guettait le moment où la salle était déserte. Pensez, jouer avec un marqueur! Une fois, je venais de lui gagner soixante roubles. Il me dit :

« Veux-tu jouer le tout?

— A votre gré. »

Je gagnai.

« Cent vingt contre cent vingt?

— Bon. »

Je gagnai encore.

« Deux cent quarante contre deux cent quarante? »

La chance ne me quittait pas.

« Quatre cent quatre-vingts contre autant? »

Il s'enfiévrait de plus en plus.

« N'est-ce pas assez, bârine? Donnez-moi seulement cent roubles, et nous serons quittes. »

Il se mit en colère.

« Joues-tu ou ne joues-tu pas? » cria-t-il d'une voix enrouée.

Je jouai, mais je ne voulais plus gagner, je lui donnai quarante d'avance.

Il n'avait cependant pas encore dépassé douze, que j'avais déjà trente-six. La partie était encore à moi. Enfin il s'arrêta et me dit :

« Petroucha, je ne puis te payer ma dette en ce moment; mais si tu veux patienter, dans deux mois je triplerai la somme.

— Bon, bon, bârine, j'attendrai. »

Il fit quelques tours dans la salle et revint auprès de moi.

« Veux-tu encore jouer le tout? hein? »

Il perdit.

Je me mis à une petite table à côté de la porte et l'observai du coin de l'œil.

Il marchait, marchait, empoignant sa tête à deux mains et marmottant entre ses dents; puis comme un fou il s'élança au dehors.

Bizarre!

Il ne revint pas d'une huitaine. Le neuvième jour il entra pâle dans la salle, mais il n'approcha point du billard. Le prince l'aperçut.

« Viens-tu jouer, Anatolii?

— Non, je ne veux plus jouer du tout. »

Ce fut en vain que l'autre insista cette fois. Niekhlioudov s'en alla sans avoir joué.

Il résista à la tentation encore une semaine. Mais un jour de fête il vint en frac et cravate blanche, et resta toute la journée à jouer. L'habitude avait repris le dessus, et cela recommença.

« Petroucha, me dit-il un soir, je te dois cent quatre-vingts roubles; viens dans un mois, tu les auras. »

Un mois après j'allai chez lui. Il me pria d'attendre jusqu'au jeudi suivant. Le jeudi vers onze heures j'étais à sa porte.

« On ne m'a pas encore envoyé d'argent. Je regrette. Mais voici une épingle à diamants et une montre en or; porte-les au Mont-de-Piété. On te donnera sur ces deux objets plus que je ne te dois; tu les retireras lorsque j'aurai reçu mon argent.

— Très bien, fis-je, je prendrai la montre. »

Je voyais qu'elle valait plus de trois cents roubles. Je l'engageai pour cent et apportai la reconnaissance à Niekhlioudov.

« Vous me devez encore quatre-vingts roubles. Vous aurez soin, bârine, de retirer vous-même la montre. »

Je n'ai jamais vu mes quatre-vingts roubles.

De timide qu'il était, il devint effronté. Il m'empruntait quelquefois un rouble pour payer son fiacre, alors que l'instant d'après il entamait avec le prince une partie de cent roubles. Il arrivait le matin les cheveux ébouriffés, le linge chiffonné, les yeux cerclés de bistre et injectés de sang. Il vidait quelques verres d'absinthe et se mettait à jouer.

Le jour de la Mi-Carême, il jouait avec le hussard.

« Voulez-vous intéresser la partie?

— Volontiers. Sur quoi?

— Sur une bouteille de clos-vougeot.

— Soit. »

L'autre gagna. Ils allèrent souper. Ils s'attablèrent. Niekhlioudov cria :

« Siemen, une bouteille de clos-vougeot. Aie bien soin de la chauffer. »

Siemen s'éclipsa, puis apporta le potage. Pas de bouteille.

« Eh bien, et ce vin, voyons! »

Siemen revint avec le rôti

« Es-tu fou! gronda Niekhlioudov impatienté. Attends-tu le dessert pour nous servir le vin? »

Siemen reparut les mains vides.

« Le patron vous demande, bârine. »

Niekhlioudov bondit furieux.

« Que me veut-il? »

Le patron était sur le seuil. Niekhlioudov tout inquiet l'entraîna dans la pièce voisine.

« Je ne puis plus avoir foi en votre parole si vous ne me réglez pas votre compte immédiatement.

— Ne vous ai-je pas déjà dit que je vous paierai à la fin de ce mois?

— Comme il vous plaira, mais à l'avenir je ne puis vous faire crédit. Je perds sans cela assez de dettes.

— Vraiment, vous pouvez vous fier à ma parole. Donnez-moi seulement encore cette bouteille de clos-vougeot. »

Il retourna auprès du hussard. Ils attendirent le vin. Siemen entra dans la salle, et il n'avait rien dans les mains.

« Eh bien?

— Il n'y a pas de vin. »

Niekhlioudov, de rouge, devint pourpre.

Il accourut à moi.

« Au nom du ciel, prête-moi six roubles, ou je suis perdu!

— Je n'en ai pas un seul. Et puis vous m'en devez déjà tant!

— Je t'en donnerai quarante pour les six dans la huitaine.

— Mais... je n'ai pas ce que vous me demandez. »

Il grinça des dents et serra les poings; puis il courut vers la porte en s'arrachant les cheveux.

L'autre l'espérait en vain. Impatienté il demanda après lui. Il fallut bien lui dire que Niekhlioudov était sorti. Il y eut de mauvaises plaisanteries sur le pauvre, ce jour-là.

Je croyais qu'après uu pareil scandale, il n'oserait plus reparaître. Le lendemain il arriva plus pâle et plus débraillé encore que de coutume. Il jeta son pardessus et son chapeau sur une banquette.

« Veux-tu jouer avec moi? » me demanda-t-il.

Nous commençâmes. Mais bientôt :

« Assez, s'écria-t-il. Apporte-moi de l'encre et une plume; il faut que j'écrive chez moi. »

Je ne soupçonnais rien. Je posai sur une petite table le papier, l'encrier, la plume.

La plume grinça rapide, frénétique, sur le papier et longtemps, longtemps... Puis Niekhlioudov se leva, livide, la sueur au front, les yeux hagards.

« Va me chercher une voiture. »

Les salles étaient désertes. Tout le monde était en soirée de carnaval.

Je n'avais pas eu le temps de franchir le seuil, qu'il me cria :

« Petroucha! »

Je revins vers lui. Il me regarda fixement.

« Jouons encore une partie. Je sais jouer proprement, maintenant, hein? » ajouta-t-il avec un rire étrange.

Il gagna.

« Assez, fit-il en haussant les épaules. Va chercher le fiacre. »

Je sors. Pas de voiture. J'allais rentrer. Tout à coup j'entends un bruit sec. Je me précipite dans la salle de billard. Cela sentait bizarrement. Je regarde. Il était

étendu sur le parquet dans une traînée de sang; le pistolet fumait encore à côté de lui. Sans pouvoir prononcer un mot, je regardais, stupide. Il frissonna, un de ses pieds tremblota. Il râla, crispa ses poings, râla de nouveau, et s'étira de tout son long.

TABLE DES MATIÈRES

1641-13. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P11-13.


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C043146989

